LES VOIX DU FORUM[1]

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉRINNYS ENDORMIE

I

Cristina se tenait debout devant la fenêtre ouverte sur le jardin lumineux ; mais elle ne voyait pas le bel automne romain qui nouait ses vignes vierges et ses clématites aux basses branches des cèdres; elle ne voyait pas les héroïnes de marbre qui, sous cette forme passive, achevaient leur dernière existence; elle n'entendait pas le chant des oiseaux matineux, pressés de jouir du soleil. Elle ne voyait, elle n'entendait rien. Elle attendait quelqu'un qui ne venait pas.

Elle se tenait debout devant la fenêtre ouverte. Elle-même ressemblait à une statue figée dans un geste éternel; les mains croisées sur la gorge, la tête projetée hors la ligne harmonieuse du corps, cette femme au visage exalté par la passion attendait quelqu'un qui ne venait pas.

Voici une autre heure qui s'achève; voici que le parfum des fleurs se fait plus lourd et que, sur leurs pétales décolorés, la caresse du soleil se fait plus ardente. Cristina est obligée de s'éloigner. Maintenant, assise dans un large fauteuil, elle a fermé ses paupières. Elle est pliée à ces oisivetés inquiètes, harcelantes, et chaque jour elle se promet pour le lendemain

plus de sagesse. Le lendemain la trouve dans la même fièvre. Que peut la résolution d'une créature contre la force tyrannique de l'amour?

Quelqu'un entre cependant; mais ce n'est point celui qu'elle attend, celui-là qui doit venir. C'est un jeune homme, presque un adolescent, dont les yeux d'un vert oxydé sont pareils aux siens. Il s'est approché et l'a subrepticement baisée au front.

— Bernard! s'écrie-t-elle, comme réveillée d'un songe.

Tous deux se regardent un instant, cherchant à pénétrer l'un l'autre leurs dispositions secrètes. Puis Bernard s'efforce à sourire. S'aperçoit-il du contraste qui se révèle entre sa jeunesse neuve, audacieuse, ascendante, et la jeunesse tourmentée de sa mère, arrivée au point du zénith et qui bientôt va décliner?

— Excuse-moi, dit-il, d'avoir dérangé tes méditations.

Il la tutoie; c'est son privilège. Cristina accepte cette familiarité de son fils unique, et, tandis que ses intimes ne l'approchent qu'avec les formules du respect, l'adolescent, habitué à jouer au maître dans la demeure, conserve le libre parler de l'enfance. Volontaire et câlin à la fois, il sait se faire obéir; l'arc impérieux de ses sourcils, le ferme dessin de sa bouche témoignent qu'il est un de ceux dont les désirs ne souffrent pas d'être contrariés. Sans attendre davantage, il explique ce qui l'amène :

— As-tu regardé le calendrier en te levant ce matin, *madre?* Et, si tu l'as regardé, as-tu réfléchi à ce qu'il t'annonce? Nous sommes aujourd'hui le 13 octobre 1913... Il y a donc vingt années que tu as mis au monde le fils qui se tient devant tes regards. C'était le 13 octobre 1893... Que de fois je t'ai entendu répéter, quand j'étais petit, que ces deux treize du mois et de l'année te remplissaient de terreur pour mon avenir! Superstitieuse, tu l'étais en ce temps-là! Tu redoutais jusqu'aux fantasmagories des nuages autour de la lune! Mais tu as oublié ces terreurs, — et aussi l'âge de ton fils. Je viens te le rappeler avant que l'*Angélus* sonne.

Cristina réprime un tressaillement :

— Je n'ai rien oublié, Bernard, et je n'ai pas besoin que le calendrier ressuscite mes souvenirs. C'est, en effet, le 13 octobre 1893 que je t'ai tenu pour la première fois dans

mes bras. J'avais vingt ans alors, comme toi aujourd'hui.

Elle a posé ses yeux sur l'immense corbeille d'arbres et de fleurs où la lumière fume comme un encens ; et, retournant au passé :

— Il faisait froid et sombre ; l'hiver déjà commençait ses approches. Ah ! mon fils, le parc du château de Lodatz ne ressemblait guère à celui-ci !

— Je l'aimais cependant, dit Bernard d'une voix brève.

— Oui ; les enfans aiment toujours les endroits où ils peuvent s'ébattre et courir sans contrainte. Ce n'est que plus tard qu'ils savent comprendre la beauté ou la tristesse de la nature.

Un silence passe entre eux. Bernard s'agite, et son visage changeant prend une expression d'anxiété ; toute sa jeunesse insouciante semble s'être envolée à tire d'aile, comme un oiseau débusqué du nid ; elle a fui par-dessus les épaisses frondaisons des cèdres vers un abri inconnu. Et il reste gêné tout à coup, privé de ce qui faisait sa force.

Sa mère s'aperçoit de son trouble.

— Bernard, interroge-t-elle, tu as quelque confidence à me faire ?

— Oui, dit le jeune homme simplement.

Il s'est assis auprès d'elle ; dans le clair soleil qui les enveloppe tous deux du même rayon, la ressemblance de leurs traits devient plus flagrante. L'héritage de la beauté maternelle s'enrichit sur la tête du fils de quelque chose de plus, d'un apport différent qui ajoute à la grâce italienne un autre élément de séduction. Ce fils n'est pas un pur Latin. Le son même de sa voix indique la race étrangère dont le mélange s'est accompli en lui. Et c'est une autre âme qui vit dans ses yeux d'une nuance exacte et rare, et qui anime ce masque charmant taillé sur un pur modèle.

De nouveau il sourit, montrant ses dents de jeune animal affamé.

— Une confidence ? Une confession plutôt ! Elle est simple : je m'ennuie à Rome ; je m'y ennuie à mourir. Ces paroles te semblent sacrilèges ? Pourtant elles ne sont que naturelles. Ici un passé formidable écrase le présent et domine l'avenir ! Quoi qu'on fasse pour rajeunir cette ville éternelle, elle sera toujours le plus beau musée de ruines du monde. Le luxe même de

notre antique demeure, ces jardins toujours verts, ces statues, ces eaux jaillissantes m'accablent de je ne sais quelle pesante stupeur. Ah! si je n'avais pas la musique, la vélocité des sons, pour m'évader de la réalité, je crois que je serais déjà mort.

Cristina avait pâli.

— Où voudrais-tu donc aller? dit-elle.

— Ne l'as-tu pas deviné? Tu rappelais tout à l'heure le château de Lodatz dans lequel je suis né. Ne m'appartient-il pas depuis que mon père n'est plus? J'ai la nostalgique envie de retourner dans ces lieux qui ont vu s'écouler mon enfance heureuse. Pourquoi n'irions-nous pas y passer l'hiver?

— Cette solitude, Bernard! Y songes-tu?

— Solitude? De la fenêtre de ma chambre, par-dessus les méandres des fertiles campagnes, j'apercevais entre les bras du fleuve l'innombrable scintillement de la capitale : Vienne avec ses feux multicolores s'allumant vers le soir comme une Trébizonde ardente où flambait l'incendie du plaisir. J'étais bien jeune, j'avais à peine douze ans, quand, après la mort de mon père, tu me ramenas dans Rome; mais je portais déjà sur moi la brûlure de cette fièvre, et je me jurai de retourner dès que je le pourrais dans ma patrie.

Un cri violent de Cristina l'empêche de continuer :

— Ta patrie? Ta patrie selon la loi peut-être! Mais ta patrie selon la chair, la patrie de ta mère, ta véritable patrie, c'est ici, c'est ici où je suis née, où tous mes ancêtres reposent, où je t'ai rapporté encore enfant sous les plis de mon manteau! Ah! Bernard, me serais-je trompée? J'avais cru que ta façon de sentir, tes préférences, toutes tes inclinations, étaient semblables aux miennes! N'es-tu pas mon vivant portrait?

D'un geste elle l'entraînait vers un grand miroir entouré de pampres et de grappes d'or.

— Regarde! Regarde!

Leurs visages passionnés, leurs yeux verts comme les flots où se baignent les Sirènes, s'offrent à eux et les subjuguent.

— Regarde! Regarde!

Maintenant sur les joues lisses de Cristina des larmes coulaient. Bernard se troubla de nouveau et, l'obligeant à s'asseoir, il s'agenouilla devant elle :

— Pardonne-moi! Je t'ai donc tant affligée? Mais est-ce ma faute si j'ai deux patries? Puis-je bannir le souvenir de mon

père, de celui qui fut ton époux? C'était un vrai gentilhomme, chevaleresque et séduisant. Cela t'offense-t-il que je continue à l'aimer dans son tombeau? Réponds-moi! Ne pleure plus! Essuie tes yeux!

— Bernard, dit Cristina lentement, ne me demande pas un sacrifice impossible; je ne quitterai plus Rome, je ne retournerai jamais dans ce pays...

— J'irai donc seul, affirme Bernard en se relevant.

Il a repris son sang-froid; mais bientôt de nouveau il s'émeut :

— Ce sera un très court voyage. Pourrais-je rester longtemps loin de toi? Ne sais-tu pas que tu m'es nécessaire comme le pain que je mange chaque jour? Mais il faut que je parte, il le faut! Ensuite je ne te quitterai plus.

Cristina comprend-elle la puissance des désirs d'un jeune homme de vingt ans? Elle cède par son silence. Bernard la tient dans l'arceau de son bras replié, et lui couvre le front de petits baisers rapides. Cette caresse innocente lui est douce. Elle songe que l'heure sonnera bientôt dans sa vie, où les autres baisers, les baisers d'amour, les baisers donnés et rendus tout ensemble, ces baisers pleins de trouble et de vertige, elle ne les connaîtra plus. Alors ce qui reste de la femme en elle se fondra dans le profond creuset maternel. Cependant, de la main, elle écarte son fils; elle écoute : des pas ont résonné sur le sable du jardin. Elle court à la fenêtre. Son âme bondit au dehors.

— Tu attends quelqu'un, dit Bernard qui l'a suivie.

Il ne se retire pas; il reste derrière elle, debout, curieux et ravi d'orgueil. Il vient de remporter une victoire; il se sent le maître plus que jamais. Puis il est heureux dans cette minute décisive, et il ne veut pas déranger son bonheur.

II

Ce n'est plus le temps des Nymphes, fraîches habitantes des bocages, vite effarouchées, ironiques et rebelles. Pourtant dans la majesté d'un jardin romain où s'évoquent tant de mystérieuses présences, dans la tendre lumière d'un automne qui n'est qu'un plus glorieux printemps, parmi le désordre harmonieux des clématites et des roses, quelle jeune fille, même vêtue selon l'exacte mode d'un siècle prosaïque, n'emprunte quelque auréole

à ces souvenirs et n'apparaît comme une de ces divinités sylvestres?

Celle-ci s'avançait si lentement qu'elle semblait faire l'école buissonnière. Elle portait une robe plissée, serrée à la ceinture et qui s'échancrait sur la rondeur d'un cou virginal.

— Qui est cette visiteuse ? demanda Bernard, intéressé soudain.

— Tu ne la reconnais donc pas? C'est Alda Bentè, la fille de notre ami Remigio.

Combien elle avait changé! Bernard se souvenait qu'enfant elle était venue souvent jouer dans ce jardin avec lui. Alors ses cheveux bouclés retombaient librement sur ses épaules, et elle courait dans les allées en poussant de petits cris joyeux. Puis on l'avait mise en pension. Il n'avait plus eu que de rares occasions de la revoir. Maintenant c'était presqu'une femme; oui, elle avait la grâce d'un être achevé; elle marchait parmi les sentiers ombreux d'un pas mesuré, le front entouré de rêve...

Quand elle fut arrivée sous la fenêtre, attirée par le magnétisme des regards, Alda releva la tête; elle aperçut la mère et le fils, et, rieuse, porta la main à ses lèvres pour les saluer d'un baiser. Bien que ce geste s'adressât plutôt à Cristina, ce fut Bernard qui y répondit. Vraiment Alda était délicieuse dans la lumière de ce blond matin; mais quel motif l'amenait à la villa Forba à cette heure inusitée? Il eut l'impression que ce n'était pas de son propre mouvement qu'elle venait, mais qu'elle était chargée d'une mission dont elle s'acquittait avec nonchalance. Déjà Cristina la pressait de se hâter davantage :

— Ne sonnez pas, montez vite!

Cette fois, Bernard fut sur le point de se retirer. Il comprenait qu'en restant il commettait une faute de bienséance à l'égard de sa mère qui ne l'en avait point prié. Cependant il resta. Il voulait voir Alda de plus près et surtout entendre le son de sa voix d'aujourd'hui. Elle entrait. Certainement elle devait avoir fini sa croissance; elle était aussi grande que lui. Ils se serrèrent la main, après que Cristina eut embrassé la jeune fille, maternellement, en lui reprochant d'être devenue « invisible. »

— Il ne faut pas me gronder! Je sors à peine du couvent, de ce couvent des Dames de Jérusalem caché dans les vignes de

l'Aventin! J'y étais si heureuse que j'ai demandé à mon père l'autorisation d'y passer les grandes vacances avant d'en sortir tout à fait. Maintenant, je dois faire connaissance avec le monde. Vous m'y aiderez un peu, n'est-ce pas?

— Oui, dit Cristina, je vous présenterai à mes meilleurs amis.

Puis, tout de suite :

— Votre père? Je comptais sur lui ce matin.

— Voilà précisément ce qui m'amène! Au moment de partir, il a reçu les dernières épreuves de son livre. Aussitôt il s'est mis au travail pour les revoir. Et c'est moi qui suis montée dans l'auto.

— Nous ne nous en plaignons pas, dit Bernard avec assurance.

Cristina s'énervait :

— Pourquoi n'a-t-il pas laissé corriger ces épreuves à Gino, comme il le fait d'habitude? Était-ce donc si important que cela?

— Très important! Songez donc! Un ouvrage qui lui a coûté cinq années de sa vie, pour lequel il s'est arraché à la politique militante et qui résumera, paraît-il, ses doctrines sur la philosophie de l'histoire et la psychologie des peuples. Certes, Gino l'aidera dans cette tâche; mon père ne peut se passer de lui; ils s'entendent comme deux frères, malgré la différence d'âge qu'il y a entre eux.

— Quel est donc ce Gino? demanda Bernard.

— Un érudit, un original, une sorte de mystique enthousiaste et contenu à la fois. Il avait une chaire à l'Université de Pise, sa ville natale, mais il l'a quittée; il a tout laissé pour s'attacher à mon père, après l'avoir entendu exposer ses idées dans un discours qui eut, paraît-il, tant de retentissement. Vous ne pouvez pas vous en souvenir; vous étiez trop jeune alors!

— Moi, je m'en souviens, dit Cristina; j'assistais à ce discours de Pise. Ah! que notre grand Remigio Bentè fut éloquent ce jour-là! Toute la jeunesse était suspendue à ses lèvres. Quel ascendant, quelle emprise il marquait sur les intelligences et sur les cœurs!

Elle s'animait, devenait plus belle, plus lumineuse; Bernard regardait Alda, guettant l'effet que de telles paroles pou-

vaient lui produire; elle ne semblait pas s'étonner de ces témoignages d'une admiration qu'elle partageait sans doute; mais comment s'organiserait l'existence de cette fille de dix-sept ans entre ces deux hommes voués à des travaux aussi absorbans? Bernard savait qu'elle avait été privée des soins maternels dès le jour de sa naissance et que, depuis, Remigio, sans cesse emporté par le courant de sa fortune publique, n'avait jamais reconstitué son foyer. Comment vivrait-elle? Quels seraient ses plaisirs, ses occupations, ses rêves? Il la regardait et devinait à ce charme captivant qui émanait d'elle qu'elle aurait beaucoup à exiger du bonheur. Elle comprit sa pensée et y répondit en souriant :

— Ne croyez pas que je sois fort à plaindre! J'adore mon père et j'ai beaucoup d'amitié pour Gino. Pour le moment, cela me suffit.

Cristina, redescendue sur la terre, intervint :

— Vous viendrez ici souvent, le plus souvent possible! Voulez-vous que je vous emmène cet après-midi faire quelques visites avec moi?

— Merci! Il faut que je rentre. J'ai promis de rapporter de vos nouvelles à la maison. Puis j'attends une amie lointaine qui s'est annoncée. Que dirait-elle si elle ne me rencontrait point? On ne doit jamais, n'est-ce pas, causer une déception à ceux qui vous aiment?

Elle s'était levée; de nouveau, elle offrit ses joues au baiser de Cristina et tendit la main à Bernard.

— M'accompagnez-vous jusqu'à la voiture?

— Volontiers! assura-t-il.

Ils descendirent ensemble dans le jardin.

Là, ils se trouvèrent plus à l'aise. Des souvenirs leur revenaient en foule de leurs jeux, de leurs ébats anciens. Chaque détour d'allée, chaque bosquet de myrte ou de troëne les avait vus se dérober ou se surprendre, se fuir ou se tenir par la main. Une petite grotte que gardait un dauphin de marbre était leur asile préféré lorsque, fatigués, ils voulaient se conter des histoires. Bernard, déjà grand, savait toutes les légendes qu'on lui avait apprises au château de Lodatz; mais Alda, plus ignorante et aussi plus sagace, improvisait de longs récits où le mystérieux se mêlait à la réalité des jours. En cet instant, tout cela ressuscitait devant leur mémoire. Et c'était comme un

jardin enchanté qu'ils parcouraient, avec le regret de n'être plus à l'âge du merveilleux...

De la fenêtre, Cristina regardait leurs ombres mouvantes passer à travers ce grand décor immuable de verdures, de divinités et de fleurs.

III

Cristina avait refermé la fenêtre ; elle n'attendait plus rien du dehors. Après l'extrême tension de ses nerfs qui l'avait montée au paroxysme de l'émotion, elle avait besoin d'être seule et, puisqu'elle ne pouvait voir celui qu'elle aimait, elle voulait du moins se recueillir en lui et le forcer à revenir à elle par le souvenir.

Ces retours vers le passé sont à la fois la joie et le tourment des êtres sensibles; rarement Cristina y abandonnait son esprit; elle était faite pour la vie intense que le présent absorbe toute; elle se jetait avec fougue dans la ronde des Heures qui l'emprisonnaient en lui chantant leur refrain d'illusions. Mais aujourd'hui, sa déception avait été trop forte, et l'absence de Remigio lui causait une peine plus vive que d'habitude.

En vérité, il l'avait accoutumée à souffrir : passion n'est-elle pas souffrance? Jamais elle n'avait réussi à goûter pleinement la douceur simple de l'intimité, dans les momens qu'ils passaient ensemble. Toujours il y avait autre chose, quelque chose entre eux, quelque obligation que Remigio avait laissée derrière soi et qu'il était pressé d'accomplir. Et lui-même souffrait aussi de cette pléthore de son existence, débordante comme un torrent dans lequel de nouvelles eaux ne cessent de s'ajouter aux apports primitifs. Il avait eu beau se dérober à la vie active, il ne s'était pas créé plus de liberté pour cela; s'il s'était retiré du monde, le monde venait à lui et, dans son appartement de la place Navone, c'était un défilé de toutes les classes qui réclamaient faveurs ou services. Quand, par aventure, Cristina se hasardait à y monter, elle trouvait l'antichambre pleine et elle s'étonnait que l'historien pût poursuivre sa tâche silencieuse, tandis que, derrière la porte de son cabinet de travail, tant de gens attendaient qu'il voulût bien l'entr'ouvrir. Comment pouvait-il mener de front tant de tâches différentes sans y succomber? Car il était artiste aussi et adorait toutes

les formes de l'Art, qu'elles fussent spirituelles ou plastiques. Cristina le comparait à ces grands hommes que seule la Renaissance italienne put produire et parachever, et qui faisaient fleurir dans leur puissante nature toutes les poussées de la sève humaine. Elle l'eût préféré plus un, plus dégagé des contingences extérieures. L'amour, et même l'amitié, s'accommode mal de ces complexités qui les chassent du premier plan où ils s'établissent comme de droit. Mais elle continuait à l'aimer quand même, à l'aimer cruellement avec des reprises et des surprises, des heurts, des secousses renouvelées sans cesse.

Souvent, dans les minutes de crise comme celle qu'elle traversait aujourd'hui, elle avait cherché à se dégager de ces liens anciens. Elle laissait parler sa raison et étouffait la voix de son cœur; elle se croyait sûre d'elle-même; elle criait déjà victoire: Remigio paraissait, il l'enveloppait de son regard tendre et ardent, et elle redevenait la créature partagée qu'il tenait si facilement sous sa domination.

Aujourd'hui, la journée avait mal commencé pour elle; Bernard avait réclamé ses droits à l'indépendance, et Remigio n'était pas venu! Et elle sentait que ce n'était point fini, que d'autres événemens se préparaient dans l'ombre de son Destin. Elle connaissait bien cette intuition secrète, obscure, dont elle ne savait pas s'il en sortirait du malheur ou du bonheur. — Superstitieuse! Son fils lui avait rappelé tout à l'heure qu'elle l'était! Elle se croyait cependant affranchie de beaucoup de faiblesses, et sortie de cette nuit profonde où jadis les femmes de sa race plongeaient leurs âmes débiles. Elle se croyait à l'abri de ces terreurs qui surgissent dans l'inconscient de l'être et qui éveillent l'idée que notre vie n'est qu'un jouet à la merci de forces implacables. Hélas! par momens, elle reculait de plusieurs siècles en arrière, et, quand l'amour trahissait son espoir, le génie de ces forces implacables essayait de reprendre sur elle son empire.

Pourquoi Remigio n'était-il pas venu? Cette fois encore, il avait préféré les austères joies du travail à l'agrément de se retrouver près d'elle. Elle en conservait une sourde rancune que, même seule, elle n'osait pas laisser s'exhaler. N'avait-elle pas tout arrangé, tout prévu, pour que ses yeux autant que son esprit fussent charmés par ce qu'elle lui offrait? Elle avait amé-

nagé pour lui du côté nord de la villa un vaste atelier dans lequel une lumière claire et constante permettait de travailler à souhait. Là, Remigio pouvait se livrer à sa distraction favorite qui était de dessiner et de peindre ; cela même avait été sa première vocation, contrariée et dispersée bientôt par d'autres visées plus positives. Mais il avait gardé le regret et presque la nostalgie de ce ciel de l'art, où il avait espéré monter. Michel-Ange restait un de ses dieux ; quand il en parlait, un frémissement secouait ses épaules, et il trouvait dans son éloquence naturelle des accens vraiment magnifiques pour louer et commenter l'œuvre du grand Florentin. Il en connaissait toutes les manières, depuis ses premières figures prodigieuses, exubérantes de force et de vie, jusqu'aux *Pieta* douloureuses, et jusqu'à la *Mise au tombeau* que sa mort laissa inachevée. Cristina l'écoutait, heureuse de le sentir si passionné, si vibrant. Il lui semblait qu'en ces instans il lui appartenait davantage, parce que les louanges que l'on donne aux morts ne lèsent pas les vivans. Elle aurait voulu qu'il restât longtemps dans l'atelier, où leur tête-à-tête n'était dérangé par aucune présence intempestive. Mais Remigio tout à coup se reprenait, se souvenant de quelque engagement qui l'appelait ailleurs ; et elle le voyait repartir de ce pas à la fois pressé et lourd des gens dont la liberté est enchaînée.

Il y avait déjà plusieurs années qu'il avait commencé son portrait dans un style ancien, et jamais il n'était parvenu à y mettre les dernières touches. Il avait voulu la représenter debout, sans aucun ornement, avec, derrière elle, un chimérique paysage de cyprès grêles s'enlevant sur un ciel de pâle azur. C'étaient les lignes de ses traits, l'élégance souple de sa taille, le port un peu hautain de sa tête ; — l'expression seule de son visage, il n'avait pu la saisir. Ce chiffre, ce mystère, qu'offre chaque physionomie humaine, lui échappait perpétuellement. Il avait beau s'y reprendre, l'étudier quand elle parlait, quand elle souriait, ou bien quand, silencieuse et immobile, elle paraissait se retirer de la terre, il ne déchiffrait pas l'énigme ; et, si la ressemblance physique existait, l'être secret, le mobile profond ne se révélaient point. Et cela les troublait tous deux ; et Cristina se demandait avec effroi si vraiment il ne la connaissait point, et si, après tout ce qu'elle lui avait donné de son âme et de son cœur, il en était à l'ignorer encore. Elle se

demandait aussi si d'elle à lui se posait le même problème insoluble; — quelle tristesse alors de ne s'aimer qu'à fleur d'être et de ne se posséder que dans la passagère illusion des sens! Ce qu'elle aimait de lui surtout, c'était son génie créateur, l'admirable équilibre de son intelligence, ce qui ne se saisit point dans des mains charnelles, ce qui ne se surprend qu'à la clarté de quelque mystique lumière.

Elle était descendue dans l'atelier; elle voulait revoir ce portrait inachevé et chercher à en apprendre comment exactement elle apparaissait à Remigio. Eh bien! non, il ne l'avait jamais connue; il s'était arrêté aux limites de sa vie extérieure. Celle-ci était une autre femme qui lui ressemblait comme une sœur jumelle; ce n'était pas Cristina! Et l'énigme de sa personnalité demeurait tout entière. Elle eut envie de déchirer la toile et de mettre à sa place, sur le chevalet, une image d'elle, plus ancienne, exécutée à grands traits par un élève de la villa Médicis. Elle avait alors vingt ans; — elle était à la veille d'épouser le comte de Lodatz. Jeune patricienne, élevée dans le culte fervent de son auguste patrie, elle allait quitter Rome pour suivre son mari à l'étranger. Elle ne savait rien de la vie, elle ne savait rien de l'amour. Elle avait respiré jusque-là dans une sorte de rêve exalté, dominé par des sentimens abstraits. — Comme elle était simple, pure, cristalline! En peignant son effigie, l'élève privilégié, qui bientôt devait devenir un maître, n'avait eu aucune peine à faire remonter à la surface l'esprit qui dormait au fond de ces eaux limpides. Mais depuis, que de changemens! Quelles transpositions dans sa sensibilité! Quand elle était rentrée en Italie après douze années d'exil, elle y avait rapporté une disposition nouvelle, une force combative qu'elle cachait soigneusement en soi; et c'était cela qui donnait à son masque cette expression double que Remigio n'avait pu définir. Il ne recevait d'elle que des marques naturelles de sollicitude et de tendresse. Jamais il ne s'était préoccupé d'apprendre à quelles sources amères ou rafraîchissantes s'alimentaient ses pensées. Avait-il le temps de s'appliquer à rechercher le mystère qu'est pour l'homme la psychologie féminine?

Alors, pourquoi s'étonnait-il que son pinceau rebelle ne pût tracer sur la toile que des apparences sans vérité, et une beauté que n'illuminait aucun signe?

IV

Lorsque Cristina ressentait trop lourdement le poids de ses anxiétés, elle connaissait le remède à son mal. Ce remède n'était point de ceux qui guérissent, mais de ceux qui endorment la douleur ou qui la changent en une sorte d'hébétude profonde sur laquelle planent les ailes libérées de l'esprit; alors elle s'évadait de la prison de chair qu'était son corps et de l'autre prison moins étroite qu'était son entendement; elle goûtait pour quelques instans la volupté de ne penser qu'à travers le mystère des sons, et de se laisser bercer par l'ineffable harmonie des accords.

Elle avait toujours adoré la musique; mais non point cette musique facile et ronronnante que l'on donnait d'habitude dans les théâtres où une foule cosmopolite se pressait pour entendre les opéras à la mode qui devaient faire le tour du monde. Son idéal était ailleurs. Un jour elle avait entendu dans un concert un maestro à cheveux blancs qui jouait son œuvre devant un public clairsemé; c'étaient des rapsodies tendres et calmes sans nul fracas; voilà ce qui la ravissait et, depuis, elle venait chercher un refuge auprès de ce vieillard orphique chaque fois qu'elle éprouvait le besoin de s'abstraire de la réalité. Il s'appelait Angelo Ralli, et il habitait, près de l'antique Forum de Romulus, une maison à belvédère dont les étages, comme dans les tours coniques des astronomes chaldéens, conduisaient de degré en degré jusqu'au point ultime où l'on possédait la complète révélation de l'infini.

Dans le *studio* qu'il avait établi à ces hauteurs, le maître ne recevait que ses intimes; c'était là que Cristina, admise parmi les fidèles de ce petit cénacle, aimait à venir chercher l'opium ou l'éther d'un oubli passager; là qu'elle perdait jusqu'au souvenir de Remigio; elle vivait dans une sorte de rêve universel où sa propre personnalité s'abolissait presque. Il lui arrivait, en sortant, de s'appuyer aux rampes de l'escalier, pour ne pas perdre l'équilibre; elle emportait avec soi une ivresse panthéistique, que le grand air et l'ambiance du dehors dissipaient bientôt.

En pénétrant aujourd'hui dans le *studio*, elle trouva, baissés sur les vitres, les longs rideaux de soie verte, qui changeaient

en une lumière de sous-bois atténuée et tranquille les clairs rayons dansans du soleil. Le grand piano, surmonté d'une tribune de cèdre sculpté, était fermé, et à son ombre comme à celle d'un arbre aux branches tutélaires, trois personnes étaient assises et devisaient doucement. L'arrivée de Cristina les interrompit à peine; Angelo Ralli lui baisa la main et l'invita à prendre place sur l'un des fauteuils rangés en demi-cercle autour de l'instrument qui semblait l'âme de la demeure. Déjà elle se sentait apaisée; elle avait reconnu dans les deux autres visiteurs deux personnages pour qui elle éprouvait des sympathies diverses, mais égales : le poète Silvio dont le verbe inspiré ravissait l'élite de la société italienne, et le Père Semenoti, le grand orateur des foules, à l'éloquence impérieuse. Ce dernier, trapu dans sa soutane courte, le front bosselé comme un roc, l'œil étincelant sous un sourcil broussailleux, était pour le moment au repos. Et c'était Silvio, le poète, qui parlait d'une voix chantante, presque féminine, passionnée cependant, et qui tremblait un peu sur ses lèvres.

— Oui, assurait-il, nous sommes des pèlerins égarés dans une forêt profonde; nos clartés se sont éteintes; nous attendons le retour des dieux! Ils reviendront, n'en doutez pas, — et plus tôt qu'on ne le pense! Ils rapporteront avec eux tout ce qui nous manque et d'abord cet amour de la beauté que nous avons presque perdu, aveuglés que nous sommes par la double incandescence du fer et de l'or. Tubal-Caïn forge les métaux destinés à rendre toujours plus pesantes les chaînes entre lesquelles se débat l'humanité, et cela depuis l'instant où une voix prophétique sur la colline vaticane, — l'antique colline des oracles, — jeta au monde ce cri de détresse : « Les dieux s'en vont! », Mais ils reviendront, je vous le jure! A la suite de quelle commotion, de quel cataclysme, reverrons-nous l'arc-en-ciel de la vierge Isis apparaître au bord de l'horizon embruni? C'est le secret des lendemains. Parfois je me plais à rêver que nous sommes à la veille de ce grand jour, de cette grande aurore... Alors l'Italie retrouvera le sens de son génie et pourra marcher de nouveau vers ses éternels destins.

— En attendant, dit le Père Semenoti, nous courons tout droit au gouffre. Si nous en croyons l'Ecclésiaste, c'est par la science que le monde périra; à force de chercher à dégager le mystère des données incertaines de notre vie, à force de vouloir

tout savoir, tout connaître, tout posséder, l'homme recommencera la chute de Lucifer, tombé des hauteurs paradisiaques pour avoir tenté d'égaler Dieu. Déjà ne voyez-vous pas que l'enfer prévaut sur cette terre qui devrait être maternelle et douce? La haine y remplace l'amour, et les passions brutales détruisent les sentimens naturels, même dans le cœur des adolescens. Bientôt il n'y aura plus que réalisme et utilitarisme; les usines, les laboratoires absorberont la fleur de la vie humaine! Tout ce qui sera pensée, idéal, envolée vers l'infini, prendra rang parmi les valeurs démonétisées et inutiles, — l'or et le fer, vous l'avez dit, attireront tout à eux, l'un étant le moyen, l'autre le but; puis quand on aura touché le terme assigné à ces audaces impies, on s'apercevra que tout est à recommencer; la terre plongée dans la barbarie tournera son front du côté où les vérités primordiales auront trouvé un asile; mais il sera peut-être trop tard, — et rien ne pourra plus empêcher que la prophétie de l'Ecclésiaste ne s'accomplisse.

— Ah! s'écria Silvio, cette prophétie, qui donc pourrait l'oublier? Elle flamboie au-dessus de nos têtes, comme le glaive de l'Archange vengeur! S'il est vrai que « celui qui multiplie la science multiplie la somme des douleurs humaines, » si le besoin incessant de forcer l'inaccessible et de créer des énergies nouvelles a quelque chose d'infernal ou de diabolique, réfugions-nous dans les arts qui furent la première joie et la première dignité des hommes arrivés à la pleine conscience de leur génie; les arts, eux du moins, sont d'essence divine et nous montrent où nous devons tendre pour nous rapprocher du modèle qui nous est éternellement proposé.

Il s'animait, regardait tour à tour Cristina et Angelo Ralli; le vieux maître semblait prendre un plaisir extrême à ces digressions oratoires de ses plus intimes amis; mais il était évident que c'était là un plaisir de dilettante dans lequel sa sensibilité profonde n'était pas engagée. Musicien, il pensait dans une autre sphère; les idées se transposaient pour lui en une matière fluide, éthérée, impondérable; et tous les arts convergeaient à une seule expression : la musique, en laquelle il respirait, vivait et jouissait.

Cela se devinait à la façon dont il avait organisé ce *studio* où il passait presque toutes ses heures. Pas une effigie aux murs tendus de la même soie d'un vert chatoyant qui pendait

aux vitres des fenêtres; pas un tableau, pas une statue n'accrochait le regard; mais sur une console, entre deux flambeaux à sept branches, une immense lyre de bronze, présent qui lui avait été fait par ses élèves, alors qu'il consentait encore à donner des leçons à quelques rares initiés. On sentait que la divinité adorée là était une divinité cachée, sans forme apparente, un pur Esprit. Et même lorsque le silence régnait comme en cet instant, on croyait entendre quelque sublime harmonie vibrer encore entre les tentures soyeuses qui semblaient faites pour retenir l'Esprit des sons et l'empêcher de se répandre au dehors.

Cependant le grand piano, près duquel Angelo était assis, restait obstinément fermé; et Cristina s'en étonnait, s'en alarmait presque; elle était venue avec l'espoir d'entendre ces accords qui la plongeaient dans l'extase, de s'offrir à ce remède souverain.

Timidement elle demanda :

— Maître, vous ne jouez donc pas aujourd'hui?

— Non, répondit-il; aujourd'hui je fais jeûner mon âme.

Il souriait d'un sourire ascétique qui illuminait son visage aux traits olympiens, sa barbe blanche, floconneuse, ses yeux d'un bleu clair, si clair qu'ils semblaient taillés dans un pan de ciel!

Le Père Semenoti intervint :

— Ce devrait être un jour de jeûne pour l'Italie entière, s'il existait des jeûnes patriotiques, comme il en est de religieux.

— Ce devrait être, ajouta Silvio, la vigile de la Grande Aurore.

Cristina ne comprenait plus. Cette date, fatidique pour elle, marquait donc aussi quelque action mémorable dans la vie du peuple italien? Et elle ne le savait pas? Quelles barrières s'élevaient donc entre elle et ce peuple? Ou bien aurait-elle oublié l'histoire même de sa patrie, la patrie de ses ancêtres? Elle se troublait.

— Oui, poursuivit Angelo Ralli, nous devrions nous couvrir la tête de cendres et faire amende honorable pour ceux qui ne se souviennent pas.

Il se tut, et Cristina comprit qu'il s'obstinait à n'en pas dire davantage. Alors elle se tourna vers Silvio ;

— Voulez-vous m'aider à deviner cette énigme ?

— C'est facile. Vous n'êtes pas née assez tôt pour savoir ; vous appartenez à une génération qui n'a pas connu le grand frisson dont toute l'Italie a été secouée à l'heure où elle a revendiqué son unité nationale. Vous ne connaissez pas nos martyrs, les martyrs de cette cause sacrée. C'est l'un de ceux-là dont nous commémorons aujourd'hui l'anniversaire, un étudiant de vingt ans qui avait rêvé de secouer le joug tyrannique sous lequel notre patrie est encore ployée. Avant de faire le sacrifice de sa vie, cet héroïque enfant cria à ses camarades, qui ont gardé ce cri enfoncé dans leur cœur comme un poignard : « Voici le gage ! L'Istrie à l'Italie ! Vengez Trieste et vengez-moi ! »

— Ah ! dit Cristina.

Elle avait brusquement pâli.

— Ne tenez pas ces propos à la comtesse de Lodatz, intervint Angelo, qui avait remarqué son trouble.

— Au contraire, je veux les entendre ! Vous ne me faites pas l'injure de supposer que, pour avoir changé de nom, j'aie renié mon sang et ma race ? Ah ! si vous saviez !... ajouta-t-elle plus bas.

Mais Angelo, cherchant une diversion au malaise évident de sa visiteuse, avait ouvert la fenêtre ; et le vieux Forum romain, avec ses temples, ses colonnes, ses arcs de triomphe et ses portiques, surgissait dans ce cadre étroit, comme une éblouissante vision du passé. Une rumeur confuse montait de ces lieux qui semblaient pleins de silence ; on eût dit que chacune de ces pierres brisées gardait une âme individuelle, qu'elle était une conscience, une mémoire, un enseignement... Toute la cité antique palpitait entre ces murailles détruites, le long de cette Voie Sacrée qui montait vers le Capitole et portait à ce sommet les théories des Invincibles, des héros divinisés. Et tout ce qu'alentour on apercevait de la ville nouvelle ou ancienne, les églises, les dômes, les monumens ambitieux qui élevaient leurs façades dans le ciel, tout cela ne paraissait être fait que pour garder cette enceinte inviolée, ce berceau où avait pris naissance la plus grande force du monde.

Cristina eut un geste de passion véhémente ; elle étendit les bras, comme pour serrer contre elle le Forum entier, offert ainsi à ses regards. Des larmes jaillirent de ses yeux. Elle ne se

contenait plus ; une longue souffrance, accumulée dans son être depuis qu'elle était devenue femme, un mal indéfini et qui en cet instant prenait notion de lui-même s'écoulait dans ce torrent de pleurs dont la source, brusquement libérée, ne pourrait être tarie que par quelque autre convulsion soudaine. Elle oubliait la présence des trois hommes, respectueux de sa douleur, mais incapables de la comprendre ; ni le musicien, ni le prêtre, ni le poète n'auraient pu deviner ce qui se passait aux abîmes profonds de sa vie. Cependant, Silvio s'était rapproché de la fenêtre et contemplait, lui aussi, le berceau de la grandeur romaine ; jamais il n'en avait ressenti aussi fortement la beauté, jamais les débris de cette grandeur ne lui avaient parlé avec autant de puissance. Penché derrière l'épaule de Cristina, que des sanglots soulevaient encore, il laissait monter vers lui les réminiscences de l'histoire, les légendes d'épopée, restées vivantes après les siècles abolis. Il se tendait dans cette évocation prodigieuse. Tout à coup il s'écria :

— Écoutez ! Les entendez-vous, les voix, les voix innombrables ? Elles s'élèvent du Comitium où le peuple est assemblé ; elles couvrent tout ; et l'orateur, à la Tribune des Rostres, est obligé de se taire pour les laisser passer au-dessus de sa tête... Quand je vous disais que nous étions à la veille de la Grande Aurore ! Les voix du Forum, elles s'élèveront encore demain, elles domineront les Rostres, le Capitole et la ville asservie et amollie. Ah ! je ne suis pas le seul à les entendre : Carducci, notre grand chantre national, ne les avait-il pas lui-même entendues lorsqu'il disait : « Le peuple surgira ! Il surgira à l'heure nécessaire ! » Comment ne surgirait-il pas, alors que tant de voix que rien n'a pu contraindre au silence lui dictent son impérieux devoir ?

— Il surgira ! répéta le Père Semenoti, il surgira à l'instant prévu par l'éternelle justice, lorsque les arbitres qui doivent mettre la paix parmi les hommes auront failli à leur mission ; alors la plèbe, de ses épaules robustes, secouera les portes du prétoire, et les lâches s'enfuiront, les pusillanimes jetteront des cris d'épouvante ; mais la victoire restera à ceux que le Christ a conviés au repas des célestes noces : les sans-le-sou, les affamés, les sacrifiés, les grelottans, les misérables, tous ceux-là enfin dont il a dit : « Bienheureux ceux qui ne possèdent rien, car le royaume de mon Père sera leur part. »

— Voilà, conclut Angelo, une homélie qui mériterait d'avoir un plus grand nombre d'auditeurs.

Et se tournant vers Cristina :

— Ce langage ne vous scandalise point ?

— Non, affirma-t-elle, il me ravit au contraire presque autant que si vous aviez joué pour moi les plus pures de vos mélodies.

Ses larmes s'étaient séchées, et dans ses yeux brillait une flamme annonciatrice. Silvio, qui la regardait, remarqua l'extraordinaire beauté que venait de revêtir son visage. Elle lui apparut toute différente de ce qu'elle était en entrant; elle lui apparut transfigurée. Elle devait être à l'heure de la Transfiguration. Entre cette femme et le Forum romain, entre son âme et celle des pierres, des corrélations intimes existaient, une parenté, une filiation directe. Il comprit que, malgré l'élégance de ses vêtemens, l'aristocratie de sa naissance et le prestige mondain dont elle était entourée, elle avait sucé le lait de la louve à ses mamelles toujours gonflées, offertes aux lèvres romaines.

V

Cette nuit-là, le patrice Jean avait eu un songe merveilleux : comme il dormait auprès de sa femme, la Vierge Marie lui était apparue ; elle avait cette grâce délicieuse des très jeunes mères, en même temps qu'elle conservait toute la pudeur charmante de sa virginité ; et elle souriait au vieillard qu'elle honorait de sa mystérieuse visite. — « Écoute, lui avait-elle dit, tu es riche et sans postérité et chaque jour tu cherches quel emploi tu pourrais faire de ces biens que tu possèdes et qui ne reviendront à personne. Mon souhait est que tu m'élèves une basilique plus vaste qu'aucune de celles qui m'ont déjà été dédiées, et vraiment digne de ma maternité glorieuse. Ainsi ton nom sera honoré parmi les hommes, et ta fortune recevra un usage insigne. » Le patrice alors avait demandé à Marie dans quel quartier de Rome il conviendrait d'édifier cette grande basilique, et la Vierge de nouveau avait souri : — « Demain quand tu sortiras de ta maison, tu verras l'une des sept collines couverte d'un tapis de neige ; c'est sur cette neige immaculée qu'il faudra bâtir mon église. »

Malgré sa foi ardente, le vieillard se sentait troublé; et le lendemain en s'éveillant, racontant son rêve à sa femme, il osait à peine lui traduire les paroles de la Mère de Dieu. On était au commencement d'août, et sur toutes les collines les jardins en fleurs exhalaient les parfums délirans de l'été; partout c'était une débauche de vie végétale, une folle orgie de verdures, de pétales effeuillés et de calices entr'ouverts. — « Lève-toi quand même, lui dit sa femme, et va prendre conseil du pape Libère; il t'expliquera peut-être ce que signifie ce songe. »

Or il se trouva que le Pape avait eu la même visite, et qu'il avait reçu le même ordre mystérieux. Tous deux, Libère et le patrice, quittèrent ensemble le palais du Latran et s'acheminèrent vers une hauteur d'où l'on découvrait les agrestes contours des collines qui portaient entre leurs bras la ville des bergers, la Ville Éternelle... Chacune gardait sa parure estivale, ses bosquets touffus et clos; mais sur l'Esquilin un grand pré, où la veille encore paissaient les brebis, était désert, — et couvert d'une neige sur laquelle nulle empreinte n'apparaissait. « Ah! s'écria le vieillard, voici le signe! l'aimable Mère de Jésus aura ici ses autels. »

Cristina se redisait cette légende en passant devant la loggia ajourée de la basilique libérienne, devenue Sainte-Marie Majeure; et, bien qu'elle n'eût pas la croyance au Miracle, le trouble de son âme la porta à entrer sous ces voûtes dont elle aimait la noble ordonnance et l'atmosphère purifiée. Les colonnes de marbre blanc qui séparaient les trois nefs venaient du temple de Junon Lucinienne, comme si la primitive ferveur accordée à la déesse favorable aux chastes épouses se fût naturellement reportée sur la plus haute figure de femme bénie à travers les siècles. Tout dans cette enceinte témoignait de la pérennité de ce culte; et la chaîne n'était point rompue qui réunissait le passé au présent et à l'avenir. Cristina avait éprouvé que c'était seulement dans sa Rome natale que l'esprit pouvait ainsi déployer sans lacunes les perspectives de l'histoire des convictions humaines; et, comme tout à l'heure devant le Forum, elle sentait les racines de sa vie tracer à travers le sol les mêmes circonvolutions profondes.

L'insigne basilique n'était jamais entièrement vide; mais, si

vaste, elle gardait un air désertique et une majesté que les pas des pèlerins ne pouvaient troubler. Brillante de tous ses sanctuaires, de ses mosaïques, de ses peintures, elle était bien la châsse magnifique où la Reine du ciel avait désiré d'être honorée. Aux richesses dont l'avait dotée le patrice Jean, tant d'autres richesses s'étaient jointes! Le miracle des neiges avait enfanté le miracle de l'or. Et tous les artistes d'âge en âge avaient apporté leur tribut à cette demeure posée sur l'Esquilin au-dessus des remous de la ville, comme une arche arrêtée sur les flots.

Une des chapelles, celle du Pape Borghèse, était particulièrement somptueuse. De loin, c'était un bouquet vert et blanc que formaient au fond du sanctuaire les lapis lazuli et les émeraudes; des cierges, en gerbes scintillantes, jaillissaient de leurs chandeliers d'airain et jetaient leurs gouttes de lumière sur les groupes agenouillés devant l'icône qui veillait là parmi les pierres précieuses et sous la garde des anges. Cette très précieuse image, la tradition voulait que ce fût Luc l'Évangéliste et le premier peintre chrétien qui en eût fixé les traits d'après ceux de la Vierge vivante; portrait « d'après nature, » le seul qui subsistât des sept portraits de Marie que Luc avait tracés d'un pinceau dévotieux et habile. Il était impossible de pénétrer dans la basilique sans être attiré par ce foyer de bénédiction et d'ardeur. Chaque jour et à chaque instant du jour, des gens entraient pour aller saluer le doux visage immobile devant lequel des pontifes, des empereurs et des rois, dépouillant leur diadème, étaient venus incliner leur front. Mais le samedi, l'affluence était plus grande encore, alors que le Chapitre assemblé dans le pourtour étroit du chœur psalmodiait les litanies lorétaines; à ces supplications alternativement répétées, selon le mode liturgique, d'autres supplications, naïves, spontanées, s'ajoutaient sans cesse; d'autres prières, égoïstes, intéressées, valables quand même, montaient vers le trône d'émeraudes et de lapis où celle qui avait enfanté dans la pauvreté régnait maintenant sur le cœur des multitudes.

Ce fut ce même magnétisme souverain qui amena Cristina du côté de la chapelle Borghèse. Devant la grille, un jeune couple était venu faire oraison. C'étaient deux enfans du peuple, — de ce peuple romain qu'elle aimait. — Elle n'eut pas de

peine à reconnaître leur origine; ils devaient être habitans du Transtévère, ou de cette île miraculeuse du Tibre dans laquelle subsiste encore le signe sacré d'Esculape. Touchans et pieux, ils se tenaient par la main, et ils se ressemblaient comme un frère et une sœur : d'où venait qu'elle fût à peu près sûre qu'ils étaient époux? Ce mystère l'inquiéta un instant, et l'idée de l'amour qui l'avait quittée depuis sa visite chez Angelo Ralli s'installa de nouveau en elle... Oui, l'amour planait comme une auréole sur ces deux jeunes têtes rapprochées; c'était lui qui avait noué ces mains brunes et qui inspirait cette prière fervente. Cristina croyait en entendre les paroles : ils intercédaient pour que le bonheur dont ils avaient goûté les prémices leur fût conservé aussi longtemps que leur cœur battrait, aussi longtemps que leurs lèvres pourraient s'unir. Indulgente, la Vierge de Luc écoutait, parmi l'or, les joyaux et les cierges, ce cri d'infirmité sorti des entrailles des pécheurs; elle était habituée à de telles confidences, à ces désirs qui la sollicitaient. Mais Cristina pouvait-elle à son tour ouvrir son âme devant la Mère immaculée qui n'avait eu de l'amour que la flamme brûlante de l'Esprit? Une colombe, sur son autel, symbolisait le mystère de sa conception. Cristina n'osait devant elle prononcer le nom de Remigio...

Alors, comme il fallait qu'elle priât, comme son âme tout à coup se trouvait pleine de prières, elle proposa à la Vierge la protection de son fils : il avait à peu près l'âge de ce jeune Romain qui était agenouillé sur la dalle; mais aurait-il, lui aussi, la joie plénière, la joie délicieuse, de posséder une épouse selon son cœur? Quel serait l'avenir de ce fils qui déjà se préparait à s'éloigner d'elle et qui portait dans ses veines le sang d'un père étranger? Jamais elle n'était parvenue à le faire sien entièrement et toujours elle avait senti entre eux deux une barrière qui les séparait. Ah! combien elle souhaitait qu'une autre femme pût pénétrer cette conscience qui lui était fermée et verser le baume de sa tendresse sur cet être qu'elle chérissait mal! Combien elle souhaitait pour Bernard une compagne clairvoyante et fidèle!... Ce fut cela qu'elle demanda avec passion, avec émotion, défendant son esprit du doute, et laissant la grâce de son baptême l'inonder de ses eaux fraîches et vives. Elle restait là, attendant la réponse mystérieuse, le mouvement secret qui lui apprendrait qu'elle avait été entendue.

Cependant, le jeune couple s'était relevé et marchait d'un pas égal à travers les hautes colonnes, vestiges du temple de Junon Lucinienne; des enfans accourus du dehors jouaient entre ces colonnes, ainsi qu'entre les arbres d'un jardin familier; ils jouaient à se poursuivre et poussaient parfois de petits cris aigus; mais ni leurs cris ni leurs ébats ne troublaient le recueillement de la basilique; on eût dit des oiseaux jaseurs invités par Dieu lui-même à venir boire l'eau sainte dans la coupe du baptistère et s'égaillant ensuite librement à l'entour. L'un d'eux, caché sous le large bénitier, semblait un de ces anges à la chevelure touffue et lourde que Mino de Fiésole sculpta dans les bas-reliefs où se trouvait représenté le miracle de la neige. Cristina sortit de l'église avec une espérance nouvelle...

VI

Il était près de cinq heures quand elle regagna la villa Forba. La nuit était déjà toute proche. Il lui avait plu de rentrer à pied pour retarder le moment où la solitude avec l'ombre allait la reprendre. — Quoi de plus fugitif qu'un espoir? Celui qu'elle rapportait en elle, vague, indéterminé, n'allait-il point s'évanouir, dès qu'elle aurait retrouvé ses façons de penser habituelles et reposé le pied sur le seuil? Cette journée dont elle redoutait l'issue n'était pas encore achevée; quelle surprise lui réservait-elle avant que la dernière étoile se fût manifestée dans le ciel visible?

Secrètement, elle attendait la visite de Remigio; puisque le matin il n'était pas venu, peut-être ce soir le verrait-elle apparaître, joyeux d'avoir allongé sa chaîne et tout vibrant encore de l'effort cérébral accompli. Alors, l'un près de l'autre, ils laisseraient s'enfuir les minutes brèves, sans se préoccuper d'autre chose que des variations infinies de leur sensibilité. Aujourd'hui plus que jamais, elle avait besoin de sa présence : si Bernard devait s'en aller, cet ami du moins, cet ami incomparable, lui resterait... Elle n'osait se demander lequel des deux était le plus nécessaire à sa vie, et si c'était l'amante ou la mère qui dominait en elle. Mais il y avait aussi un X mystérieux, une troisième donnée inconnue dans le problème de sa destinée morale; avant d'être mère, avant d'être femme, elle s'était cris-

tallisée dans un autre amour; elle portait, au secret de son cœur, un immense amour dont l'image s'était voilée comme celle de la divinité la plus redoutable derrière un rideau d'hyacinthe et de pourpre...

Ce fut Bernard qu'elle aperçut dans le jardin, assis sur le banc près duquel il s'était arrêté avec Alda quelques heures auparavant. Elle remarqua tout de suite qu'il portait un costume de laine souple à petits carreaux blancs et noirs et une coiffure qui n'était pas celle dont il se servait pour sortir dans Rome. Évidemment c'était la tenue de voyage. Il allait partir! Sans doute l'attendait-il pour lui dire adieu? Il paraissait agité; et, de la canne qu'il tenait à la main, il creusait des trous dans le sable. En s'approchant, elle vit qu'il avait pleuré: son visage, qui gardait encore la fragilité de l'adolescence, était crispé comme lorsque, petit enfant, il avait eu quelque gros chagrin. Il se leva, dès qu'elle fut à la hauteur du banc, et l'invita à s'asseoir :

— J'ai quelque chose à te dire!

— Rentrons à la maison, Bernard; nous y serons mieux pour causer.

— Non! Je veux te parler ici. Ici nous ne serons gênés par personne.

Il faisait doux; la nuit, en enveloppant les feuillages, apportait avec elle un redoublement de tiédeur. Cristina prit place à côté de son fils : n'était-elle pas habituée à satisfaire ses caprices? Elle lui demanda seulement :

— Alors, c'est pour ce soir?

— Dans une heure, répondit-il.

— Pourquoi si vite? Je croyais, j'espérais que tu tarderais au moins quelques jours. Ce matin, tu semblais décidé à peine...

— Ce matin peut-être. Mais entre le matin et le soir, que de choses peuvent changer la volonté d'un homme!

Il s'était redressé et parlait en effet en homme. Sa voix avait pris des inflexions plus sonores. Cependant elle le sentait ému, non point à l'idée de ce départ qu'il avait envisagé d'abord avec joie, mais sans doute en raison de la confidence qu'il avait à lui faire. Elle comprit qu'elle devait l'aider à soulager son âme inquiète. Elle se pencha tendrement vers lui :

— Que s'est-il donc passé de si grave?

— Ah! s'écria-t-il, j'ai fait connaissance aujourd'hui avec deux sentimens contraires dont je n'avais pas encore soupçonné le pouvoir. J'ai rencontré face à face la sympathie et l'inimitié! C'est le cadeau que les Parques m'ont envoyé pour mes vingt ans. Et véritablement elles m'ont comblé...

Il s'agitait de nouveau et du bout de sa canne fouillait rageusement le sol. Cristina n'osait plus l'interroger. Il continua, après un silence :

— Bien entendu, ces deux puissances contraires ne se sont pas présentées ensemble sur mon chemin; il a fallu que la seconde vînt détruire ce que la première avait préparé. J'étais si heureux d'avoir retrouvé, dans cette belle jeune fille aux cheveux dorés, la compagne de jeux de mon enfance! Nous nous sentions prêts à recommencer l'intimité d'autrefois. En marchant côte à côte dans les allées où si souvent nous nous étions tour à tour dérobés et surpris, il nous semblait entendre des voix connues chuchoter sur notre passage. Alda souriait. Elle est très cultivée, très moderne. Elle disait : « Comme c'est charmant! On se croirait si loin du monde! Et pourtant la vie est là, tout près, qui nous guette, qui va nous reprendre. La vie! c'est-à-dire la pièce de théâtre la plus compliquée, la plus imprévue dans ses dénouemens! Aimez-vous la vie, Bernard? » Et moi je lui répondais : « Je l'aime et j'en ai peur aussi; il y a des instans où elle me fait peur! » Alors elle me regarda fixement : « C'est que vous ne savez pas dominer votre impressionnabilité. » Je la conduisis jusqu'à la grille; elle monta dans l'auto qui l'attendait. — « Au revoir! me jeta-t-elle. Quand vous serez de retour de Vienne, nous philosopherons encore. » Cela, c'était une façon de me dire : « Revenez vite! » Au moins, je le compris ainsi. Un charme avait opéré entre nous; je ne sais quel charme?... Ce n'était point l'amour; car, si j'étais amoureux d'Alda, je renoncerais à ce voyage que je désire, au contraire, plus que jamais accomplir.

— Plus que jamais, Bernard? Tu as donc une nouvelle raison de t'éloigner, une raison que je ne connais pas encore?

— Oui, ma mère!

Cette dernière partie de sa confidence lui était pénible. Évidemment il hésitait à l'entreprendre, malgré sa résolution bien arrêtée d'être sincère jusqu'au bout.

— Je te dois la vérité, reprit-il avec effort. Il ne faut pas qu'à aucun moment tu puisses m'accuser d'égoïsme ou d'ingratitude.

Comme il était passionné en prononçant ces paroles! Cristina lui mit un baiser sur le front :

— Mon pauvre petit!

— Attends de tout savoir pour me plaindre. Tu jugeras alors si je suis coupable, ou seulement malheureux. — Je reprends mon récit où je l'ai laissé. Lorsqu'Alda eut disparu dans l'auto, je me souvins que j'avais promis à l'un de mes camarades d'aller déjeuner avec lui via Veneta. C'est mon ami le plus cher, celui du moins dont je me croyais le plus rapproché par l'esprit et par le cœur. Tu le connais bien, je t'ai parlé de lui souvent : il s'appelle Hugo Venturi. Hugo est exactement du même âge que moi; nous avons suivi ensemble les cours de l'Université; nous avons eu les mêmes admirations pour les grands penseurs, les grands poètes, les grands artistes qui, de siècle en siècle, ont fait rayonner sur le monde la flamme de leur génie; enfin, nous étions fraternels! Or, ce matin, j'ai trouvé Hugo dans une disposition différente; dès en entrant chez lui, en lui serrant la main, je le sentis fiévreux, excité; à table, notre conversation fut bondissante; nous passions d'un sujet à l'autre sans aucune suite, comme si nous craignions, en touchant le fond de nos idées, d'y rencontrer quelque pierre d'achoppement, quelque piège tendu à notre mutuelle confiance. Je devenais moi-même nerveux et pressé de quitter mon ami. Après déjeuner, j'allumai ma cigarette à la sienne. Alors il me dit brusquement : « Je t'emmène avec moi; nous allons assister à une réunion fermée, où nous entendrons les paroles de l'Évangile futur; la plupart des étudians de Rome seront là pour les acclamer; notre place y est aussi. Viens! nous n'aurons pas perdu notre journée! » Pourquoi ne demandai-je pas à Hugo quelques explications sur cette réunion mystérieuse? Je sortis avec lui, presque heureux de la diversion qu'il m'offrait. En route, nous nous arrêtâmes pour prendre un troisième camarade, un tout jeune ingénieur qui a déjà enrichi la science de plusieurs inventions remarquables; celui-là, c'est un calme, un pondéré; entre Hugo et moi, il mettait comme une cloison étanche qui nous empêchait de frotter et d'allumer nos électricités. Puis l'air du dehors nous

apportait plus de détente. Hugo, avec des gestes prophétiques, nous montrait le monument neuf et pompeux de Victor-Emmanuel, qui s'étalait au flanc du Capitole : « Demain, déclara-t-il, demain, c'est-à-dire avant que ce lustre s'achève, on verra s'élever sur la Colline du Triomphe un nouveau témoignage de notre puissance! » Il marchait vite et semblait nous entraîner à la conquête des astres. Nous passions par une petite rue déserte, dont la chaussée était trop étroite pour nous contenir de front. Il prit les devans; ses pas résonnaient sur les dalles. « Où nous mène-t-il? » dis-je à l'ingénieur qui m'avait pris le bras. Celui-ci mit un doigt sur sa bouche. Mais déjà Hugo s'enfonçait dans un passage voûté, au bout duquel il descendit quelques marches. Nous nous trouvâmes dans une salle éclairée à la façon ancienne, avec des torchères accrochées aux murs. Hugo ne m'avait pas menti : une grande partie de la jeunesse étudiante de Rome était là. Je reconnus de nombreux visages, de ces visages auxquels on sourit sans connaître les noms de ceux qui les portent. Il y avait aussi des gens plus âgés : c'étaient les orateurs qui devaient prendre la parole...

Bernard s'arrêta tout à coup; il n'avait donné tant de détails que pour reculer l'instant où il lui faudrait avouer à sa mère l'acte d'inimitié qu'il avait subi. Il suffoquait, hésitait encore. Mais l'heure approchait. Il se leva :

— Ce qui fut dit dans cette chambrée clandestine, je ne le répéterai pas; ma bouche se refuse à répéter ces paroles; elles furent telles que, dès le premier discours, je voulus sortir; les portes avaient été soigneusement closes; j'étais prisonnier. Je dus écouter jusqu'au bout les insultes proférées contre la patrie de mon père, ma propre patrie; je dus entendre les applaudissemens qui les saluaient. A côté de moi, Hugo s'exaltait, s'enthousiasmait, clamait sa joie et son orgueil. Quand ce fut fini, je lui jetai mon gant au visage. Il ne le releva pas; il me dit simplement : « C'était une épreuve : tu n'es donc pas des nôtres? Tu n'es donc pas avec nous? — Non! lui répondis-je; et, à partir de cette heure, je te désavoue; nous ne pouvons plus être que des ennemis! » Il eut un rire équivoque et mauvais : « Nous nous retrouverons à l'heure de la Revanche; si tu tiens absolument à te battre avec moi, l'occasion te sera fournie bientôt, je l'espère! » Ce fut tout. En rentrant ici, je fis faire

ma valise et je t'ai attendue, la tête pesante et le cœur vide; j'ai souffert, je souffre misérablement! Et maintenant, embrasse-moi, je pars!

Cristina voulut le retenir dans ses bras :

— Pas encore! Pas avant que je t'aie consolé!

— Tout de suite; je ne veux pas avoir de faiblesse!

— Tu reviendras bientôt? Quand reviendras-tu?

Farouche, il ne répondit pas.

Alors elle lui dit tendrement :

— Songe que nous serons deux à t'attendre. N'as-tu pas promis à Alda de revenir?

— Ah! s'écria-t-il, je ne sais plus! Je n'y vois plus clair en moi-même.

Il se délia de son étreinte; mais elle avait senti pour la première fois passer entre elle et lui comme un souffle de discorde, et peut-être un peu de l'inimitié qui venait de briser ce cœur ardent et fragile.

VII

Remigio entra dans la salle où Cristina achevait de dîner. Elle ne l'attendait plus; accablée par le départ subit de Bernard, et davantage encore par le récit qu'il venait de lui faire, elle renonçait à tout, elle se renonçait elle-même. Elle ne se sentait plus capable de supporter le poids de la joie ni de la douleur. Le seul sentiment qui persistât en elle était une sorte de colère, une irritation confuse contre le sort. Mais elle n'appelait à son aide aucune puissance de réaction, elle avait perdu l'espoir.

L'apparition de Remigio ne la tira point de cette stupeur; il était depuis un instant devant elle, qu'elle n'avait pas encore remarqué qu'il était là. Alors il lui posa légèrement la main sur la tempe. Elle frémit :

— Remigio!

— Oui, c'est bien moi! affirma-t-il en riant.

Vigoureux et sain, en pleine force de la maturité, il l'enveloppait de ses chauds effluves. Un front léonin, une bouche à la fois fine et sensuelle, une grâce et une fougue qui ne se contredisaient point, annonçaient les dons naturels qui avaient contribué à faire de cet homme d'une origine modeste un des

premiers entraîneurs d'âmes de son pays; mais, malgré cette ascension vertigineuse, il était resté simple et facile, gardant un peu de la saveur plébéienne sous l'auréole brillante de la renommée. C'était tout cela qui avait séduit Cristina et qui depuis de longues années l'attachait à Remigio: elle le sentait tellement supérieur à la plupart de ceux que le hasard avait fait naître dans des sphères plus hautes! Elle éprouvait une félicité secrète à abolir entre elle et lui les distances sociales qui lui avaient toujours paru monstrueuses. Lorsqu'il la serrait dans ses bras, il lui semblait qu'elle retrouvait le sens véritable de sa vie, l'origine commune à tous les êtres humains...

Ce soir, cependant elle tardait à lui témoigner sa tendresse. Il crut qu'elle lui en voulait de ce qu'il n'était pas venu à l'heure dite, et il s'excusa :

— Vous êtes fâchée? Vous devinez pourtant qu'une série de gênes malencontreuses m'a retenu tout le long du jour : d'abord les épreuves de mon livre, puis des visites, des visites! Mes anciens collègues de Monte-Citorio qui viennent me relancer dans ma retraite, et ne peuvent comprendre que je reste éloigné du pouvoir, enfin le courrier quotidien à expédier. A peine ai-je pris le temps d'avaler un potage, et me voici!

— Ah! dit Cristina, que n'êtes-vous arrivé une heure plus tôt!

Au son tragique de cette voix, il comprit qu'il devait y avoir autre chose qu'un ressentiment passager, et son visage mobile changea d'expression.

— Quoi donc? Que s'est-il donc passé?

— Bernard est parti pour Vienne, sans que j'aie pu le retenir même un jour de plus.

— Et c'est tout cela? Soyez raisonnable, mon amie! N'est-il pas naturel qu'un jeune homme de son âge désire un peu changer de place? Il reviendra avec plus de plaisir, soyez-en convaincue.

— Oui, si avant de s'en aller il n'avait pas reçu une venimeuse blessure... Aujourd'hui, ne le savez-vous pas, il y avait du défi et de la vengeance dans l'air de Rome. Partout on chuchotait des paroles de revanche et de malédiction. Bernard les a entendues, ces paroles, et il a cru y voir une insulte au pays de son père et à ses propres sentimens.

— C'est de la folie! dit Remigio.

Il voulut se rapprocher de Cristina; mais elle s'était levée et, sans poser les yeux sur lui, elle vaticinait dans le vide :

— Je devais m'y attendre, c'était fatal! Tel père, tel fils! Ce que le père a aimé, le fils l'aimera... Dieu m'est témoin cependant que j'ai tout fait pour inculquer à mon fils les idées dans lesquelles j'ai été élevée moi-même. Mais, à mesure qu'il grandissait, loin de marcher dans mes voies, de me suivre dans mes voies, il retournait à l'hérédité paternelle. Cette ville de Vienne où j'ai tant souffert, cette ville que je déteste, c'est vers elle qu'il court dès qu'il peut faire usage de sa liberté. Elle achèvera de prendre son cœur et de le détacher de moi.

— Vous vous trompez, dit Remigio avec chaleur. Bernard a pour vous une affection véritable; il sentira bientôt le prix de tout ce qu'il a laissé. Comment pourrait-il oublier ce que vous êtes pour lui, tout en conservant la mémoire de ce père qu'il a perdu? N'y a-t-il de place dans l'âme humaine que pour un sentiment unique? Je ne le pense point. Tout est mélange et indécision au fond de notre conscience. N'être « qu'un seul homme » selon le précepte antique, voilà peut-être ce qu'il y a de plus difficile à réaliser; les plus sagaces d'entre nous n'y arrivent que difficilement; et vous voudriez demander à un enfant de vingt ans ce qui coûte tant d'efforts aux autres, à ceux qui ont pénétré dans le temple dont il a franchi à peine les premiers degrés!

Cristina hocha la tête :

— C'est que vous ne savez pas tout! Vous ignorez quel atavisme inquiétant pèse sur lui, sans qu'il s'en doute! Ce qu'il a connu de son père, ce sont les dehors séduisans du grand seigneur qu'était le comte de Lodatz, et c'est de cela qu'il se souvient. Mais moi, j'ai d'autres souvenirs plus cuisans, plus amers. Je n'ai rien oublié de ce passé dont les détails reviennent en foule à mon esprit, à mesure que le temps s'écoule. — Ah! mon ami, je n'ai pas été une jeune femme heureuse! Le bonheur, je ne l'ai connu que plus tard, lorsque je vous ai rencontré.

Elle le regardait cette fois avec une tendresse profonde. Remigio s'émut sous ce regard d'un bleu sombre où s'allumaient de fugitifs éclairs. Par discrétion peut-être, peut-être aussi par indifférence de ce qui n'était pas la minute présente

qu'il pouvait saisir des deux mains, il n'avait jamais cherché à surprendre les secrets du cœur de Cristina. Et il s'étonnait que cette femme, belle, riche, audacieuse, ait eu à se plaindre du destin. Une curiosité jalouse le pressait maintenant d'apprendre ce qu'on lui avait tu jusqu'ici.

Il lui demanda, en baissant la voix :

— Est-il possible que vous ayez vraiment souffert? Et comment?

Mais elle répugnait aux confidences; elle rougissait de raconter à cet homme à qui elle n'avait rien refusé les humiliations qu'un autre homme avait infligées à ses délicatesses féminines. Si Remigio, au lieu d'être un ouvrier de la pensée, vivant à l'écart du monde, eût été un membre de cette aristocratie romaine où tout se sait sans qu'on ait besoin de le dire, où chaque personnage a sa légende, sinon son histoire, aurait-il vécu dans cette ignorance totale? Comment n'aurait-il pas appris de mille façons indirectes et certaines ce qui était de notoriété publique? Cristina, toute jeune encore, avait épousé le comte de Lodatz, plus âgé qu'elle de quinze années; presque aussitôt après le mariage, il lui avait fallu suivre son mari à Vienne; là, elle avait trouvé une vie bien différente de celle qu'elle menait à Rome, une vie molle, dissipée, avec peu de joies intimes. Comme la plupart de ses compatriotes, le comte autrichien appréciait surtout chez la femme les agrémens extérieurs et les satisfactions qu'il en pouvait tirer; son plus grand plaisir était de conduire la sienne dans les endroits équivoques où la haute société de la ville fréquentait en même temps que le monde de la galanterie. Cette promiscuité, la facilité, le laisser-aller des liaisons nouées au hasard d'une valse ou autour d'une table de souper lui plaisaient autant qu'ils choquaient et blessaient Cristina; elle avait supporté tout cela sans se plaindre, sachant qu'il ne lui servirait de rien de protester.

Cependant après la naissance de Bernard, elle avait obtenu de résider au château de Lodatz, laissant son mari libre de faire la fête, pourvu qu'elle n'y fût pas associée. Le mari volage ne cachait même pas ses infidélités; il avait une facilité redoutable et monstrueuse de tromper, tout en continuant de prodiguer à sa jeune épouse les marques de son amour. Parfois il amenait au château ses nouvelles conquêtes, avec les fleurs, les musiciens, les histrions de la capitale. Et l'éternelle valse recommençait;

ses langueurs et ses fureurs, sa lascivité et sa veulerie jetaient Cristina en d'incessantes alarmes : là haut, dans son berceau innocent, le petit Bernard devait entendre les échos de la saturnale; au lieu des cantiques charmans et pieux, des poétiques chansons qui accompagnaient l'enfance des petits Romains, son fils, son cher « bambino, » s'éveillait à la vie des sens au milieu de ces bruits stupides et de ces refrains de folie. Précoce, il grandissait, frôlé par ces turpitudes, baigné dans ces sons et ces parfums. — Que serait-il plus tard?... Douze ans après, quand le comte de Lodatz avait été tué dans un duel retentissant, elle s'était hâtée de rentrer à la villa Forba, de regagner sa patrie. Mais Bernard avait déjà les manières souples et rudes, le parler autoritaire et caressant du père qu'il avait perdu. Il supportait difficilement le frein; il choisissait ses amis parmi les plus turbulens et les plus agités; un cœur indiscipliné, une intelligence inquiète, tel il s'offrait aux risques de l'existence, tel il s'en était allé ce soir, sans même retourner la tête...

Voilà ce que Remigio ignorait et ce que Cristina se refusait à lui dire; à sa question réitérée, elle répondit seulement :

— Oui, j'ai souffert!... Qu'importe? c'est le passé, et ce passé est aboli. Mais l'avenir me fait peur; je le vois si vide, ouvert devant moi comme un gouffre! J'ai parfois la sensation d'y être attirée et de m'y engloutir toute. Il me semble qu'une force irrésistible me pousse vers ces abîmes et que personne au monde ne pourra m'empêcher d'y sombrer.

Elle reprit, s'abandonnant davantage :

— Je suis si seule, maintenant que Bernard est parti! Ce soir, en me mettant à table, en apercevant en face de moi sa place inoccupée dans cette grande salle qu'il remplissait du bourdonnement de sa jeunesse, dans cette grande salle déserte... Ah! mon ami, vous êtes heureux de n'être point seul!

Elle avait posé son front sur l'épaule de Remigio, — cher asile où elle se sentait moins désolée; son cœur ardent battait contre la poitrine de cet homme. Sur eux planait le grand silence des minutes inoubliables. Remigio, si éloquent d'habitude et dont chaque pensée tendait à s'incarner dans le verbe des mots, hésitait à parler; il retenait même son souffle; il gardait Cristina comme une hostie posée sur l'autel en attendant le sacrifice. Il aurait voulu la soustraire à tous les dangers, à toutes les craintes, fussent-elles chimériques.

Enfin il osa dire tout bas :

— Disposez de moi, Cristina. Vous savez que je vous appartiens.

— Si peu! fit-elle en se redressant.

— Est-ce ma faute?

— Certes non! Mais qu'ai-je de vous en réalité? Des consolations furtives! Dans un instant, vous allez partir, sans que je sache même quand je pourrai vous revoir.

Il y eut un nouveau silence. Remigio réfléchissait, appesanti sur lui-même. Son visage reflétait les perplexités de son esprit. Cristina, les paupières baissées, ne semblait pas s'apercevoir de son trouble. Elle répéta faiblement :

— Vous m'appartenez si peu!

Il se leva et se tint debout devant elle; il avait repris sa fière assurance; il était tendre, mais résolu :

— Le moyen que je sois à vous davantage? N'y avez-vous pas pensé quelquefois? Cela serait si simple, et cela paraît si difficile! Il suffirait d'un mot, d'un geste de consentement. Moi, je suis prêt. Êtes-vous prête aussi, Cristina?

— Je ne comprends pas bien, dit-elle.

— Ne sommes-nous pas libres tous deux? Ne sommes-nous pas encore en âge de nous unir? Serait-ce l'opinion du monde que vous redoutez? La comtesse de Lodatz ne pourrait-elle sans déchoir épouser le plébéien que je suis?

— Taisez-vous, Remigio, je vous en conjure!

Elle s'était levée aussi, et le remerciait de ses sombres yeux levés sur lui. Cependant il comprenait qu'un obstacle les séparait, sinon celui qu'il avait supposé, mais un autre plus grave, plus infranchissable. Il avait pâli; déjà sa nature agissante s'était crue en possession d'un nouveau bonheur.

— Mon ami, reprit lentement Cristina, vous vous trompez : je ne suis pas libre; je le suis beaucoup moins que vous, qui l'êtes à peine. Qu'est la liberté matérielle, en regard de la liberté morale? Moralement, ni l'un ni l'autre nous ne possédons la disposition de nous-mêmes. Vos idées vous tiennent, la mission que vous vous êtes donnée dans la vie... Moi, je n'ai rien fait jusqu'à présent pour réaliser mes idées, je n'ai eu aucune mission à remplir. Mais mon heure viendra. Je ne doute pas que ce grand vertige qui m'attire dans l'inconnu ne soit le présage de ce qui m'attend.

Elle fit une pause et ajouta :

— Cette journée m'a révélé beaucoup de choses; elle m'a révélée à moi-même. De la fenêtre d'Angelo Ralli ouverte sur le Forum, j'ai entendu monter des voix innombrables, les voix du peuple réclamant l'indépendance de la patrie; et j'ai compris la folie sublime qui a poussé, voilà quelque soixante ans, toute la nation dans ce calvaire, cette passion magnifique que fut notre « Resorgimento. » C'était Cavour, Mazzini et tant d'autres qui clamaient leur haine de l'esclavage et leur amour pour l'Italie régénérée. Hélas! tous leurs sacrifices n'ont pas encore porté leurs fruits, mais l'heure approche où nous pourrons poursuivre et achever l'œuvre sainte. Je veux communier dans cet amour; je me sens prête à donner ma vie pour cette cause.

Remigio l'avait écoutée avec une attention profonde; et, quand elle se tut :

— Oui, dit-il douloureusement, vous êtes pareille à l'Erinnys antique, dont l'âme se gonflait du tourment divin de la vengeance; vous portez en vous le dépôt d'une haine séculaire qui a hâte de frapper et de vaincre. Mais prenez garde, Cristina! Ces aspirations sont dangereuses pour le bien même de la patrie; la patrie, si longtemps déchirée par ces luttes, demande le règne de la paix pour se développer harmonieusement et grandir à l'ombre de ses oliviers.

— Ah! gémit Cristina, pourquoi donc me suis-je réveillée à mon tour? Pourquoi ne suis-je pas restée telle que j'étais avant, avant d'avoir entendu ces voix et d'être sortie de mon sommeil? — Rappelez-vous, Remigio, les mots que Michel-Ange prêta à la statue de la Nuit couchée au pied du tombeau de Laurent de Médicis : « Il m'est doux de dormir et plus encore d'être de marbre, aussi longtemps que dureront l'injustice et la honte. » Maintenant mes yeux sont ouverts, mes oreilles sont pleines des échos de tant de plaintes et de tant de soupirs. Cette haine, accumulée en moi par la race et par les circonstances de ma vie, il faudra fatalement qu'elle trouve son accomplissement... Alors vous voyez que je ne suis pas libre! Vous voyez que, si nos mains se joignent, que si nos cœurs se répondent, nos pensées sont en désaccord, nos esprits ont tracé une parabole différente. Vous voyez bien que nous ne pouvons devenir des époux!

— Hélas! gémit Remigio, je crois que vous dites vrai. Nous resterons donc comme nous sommes, ballottés entre la joie et

la douleur, commandés par le destin qui nous rapproche et nous sépare, et sans jamais pouvoir vider la coupe où nous posons nos lèvres avides.

Il avait cessé de regarder Cristina; une angoisse lourde courbait ses épaules. De le voir déçu, presque humilié, elle eut vers lui un grand élan de tendresse :

— Mon ami, mon ami, n'avons-nous pas un meilleur moyen de nous affirmer notre affection? N'avons-nous pas nos enfans, en qui pourrait se parfaire et se perpétuer le bonheur qui nous échappe? Ils sont jeunes, ils sont beaux, ils sont à la veille de s'aimer. Si vous les aviez vus aujourd'hui entre les myrtes du jardin, cheminant côte à côte, vous auriez senti comme moi que l'amour marchait avec eux. Quel beau dessein! Quel doux rêve! Alda, avec sa grâce virginale, fera ce que mon pouvoir maternel n'a pu obtenir : elle fera de Bernard un vrai Romain; elle l'arrachera à l'influence contraire.

Remigio gardait le silence; Cristina se pencha sur lui et vit des larmes rouler au fond de ses yeux. Alors, elle cessa de mêler devant lui le passé et l'avenir. Elle lui dit simplement :

— Venez avec moi dans l'atelier. Nous allons peut-être comprendre pourquoi le portrait que vous avez ébauché est resté sans vie, et ce qui lui manquait pour qu'il me ressemblât...

JEAN BERTHEROY.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

LES
ARMÉES DE LA RÉVOLUTION
ET LA DISCIPLINE

> « Il faut que dans une armée règne le plus parfait despotisme. »
>
> (George Washington.)

« C'est la discipline *qui fait la gloire du soldat et la force des armées*, écrivait Carnot. *Elle est le gage le plus assuré de la victoire*. C'est par elle que toutes les volontés se réunissent en une seule, que toutes les forces partielles concourent à un but unique. »

Plus simplement, Napoléon devait écrire de son côté, le 18 mai 1807 : « Ce n'est pas le nombre des soldats qui fait la force des armées, *mais leur fidélité et leurs bonnes dispositions.* » On le verra d'ailleurs au cours de sa carrière répéter dans cent lettres, et répéter encore à ses confidens, — de Mombello, en 1798, à Sainte-Hélène, à la veille de sa mort, — que « la discipline est *la première qualité du soldat, la valeur n'étant que la seconde.* »

Il le savait de reste, ayant expérimenté dans vingt campagnes et cent combats ce que peuvent des soldats valeureux, tant qu'ils sont tenus par le respect des ordres, ce qu'ils cessent de pouvoir dès que se relâche chez eux l'obéissance aux ordres. Mais déjà le capitaine Bonaparte, comme le capitaine Carnot, avait pu se faire sur ce point une conviction arrêtée : le spec-

tacle singulièrement édifiant que leur avait fourni, de 1790 à 1794, la crise de la discipline, avait, plus que toute expérience ultérieure, pu asseoir leurs principes et fonder leur doctrine.

I. — L'ARMÉE DE 1789

A dire vrai, cette doctrine n'était pas nouvelle. Sans remonter jusqu'à Caton l'Ancien qui, ayant, comme chef de guerre, rendu de grands services à la République, avait dans sa vieillesse entrepris d'écrire un traité de la discipline, estimant « qu'il deviendrait plus utile à sa patrie en écrivant sur la discipline militaire qu'il ne l'avait été par ses victoires, » il n'est pas chez nous un chef qui, dans le passé, n'eût affirmé, sinon avec autant d'autorité, du moins avec autant de conviction, ce que l'Empereur ne devait cesser de proclamer. La preuve en est dans l'abondance des ordonnances royales et des règlemens militaires destinés « à réprimer les excès des gens d'armes. » Le mot *discipline* avait alors, il est vrai, une généralité qu'il a perdue : il désignait *l'ensemble de l'art militaire*. C'est dans ce sens que l'emploie l'ordonnance du 28 avril 1653, due au ministre de la Guerre Le Tellier, père de Louvois; c'est dans ce sens que l'emploie encore Louvois lui-même dans maintes circonstances. Et cela est caractéristique : pour que le terme qui, pendant tout un siècle, avait été appliqué à l'art militaire tout entier, fût ensuite employé pour en désigner une des parties, il fallait que celle-ci parût en quelque sorte le fondement et la condition essentielle des autres.

Malgré tout, l'ancien régime n'avait pu établir dans l'armée une discipline constante. Les vieilles bandes, recrutées souvent parmi les gens qui étaient si peu l'élite de la nation qu'ils en étaient parfois l'écume, se battaient souvent bien, mais ne connaissaient le plus souvent ni foi ni loi. Beaucoup de ces soldats, rabattus sur l'armée par des racoleurs, étaient gens de sac et de corde, des enfans perdus, des enfans terribles : un de leurs anciens capitaines, devenu l'un des députés démocrates de 1789 et, partant, peu suspect de honnir les humbles, Dubois-Crancé, devait dire à la tribune de l'Assemblée Constituante que les régimens où il avait passé n'étaient souvent composés que de chenapans, de « vrais brigands. »

Tandis que le roi de Prusse, Frédéric le Grand, avait su, après son père, « le roi sergent, » faire de sa petite armée une troupe tenue par une sévère « discipline, » les armées du roi de France, loin de s'améliorer au XVIII[e] siècle, s'étaient, de plus en plus, livrées au désordre. Et ce double fait suffirait à expliquer comment, pressé par tant d'ennemis, Frédéric avait pu, avec des effectifs très inférieurs, battre à Rosbach l'armée du maréchal de Soubise. Napoléon, qui avait étudié plus qu'homme du monde les campagnes de Frédéric II, admirait avant tout dans son armée cette étroite discipline, principe de tous ses succès.

A la vérité, un ministre de la Guerre, formé à l'école *frédéricienne*, Saint-Germain, avait, à la fin du XVIII[e] siècle, essayé d'introduire dans l'armée française le caporalisme prussien, prescrivant les punitions corporelles, les coups de plat de sabre et la fustigation des soldats indisciplinés. La réforme n'avait eu aucun effet : d'une part, le corps des officiers nobles, Français et par conséquent naturellement humains, et plus précisément à cette époque imbus des doctrines humanitaires que Jean-Jacques Rousseau avait mises à la mode, répugnait plus que jamais à employer de tels procédés, et, d'autre part, le soldat français paraissait si peu propre à s'y plier que la haine en fût sortie plus sûrement que l'ordre. Chaque peuple a son tempérament : le Prussien peut, par la peur des coups, devenir un héros ou tout au moins un merveilleux « outil tactique; » le soldat français, infiniment plus intelligent et plus cordial, doit être autrement mené; la conscience, la raison, le sentiment jouent dans la discipline de nos troupes les principaux rôles; ils en sont les élémens essentiels; le Français, guerrier sans peur, n'est guerrier sans reproche que lorsqu'il a plus ou moins, en quelque sorte, *consenti la discipline*, et c'est à le pénétrer de sa nécessité que nos officiers ont dû dans tous les temps s'appliquer. Tout Français qui a compris que « la discipline fait la force principale des armées » est un incomparable soldat, parce que le reste, vaillance, audace, belle humeur, philosophie, ingéniosité, dévouement, est toujours là.

Dumouriez, qui était un vieux soldat de l'ancien régime avant de devenir un des premiers chefs militaires de la République, connaissait bien son homme : « Le soldat français est, disait-il, très spirituel; il faut *raisonner avec lui*, et dès que

son général a le bon esprit de le prévenir sur les obstacles qu'il rencontre, il ne pense plus qu'à les vaincre et s'en fait un jeu. Si, au contraire, on lui cache ces dangers, il s'étonne en les apercevant *et une fois que le découragement le presse ou plutôt le dégoût de ce que l'on veut lui faire faire, la méfiance s'en mêle et il devient presque impossible de le rallier et d'en tirer aucune part.* » Pas un de nos officiers qui, aujourd'hui, ne souscrive à tel jugement.

Mais encore faut-il avoir en face de soi des Français de bonne race. La plupart des soldats de l'ancienne armée étaient, je l'ai déjà dit, ce qu'il y avait de moins recommandable dans la nation, au moins au point de vue qui nous occupe ; enrôlés parfois en un soir d'ivresse, regrettant amèrement la signature extorquée par l'agent recruteur et peu propres à chercher dans leur conscience, — et pour cause, — les raisons d'obéir et le respect de leur uniforme, ils pouvaient, à la longue, devenir des *risque-tout*, des *casse-tout*, des *renverse-tout* et, par là, des soldats parfois précieux, mais, mêlés d'ailleurs à toute une écume de soldats étrangers qu'avait souvent attirés dans les armées du roi le seul désir des bons coups à faire, de la rapine et de la débauche en pays conquis, nos hommes se laissaient toujours entraîner, — quand ils n'entraînaient pas, — aux excès les plus déplorables. Tel *sergent La Tulipe*, tel *sergent Sans-Souci* pouvaient bien être des soldats valeureux en telle ou telle circonstance, assaut d'une place forte, défense obstinée d'un poste, charge à la baïonnette, mais les meilleurs étaient rarement tout à fait sûrs dans la main d'un chef. Et c'est ce qui explique les *hauts* et les *bas* incroyables de notre histoire militaire du XVIIIe siècle, où l'on voit la même troupe accomplir, sous le même général et les mêmes officiers, des prodiges de valeur et des actes honteux de lâcheté, remporter de grandes victoires et subir d'incroyables revers. L'absence de discipline enlevait toute espèce de sécurité à qui dirigeait nos armées. Le tableau, bien entendu, ne va pas sans d'honorables exceptions : il en était peu.

Cependant les vieilles règles établies par Louvois avaient encore force de loi. Et des *exemples* éclatans, — pendaison des coupables ou expulsions humiliantes, — parvenaient souvent à imposer le respect des lois et, pour un temps, une certaine discipline. Mais, je le répète, nos officiers qui furent toujours

humains, aimant leurs hommes de cette rude, mais parfois tendre affection née des dangers courus ensemble et des fatigues ensemble supportées, étaient peu portés à sévir ; on eût compté les chefs durs ou simplement sévères. Un des hommes qui virent les armées d'Ancien Régime et celles de la République, le lieutenant-général de Bouillé, ne dissimule nullement l'étonnement que lui causait le changement apporté dans les mœurs militaires entre 1789 et 1795 et en tirait une philosophie : « *On remarque que l'on a presque toujours vu la discipline plus rigoureuse chez les peuples libres que chez les autres. Quand les Français se sont constitués en République, ils ont établi une discipline extraordinaire dans les armées.* »

II. — LA CRISE RÉVOLUTIONNAIRE (1790-1791)

La République eut fort à faire ; car si l'armée que lui léguait la Monarchie était, encore que rompue aux combats, fort indisciplinée avant 1789, elle semblait s'être littéralement *dissoute* au premier souffle de la Révolution.

A cela rien d'étonnant. La France secouait tous les jougs ou les brisait. La discipline monarchique qui, à la veille de 1789, tenait assemblés les élémens de la nation, succombait à la suite des événemens que l'on sait. La liberté, acclamée, proclamée, grisait les âmes. *L'ordre ancien* s'écroulait, mais *l'ordre nouveau* ne pouvait en quelques mois s'organiser. Si préparée qu'elle fût par un siècle de philosophie, la Révolution éclatait brusquement et il est plus facile de démolir que de bâtir; il serait encore plus vrai de dire qu'on démolit plus vite qu'on ne bâtit. Pour la plupart de ceux qui faisaient la Révolution, juristes, légistes, moralistes, bourgeois qui aspiraient à la liberté et avaient horreur de l'anarchie, le but était de fonder simplement *un meilleur ordre*. Presque tous avaient dans leur poche des projets de constitution et ils entendaient substituer à *la discipline royale*, déjà tombée en ruines, une *discipline nationale*, forte de l'assentiment général. Mais c'est presque rêver l'impossible que de concevoir cette substitution comme une opération se pouvant faire dans le calme par une assemblée, — pareille à une Académie des Sciences morales et politiques, — délibérant à tête reposée et remplaçant automatiquement tout règlement aboli par un nouveau règlement, toute loi abrogée

par la loi qui la doit remplacer, toute institution renversée par une institution destinée à y suppléer. D'autant que beaucoup de nos législateurs, de nos *Constituans* de 1789 entendaient faire table rase de tout le passé et qu'il tombe sous le sens qu'on ne peut sur le même emplacement bâtir la maison nouvelle dans la même minute qu'on démolit l'ancienne.

Un peuple à qui on apprend brusquement qu'étant jusque-là opprimé, il est libre, est porté, — c'est humain, — à concevoir la liberté sous un certain angle et à la faire tourner en licence. Une certaine ivresse, — toute naturelle, — monte du cœur au cerveau et trouble les idées. Ce dont chacun a souffert lui paraît la plus haïssable des choses à détruire, et chacun est ainsi porté à briser, beaucoup plus que telle institution dont personnellement il n'a pas souffert, telle contrainte dont il a toujours pâti. Et ainsi chacun — exception faite pour quelques âmes généreuses et quelques théoriciens désintéressés, — entre pour son compte dans la Révolution, moins pour en servir les grands principes que pour satisfaire des haines et des intérêts, des rancunes et des espérances, — légitimes parfois, mais souvent toutes personnelles.

Ce qui est vrai des personnes, l'est des groupes, des classes, des corps. Les avocats n'aimaient point les magistrats ; pour tel groupe d'avocats, il paraissait avant tout expédient de briser les anciennes cours de justice. Le bas clergé gardait rancune au haut clergé et travailla tout d'abord, en s'unissant aux ennemis de sa robe ou de toute aristocratie, à démolir les privilèges et revenus des hauts prélats. Et si peu que les soldats eussent souffert, nous l'avons vu, de la discipline, beaucoup ne devaient voir dans la Révolution qu'une occasion d'envoyer promener leurs officiers et de les forcer à « composer avec eux. »

Enfin ajoutons que, dès qu'une nation entre en convulsion, que l'ancien ordre est brisé sans que puisse tout de suite s'édifier le nouveau, des élémens troubles s'insinuent dans la foule, et, si légitime que soit la Révolution qui se déchaîne, si nobles qu'en soient les principes, si généreuses les intentions et si heureux l'avènement, ces louches élémens ne tardent pas une heure à en pervertir le principe, en exploiter les premiers résultats et en faire tourner les plus belles conquêtes au profit du désordre.

Car le désordre leur permet de pêcher en eau trouble. Au

cours de toutes les révolutions et dès leurs premières heures, on a vu surgir de l'ombre ces misérables, — les pires ennemis, au fond, de la révolution qu'ils affectent, en la poussant aux extrêmes, de vouloir servir avec zèle : gens qui entendent se tailler une fortune dans une popularité de tribun, ou gens qui plus simplement voient dans l'émeute quelque bon coup à faire, gens que l'étranger paie pour troubler l'État et ainsi l'affaiblir et gens qui, aimant le trouble pour le trouble, espèrent que de la révolte on passera au pillage et du pillage au meurtre, gens qui, mécontens de n'être pas de la première équipe arrivée, poussent à renverser celle-ci pour se mettre en place, et gens qui, étant hors la loi la veille, entendent maintenant faire la loi. Le poète les a parfaitement définis (je ne change qu'un mot) :

> Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
> Que pressent de *nos* lois les ordres légitimes
> Et qui, désespérant de les plus éviter,
> Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.

On trouve *tous* ces élémens dans *toutes* les révolutions : ils ont existé en Grèce, à Rome, dans le soulèvement de nos communes au moyen âge, dans les convulsions d'Italie et des Flandres ; on les retrouve dans notre Révolution. On sait assez qu'on est en train de les découvrir dans une Révolution faite d'hier, traîtres se masquant de démagogie ou simples bandits opérant sous le couvert d'extrêmes revendications, bâtards de toute Révolution, redoutables à celle qui ne sait pas les rejeter de son sein, parce qu'ils en ternissent promptement les plus nobles aspects, en renversent les plus sages conducteurs, en pervertissent le caractère, la font dévier de son but et rendent rapidement la plus généreuse des causes odieuse aux gens qui l'avaient tout d'abord acclamée, favorisée et servie.

***

Il était fatal que tous ces élémens, — bons ou mauvais, — de trouble se retrouvassent dans *l'armée*. Il y avait à côté du soldat patriote aspirant à participer à l'élan de la nation, à côté du soldat ambitieux entendant simplement se pousser sur la ruine de privilèges souvent intolérables, le mauvais soldat

désireux de se venger d'un chef ou, tout simplement, de faire du bruit et de « la casse. »

Une loi, récente, paradoxale, quand on pense que, dix ans avant 1789, se poursuivait déjà la campagne en faveur de plus d'égalité, une loi de réaction qui allait contre les idées des ministres de Louis XIII, de Louis XIV et de Louis XV même, puisque, sous chacun de ces rois, des roturiers comme Faber, Catinat et Chevert, étaient arrivés aux plus hauts grades, l'édit de 1781, rendu par le marquis de Ségur, ministre de la guerre, avait interdit l'accès des grades d'officiers aux sous-officiers non nobles, celui des grades supérieurs aux officiers non pourvus de six quartiers de noblesse, — loi qui eût empêché un Hoche, un Kléber, un Marceau, un Ney, un Moreau, d'être sous-lieutenant, un Davoust, un Bonaparte d'être colonel, alors qu'on donnait ou vendait un régiment à de jeunes seigneurs, « les colonels à bavette. » Un Oudinot, un Masséna, un Murat, devenus sergens, avaient quitté l'armée royale, désespérant de monter plus haut. Beaucoup de la même trempe demeuraient, mais légitimement ulcérés devant un tel état de choses. Tel lieutenant de très petite noblesse, par ailleurs, devait par la force des choses pactiser avec les mécontens; et si Bonaparte se contente, en 1789 et 1790, d'adhérer aux clubs et de se déclarer bruyamment « patriote, » on verra un Davoust, — l'homme qui, devenu maréchal, devait faire régner dans son corps d'armée *une discipline de fer*, — soulever le premier son régiment contre son colonel.

On comprend comment, dans ce milieu militaire, fut accueilli le mouvement de 1789. La Révolution allait faire sauter les obstacles qui s'opposaient aux légitimes ambitions; elle allait ouvrir la voie au mérite, à la valeur, au courage; elle fut acclamée dans les casernes plus encore que dans les mansardes, et d'ailleurs beaucoup d'officiers nobles, imbus des nouveaux principes, s'associèrent sincèrement à l'explosion de joie qui salua l'avènement de la liberté. On devait voir le lieutenant chevalier des Iles, si ulcéré qu'il se révèle en ses lettres des excès commis, se jeter un jour généreusement entre les troupes qu'il commandait et les soldats insurgés de Nancy, pour éviter que des Français tirassent les uns contre les autres et tomber martyr de ce généreux dévouement.

Dès le début, on vit les soldats pactiser partout avec le

populaire. Le maréchal Kellermann écrira : « *C'est à l'armée de ligne qu'est due la Révolution.* » Il entendra par là que l'armée, qui seule pouvait étouffer la Révolution, ne le voulut pas. Dans maintes circonstances, au contraire, elle y poussa. La révolte des *gardes françaises*, le 24 juin 1789, précéda la prise de la Bastille et enhardit ceux qui l'assaillirent : ce furent deux sous-officiers de ces gardes, Élie et Hulin (futur général, chef fort rude, gouverneur de Paris sous Napoléon), qui prirent même la tête des assaillans. Et lorsque la Cour ayant appelé en septembre, à Versailles, des régimens qu'elle tenait pour « fidèles, » ces régimens, après quelques manifestations royalistes, se trouvant soudain, le 5 octobre, devant l'émeute parisienne qui déferlait sur Versailles, montraient aux émeutiers, en mettant la baguette dans le fusil, qu'ils avaient refusé de charger leurs armes.

Bientôt l'attitude des troupes se généralisa et s'accusa. Malheureusement, elle tourna promptement au désordre. Le *Royal Champagne*, sur l'instigation du lieutenant Nicolas Davoust, se révoltait, le 10 mai 1790, contre son colonel, le sommait de lui « rendre des comptes, » refusait de quitter la garnison, malgré l'ordre du ministre de la guerre, et faisait céder le pouvoir. Ce ne fut pas le fait le plus éclatant et surtout ce ne fut pas le seul. On peut, — de janvier à juillet 1790, — suivre à travers toute la France un mouvement qui révèle une dissolution complète de la discipline, des *dragons de Lorraine* pillant à Tarascon la caisse du régiment et déposant leurs officiers, du *régiment d'Auvergne*, — le régiment du chevalier d'Assas! — se mutinant au Quesnoy, du *régiment de Penthièvre* s'insurgeant à Rennes, du *régiment de Guyenne* se mutinant à Nîmes, du *régiment du Vivarais* se soulevant entre Béthune et Verdun pour regagner la garnison dont on a voulu l'éloigner, à vingt autres corps maltraitant leurs officiers, jusqu'à ce *régiment de Touraine* qui, à Perpignan, assiège la demeure du vicomte de Mirabeau, son colonel, le contraignant, pour se frayer un passage, de mettre la main à l'épée. La plus grave révolte sera cependant celle des régimens de Nancy du mois d'août 1790 que les troupes de Metz devront étouffer dans le sang.

***

Si, en 1789, 1790, 1791, l'ennemi nous eût menacés, à plus forte raison s'il eût franchi nos frontières, point de doute que

cette effervescence ne se fût tournée assez vite contre lui. Mais précisément l'Europe, persuadée que la France se dissolvait, nous laissait en paix, bien résolue, lorsqu'elle croirait le moment venu, à tomber sur un État en ruines et une armée en anarchie. Bien plus, l'Assemblée Constituante proclamant solennellement, le 22 mai 1790, que « *la Nation française renonçait à entreprendre aucune guerre dans la vue de faire des conquêtes,* » les *pacifistes* allaient partout proclamer qu'en se désarmant généreusement, la France fondait la paix perpétuelle. En vain Mirabeau s'était-il écrié qu'il fallait attendre que l'Europe se montrât prête à désarmer plus effectivement : « Jusque-là la paix perpétuelle demeure un rêve, avait déclaré le tribun, et un rêve dangereux s'il entraîne la France à désarmer devant une Europe en armes. » Robespierre avait, lui, déclaré que « *la France devait regarder ses limites comme posées par les destinées éternelles.* » Et, de très bonne foi, il était convaincu, et presque tout le monde avec lui, que l'Europe les regardait du même œil. Or, deux ans après, celle-ci se jetterait sur ces « limites » et les franchirait, nous provoquant à cette guerre de conquête qui devait nous porter sur le Rhin et les Alpes, au delà du Rhin et des Alpes, jusqu'à Naples, Vienne, Berlin, Cadix et Moscou, — donnant un démenti ironique aux déclarations de la Constituante et aux oracles de Maximilien Robespierre.

Mais si, en 1790 et 1791, l'Europe se préparait à nous envahir, elle n'en faisait pas mine, et, jusqu'au printemps de 1792, les pacifistes continuèrent à proclamer *toute guerre impossible,* puisque nous ne la voulions pas.

Il va sans dire que, dans ces conditions, l'armée ne se pouvait ressaisir. Elle continuait à vivre dans une anarchie en apparence incurable. N'étant pas inquiétée par la perspective d'une guerre, son « patriotisme » ne s'excitait que contre « les ennemis du dedans. » Et à mesure que se développait et s'accentuait le mouvement, l'armée se faisait plus « jacobine » en se proclamant plus « patriote. » En fait, les officiers parfois désespérés, — M. Pierre de Vaissières a publié une poignée de leurs lettres (1), — n'osaient plus réagir.

Le pis est que beaucoup d'entre eux se laissaient entraîner

(1) *Lettres d'aristocrates.* Perrin, 1905.

à la faute de l'émigration. Chaque mois, de grands vides se creusaient de ce fait dans les rangs des états-majors, surtout parmi les officiers de cavalerie et d'infanterie. L'émigration étant proclamée *crime contre la patrie*, ces déplorables incidens achevaient de semer la méfiance parmi les troupes contre le corps entier des officiers. Les plus libéraux, les plus démocrates des chefs nobles étaient suspects de « contre-révolution, » et c'est sous ce prétexte que s'agitaient les meneurs. Des soldats criaient : « A la lanterne! » sur le passage des officiers. Et quand ils ne les assaillaient pas, ils les livraient, comme, à Valence, le major des Voisins, à la populace déchaînée qui les « lanternait. »

***

A dire vrai, le Gouvernement et l'Assemblée avaient fait mine de réagir. Il ne paraissait pas aux hommes de la Révolution que liberté fût synonyme d'anarchie, et ils blâmaient les excès, tout au moins en principe. Ministre de la Guerre et Constituante étaient d'accord pour arrêter particulièrement « ce torrent d'insurrections militaires » que l'on signalait à la tribune après l'affaire des régimens de Nancy.

Frédéric de la Tour du Pin, devenu ministre de la Guerre dès août 1789, était un vieux soldat de la guerre de Sept ans, qui aimait le soldat, et, par ailleurs, un gentilhomme libéral favorable aux nouvelles idées : à ce double titre, il était porté à l'indulgence; mais c'était un patriote qui ne voyait pas sans douleur achever de se dissoudre l'armée royale où il avait bien servi (1). Quoique très courtois, « sensible, » nous dit un contemporain, et même un peu faible, il redoutait trop l'anarchie militaire pour ne pas essayer de la prévenir, tout au moins par des admonestations. Il n'était pas, au début des troubles, pour la répression violente, faisant la part de l'effervescence nationale dans l'agitation militaire : « *Un peuple rendu à la Liberté*, disait-il avec raison, *se porte toujours à des excès; quand la Constitution sera décrétée*, ajoutait-il avec un optimisme quelque peu béat, *le citoyen mieux éclairé sur ses devoirs et ses droits saura juqu'où il peut aller et où il doit s'arrêter.* » Seulement, la Constitution mit deux grandes années

(1) Lieutenant Lucien de Chilly, *La Tour du Pin*, Perrin, 1910.

à sortir et le désordre, — en attendant, — se donnait carrière. Précisément parce qu'il était un partisan sincère des idées de 1789, le ministre prévoyait pour la liberté naissante les inconvéniens bientôt funestes de l'anarchie militaire. Le 4 juin 1790, il formulait ses craintes : « *Du moment où se faisant corps délibérant* (le corps militaire), il se permet d'agir selon sa résolution, le Gouvernement, quel qu'il soit, doit dégénérer en *démocratie militaire, espèce de monstre qui a fini par dévorer les empires qui l'ont produit.* » Et des applaudissemens saluaient sur tous les bancs de l'Assemblée cette si juste formule.

Dès les premiers mois, l'Assemblée avait entendu proclamer la nécessité d'une discipline. *Le décret du 14 septembre 1789* débute par une formule qui devait se retrouver successivement sous la plume du maréchal Gouvion Saint-Cyr dans le décret du 13 mai 1818, sous celle du maréchal Soult dans celui du 2 novembre 1833 : elle a traversé le siècle; nous l'avons tous cent fois répétée dans les murs de nos *quartiers* : « L'Assemblée Nationale, convaincue que *la principale force des armées consiste dans la discipline,* qu'il est de son devoir de la maintenir en même temps qu'il est de sa justice d'en déterminer les bases... » Mais, en fait, après ces considérans prometteurs, le décret qui suivait frappait plus les officiers « despotes » que les soldats « mutins. » Si elle « déplorait » les actes d'indiscipline chaque fois qu'ils lui étaient signalés, l'Assemblée s'en tenait là, entendant rester populaire dans l'armée; elle était d'ailleurs portée à n'étouffer l'anarchie que si elle était sûre que, ce faisant, elle n'étoufferait rien de la liberté. La loi militaire du 29 octobre 1790 s'inspirait d'un principe tout à fait inconciliable avec les déclarations du 14 septembre 1789 : « *les bases de l'égalité et de la liberté individuelles* devaient être soigneusement conservées *dans toutes les institutions,* » y était-il dit. C'était, — puisqu'il s'agissait d'une loi militaire, — vouloir bâtir sur le sable; il est très clair que le soldat sous les armes ne peut être assimilé à un autre citoyen. George Washington, fondateur de la démocratie américaine, venait de formuler sur ce point son opinion avec une brutalité qui recouvrait un entier bon sens : « Il faut que dans une armée, avait-il dit, règne *un parfait despotisme.* » « Après une fatale expérience, écrivait-on quelques années après, on est heureuse-

ment revenu sous la République aux principes en pareil cas(1). »

Mais la Constituante en était, elle, encore à craindre la « tyrannie » plus que la « licence. » Lorsque la garnison de Nancy s'insurgea, elle décida bien, sous l'action de La Fayette, peu suspect de réaction, de réprimer une manifestation par trop insupportable d'une mentalité trop courante et autorisa le ministre de la guerre à envoyer contre les insurgés le corps de Metz. Mais lorsque l'insurrection militaire eut été mise à la raison, l'Assemblée envoya des commissaires qui, dit un témoin, « firent beaucoup de mal par leur extrême indulgence. » Elle gardait presque rancune au ministre La Tour du Pin de l'avoir, d'accord cependant avec La Fayette, entraînée à la répression et le laissa tomber quelques semaines après sous les violentes attaques des clubs, qui le lui pardonnaient moins encore.

Ainsi tout favorisait la dissolution : l'effervescence nationale rompant tous les jougs, les légitimes comme les illégitimes, la contagion de la révolte populaire, l'attitude hésitante du pouvoir et même des officiers, la négligence qu'on avait mise à punir les premiers écarts, l'amnistie rapidement accordée aux fautes plus graves, l'affirmation que toute guerre était désormais impossible, la défection de beaucoup d'officiers contre-révolutionnaires et la suspicion qui en résultait aux dépens de ceux qui restaient, les contradictions de l'Assemblée prêchant la discipline, mais craignant de l'organiser, votant la répression et la paralysant, tout cela eût fatalement créé l'anarchie dans une armée foncièrement disciplinée ; à plus forte raison la consommait-elle dans cette armée royale, valeureuse à coup sûr, mais dont j'ai dit la médiocre composition et le médiocre esprit.

Il n'est donc pas étonnant que, pendant toute l'année 1791, de Besançon à Cahors, de Rennes à Huningue, dans toutes les parties du royaume, on vit les soldats entrer de plus en plus violemment en conflit avec leurs officiers ; au commencement de 1792, encore que l'Europe se fît plus menaçante, des sédi-

(1) C'était cependant pour l'Assemblée une évidente et constante préoccupation. Si les faits ne nous instruisaient pas de l'état moral de l'armée, le nombre d'ordres du jour votés, de règlemens établis et de lois votées à ce sujet nous édifierait pleinement. (Débats du 9 et du 17 juin 1790 et du 8 août 1790 sur le maintien et le rétablissement de la discipline, — loi des 19 et 20 septembre prohibant la correspondance entre les corps et toute association dans l'armée, — loi du 15 septembre instituant les conseils de discipline, — débats d'août et septembre 1790 au objet des régimens mutinés, — lois des 24 et 29 juillet 1791, etc.)

tions éclataient, à la frontière même, dans les garnisons renforcées de Phalsbourg, Lunéville, Neufbrisach et Strasbourg. Et comment s'en étonner quand l'Assemblée Législative, après avoir, il est vrai, applaudi le roi préconisant, dans son message d'ouverture, « le rétablissement de la discipline, » faisait sortir du bagne, laissait porter en triomphe dans Paris et « admettait aux honneurs de la séance » les soldats du régiment de Châteauvieux condamnés après la révolte de Nancy, quand Servan n'était, en mars, appelé au ministère de la guerre, par les Roland, que pour avoir écrit son *Soldat citoyen* où étaient prônées les nouvelles mœurs militaires? La force militaire continuait fort logiquement à se dissoudre, si bien qu'au commencement de 1792, bien des patriotes souhaitaient la guerre dans l'espoir que, survenant avant que le mal ne fût irréparable, elle arrêterait à temps la complète décomposition de l'armée.

La guerre approchait, de fait, à grands pas. L'Europe, simplement menaçante en 1791, s'apprêtait manifestement, en 1792, à nous dépecer, lorsque, la prévenant, l'Assemblée Législative décrétait la guerre, le 20 avril. Celle-ci allait, — en attendant que la Coalition s'étendît à d'autres États, — nous mettre aux prises avec les Autrichiens et les Prussiens. Mais on était convaincu que, devant les menaces de l'étranger, la force militaire allait se ressaisir et la discipline se rétablir en un jour. « On verra, s'écriait un Girondin au club des Jacobins, on verra la discipline se rétablir *au souffle des batailles... Ça ira!* » Car on est habitué en France à croire au miracle.

II — LES DÉBANDADES D'AVRIL 1791 ET LA REVANCHE VALMY-JEMMAPES

Le mal causé par une anarchie aussi prolongée ne peut en effet se guérir en un jour. Il eût été contre tous les précédens que, subitement, une troupe retrouvât toute sa valeur après avoir, impunément, pendant des années, tenu tête à ses chefs et entendu régler à sa guise les conditions de son existence.

Lorsque, le 28 avril, l'armée nationale, débouchant de la Flandre française en Belgique, se trouva en face des forces autrichiennes massées dans une attitude purement défensive, on vit un des spectacles les plus honteux qu'armée eût jusque-là donné, et surtout armée française. Le corps du général Dillon, marchant de Lille sur Tournai, fut, *à la seule vue des*

hussards d'Autriche, pris d'une invraisemblable panique. Au cri de *sauve qui peut!* les soldats de la Nation, tournant le dos à l'ennemi stupéfait, se jetèrent en désordre sur la route de Lille, et le général ayant voulu les arrêter, ils abattirent leur chef et quelques officiers à coups de fusil. Le général Biron, s'étant le même jour porté de Quiévain sur Mons, avait dû brusquement, devant l'attitude plus qu'incertaine de ses troupes, les ramener en arrière ; la panique s'empara alors des dragons qui, tournant bride au cri de « Nous sommes trahis! » entraînèrent le corps d'armée entier dans une effroyable débandade que nous décrit un témoin, La Tour Foissac. Des officiers furent massacrés, des soldats foulés aux pieds qui avaient entendu tenir bon ou remettre de l'ordre.

Les Autrichiens, heureusement, s'étaient à peine préparés à combattre et ne poussèrent pas les fuyards. Mais, le lendemain, l'Europe faisait des gorges chaudes sur ces Français nouveau style qui, sans attendre un coup de fusil, prenaient la fuite à perdre haleine. La nouvelle devise de la Nation était, ricanait-on, « *Vaincre ou courir!* » Un ambassadeur étranger à Paris dit au ministre des États-Unis : « Tout sera fini dans un mois. » Et on peut se demander en effet si tout n'eût pas été fini en un mois, au cas où la coalition eût été prête à marcher sur Paris.

Peut-être y eut-il dans l'événement, puisque aussi bien nos ennemis ne surent pas immédiatement en profiter, un puissant élément de *remoralisation*. Plus avait été complète, effroyable, honteuse la débandade accompagnée de sanglans désordres, plus la réaction devait être forte jusque dans l'âme des coupables. La leçon jaillissait de ces incidens, si frappante que nul ne pouvait se refuser de la voir. Les soldats, honteux et comme abasourdis de cette ignoble aventure, restaient si penauds que, dès le lendemain, ils se montraient prêts à prendre leur revanche.

Mais les chefs de l'armée connaissaient trop l'origine et la grandeur du mal pour admettre qu'il se pût guérir en quelques heures, ni même en quelques semaines. Et, par ailleurs, ils se fiaient peu aux lois pour assurer cette guérison. En fait, l'Assemblée législative, le 4 mai, chargeait le pouvoir exécutif de faire un nouveau règlement. Mais il fallait agir vite et agir directement sur l'homme.

Puisque l'Europe nous en laissait le loisir, on était résolu

à reprendre par la base l'instruction morale du troupier. Pendant tout l'été de 1792, ce fut le constant souci de Dumouriez. Ce vieux routier, infiniment intelligent, connaissait, nous l'avons vu, le soldat français, et c'est déjà beaucoup pour un chef que de connaître les hommes. D'aucuns disent que c'est tout. Membre du Ministère à l'époque où la panique s'était produite, il avait fait décider la formation sur notre frontière des *camps* où, arrachés à la funeste influence des villes de garnison, les hommes seraient peu à peu repris en main, sans qu'aucun acte de répression, sauf contre les plus coupables, les vînt exaspérer. Autour de Lille, près de Sedan, autour de Metz, les troupes de ligne se reformaient ; entraînés par de constans exercices, les soldats y étaient harangués par des officiers sur le ton de la camaraderie et proclamés tous les jours les futurs sauveurs de la Patrie. La Fayette, commandant l'armée du Nord, pouvait, dès le milieu de l'été, se louer de la meilleure attitude de ses soldats, et le vieux maréchal Luckner, commandant l'armée de Metz, décernait aussi quelques satisfecit. Mais quand, en août 1792, Dumouriez aura remplacé La Fayette dans le Nord et Kellermann Luckner à Metz, on verra le civisme des soldats se muer en un patriotisme si éclairé que d'eux-mêmes ils allaient réclamer de leurs chefs des règles sévères de discipline et, en attendant, frapper spontanément d'*incivisme* toute désobéissance au règlement.

Un grand tribun venait de s'élever au pouvoir sur les ruines du trône qu'il avait plus que personne contribué à jeter bas. Jacques Danton était pour quelques semaines, après le 10 août, le vrai maître de l'État ; âme trouble, intelligence forte, cœur de flamme, orateur fougueux, mais politique réaliste, capable des pires et des meilleurs gestes, de vues atroces et de vues généreuses, il se faisait l'excitateur de toutes les énergies. Naguère séditieux, révolté, indiscipliné, c'était précisément lui qui, en 1790, avait, pour venger les soldats de Nancy, cependant si peu frappés, renversé le ministre de la guerre. Révolutionnaire forcené, il avait, après des ministres, renversé le trône lui-même. Mais aussi peu idéologue que possible, il apercevait clairement le danger de la situation, et pour la Révolution et pour la Patrie. Profondément démocrate, plébéien dans l'âme, il était plus profondément encore patriote. Il entendait que la France fût sauvée de l'invasion parce que, l'invasion

triomphant, c'était, avec la fin de la Révolution, le dépècement de la Patrie. S'il avait jadis prêché la sédition, il s'était mieux qu'aucun autre pénétré, en face d'un mortel péril, des nécessités de la discipline. Il la voulait consentie par la Nation, par l'armée et, si séparé qu'il fût de Dumouriez par de vieilles querelles, jugeant que celui-ci était l'homme qu'il fallait pour amener les soldats à la consentir, il le fortifia de tout son pouvoir. Se réservant de prêcher « l'audace » à Paris, il s'en rapporta à Dumouriez et à Kellermann pour que se fondât la nouvelle discipline.

Le Roi était tombé, la Révolution se consommait; les officiers « aristocrates » avaient émigré. Mais les Autrichiens assiégeaient Lille, les Prussiens envahissaient la Lorraine, faisaient capituler Longwy, remplissaient la Woëvre, allaient faire tomber Verdun et franchir l'Argonne. Les soldats de la Nation n'avaient plus à craindre de périls ni derrière eux, ni parmi eux, mais, devant eux, un péril extrême. Le seul danger auquel il importait de faire face, c'était l'ennemi : l'Autrichien au Nord et le Prussien à l'Est. Les troupes restaient plus que jamais révolutionnaires, mais l'art de Dumouriez fut de concentrer leur civisme révolutionnaire sur un seul objet : Victoire sur les ennemis de la Patrie. « Que faut-il pour les vaincre? criait Danton. *De l'audace! — Et de la discipline!* » ajoutait Dumouriez.

Dès le 20 août, le général Dommartin écrivait de Sedan : « Nous parvenons à mettre la discipline *sur un pied où elle n'a jamais été.* » Dumouriez allait mander, le 6 septembre, au ministre de la Guerre Servan, — idéologue un peu perdu dans toute cette bagarre, — qu'en présence de l'ennemi, les soldats de ligne *demandaient* à leur général un règlement plus sévère. Et les commissaires de l'Assemblée législative aux armées ayant eu la malencontreuse idée de leur offrir *d'élire leurs chefs*, ces soldats répondaient, de l'aveu du député commissaire Kersaint, que « *c'était le plus grand malheur qui pût arriver.* » Ces soldats français, intelligens et cordiaux, avaient compris la leçon d'avril : d'eux-mêmes ils revenaient à la discipline, parce que « la Patrie était en danger (1). »

(1) Inutile de dire de quelle précieuse ressource sont pour cette partie de notre étude les volumes si nourris, si documentés et, par ailleurs, si vivans de M. Arthur Chuquet sur les Campagnes. de la Révolution, — Cf. aussi Chassin, *L'Armée de la*

Sans doute, les fédérés, les volontaires, arrivant par bandes aux armées, étaient moins portés à accepter la règle. Mais Dumouriez entendait que leur bruyant patriotisme se pliât aux nouvelles nécessités. « Dites aux fédérés de Châlons que je compte sur eux, qu'ils sont des hommes, des Français, des républicains. Mais dites-leur aussi que *la Nation m'a transmis les pouvoirs les plus étendus et que j'en userai.* » Tout séditieux serait exécuté ; tout bataillon qui se mutinerait serait désarmé comme *noté d'infamie.* « Je ferai, écrivait encore le général en chef au ministre, *une justice sévère et expéditive.* » En fait, il faisait chasser, comme traître à la Nation, tout indiscipliné. Mais s'il en trouvait dans les volontaires, il n'en trouvait plus guère dans les vieilles troupes. C'était l'esprit de toute cette armée de ligne, c'était celui des soldats de Metz. Le député Simond qui les rencontrera, entre Bar-sur-Ornain et Sainte-Menehould, tandis que, sur le flanc de l'armée prussienne, ils accourent renforcer l'armée de Dumouriez, en portera témoignage : « Cette armée était dans un grand état de délabrement, mais ses soldats qui n'avaient pas de souliers, paraissaient tous gais et dispos ; ils ne se plaignaient pas et n'avaient d'autre mot à la bouche que : *Ça ira.* » C'était le : « *On les aura* » de l'époque.

Les Prussiens, ayant fait capituler Verdun, forçaient maintenant les « Thermopyles de la France, » les passages d'Argonne. Si les soldats qui, sous Dumouriez et Kellermann, attendaient l'ennemi sur le plateau de Valmy, avaient ressemblé à ceux qui, en avril 1792, décampaient lâchement, la France était livrée. C'étaient bien les mêmes hommes, mais ce n'étaient plus les mêmes soldats. *Le civisme, fouetté par l'invasion, avait fait ce miracle de rétablir parmi eux la discipline, « force principale des armées.* » C'était une discipline joyeusement acceptée ; elle n'était ni servile, ni craintive ; elle éclata dans l'attitude résolue des canonniers à leurs pièces, des fantassins alignés, des cavaliers sur leurs bêtes. Le Prussien déçu lâcha pied devant le moulin de Valmy, vaincu, — fait à noter, — moins par leur vaillance, qui dans ce court face à face qui ne fut point un corps à corps, à peine put se déployer, que par leur fermeté, fruit de la discipline rétablie.

Révolution. — Camille Rousset. *Les Volontaires.* — Sérignan. *La vie aux armées sous la Révolution* (Revue des questions historiques, 1908), et tant d'autres articles et ouvrages que j'ai cités à la fin de certains chapitres de mon volume : *La Révolution* (Hachette 1911). Cf. dans un autre ordre d'idées Théodore Pavlovitch (*L'Idéal démocratique et la discipline militaire,* 1911).

* * *

Le Prussien, à la vérité plus intimidé que vaincu, avait abandonné l'Argonne, abandonné Verdun, abandonné la Woëvre, abandonné Longwy, repassé la frontière. L'Autrichien, ayant levé le siège de Lille, maintenant se terrait en Belgique. Mais, dès octobre, le général Custine conquérait la rive gauche du Rhin et, appelé par les « patriotes rhénans » qui se sentaient descendans des Celto-Latins plus que des Germains, occupait presque sans coup férir Spire, Worms, Mayence et même Francfort. Cependant, Dumouriez, le siège de Lille à peine levé par les *habits blancs*, se jetait sur la Belgique, battait les *kaiserlicks* dans la journée de *Jemmapes*, plus glorieuse encore, parce que plus victorieuse, que celle de Valmy, faisait capituler Liége et Anvers et, d'accord avec les patriotes belges, entrait à Bruxelles. Les troupes montraient, du Rhin à la Meuse, un prodigieux *allant*. Écoutons le futur général Kléber parlant du bataillon de volontaires qu'il commande, le 15 novembre 1792 : « Leur joie, leur allégresse étaient inexprimables lorsqu'on a lu l'ordre du départ. Aucun d'eux ne pense plus à quitter son drapeau. Des malades, oui des malades, m'ont demandé en grâce de les laisser avec le bataillon, s'offrant à le suivre à pied si seulement je voulais me charger de leur sort ! O généraux français, si vous savez tirer parti de la valeur et du courage de tous ces braves soldats, quels sont les succès, quelle est la gloire auxquels la République ne puisse prétendre ?.. » Toute l'armée était ainsi : une fièvre patriotique, une sorte de délire sacré l'agitaient; il faut renvoyer aux lettres et aux journaux de marche publiés depuis vingt ans, de Bricard à Fricasse, de Joliclerc à François (nous en possédons plus de trente aujourd'hui). Jamais on n'avait vu un pareil mysticisme dans la foi en la Patrie : ils mettaient la *Marseillaise* en action : « *O sublime élan de 1792*, que ne puis-je te célébrer dignement ! » écrivait l'ex-tambour Victor, devenu maréchal. « On était, écrira, trente-cinq ans après, Marmont, dans une atmosphère *lumineuse :* j'en ressens encore *la chaleur et la puissance* à cinquante-cinq ans comme au premier jour. »

Un instant remis en main par Dumouriez et Kellermann, les hommes avaient, par la pratique d'une nouvelle discipline, fait donner à cette magnifique ardeur tous ses fruits. Mais, dès

la fin de l'automne, cette discipline semblait derechef tomber en décomposition. Et il allait falloir de nouveaux efforts pour la rétablir.

IV. — LA NOUVELLE CRISE

Cette nouvelle crise tenait à plusieurs causes. Les deux principales étaient la libération même du territoire, suivie d'assez faciles conquêtes, et l'afflux des *volontaires de 1792*.

Ces volontaires, — nous venons d'entendre parler un de leurs chefs, Kléber, — étaient brûlans de civisme : Danton les avait jetés, dans l'été de 1792, aux armées qu'ils grossissaient sans beaucoup les fortifier : des généraux, — et parmi les plus démocrates, — eussent même volontiers admis qu'ils les affaiblissaient. C'est que, s'ils étaient animés presque jusqu'à l'ivresse de « *l'amour sacré de la Patrie,* » ils étaient les soldats les plus indisciplinés qu'on eût jamais vus. Partis dans un bel élan de civisme au secours de la Patrie en danger, beaucoup, — fort différens par là des volontaires de 1791 qui, eux, rendirent de grands services, s'étant pliés volontiers à la discipline, — sortaient des bandes qui avaient fait les grandes journées populaires : la guerre de pavés peut exercer les bras et soulever les âmes, elle enseigne rarement la soumission aux règles. Habitués au tumulte des *clubs*, toujours prêts aux *motions*, un grand nombre d'entre eux, à la stupéfaction des vieux soldats, transportaient dans les camps des habitudes si peu conformes à la discipline. Spontanément enrôlés, ils avaient leur statut, pouvaient regagner leurs foyers après une campagne, avaient le droit d'élire leurs chefs et si, il le faut reconnaître, ils les élurent parfois bien (Bessières, Championnet, Delmas, Haxo, Laharpe, Lecourbe, Suchet, Pérignon, Victor, Oudinot, Marceau, Moreau, Davoust, sortiront chefs de bataillon de ces élections), l'institution, jugée sévèrement par les autres soldats, entretenait l'agitation et tuait le respect : « Qui t'a fait roi? » pouvait répondre tout volontaire à une observation de son chef. Et puis, démocrates échauffés, imprégnés encore de l'esprit du Paris révolutionnaire, ils tenaient pour suspect « d'aristocratisme » tout autre officier que ceux qu'ils avaient élus : toujours prêts à considérer comme « contre-révolutionnaire » tout général qui frappait l'indiscipline sous ses formes diverses,

criant facilement à la trahison ainsi qu'on avait coutume de le faire depuis deux ans dans les faubourgs, dénonçant leurs grands chefs, ils excitaient ainsi à l'insubordination leurs voisins, les soldats de la vieille armée, eux-mêmes convalescens à peine guéris du même mal et prompts aux rechutes. Or, de mois en mois, — entre septembre et décembre, — les volontaires affluaient, chez Dumouriez comme chez Custine.

D'autre part, Dumouriez, comme Custine, était maintenant en territoire conquis. Sans songer à diminuer le mérite des généraux et des soldats de 1792, disons que la conquête avait été assez facile. Jemmapes seul marqua un bel effort. Belges et Rhénans, dégoûtés du joug allemand et gagnés à l'esprit de la liberté, avaient appelé nos troupes et favorisé l'invasion. On entourait, dans les premiers mois, de prévenances les soldats de la « grande nation » et plus d'un trouvait sa Capoue, qui à Bruxelles, qui à Mayence. Cette situation eût dû tout au moins les garer de tout excès. Mais les deux pays étaient riches; certains soldats anciens ou nouveaux (car dans les deux équipes, il se trouvait des élémens troubles) se laissaient facilement aller, encore qu'on leur offrît beaucoup, à prendre plus qu'on ne leur offrait. La discipline en souffrit incontinent; soldats sortant des cantonnemens sans permission, prolongeant cette absence, courant en bandes dans les villages et les fermes et s'y livrant aux plus divers excès, tel était le spectacle qui consternait les chefs, du plus petit au plus haut. Et puis, étant en territoire conquis, on ne sentait plus, — un avenir proche devait montrer combien on avait tort, — « la Patrie en danger. »

Ainsi la discipline, de nouveau, s'affaiblissait, et, par une suite logique et fatale, la valeur. On le vit bien, quand, dans l'hiver de 1793, les Autrichiens se jetant sur la Belgique, l'armée de Dumouriez fut en quelques jours balayée ; à Neerwinden, le 20 mars, les volontaires, fiers-à-bras pleins de jactance, mais dont, depuis six mois, se dénonçait l'indiscipline, lâchèrent pied à l'aile gauche et firent perdre la bataille. On dut évacuer la Belgique. Il était à craindre que, si les Prussiens essayaient de nous chasser de la rive gauche du Rhin, les soldats de Custine connussent la même aventure pour les mêmes raisons. Et, par surcroît, la coalition contre la France se grossissait de l'Angleterre, de l'Espagne, du Piémont, sans parler de l'Empire qui, maintenant, suivait Autriche et Prusse, la

Russie poussant à la guerre toute l'Europe, en attendant qu'elle s'y jetât un jour. En avril 1793, la Patrie était peut-être plus en danger qu'en août 1792.

Des généraux aux membres du nouveau Comité de Salut public, des officiers aux représentans, tous furent unanimes sur la cause du mal : c'était l'indiscipline qui, de nouveau, avait rendu vaine la valeur et engendré la défaite. Chacun se résolut à la combattre. Ce n'étaient plus les généraux timorés hérités par la Révolution de l'Ancien Régime, mais des chefs à poigne. Ce n'était plus la Constituante, mais la Convention.

V. — LE RÉTABLISSEMENT DE LA DISCIPLINE EN 1793.

J'ai dit combien la loi du 29 octobre 1790 avait, loin de le fortifier, énervé le commandement. La loi du 16 mai 1792 avait institué les cours martiales ; mais ces cours martiales s'étaient montrées d'une faiblesse extrême : « On avait vu, écrit quelques années après le capitaine Legrand, des militaires arrêtés sur les frontières avec armes et bagages, désertant ou plutôt émigrant à l'ennemi, *être renvoyés absous* (1). » Le 12 mai 1793, la justice militaire fut réorganisée sur de meilleures bases. Il était temps : « *Jamais l'armée*, écrit Soult, alors capitaine, *n'avait été dans un plus fâcheux état de désorganisation.* »

La loi institua *des officiers de police de sûreté ;* ils furent chargés de préparer la procédure, de porter plainte, — à la place des officiers qui s'y compromettaient, — aux accusateurs des tribunaux militaires qui furent multipliés : deux par armée. Les lois du 3 pluviose an III, 2 complémentaire an III et 17 germinal an IV, — en attendant le nouveau code militaire, beaucoup plus sévère, qui ne devait être publié que le 21 brumaire an V, — devaient marquer une série de progrès dans la répression légale de l'indiscipline.

Mais plus que sur les lois, généraux et représentans en mission comptaient sur eux-mêmes pour rétablir la subordination. Le *civisme* survivait heureusement à la discipline. Il fallait, comme Dumouriez l'avait fait en août 1792, à la veille de Valmy, faire tourner ce civisme ardent en discipline consentie, représenter

(1) *La justice militaire et la discipline à l'armée du Rhin et à l'armée de Rhin et Moselle (1792-1796). — Notes historiques du chef de bataillon Legrand*, publiées par le capitaine Hennequin, 1909.

tout soldat comme un citoyen tenu plus qu'aucun autre à « la vertu, » amener la troupe elle-même à assimiler tout acte d'insubordination à un acte contre-révolutionnaire et à tenir tout séditieux, — ou même tout pillard, — pour un traître méritant la peine d'infamie.

Carnot, représentant aux armées du Nord, en attendant qu'il se fît, au Comité de Salut public, « l'organisateur de la victoire, » se dépensait en vibrantes proclamations. Après les désordres qui avaient suivi, en mai 1793, la reprise par nous d'Ypres et l'occupation de Nieuport, il écrivait aux soldats : «... Rappelez-vous, soldats, que le premier de vos titres est celui de citoyen ; ne soyons pas pour la Patrie un fléau plus terrible que ne le seraient les ennemis eux-mêmes ; ils savent que la République ne peut exister sans vertus, *et ils veulent, par les intrigues de leurs émissaires, en étouffer le germe parmi vous.* Laissons-leur l'esprit de rapine et de cupidité ; honorons-nous des vertus civiles encore plus que des vertus militaires ; que le faible et l'opprimé soient tous sûrs de trouver en nous une force tutélaire... Tels furent toujours, même au siècle du despotisme, les sentimens du soldat français ; *tels doivent être à plus forte raison ceux des soldats de la République.* »

Ce sage et grave Carnot ne cessait de parler ce langage. D'Adinkerke, — quatre mois après, — il écrivait encore : « Vous savez autant que nous (la proclamation était signée des trois représentans, Carnot, Berlier et Treilhard) que *le Français est invincible quand il est devenu soumis à la discipline ;* soyez-le donc ; c'est au nom de la Patrie que nous vous le demandons. *Un pillard, un soldat qui n'obéit pas est toujours un lâche* et nous savons que vous seriez désespérés d'en conserver parmi vous. »

Généraux et représentans concouraient à la même tâche. « A l'armée du Nord, écrit le colonel Dupuis (1), les volontaires continuaient (dans l'été de 1793) à s'absenter sans autorisation pour se rendre dans les clubs où ils délibéraient sur les affaires de l'État et dénonçaient les chefs qui leur déplaisaient. » Un arrêté du 18 août ordonnait des « peines sévères contre les généraux, officiers ou soldats qui quitteraient leur poste pour toute autre raison que le service et sans permission. » Custine,

(1) Capitaine Dupuis, *Campagne de l'armée du Nord en 1793. De Valenciennes à Hondschoote.* 1906.

commandant l'armée du Rhin, s'y était, — pendant les premiers mois de 1793, — montré résolu à la répression : il avait, à Spire, fait fusiller un capitaine et deux fusiliers pris en flagrant délit de pillage, et la Convention avait, en séance publique, approuvé l'exemple. « Il fit une telle impression dans l'armée du Rhin, écrit un contemporain, que quoique les tribunaux fussent mal composés (c'étaient les faibles *cours martiales* que j'ai dites) et les lois militairement mauvaises, *la discipline et la subordination y furent telles qu'il y en eut peu d'exemples dans d'autres temps.* Les propriétés des habitans du Palatinat furent respectées, et *si un soldat se détachait de son corps pour aller cueillir une grappe de raisin,* ce n'était que pour étancher sa soif *et on ne le faisait qu'en tremblant.* » A ce travail de reconstitution les représentans s'associaient activement (1). Le 1er frimaire an II, le député Lacoste prenait un arrêté dont l'article 2 était ainsi rédigé : « Tous les militaires prévenus d'entrer dans les maisons tant nationales que des citoyens et d'avoir commis des pillages seront arrêtés, traduits devant la commission révolutionnaire à la suite de la division; *le délit constaté devant deux témoins, ils seront livrés à l'exécuteur pour être mis à mort dans les vingt-quatre heures, à la tête des troupes.* » Et Saint-Just et Lebas, résolus à agir contre « les brigands » qui « scandalisaient l'armée, » annonçaient « *des exemples de fermeté que l'armée n'avait pas encore vus.* » Le seul tribunal de l'armée du Rhin avait condamné à mort 62 soldats, aux fers 34, à la prison 34, à la détention jusqu'à la paix 24 et à la dégradation 36, du 7 brumaire (octobre 1793) au 16 ventôse (mars 1794).

Custine, appelé, en juin 1793, à l'armée du Nord, y avait apporté la même fermeté que sur le Rhin. Ses ordres furent sévères : les postes ne devaient plus se garder avec mollesse et les soldats ne sortiraient plus des camps : « Les ennemis seront bientôt dissipés si nous nous montrons supérieurs aux événemens, si, *soumis à un ordre stable et durable, assidus dans nos camps, endurcis par la fatigue et le travail, sobres et continens,* nous trempons nos âmes et nos corps pour leur donner cette énergie qui caractérise les républicains. » Il espérait n'avoir pas à déployer d'extrêmes rigueurs contre *les ennemis de*

(1) Cf. le recueil des *Actes du Comité de Salut public*, publié par M. Aulard, *passim.*

l'ordre, « *les plus cruels que pût avoir la République.* » Le général réussissait à en imposer. « Quelques turbulens murmuraient contre lui, écrit M. Arthur Chuquet, *mais l'armée tout entière faisait son éloge.* Elle l'aimait et le craignait à la fois. Elle disait *qu'il l'avait sauvée d'une désorganisation complète, qu'il la ranimait, qu'il lui rendait vigueur et confiance.* » « Le soldat, écrit un chirurgien de l'armée, *désespérait de vaincre, invoquait la discipline, demandait un chef sévère et expérimenté.* Custine est venu; et l'espoir renaît dans les cœurs, le soldat est plein de satisfaction et d'ardeur... »

Il faut voir de quelle façon un rude général, Schauenbourg, divisionnaire à l'armée de la Moselle (sa correspondance a été publiée par le colonel Collin, du 4 avril au 2 août 1793) (1), veille au rétablissement de la discipline, ne négligeant aucun détail et flétrissant « le c... qui vient, en dépit de l'établissement de latrines, infecter le camp, » et le soldat qui laisse rouiller son fusil, avec la même vigueur que l'homme qui s'éloigne de son poste ou répond insolemment à ses chefs. Et il a raison; car en matière d'*ordre,* tout se tient; le désordre moral surgit du désordre matériel, quand il ne l'engendre pas. Et le soldat, dès cette époque, comprenait que son bien-être même ne pouvait être que le fruit de la discipline, pratiquée dans les petites comme dans les grandes choses. Un Custine, malgré sa rigueur, un Schauenbourg, malgré sa rudesse, étaient aimés des troupes. « Ce sont nos sauveurs, » disaient les soldats de ceux qui, — dans ces six mois, — avaient su rétablir, de la mer du Nord au Palatinat, une discipline parfois très dure.

***

De son côté, la Convention continuait à réagir. De Danton à Robespierre, tous maintenant comprenaient ce que la Tour du Pin avait si éloquemment exprimé, trois ans avant à la tribune de la Constituante, sur la « *démocratie militaire.* » Du 16 au 21 août, un débat avait abouti à l'établissement de décrets destinés à « *rétablir la subordination.* » Le 21 décembre 1793, l'Assemblée révolutionnaire avait *interdit à tous les corps de troupes de la République d'envoyer des députations à sa barre* et, par là, étouffé un des pires élémens dont se nourrissait l'indiscipline. Elle avait

(1) Colonel Collin, *La tactique et la discipline dans les armées de la Révolution.* Correspondance du général Schauenbourg. Paris 1902.

délégué à son Comité de Salut public, avec la direction générale de la guerre, le soin de préparer pour les futures campagnes une armée animée d'un esprit tout nouveau. Carnot y avait été spécialement préposé (1).

La France ne sera jamais assez reconnaissante à cet homme. Ce solide Bourguignon entendait « organiser militairement la fureur populaire. » Cette lave en ébullition, qu'un Danton (en de pareilles crises, il faut des Danton et il faut des Carnot) avait en quelque sorte déversée sur les frontières, ce froid mathématicien, officier des armes savantes, la canalisa, si j'ose dire, vers les points utiles, l'empêchant de déborder autrement que sur l'ennemi. Enfermé daus le célèbre cabinet vert du Comité, où il travaillait seize heures par jour, mangeant à peine, dormant à peine, il organisa la victoire. Mais « en cette nation en ébullition, ai-je déjà écrit, il ne fut *l'organisateur de la victoire* que parce qu'il fut, calme jusqu'à paraître glacial, *l'organisateur de la discipline.* » — « *Point de dureté dans les manières, beaucoup de sévérité dans l'exécution.* » C'était le procédé, mais le principe dominait tout : « *La discipline fondée sur la confiance et l'amour de la Patrie.* » Sévérité égale pour les grands et les petits : le général coupable d'insubordination, livré à l'exécuteur; mais de l'équité pour les grands comme pour les petits, même quand les petits prétendaient taxer de trahison les chefs malheureux : « Un revers n'est pas un crime, quand on a tout fait pour mériter la victoire. Ce n'est point par les événemens que nous jugerons les hommes, mais par leurs efforts et par leur courage. Nous aimons qu'on ne désespère pas du salut de la Patrie. » Avant tout, aucun excès qui déshonore le soldat républicain : « *Réprimez sévèrement les délits et chassez des corps les auteurs de ces pernicieux exemples.* » Avant tout, aucune usurpation sur le commandement : « *La force armée ne délibère pas :* elle obéit aux lois, elle les fait exécuter. Elle serait coupable *si elle se prononçait spontanément ou individuellement, parce que c'est l'unité qui fait toute sa force et qu'elle ne doit jamais s'exposer à une divergence d'opinion.* »

Danton avait crié : *De l'audace!* Carnot disait : *De l'ordre!* Mais Danton se ralliait à l'ordre et Carnot n'entendait qu'ordonner l'audace.

(1) Cf. la *Correspondance de Carnot* publiée (1892-1897) par Étienne Charavay et Mautouchet, et les *Mémoires de Carnot* par Hippolyte Carnot.

VI. — LE TRIOMPHE DE LA DISCIPLINE. LE SOLDAT DE L'AN II.

« L'esprit des armées fut en effet (en 1794) *si excellent* qu'on les vit supporter non seulement des privations et des fatigues qu'on n'ose jamais exiger des troupes mercenaires, *mais aussi l'absence de satisfactions qui flattent l'amour-propre.* Point de costumes brillans, à peine des uniformes réguliers ; quelques salves d'honneur distribuées à propos, une mention collective dans un rapport applaudi à la Convention, un décret de *bien mérité de la Patrie*, cela suffisait. *Les soldats acceptèrent, au nom du patriotisme, un code de discipline plus sévère que n'avait été celui des rois despotes.* » Ainsi s'exprime Carnot lui-même (1).

C'était *l'armée de l'an II de la République*, c'étaient les soldats à qui, parce qu'ils étaient mal nourris, le général Chancel, par exemple, disait : « *Ce n'est que par une longue suite de travaux et de privations qu'il faut acheter l'honneur de mourir pour la Patrie* (2). » — « Dans les rangs des soldats, écrit Soult, c'était le même dévouement, la même abnégation. Les conquérans de la Hollande (en 1795) traversaient par 17 degrés de froid les fleuves et les bras de mer gelés, et ils étaient presque nus. Cependant ils se trouvaient dans le pays le plus riche de l'Europe. Ils avaient devant les yeux toutes les séductions, *mais la discipline ne souffrait pas la plus légère atteinte* (3). »

Le soldat Joliclerc apparaît, dans ses lettres si simples, comme une incarnation de ce nouveau type : républicain dans l'âme, c'est un Spartiate du Jura, mais sans aucune prétention au spartiatisme; de toutes ses campagnes il ne rapportera, en fait de butin, qu'un tablier de femme dont il s'était fait une culotte. S'il n'a pu prendre après toute une année une permission, il écrit aux siens : « Il faut faire quelque sacrifice pour sauver la patrie. » C'est tout. Il est, sans jactance, toute abnégation, et, sans platitude, toute discipline.

Le soldat de l'an II, le soldat de l'an III! « *Époque des guerres où il y a eu le plus de vertu parmi les troupes,* » écrit

(1) Gouvion Saint-Cyr *(Mémoires pour les campagnes des armées du Rhin 1829)* vante avant toutes choses la discipline de l'armée du Rhin en 1794-1795.
(2) Cité par le général Thiébault dans ses célèbres *Mémoires* (t. I).
(3) Soult, *Les guerres de la Révolution*, I, 198.

un vieux soldat qui en fut. C'était celle où le chasseur Audouin, de la 5e demi-brigade, à qui on offrait de porter à Paris le drapeau qu'il avait pris, déclarait « *qu'il aimait mieux rester à son poste.* » Mais Audouin n'étonne personne. On allait voir en Belgique, en Hollande, en Italie, en Allemagne, en Égypte, ces « fils de la Liberté, » devenus les « soldats de la nation, » stupéfier moins encore les populations par leur courage cependant insolite, que par leur discipline, leur obéissance aveugle à leurs chefs, — aveugle, non, car elle était faite tout à la fois d'un dévouement sans borne aux bons chefs et de la claire vue des nécessités militaires. « *De blâmer ses chefs, on a toujours tort,* » écrira le brave grenadier Coignet dans ses célèbres *Cahiers.* Il est dans la tradition récemment créée par ses *anciens* des armées de la République. Lorsqu'on lit les journaux de marche, lettres et mémoires des soldats de la Révolution (après 1794) et de l'Empire, ceux du fédéré Godard et ceux du fusilier Belot, ceux du canonnier Bricard et ceux du volontaire Joliclerc, ceux de François qui, ayant « reçu sa première balle à Valmy, » fut du carré de Waterloo et ceux du grenadier Coignet, ceux du cavalier Fricasse et ceux du cavalier Parquin, ceux du vélite Bourgogne, du vélite Barrès, du vélite Billon, ceux du trompette Chevillet et ceux du hussard Bangofsky, et ceux de Routier, et ceux de Rattier, et ceux de vingt autres, on reste frappé de la grandeur et de la persistance de cette vertu. Gamins parfois déchaînés, familiers avec leurs chefs, échangeant avec eux plaisanteries et parfois bourrades, soudain ils se retrouvaient soldats rigides et graves, et, dans la main des officiers, souples, mais comme un acier bien trempé. C'est que le clairon avait sonné, que les rangs se formaient, — que ce fût pour la manœuvre ou pour le combat. Aucune servilité ! De la doctrine de 1793, ils ont gardé l'orgueil d'être « des hommes libres et égaux. » Jamais de punitions corporelles : ils ne les eussent pas souffertes, car ils étaient des êtres fiers et forts ; mais une discipline voulue, bientôt aisée, que, suivant une expression juste, ils avaient fini par « avoir dans le sang. » Les chefs, — de leur capitaine au général en chef, — pouvaient impunément encourager chez eux la familiarité en la pratiquant eux-mêmes. Si le capitaine les plaisante, il sait bien qu'il ne compromet point son autorité, parce que leur capitaine, pour eux, est presque toujours

un héros doublé d'un juste. « Ça fut rétabli par l'intrépidité des chefs, » écrira Coignet. Et on les attendrit d'un bon mot cordial : « Capitaine, nous vous aimons tous! » crient-ils, conquis. Et quel respect! Si Bangofsky, évadé des mains des Prussiens, est invité à déjeuner par son colonel : « Ma mise, écrit-il, ne me permettait pas d'accepter *un tel honneur!* »

Dès l'an II, ce soldat existait que le monde admirera, supportant sans se plaindre les extrêmes du froid et du chaud, prêt à tout souffrir, de l'enfer de feu que sera l'Égypte à l'enfer de glace que sera la Russie, blaguant la souffrance et le danger, mais ne blaguant pas « le chef » ni « la gloire, » se louant de ses privations si elles étaient « nécessaires à la patrie » et acceptant toutes réprimandes parce que, écrit l'un d'eux, « le colonel est un homme juste. » Chevillet, enfant terrible, ne se consolera pas d'avoir mérité un coup d'œil sévère de son capitaine : « Mon capitaine est mécontent de moi; je tâcherai de me corriger. » C'est tout. Et s'ils « grognent » parfois, suivant un mot célèbre, toujours « ils marcheront. » Leur armature était la discipline qu'après Dumouriez et Carnot, qu'après la Convention, qu'après Hoche et Kléber, l'Empereur leur prêchera, « première vertu militaire. »

Soldats de la Nation! C'est « la Nation » qui leur demande non la vaillance, ils la prodiguent, non l'héroïsme, il leur sort par tous les pores, mais *l'honneur, et « l'honneur, c'est la discipline.* » L'honneur! ils s'en nourrissent. Si, en l'an II, une troupe mal nourrie, le 8e bataillon, du Bas-Rhin, s'agite, fait mine de se mutiner parce qu'il a été envoyé à la ville pour en rapporter des vivres, le brigadier Muscar revient les mains vides, le brave homme leur crie : « Arrêtez! » Ce qu'il rapporte de la ville vaut tous les vivres : c'est un papier; il le déploie; il lit : « *La Convention décrète que le 8e bataillon du Bas-Rhin a bien mérité de la patrie.* » Ce sont des cris de joie et d'orgueil : « Vive la République! » On se jette dans les bras les uns des autres. Le bataillon se reforme et regagne ses postes (1). « L'honneur! » le mot revient sans cesse sous la plume maladroite de ces braves. *Et le premier article de l'honneur, c'est d'accepter le poste que le chef a assigné, c'est de lui obéir parce qu'il est le représentant de la Nation, c'est, en dépit des privations, de respecter*

(1) Duruy, *Le brigadier Muscar*, 1856.

l'ordre. « On les avait vus cent fois, écrira Ségur (1), après avoir surmonté tous les périls, refuser les grades, se les rejeter l'un à l'autre et, fiers de leur rigidité républicaine, marcher nus, affamés, souffrant de toutes les privations les plus cruelles et, vainqueurs enfin, demeurer pauvres au milieu de tous les biens qu'offre la victoire. » C'est qu'ils entendent pratiquer « la Vertu. »

« La Vertu! » ce mot revient sans cesse dans la bouche des témoins après 1794. Oui, ils furent, ces soldats de l'an II, de l'an III, de l'an IV, les plus beaux exemples de vertu militaire. C'est que la vertu militaire est faite de deux élémens : une brûlante *vaillance* que ces hommes avaient toujours connue, une *discipline* exacte qu'on avait obtenue de leur civisme — en face de l'ennemi — et, plus encore que de leur raison, de leur cœur.

A deux reprises, en avril 1792, en janvier 1793, ils avaient constaté — par d'éclatans revers — *que la vaillance sans discipline n'empêche pas la défaite, que le soldat sans discipline, si valeureux qu'il s'estime, peut soudain agir en lâche et que le chef qui enferme ses hommes dans le respect des règles est le meilleur.* Les paroles des généraux et des représentans — appuyées sur ces exemples plus parlans encore — avaient plus fait que les arrêts des tribunaux militaires pour rétablir à deux reprises la discipline, que l'homme parfois était le premier à *appeler* et que promptement, en tout cas, il *consentait.*

C'en était fini des désordres, des délibérations, des motions, des élections, des députations à la barre, des séditions, des défections aboutissant à des débandades honteuses devant l'ennemi. La discipline « fondée sur la confiance, » animée par le civisme, nourrie par la raison, allait achever de faire de ces vaillans les premiers soldats du monde. L'instrument merveilleux était forgé avec lequel la France allait être constamment victorieuse, pendant vingt ans, sur tous les champs de bataille.

La discipline était rétablie au printemps de l'an II. Le 26 juin 1794, la victoire de Fleurus ouvre la série des triomphes. Le Français rediscipliné est maître de l'avenir.

LOUIS MADELIN.

(1) Ségur, II, 458.

ESQUISSES CONTEMPORAINES

ALBERT DE MUN

I

L'ŒUVRE ORATOIRE, POLITIQUE ET SOCIALE

> « **Demeuré soldat, sous son vêtement d'homme de lettres, par la double vertu du souvenir et du sang, il laissait déborder, dans sa passion pour la grandeur nationale, cet idéalisme et cet enthousiasme dont son âme enfermait la source.** » (*Réponse au discours de réception de M. Henri de Régnier.*)

C'était un croisé. Tel nous l'avons connu, dans les derniers mois de sa vie, nous versant le cordial quotidien de sa générosité, de son ardeur, de sa double foi patriotique et religieuse, de son infatigable espérance, tel, au fond, il a été, toujours. D'une guerre à l'autre, il aura été le champion d'une seule et sainte cause. D'abord par l'épée, puis par la parole, et enfin par la plume, il a vécu et il est mort en combattant pour elle.

I

L'hérédité a de ces ironies. Si l'on avait prédit à Claude-Adrien Helvétius, le philosophe matérialiste et philanthrope du XVIIIe siècle, qu'il aurait pour arrière-petit-fils un ardent

orateur catholique, on l'eût sans doute quelque peu surpris. L'auteur du livre *De l'Esprit* avait deux filles. L'une d'elles épousa en 1772 un cadet de Gascogne, le comte de Mun, brillant soldat, qui, maréchal de camp sous Louis XV, fut créé par Louis XVIII lieutenant général de l'armée royale. Les de Mun sont originaires de Bigorre : leur manoir familial est à trois lieues de Tarbes. Famille surtout militaire, dont on peut suivre la trace jusqu'à la fin du XIIe siècle (1). Un Aster de Mun prit part à la septième croisade : il fut avec saint Louis à Damiette. Un jour, à la Chambre, avec une juste fierté, Albert de Mun a pu se dire « le fils de ceux qui, pendant de longs siècles, avaient trouvé, dans l'honneur de combattre et de verser leur sang pour la France, le fondement de leurs privilèges (2). » Cette leçon des ancêtres, mieux que personne il a su l'entendre et la mettre en pratique.

Il la retrouvait d'ailleurs, sous une autre forme, au sein du foyer domestique. Conseiller général de Seine-et-Marne sous le Consulat et l'Empire, marquis et pair de France sous la Restauration et le gouvernement de Juillet, son grand-père sut concilier la plus ombrageuse indépendance à l'égard des régimes qui répugnaient à son loyalisme monarchique avec la passion d'être utile à son pays. Et son père, fidèle héritier de cette généreuse attitude, n'eut guère dans sa vie qu'une seule ambition : celle d'être, en toute occasion, et même en présence des Allemands envahisseurs (3), le maire scrupuleux, actif et dévoué de son village de Lumigny. Soldats, administrateurs, hommes politiques, la constante devise des de Mun a été celle qu'exprime si bien le vieux et noble mot : *Servir*.

Albert de Mun n'a pas connu sa mère, « sa sainte mère, » comme il l'appelle, cette Eugénie de La Ferronnays, dont le *Récit d'une sœur* nous a fait connaître la touchante destinée, et qui lui a transmis, avec l'exemple d'une admirable vie, toute l'ardeur de son âme religieuse. Élevé, avec son frère aîné Robert, par une belle-mère qui semble avoir été parfaite, — au témoignage même de la propre sœur de la première marquise de

(1) *M. le comte de Mun : origine, antiquité de sa famille*, par l'abbé Cazauran, Paris, Palmé, 1876, in-8. — Cf. comte d'Haussonville, *Réponse au Discours de réception d'Albert de Mun*.

(2) Comte Albert de Mun, *Discours*, t. III, p. 464, 465; Paris, de Gigord.

(3) *Un château en Seine-et-Marne en 1870*, par le marquis de Mun. Paris, Dentu, 1875.

Mun (1), — et qui n'a rien négligé pour entretenir dans le cœur de ses enfans d'adoption la mémoire d'une mère vénérée, il a gardé un tendre et doux souvenir de « ce coin de Brie où il est né » en 1841, de ce vieux château de Lumigny « où se sont écoulées les belles années de son enfance et de sa jeunesse (2). » S'il faut l'en croire, il n'aurait qu'à moitié profité des leçons d'un vieux précepteur et de ses maîtres d'un collège libre de Versailles. Avec une modestie charmante, il nous avoue qu'il était peu travailleur, « médiocre écolier, » qu'il fut refusé au baccalauréat ès lettres, et qu'il est « arrivé non sans peine au baccalauréat ès sciences et à l'École militaire (3). » Et sans doute il était grand liseur, et il avait, malgré tout, conservé quelques vestiges d'une culture littéraire assez sérieuse. Mais ne pourrait-on pas rapporter à cette légèreté juvénile ce qu'il y eut parfois d'un peu hâtif dans les idées qu'il a professées, et, qui sait? peut-être aussi cette absence d'inquiétude intellectuelle qui caractérise sa physionomie et son œuvre?

Les circonstances, la tradition familiale, l'exemple de son frère, plus qu'une vocation irrésistible, le firent soldat. « J'étais entré, nous dit-il, dans l'armée comme on y entrait, il y a cinquante ans, dans les familles que les révolutions politiques avaient éloignées des autres carrières, pour y passer quelques années de jeunesse (4). » Les événemens l'y retinrent plus longtemps. Il devait nous conter en deux volumes les souvenirs de « sa vie militaire, » et il est fâcheux qu'il n'en ait pas trouvé le loisir (5) : nous aurions eu plaisir à mieux connaître ces années de formation et de première maturité où déjà se dessine, s'éprouve et s'affirme la future personnalité morale. On n'a pas pendant quinze ans porté l'uniforme, sans en garder un peu le pli dans sa pensée et jusque dans son âme.

A sa sortie de Saint-Cyr, en 1862, Albert de Mun se fit envoyer en Algérie, à ce 3e régiment de chasseurs d'Afrique où

(1) *La marquise de Mun*, par Mme Augustus Craven, née La Ferronnays, 1 vol. in-8, Paris, Didier, 1877.

(2) *La Guerre de 1914*, p. 266; — *Ma vocation sociale*, p. 17.

(3) *Ma vocation sociale*, p. 55.

(4) *Id.*, p. 39.

(5) Il en a pourtant esquissé quelques chapitres, au hasard des circonstances, dans les trois derniers volumes des *Combats d'hier et d'aujourd'hui*, et il semble (t. V, p. 200) qu'il ait commencé la rédaction de ses souvenirs d'Algérie.

avait déjà servi son frère et où il devait « laisser son cœur de vingt ans. » Il partit « plein d'un entrain qu'augmentaient encore l'attrait d'un pays inconnu et l'espérance d'une carrière aventureuse (1). » L'Algérie l'enchanta et lui laissa des souvenirs qui, à plus d'une reprise, lui remontaient à la mémoire et aux lèvres quand il parlait des questions militaires. « Je me rappelle, s'écriait-il un jour à la Chambre, je me rappelle cette fierté qui saisissait alors les âmes au récit des grandes choses du passé et l'air de tous ces visages quand l'escadron, en marche sur un sentier d'Algérie, s'arrêtait tout à coup devant une pierre, un buisson, marqués par le souvenir d'un combat où le régiment avait donné, pour faire front et présenter le sabre (2). » Et dans l'un de ses tout derniers articles, il évoquait encore la vision des brillans combats d'alors (3). Ses cinq campagnes en terre africaine n'ont pas eu seulement pour résultat, en lui forgeant une âme de soldat, active et disciplinée, de fortifier son expérience des choses de l'armée et de la guerre ; elles lui ont donné le goût et le sens des problèmes de politique coloniale. L'expansion de la France au dehors n'a pas eu de partisan plus résolu, et quand, plus tard, il est intervenu dans les débats parlementaires à propos du Tonkin ou de Madagascar, de la Tunisie ou du Dahomey, ce fut toujours avec une hauteur de pensée et une justesse d'intuition auxquelles ses collègues rendaient volontiers hommage. Comme quelques-uns des plus clairvoyans des Français de son temps, il voyait, surtout depuis nos malheurs, dans notre empire d'outre-mer, « une réserve pour l'avenir (4). » L'événement allait lui donner pleinement raison.

« Si j'étais royaliste pour ainsi dire d'habitudes, a écrit Albert de Mun, je ne l'étais ni avec beaucoup de ferveur, ni surtout avec beaucoup de réflexion. Je ne sentais pas en moi la raison d'être d'une fidélité dont je n'avais jamais connu l'objet et qui demeurait passive. Il s'en était fallu de peu, ou pour mieux dire, il n'avait tenu qu'à la désapprobation de mon père, devant laquelle je m'étais incliné, que je n'acceptasse, à ma

(1) *Combats d'hier et d'aujourd'hui*, t. IV, p. 169 ; — *Discours*, t. I, p. 222.
(2) *Discours*, t. III, p. 470. — Cf. encore *Combats d'hier et d'aujourd'hui*, t. II, p. 241-267.
(3) *La Guerre de 1914*, p. 162.
(4) *Discours*, t. III, p. 202.

rentrée d'Afrique, des offres venues de l'entourage impérial, en me faisant présenter aux Tuileries. » Il faut noter dès maintenant cette demi-indifférence politique, contrastant avec une ferveur religieuse qui paraît avoir toujours été très vive. Le jeune officier était ardent, généreux, un peu ambitieux. Un moment même, l'Empire libéral l' « enthousiasma » (1). Il n'eût pas fallu beaucoup de choses pour le « rallier » au nouveau régime. Sur ces entrefaites, la guerre éclata.

Il dut l'acclamer, comme tous les officiers d'alors. Cependant, dans la petite cour du quai d'Orsay où, « lieutenant de cavalerie prêt à partir, » il attendait, le 15 juillet 1870, la fin de la séance du Corps législatif, il avait vu sortir les députés, « le front soucieux, inquiets et troublés, doutant de leur œuvre (2). » Il ne s'expliqua que trop bien plus tard leur attitude.

Quoique nous n'ayons pas ses souvenirs de la guerre, nous pouvons nous représenter avec une suffisante exactitude l'impression profonde que la grande catastrophe nationale fit sur l'âme d'Albert de Mun. « *Elle marqua dans ma vie l'heure décisive* (3), » nous a-t-il dit lui-même; et il ne nous l'eût pas dit que nous l'eussions, croyons-nous, aisément deviné. Il était ardemment patriote, il était gentilhomme, il était soldat : comment l'année terrible n'eût-elle pas mis sa douloureuse empreinte sur lui plus fortement peut-être que sur aucun de ceux qui, dans cette génération infortunée, sont arrivés à la notoriété littéraire ? Aucun d'eux, en tout cas, n'a plus intimement souffert de nos désastres, n'a plus vivement ressenti l'amertume et l'humiliation de la défaite; aucun ne s'est plus sincèrement, plus passionnément juré de travailler de toute son énergie au relèvement de la patrie; et aucun n'a mieux tenu son serment, avec une fidélité plus constante, plus active et plus heureuse.

Il faisait partie de l'armée de Metz. Il était, au témoignage de Changarnier, « de ces officiers qu'un chef éclairé doit vite apprécier, estimer et aimer. » Sa bravoure « alerte et intelligente » lui valut la croix de la Légion d'honneur sur le champ de bataille de Gravelotte. Et ce fut à Rezonville, sous les obus,

(1) *Ma vocation sociale*, p. 52-54.
(2) *La Guerre de 1914*, p. 19.
(3) *Ma vocation sociale*, p. 6-7.

que se noua, dans une symbolique accolade, entre le lieutenant Albert de Mun et le capitaine René de La Tour du Pin, une de ces amitiés dont un avenir prochain devait montrer la force et la fécondité.

Puis ce furent le blocus et la capitulation de la vaillante cité lorraine, et le dur exil sur la terre étrangère. Dans le premier article qu'ait publié Albert de Mun, il a tristement évoqué ce « convoi d'officiers prisonniers de guerre se dirigeant vers l'Allemagne, le front courbé et les larmes dans les yeux : en passant à Nancy, il fallait qu'une garnison prussienne vînt les défendre des injures et de la brutalité de la foule (1). » A Mayence, il retrouva son ami La Tour du Pin, qui se jeta dans ses bras et sut, par la réconfortante vigueur de son accueil, lui rendre « l'espoir viril des prochaines régénérations. » Internés tous deux à Aix-la-Chapelle, ils passèrent là dans une intimité de tous les instans les quatre mois de leur captivité, commentant les douloureuses nouvelles qui leur arrivaient de France, recherchant ensemble les causes profondes de nos malheurs, s'efforçant de trouver un moyen d'y porter un efficace remède. La Tour du Pin revoyait et complétait, en vue d'une publication future, les notes qu'il avait prises pendant le siège de Metz et où il s'interrogeait sur ces graves questions : son nouvel ami s'associait à ce travail. Déjà, ce qui « tentait leurs ambitions, » « ce n'était plus uniquement un espoir de revanche, un relèvement purement militaire, mais une réforme des mœurs et des idées. » Un Jésuite, le Père Eck, qui se montra compatissant à leur infortune, leur fit lire le petit livre d'Émile Keller, *l'Encyclique du 8 décembre 1866 et les Principes de 1789* : ces pages où l'auteur, au nom de « la vérité catholique, » dénonçait énergiquement « l'erreur révolutionnaire, » les « remplirent de la plus vive émotion. » En même temps, au foyer d'un futur membre du Centre allemand, le docteur Lingens, ils apprenaient à connaître les doctrines et les héros du mouvement catholique populaire dont Ketteler avait été l'initiateur. C'est dans cette voie, pour eux assez nouvelle, qu'ils étaient résolus à chercher le salut de la patrie.

La paix signée, après un voyage dont il garda toujours l'atroce et humiliant souvenir, Albert de Mun rentrait dans

(1) *Correspondant* du 25 août 1871 (non recueilli en volume).

Paris. C'était le 15 mars. Trois jours plus tard, la Commune éclatait.

Attaché, ainsi que son ami La Tour du Pin, au général de Ladmirault, « pendant ces deux horribles mois du printemps de 1871, » Albert de Mun eut à prendre part aux opérations de cette lutte fratricide. La colère, l'indignation, la pitié aussi, mille sentimens, mille pensées diverses agitaient son âme. Les tragiques ou hideux spectacles dont il fut le témoin angoissé, le massacre des otages de la Roquette, les autels profanés, les croix renversées de l'église de Belleville, l'incendie des Tuileries, les rigueurs d'une répression qui, trop souvent, dépassa le but, tout cela l'amenait à se poser la même question : Qu'avait fait la société légale pour former la conscience populaire? Et n'avait-elle pas la première manqué à son devoir et à son rôle d'éducatrice? Ayant semé l'indifférence religieuse et morale, n'était-il pas naturel qu'elle récoltât la révolution?

L'ordre rétabli, le général de Ladmirault, nommé gouverneur de Paris, s'installa au Louvre. Ses officiers d'ordonnance l'y suivirent. Ne séparant pas l'une de l'autre la préoccupation militaire et la préoccupation religieuse et sociale, Albert de Mun travaillait, étudiait, s'informait, cherchait sa voie. Il n'allait pas tarder à la trouver.

Un petit livre, qui n'est pas de lui, mais qu'il avait vu naître, et dont il avait médité toutes les pages, traduit exactement son état d'esprit d'alors. C'est celui que son ami La Tour du Pin avait commencé à Metz et qu'il publia au mois d'août 1871, sous le titre : *L'Armée française à Metz* (1). Esprit vigoureux, et même pénétrant, très généreux d'ailleurs, — il l'a bien prouvé pendant la guerre actuelle, — mais un peu abstrait et systématique, trop fermé aux réalités de l'histoire et de la vie, trop porté aussi à vivre replié sur soi-même et à se nourrir de sa propre substance, assez peu écrivain, René de la Tour du Pin-Chambly a été pour Albert de Mun plus qu'un tendre ami, une sorte de guide intellectuel à la fois très suggestif et peut-être un peu dangereux. Ce « féodal, » cet admirateur de Joseph de Maistre et de Bonald, cet ennemi-né de l'esprit révolutionnaire a parfois un peu trop

(1) *L'Armée française à Metz*, par le comte de la Tour du Pin-Chambly, de l'état-major du 4e corps, 1 vol. pet. in-16 ; Paris, Amyot.

enrégimenté son ami et son disciple parmi les « prophètes du passé. » Son petit livre de début est un réquisitoire assez violent contre l'armée du second Empire, dont il attribue la décadence à l'invasion des mœurs démocratiques. Si l'armée allemande l'a emporté, selon lui, c'est surtout grâce à sa supériorité morale. Et il conclut : « Nous fonderons des institutions militaires sur le seul amour du devoir; et nous relèverons ainsi, selon les lois de Dieu, le plus beau royaume qu'il y eut en ce monde. »

Albert de Mun épousait toutes ces idées, et commentait avec enthousiasme le livre de son ami dans un article du *Correspondant* : « J'ai serré sa main, écrivait-il, sur nos champs de bataille de Metz; je l'ai rencontré sur la terre d'exil, où son âme fortement trempée réconfortait la mienne; j'ai traversé avec lui les horreurs de la guerre civile, et partout je l'ai trouvé marchant sans défaillance dans la voie droite du devoir et de l'honneur. Puisse-t-il longtemps encore *me montrer le chemin*, et puissent, à son exemple, tous les hommes généreux descendre dans l'arène pour soutenir son combat et travailler avec lui à régénérer la patrie (1)! »

Ainsi donc, toutes ses impressions d'alors et toutes ses « expériences, » toutes les influences qui s'exerçaient sur sa pensée, tout cela aboutissait, chez Albert de Mun, à un même rêve d'action religieuse et patriotique. Mais ce rêve était encore assez vague. En vain il entrait en relations avec Dupanloup, dont le gallicanisme le heurta; avec Louis Veuillot, qui l'enchanta; avec Le Play, qui le déçut un peu; en vain il se nourrissait de Joseph de Maistre et de Bonald, de Balmès et de Donoso Cortès : si ses idées maîtresses, ses tendances générales se dessinaient, se précisaient progressivement, elles manquaient pourtant d'un point d'appui solide, d'un objet fixe et concret. Tout ce lent travail intérieur, de son propre aveu (2), risquait d'aboutir « à une sorte de dilettantisme catholique et social. » Les circonstances en décidèrent autrement.

Un jour du mois de novembre 1871, dans son petit salon démeublé du Louvre, Albert de Mun recevait la visite d'un homme grisonnant, simplement vêtu de noir, d'une ardente et noble physionomie. « Du premier regard, » le nouveau venu

(1) *Correspondant* du 25 août 1871 (non recueilli en volume).
(2) *Ma vocation sociale*, p. 56.

« *prit possession de son âme.* » C'était un Frère de Saint-Vincent de Paul, et il s'appelait Maurice Maignen : c'était le directeur d'un « cercle de jeunes ouvriers » du boulevard Montparnasse. Il parla de son œuvre; il parla surtout, avec une chaleur d'éloquence contagieuse et dominatrice, du peuple, de ses besoins, de ses souffrances, des terribles responsabilités qu'avait encourues l'ignorante ou dédaigneuse indifférence des riches, des heureux de ce monde. Ces propos correspondaient trop bien aux pensées qui, depuis la guerre, hantaient l'âme généreuse d'Albert de Mun. Il fut conquis par ce zèle d'apôtre. Il promit de se rendre au cercle Montparnasse et d'y prendre la parole. Son avenir était fixé désormais.

C'était la première fois qu'il parlait en public. Il nous a conservé ce premier discours qu'il avait écrit et appris par cœur, « apostrophe émue d'un soldat à des travailleurs chrétiens comme lui. » Dans cette salle longue et basse, sous les yeux de ces ouvriers recueillis et attentifs, il sentit s'établir ce courant mystérieux, magnétique, qui se forme spontanément entre l'orateur-né et ses auditeurs; il eut là comme la révélation, presque mystique, de sa vocation sociale et de sa vocation oratoire.

Le but était dès lors très clair : il s'agissait de fonder, dans tous les quartiers de Paris, à commencer par les plus populaires, des cercles semblables au cercle Montparnasse. Robert de Mun, La Tour du Pin, quelques autres encore, s'associèrent avec enthousiasme à ce vaste projet. On rédigea une adresse au pape, exprimant « une adhésion absolue aux principes de l'Encyclique *Quanta cura* et à la condamnation de toutes les erreurs du temps présent. » On lança dans la presse un vibrant *Appel aux hommes de bonne volonté*; on y définissait nettement l'objet et les moyens de l'œuvre nouvelle; l'objet, « c'était une contre-révolution faite au nom du *Syllabus*; » le moyen, « c'était l'association catholique (1). »

Fortement et habilement organisée, soutenue par d'ardentes et actives sympathies, l'œuvre des cercles catholiques d'ouvriers ne tarda pas à prospérer. Le 7 avril 1872, Albert de Mun prononçait le discours d'inauguration du cercle de Belleville, « sur ce sol fécondé par le sang des martyrs où il avait pensé pour

(1) *Ma vocation sociale*, p. 289; — *Discours*, tome I, *Questions sociales*, p. 11.

la première fois à l'entreprise de salut dont il célébrait l'un des premiers succès. » Quelques mois après, un second cercle était inauguré à Montmartre ; la même année, deux cercles étaient fondés à Lyon. Partout où on l'appelait, — et sa réputation naissante d'orateur avait vite franchi l'enceinte un peu étroite de ses premiers auditoires, — Albert de Mun se rendait pour porter la bonne parole. A la suite de ces réunions, des cercles se fondaient sur le modèle des premiers cercles parisiens. Au mois de mai 1873, ils étaient assez nombreux pour que l'Œuvre pût tenir sa première assemblée générale. Deux ans après, au mois de mai 1875, lors de la troisième assemblée générale, l'Œuvre comptait cent trente comités, cent cinquante cercles, dix-huit mille membres, dont quinze mille ouvriers. Le dévouement chrétien, l'activité, l'éloquence avaient produit ces magnifiques résultats.

L'apostolat religieux et social d'Albert de Mun s'était développé comme en marge de son métier militaire, et n'avait nui en rien à ses obligations professionnelles. Nommé, en 1872, capitaine au 9e régiment de dragons, en garnison à Meaux, il permuta, deux ans plus tard, avec le 2e régiment de cuirassiers, qui tenait garnison à Paris. Bien qu'il s'abstînt, dans ses discours et conférences, de faire de la politique, ses idées politiques étaient alors assez arrêtées. Après l'Empire, la guerre et la Commune, la restauration monarchique lui paraissait le salut de la France : il était, « par raison comme par éducation, royaliste d'opinion et de désir ; » il l'était aussi par conviction sociale, car il voyait dans le comte de Chambord l'antithèse vivante de cette Révolution, à laquelle il avait déclaré la guerre. Mais l'Assemblée nationale trompa ses espérances, et divers incidens pénibles lui ayant fait craindre pour l'avenir un moindre libéralisme de la part de ses chefs et du gouvernement, d'autre part, diverses ouvertures lui ayant été faites pour l'entrée dans la vie politique, il crut devoir, non sans de longues hésitations, reprendre toute sa liberté, et, à la fin de 1875, il donna sa démission d'officier. Il avait fait, au cours de ces dernières années, son apprentissage oratoire ; la vie publique l'attirait ; il crut qu'à la tribune de la Chambre il travaillerait avec plus d'efficacité au triomphe des idées catholiques et sociales dont il était le champion. Un groupe considérable d'électeurs de l'arrondissement de Pontivy lui ayant offert une candidature

pour les élections de 1876, il accepta. Sur un programme strictement catholique, il fut élu. Une nouvelle carrière allait s'ouvrir devant lui.

II

A vrai dire, elle ne s'ouvrit pas sans quelque difficulté. La Constitution que l'Assemblée nationale venait de voter donnait à la majorité de la Chambre le droit, — absurde et odieux, et dont l'après-guerre, espérons-le, nous délivrera, — d'être juge dans sa propre cause, et d'éliminer, sous les plus vains prétextes, les adversaires les plus gênans. On s'empressa d'user de ce droit envers Albert de Mun. Gambetta, tout en se défendant de vouloir « écarter de l'arène politique un champion qui s'annonçait sous de telles couleurs et avec de telles prémices de talent, » et tout en prononçant à son sujet le grand nom de Montalembert, Gambetta fit voter une enquête, dont les conclusions furent, naturellement, adoptées, et l'élection de Pontivy fut invalidée (1). Ramené une seconde fois à la Chambre par ses électeurs, Albert de Mun fut enfin accepté par ses nouveaux collègues. Mais, après le Seize-Mai et les élections de 1877, on voulut faire payer à l'élu de Pontivy la faute que peut-être il avait commise en acceptant d'être candidat officiel : nouvelle enquête et nouvelle invalidation qui, cette fois, sous la pression administrative, fut ratifiée par le suffrage universel. Réélu en 1881, en 1885, et en 1889, il échoua aux élections de 1893. Un siège s'étant trouvé vacant à Morlaix en 1894, il se présenta, fut élu et resta jusqu'à sa mort député du Finistère. Commencée en 1876, on peut dire que sa vie politique, sauf d'insignifiantes retraites forcées, devait durer trente-huit ans.

Il est assez difficile d'embrasser et d'apprécier avec toute l'ampleur et l'exactitude désirables l'œuvre d'un homme politique contemporain. Sans doute, ses discours nous restent, et nous livrent bien les aspects essentiels et les directions générales de sa pensée. Mais les discours ne sont pas, — et heureu-

(1) Dans un fort beau et très équitable portrait qu'il a tracé de Gambetta (*Combats d'hier et d'aujourd'hui*, t. IV, p. 188), Albert de Mun a rappelé avec un bien savoureux mélange de fierté, d'esprit, et presque de gratitude, ce lointain souvenir : « Gambetta avait, disait-il, le charme de l'accueil et le secret des mots encourageans. J'en ai fait l'expérience : il ordonna mon invalidation avec des paroles d'une grâce infinie. »

sement quelquefois! — toute l'activité d'un parlementaire : il travaille dans les commissions ; par ses conseils, par ses conversations, par sa correspondance, bref, par son action personnelle, il exerce, à la Chambre et en dehors de la Chambre, une certaine influence. Et cette influence qui, dans certains cas, est considérable, et dont les résultats sont rarement tangibles, nous échappe pour une large part; elle se confond avec d'autres; elle se dilue dans l'impersonnel. Il faudrait, pour nous la faire toucher du doigt, un témoin très bien informé de cette activite quotidienne qui se dépense en des besognes collectives et, peu s'en faut, anonymes. Les futurs biographes d'Albert de Mun auront là, sans aucun doute, une veine fort intéressante à exploiter.

Mais, en attendant, la série de ses discours, avec les éclaircissemens qui les accompagnent, suffisent à nous donner une idée, sinon tout à fait complète, du moins assez précise et extrêmement vivante, de son rôle politique et de son œuvre oratoire.

Albert de Mun était né orateur. Je regrette de ne l'avoir jamais entendu à la tribune de la Chambre, car c'est à la tribune qu'il faut juger les orateurs, comme c'est « aux chandelles » qu'il faut apprécier les dramaturges. Le geste, la voix, l'accent, l'attitude extérieure, l'action, en un mot, sont, en matière oratoire, chose plus importante que l'originalité des idées et que la perfection même de la forme. L'orateur est une âme qui se donne, bien plutôt qu'une pensée qui s'exprime. Et c'est pourquoi tant d'orateurs célèbres, — et justement célèbres, — quand la vie n'est plus là pour soutenir leur verbe, semblent vides, boursouflés, et sont proprement illisibles. Il serait souverainement injuste de juger Mirabeau, Thiers ou Gambetta sur leurs discours imprimés : le meilleur s'en est évaporé avec la flamme intérieure et vivante qui les animait et se communiquait à l'auditoire.

Il n'en va pas de même pour les discours d'Albert de Mun. Ils ont pu survivre aux séances parlementaires, aux circonstances diverses qui les ont vus naître; ils ont pu affronter, sans trop grand dommage, la périlleuse épreuve de l'impression, de la simple lecture visuelle. On écoute encore avec respect, avec attention, avec sympathie cette parole refroidie et encore vibrante. Assurément, les raffinés du style peuvent soulever

quelques objections, et peut-être Albert de Mun était-il trop pleinement orateur pour s'attarder aux scrupules du pur écrivain. Mais, à trop appuyer sur cette observation, il y aurait quelque injustice, et même une certaine étroitesse. Les qualités propres de l'écrivain ne sont peut-être pas, toujours et partout, les plus nécessaires, et il en est, sans aucun doute, de plus indispensables à l'orateur. Bon écrivain au demeurant, Albert de Mun possédait à un haut degré ces qualités proprement oratoires, que son action verbale devait souligner et mettre en valeur, mais qui transparaissent encore dans ses discours imprimés.

Et d'abord, le mouvement. C'est peut-être là, quand on y songe, non seulement pour toute œuvre oratoire, mais pour toute œuvre littéraire, la qualité suprême. Dès les premières paroles que l'on prononce, s'emparer fortement de l'esprit de son auditeur ou de son lecteur, le maintenir, l'entraîner jusqu'où on veut le conduire, ne pas lui permettre de se reprendre, le saisir dans un engrenage qui ne l'abandonnera qu'au terme, le porter d'un seul élan jusqu'à l'impression finale qu'on désire lui laisser : à ceux qui possèdent ce don nous sommes disposés à tout pardonner. Albert de Mun l'avait : il ne persuadait pas toujours; on le suivait presque malgré soi; on était pris, quoi qu'on en eût, par cette conviction ardente, par cette souple dialectique, emporté, soulevé par ce souffle puissant et généreux. A chaque instant, dans ses discours à la Chambre, il craint d'abuser de la patience de ses auditeurs, s'excuse d'être trop long, propose d'abréger son exposition. « Non, non, parlez! » lui crie-t-on de tous côtés. Et ces exclamations spontanées montrent, mieux que tous les commentaires, l'intérêt continu qui s'attachait à cette parole et l'ascendant qu'elle exerçait.

Et quand, chemin faisant, l'orateur « touche à des sujets dont il est impossible de parler sans que le cœur en soit ému, » alors, tout naturellement, le ton s'élève, le mouvement se précipite, l'accent indigné ou pathétique s'impose à l'attention la plus rebelle, à l'indifférence la plus dédaigneuse : « La Révolution, s'écriera-t-il, a ruiné la foi qui soutenait les cœurs, sans rien mettre à la place que l'appât des richesses matérielles et l'ambition sans frein. Et alors ce peuple, désagrégé et découronné de ses vieilles croyances, elle l'a attaché derrière son char, affublé du masque d'une trompeuse souveraineté, se

servant de lui pour frayer le chemin du pouvoir à quelques tribuns de passage, et le traînant à des combats sanglans d'où il est sorti épuisé et meurtri (1). » — Et ailleurs : « Ce que j'aime dans ma patrie, ce n'est pas seulement la terre qui porte mes pas, c'est le clocher à l'ombre duquel je suis né, l'autel où j'ai fait ma première prière, la tombe où reposent ceux que j'ai aimés, et tout cela, c'est la trace que Dieu a laissée du même coup dans mon cœur et sur le sol de mon pays, en sorte que je ne saurais défendre l'un sans l'autre, ma religion et mon foyer (2). » — Ailleurs encore : « Il y a, messieurs, — nous avons bien le droit d'évoquer ce souvenir, — il y a, sur le plateau d'Amanvillers, une route qui monte à Saint-Privat-la-Montagne : elle s'appelle encore le chemin funèbre de la garde royale. C'est là que l'élite de l'armée allemande est tombée dans un combat de géans ; et si je me laissais aller, combien d'autres souvenirs héroïques se presseraient devant mes yeux, depuis Wissembourg et Reichshoffen jusqu'à cette charge de Sedan *dont je ne puis parler, moi, qu'avec des larmes dans les yeux, parce que la moitié du régiment de chasseurs d'Afrique où j'ai fait mes premières armes y a trouvé la mort*, cette charge de Sedan qui arrachait au roi de Prusse un cri pareil à celui de Guillaume d'Orange à Nerwinde : « Oh ! les braves gens ! » comme l'autre avait dit : « L'insolente nation (3) ! » Nous étonnerons-nous que ces lignes aient soulevé « sur tous les bancs de la Chambre » une « double salve d'applaudissemens, » et qu'à vingt-quatre ans d'intervalle, une autre Chambre ait pareillement accueilli cette admirable objurgation : « Je supplie la Chambre d'y réfléchir. *L'histoire la*

(1) *Discours*, t. II, p. 186-187.
(2) *Id., ibid.*, p. 143-144.
(3) *Discours*, t. III, p. 463. Voici comment un témoin oculaire, M. Henri Welschinger, nous dépeint l'effet produit sur la Chambre par cette superbe page : « Il dit cela, la dextre haute, l'œil humide, la voix hachée de sanglots, avec un tel geste, un tel accent, une telle flamme, comme s'il chargeait encore l'ennemi à la tête de ses cavaliers, que l'Assemblée tout entière, — je l'ai vu, — de l'extrême droite à l'extrême gauche, entraînée, subjuguée, frémissante, se leva et se dressa comme un seul homme, et pendant cinq minutes, l'interrompit par des applaudissemens, des acclamations et des bravos répétés. » Et le même écrivain nous trace d'Albert de Mun orateur le portrait suivant : « A peine monté à la tribune, il apparaissait fait pour commander, pour dominer. Sa tête fine et franche, son front mâle, ses yeux ardens, sa bouche arquée, son menton impérieux, son geste noble et franc, sa taille haute et fière, son accent précis, clair, martelé, sonore, tout chez lui impressionnait, charmait, séduisait. » (*Journal des Débats*, du 10 octobre 1916).

regarde, celle de demain, cachée dans l'obscurité du présent, celle d'hier, debout dans le deuil du passé. Et celle-là vous crie, avec des mots terribles, de quelle responsabilité se chargent les Assemblées quand, aux heures critiques, au lieu d'exiger toute la vérité, elles obéissent aux sommations d'un pouvoir aveuglé (1). » Dans tout grand orateur, il y a un poète qui se dissimule, et qui, parfois, « éclate aux esprits : » l'exemple d'Albert de Mun n'est point pour démentir cette loi générale.

« L'éloquence continue ennuie, » a dit Pascal. Celle d'Albert de Mun n'ennuie pas, parce qu'elle n'est pas continue. Rien de plus varié, en effet, par la matière comme par le ton, que cette œuvre oratoire qui remplit plus de sept gros volumes. Questions politiques et questions sociales, questions religieuses et questions militaires, questions pédagogiques et questions économiques, questions coloniales et questions administratives, Albert de Mun ne se laisse rebuter par aucun des problèmes qui s'imposent à l'attention de l'homme politique. Dès qu'un intérêt supérieur, patriotique ou religieux, est en jeu, il croit de son devoir d'intervenir et d'exprimer son opinion avec fermeté. Assurément, toutes ces questions, il ne les a pas étudiées en « spécialiste, » mais en « honnête homme ; » il les a étudiées pourtant. De bonne heure convaincu qu'« aucun discours, écrit ou non, ne peut être vraiment sérieux, s'il n'a été fortement préparé par la lecture et par la méditation (2), » il a pris l'habitude, qu'il ne devait jamais perdre, du travail assidu, consciencieux, acharné, le seul qui compte, le seul qui donne des résultats durables. Et s'il s'est trompé quelquefois, s'il lui est parfois arrivé, comme à tout le monde, de ne point saisir le point vif d'une question, de ne pas l'embrasser sous tous ses aspects, ce n'est point manque d'étude ou de réflexion ; on peut le discuter, on ne peut lui reprocher de parler à la légère. — A cette remarquable variété d'information et de pensée correspond une grande diversité de ton. Certes, le ton demeure toujours élevé : il l'est jusque dans la discussion des statistiques et jusque dans l'invective; mais il n'est point tendu. Cette éloquence qui s'élève sans effort jusqu'aux plus hauts sommets n'est point dépaysée parmi les coteaux modérés; elle ne fuit

(1) *Pour la Patrie*, p. 189.

(2) *Ma vocation sociale*, p. 257. Voyez toute la page où Albert de Mun nous donne quelques brèves indications sur sa méthode oratoire.

pas l'éclat, mais elle ne dédaigne pas non plus la simplicité, une élégante et noble simplicité; elle passe avec aisance de l'une à l'autre; elle sait être spirituelle enfin; l'esprit de repartie, et l'esprit tout court lui sont chose naturelle et familière. Albert de Mun ne désarmait pas ses adversaires, puisqu'ils votaient régulièrement contre lui, mais il les forçait souvent à sourire, à l'applaudir quelquefois, et à convenir entre eux que son talent oratoire était l'une des parures de la Chambre française.

Que cette souple et forte éloquence n'ait pas eu toute l'efficacité pratique qu'elle pouvait, qu'elle devait même ambitionner, c'est ce qui n'est que trop certain, et d'ailleurs aisément explicable. D'abord, c'est un fait regrettable, mais un fait, que les jeunes démocraties, telles que la nôtre, sont toujours en défiance à l'égard des « aristocraties, » quelles qu'elles soient, mais plus particulièrement peut-être à l'égard des aristocraties de la naissance et du talent. D'autre part, le régime intérieur que, sous l'obsession de la défaite, la France s'était donné, ouvrait trop librement carrière à la satisfaction d'anciennes rancunes, d'intérêts locaux, d'ambitions individuelles, pour que l'équité et la sérénité fussent la règle générale des relations parlementaires : les querelles de parti, les préoccupations électorales ont souvent oblitéré, chez nos représentans, le sens exact de la justice et de l'indépendance d'esprit; représentans aigris et ombrageux d'un peuple diminué, ils avaient une mentalité de vaincus; ils vivaient sur leurs préjugés et n'éprouvaient nul besoin de les modifier.

Ces préjugés, il faut reconnaître qu'Albert de Mun, bien loin de leur consentir quelques sacrifices, les heurtait avec un beau courage. Il ne perdait aucune occasion de crier : « La Révolution, voilà l'ennemi! » et la formule devait sonner étrangement à l'oreille de ceux qui ne cessaient de se recommander de la tradition révolutionnaire. Était-elle bien prudente, et surtout était-elle équitable? Singulièrement mêlée de bien et de mal, et, en cela, assez semblable à la Réforme, la Révolution française n'est pas un de ces événemens que l'on puisse juger « en bloc. » La solidarité de fait qui relie les uns aux autres les épisodes successifs du drame révolutionnaire ne s'impose en aucune manière aux hommes d'aujourd'hui qui veulent l'apprécier en historiens ou en philosophes, ou qui

veulent en tirer des principes d'action. Et cela est si vrai que les crimes de la Terreur, même parmi les politiciens, ne rencontrent pas beaucoup d'apologistes; on les excuse, on les explique, on ne les glorifie pas; on se défend bien de vouloir les renouveler. Et de même, y a-t-il, parmi les « réactionnaires, » beaucoup de gens disposés à admettre que tout était mauvais, radicalement mauvais, dans l'œuvre de la Constituante, de la Législative, ou même de la Convention? Il suit de là qu'à déclarer bruyamment la guerre à la Révolution, on risque, — et surtout dans nos assemblées politiques contemporaines, — de paraître condamner « en bloc » et sans nuances toute une série de faits désormais acquis à l'histoire, et dont les conséquences, quoi qu'on fasse, conditionnent désormais toute action durable; on s'expose, de gaîté de cœur, à l'impopularité, à une impopularité inutile; on s'aliène peut-être des sympathies toutes prêtes; on compromet, on laisse envelopper dans une commune défaveur bien des idées justes, bien des initiatives heureuses; et, au total, on renfonce dans leurs préjugés hostiles des adversaires que peut-être aurait-on pu, sinon convertir, du moins éclairer et ébranler.

C'est ce qui est arrivé à Albert de Mun. Et comme s'il se plaisait à accumuler les difficultés, sa foi « contre-révolutionnaire » avait d'autant moins de chances d'agréer aux majorités parlementaires de la troisième République, qu'elle s'est longtemps accompagnée et fortifiée d'une agissante foi monarchique. Au mois de novembre 1878, défendant à la Chambre son élection et son programme politique, religieux et social, il s'écriait: « La Révolution n'est ni un acte, ni un fait; elle est une doctrine sociale, une doctrine politique qui prétend fonder la société sur la volonté de l'homme, au lieu de la fonder sur la volonté de Dieu, et qui met la souveraineté de la raison humaine à la place de la loi divine... Voilà le mal, et il ne sera guéri que par un retour aux principes contraires : c'est là, dans ce grand travail de réforme sociale, qu'est la contre-Révolution, et voilà l'idée, voilà la cause que nous servons dans l'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers. » A cette occasion, le comte de Chambord écrivait à l'orateur pour lui adresser ses félicitations, et, lui parlant de ses « chers ouvriers, » il ajoutait : « Qu'ils sachent bien que, moi, je les aime trop pour les flatter, et, pour tout dire en un mot, répétez-leur bien sans cesse qu'*il*

faut, pour que la France soit sauvée, que Dieu y rentre en maître pour que j'y puisse régner en roi. » La phrase fit fortune; elle « ravissait » Albert de Mun et ses amis : le comte de Chambord, auquel il avait été présenté l'année précédente, lui « apparaissait non seulement comme le représentant de l'hérédité royale, mais comme l'expression vivante et couronnée de la contre-Révolution; » « tout son cœur de catholique et de patriote lui appartenait (1). » Et assurément, rien de plus légitime que cet ensemble de sentimens, d'idées et d'aspirations. Seulement, il aurait fallu que ses collègues de la Chambre, — j'entends ceux de la majorité, — fussent de véritables saints pour ne point penser et dire que toute son œuvre d'homme public était inspirée par une arrière-pensée de restauration monarchique. Et dans une Chambre issue du suffrage universel comme nous le pratiquons, on devine la portée pratique d'une insinuation ou d'une conviction de cette nature : on peut dire que toute l'action politique et sociale d'Albert de Mun en a été comme paralysée.

La conséquence était d'autant plus fâcheuse qu'en réalité sa pensée était beaucoup moins absolue, beaucoup moins intransigeante qu'elle ne semblait l'être. « Contre-révolutionnaire, » il l'était sans doute, ou du moins il croyait l'être; mais il protestait avec indignation, — et avec raison, — quand on voulait l'enrôler parmi les hommes d'ancien régime. « Nous ne voulons ni l'Ancien Régime, ni la Révolution, » disait-il un jour. « Qui donc pourrait songer à rétablir *tout un ensemble de privilèges* qui avaient eu leur raison d'être, et que le temps, dans sa marche, *a détruits pour jamais?* Qui donc, surtout parmi les chrétiens, pourrait *souhaiter de voir renaître les abus* qui peu à peu avaient pénétré la société des deux derniers siècles, et qui l'ont conduite au naufrage où elle a péri (2)? » Et un autre jour, à propos de la Révolution :

Ni l'ambition, ni le crime, ni l'emportement des passions, ni même la fausseté des doctrines ne suffisent à expliquer un mouvement qui a rempli tout un siècle, ébranlé toutes les nations de l'Europe; qui, après cent ans écoulés, les tient encore en suspens, et qui s'est si puissamment emparé des générations nouvelles, que ceux-là même qui veulent lutter contre lui sont condamnés sans cesse à se

(1) *Ma vocation sociale*, p. 202 211.
(2) *Discours*, t. II, p. 288, 289.

dépouiller, comme d'une tunique de Nessus, des principes qu'ils en ont reçus, et qui ont pénétré leur sang. Non, il y a autre chose dans la Révolution. *Si elle a pu naître, c'est qu'il y avait dans la vieille société une corruption qui appelait nécessairement une réforme profonde.* Il faut le dire bien haut, c'est notre force, et *ce doit être notre honneur de ne pas nous attarder dans les regrets stériles*, mais de nous présenter au peuple qui nous entend du dehors, et que nous voulons entraîner, *non comme les hommes de la décadence et du passé, mais comme les hommes du réveil et de l'avenir* (1).

On ne saurait mieux dire ; et des déclarations de ce genre, que l'on pourrait multiplier, et qui représentent la vraie pensée d'Albert de Mun, auraient dû désarmer des adversaires sincères ou perspicaces. Mais quoi! il avait parlé de « contre-Révolution! » « Contre-Révolution » devint le « tarte à la crème » de la majorité parlementaire. Le grand orateur catholique a été la victime d'un vocable trop flamboyant.

Pareillement, et il ne s'en cachait pas, il était royaliste. Mais il avait, nous l'avons vu, commencé par l'être avec quelque tiédeur, et il ne devait pas l'être toujours. Quand, en 1892, dans son encyclique du 20 février aux catholiques français, Léon XIII leur prescrivit en termes pressans d'accepter le gouvernement établi, Albert de Mun s'empressa de déférer à ce sage conseil; il sacrifia résolument ses opinions, ses préférences personnelles : il le fit avec beaucoup de dignité et de délicatesse, sachant bien « tout ce que portent avec eux de difficultés et de peines les temps de transition, » mais il le fit « sans arrière-pensée (2). » Comme l'on pouvait s'y attendre, les républicains ne lui surent pas le moindre gré d'un « ralliement, » que lui reprochèrent les royalistes. Les hommes sont ainsi faits : ils n'admettent pas que l'on change, s'ils ont intérêt à vous accabler sous le poids d'idées que vous ne partagez plus! Et pourtant, même à l'époque où les convictions monarchiques d'Albert de Mun demeuraient entières, il n'était pas malaisé de voir qu'elles n'étaient pas inébranlables, qu'elles n'avaient point toute la solidité de ses convictions religieuses et de ses convictions sociales. En 1881, dans un discours royaliste, il disait déjà : « Je sais très bien, et tous les catholiques savent avec moi que, si la soumission à la loi divine est la condition essentielle qui s'impose à tous les gouverne-

(1) *Discours*, tome I, p. 498-499.
(2) *Discours et écrits divers*, t. V, p. 181.

mens humains, Jésus-Christ n'a pas cependant dicté aux nations chrétiennes la forme de leur constitution politique, et *que c'est là une question libre au-dessus de laquelle l'Église demeure immuable dans sa constitution divine* (1). » Et plus tard, en 1883, à propos des discussions relatives aux princes des anciennes familles régnantes : « *Ah! si vous aviez fait*, s'écriait-il, *une République assez large, assez grande pour que tout le monde y pût trouver une place*, pour que tous les intérêts y fussent sauvegardés, tous les droits garantis; si vous aviez travaillé sans relâche à faire de bonnes lois, à adopter de grandes mesures pour améliorer le sort des enfans du peuple ; si vous aviez offert le spectacle d'un parti fort, bien uni, gouvernant avec suite et capable d'autorité, vous auriez pu peut-être, je ne dis pas ébranler nos convictions, ni décourager nos espérances, mais rendre nos efforts plus stériles... » Et quelques années plus tard, en 1886, dans des circonstances analogues, il faisait un pas de plus : « Oui, c'était là, déclarait-il, une ambition qui pouvait vous tenter. Les circonstances vous avaient admirablement servis; vous pouviez rêver de donner à ce pays tant de prospérité à l'intérieur et tant de prestige à l'extérieur, que *le patriotisme séduit se courbât devant votre œuvre : alors, les partis étaient vaincus, ils n'avaient plus de raison d'être, et la défaite des opinions eût trouvé sa consolation dans la grandeur de la patrie* (2). »

Il n'est pas nécessaire de presser beaucoup ces paroles pour y deviner à la fois un regret et un rêve, — le rêve généreux d'une France plus unie, d'un régime plus libéral et plus hospitalier. Au fond, Albert de Mun était fait pour cette République large, accueillante et respectueuse du passé dont il n'a cessé, une fois « rallié, » de souhaiter et de préparer l'avènement ; il l'eût honorée par son talent, par son éloquence, par son ardeur d'action positive ; il lui eût rendu les plus signalés services ; il n'aurait pas eu ce rôle un peu ingrat, et tout négatif, et dont il a certainement souffert, d'être le plus brillant orateur de l'opposition parlementaire.

(1) *Discours*, t. II, p. 400-401.

(2) *Discours*, t. III, p. 24 et 418. — En 1913, à propos de l'élection de M. Poincaré à la présidence de la République, Albert de Mun reprenait ces nobles paroles et les adressait au nouveau Président (*L'Heure décisive*, p. 123, 124). — Cf. encore, *Discours*, tome I, p. 525-527, le très beau développement sur ce qu'aurait pu être 1789.

Il s'en faut d'ailleurs que ce rôle ait été aussi stérile qu'il a dû le croire quelquefois, aux heures de découragement que, comme tout le monde, il a pu connaître. Il a rarement agi, il est vrai, sur l'esprit, — ou tout au moins sur les votes, — de ses collègues de la majorité. Mais la Chambre n'est pas toute la France, et ses protestations, ses appels à l'équité, à la tolérance, ont eu, comme toutes les paroles sincères, le retentissement lointain qu'elles méritaient. Si ses contemporains sont trop souvent restés sourds à sa voix, il s'est fait entendre, par la presse et par le livre, des jeunes générations qui, impatientes du joug que d'étroits préjugés faisaient peser sur elles, aspiraient à voir régner dans la vie publique cet esprit nouveau dont on leur avait tant parlé, et auquel on obéissait si peu. Les jeunes gens de la guerre lui doivent une partie de leurs dispositions morales. Il n'a pas eu la plus mauvaise part.

III

Il y a pourtant toute une partie de son œuvre dont il put, de son vivant même, non seulement entrevoir, mais recueillir les résultats positifs : c'est celle qui relève de son activité sociale. Dans cet ordre d'idées, son peu de goût pour la Révolution l'a fort bien servi. Il faut bien le reconnaître en effet. Si, même en matière sociale, l'action révolutionnaire est loin d'être tout entière mauvaise et non avenue, la Révolution a eu cependant le très grand tort, sous prétexte d' « affranchir » « l'homme et le citoyen, » de le laisser sans défense tantôt contre ses propres instincts, et tantôt contre les instincts d'autrui. La liberté est un bien beau mot, — en théorie ; mais si, en fait, elle est tout simplement la liberté de mourir de faim ou la liberté d'imposer un salaire de famine, est-elle vraiment chose si respectable ? Or c'est bien en ces termes que la question se pose : toute l'histoire économique du XIXe siècle est là pour en témoigner. Libérer l'individu de toute contrainte sociale, c'est donner imprudemment une prime à l'égoïsme, c'est supprimer ce qui est un frein pour la force, une protection pour la faiblesse ; c'est encourager l'une à la dureté et l'autre à la révolte. Et cela, d'autant plus infailliblement qu'en faisant la guerre au christianisme, on a ruiné, ou tout au moins affaibli dans les âmes la seule puissance peut-être qui fût capable de les adoucir.

Voilà ce que de très bonne heure, à la lumière de sa foi religieuse et des enseignemens de la Commune, Albert de Mun a vu admirablement. A une époque où l'on ne se préoccupait guère, surtout dans les milieux politiques, de la question sociale, déjà posée partout, il en a compris toute l'urgente gravité. Et pour la résoudre dans un esprit de stricte justice et de haute charité, il a conçu et préconisé deux moyens essentiels : l'association catholique et la législation sociale.

Convaincu « qu'il ne saurait exister de paix sociale réelle en dehors du christianisme (1), » il a vu dans les cercles catholiques d'ouvriers, qui ont été, disait-il un jour, « la grande affaire de sa vie (2), » la meilleure manière de préparer cette paix sociale, objet de ses lointains efforts. Dans une page qu'il écrivait en 1876, au moment où il allait entrer à la Chambre, il formulait ainsi le programme et l'esprit de l'œuvre :

Opposer à la Déclaration des Droits de l'homme, qui a servi de base à la Révolution, la proclamation des Droits de Dieu qui doit être le fondement de la Contre-Révolution, et dont l'ignorance ou l'oubli est la véritable cause du mal qui conduit la société moderne à sa ruine; rechercher, dans une obéissance absolue aux principes de l'Église catholique et de l'infaillible enseignement du Souverain Pontife, toutes les conséquences qui découlent naturellement, dans l'ordre social, du plein exercice de ce droit de Dieu sur les sociétés; propager par un public et infatigable apostolat la doctrine ainsi établie; former des hommes déterminés à l'adopter comme règle de leur vie publique aussi bien que de leur vie privée, et à en montrer l'application dans l'Œuvre elle-même par le dévouement de la classe dirigeante à la classe populaire; travailler sans relâche à faire pénétrer dans les mœurs ces principes et ces doctrines, et à créer une force organisée capable de les faire triompher, afin qu'ils puissent trouver leur expression dans les lois et dans les institutions de la nation : tels doivent être l'esprit et le but de notre Association, pour qu'elle réponde au programme qu'elle s'est elle-même tracé dès son origine, quand elle a, par l'*Appel aux hommes de bonne volonté*, du 25 décembre 1871, hautement déclaré la guerre à la Révolution (3).

En relisant cette déclaration trente-deux ans plus tard,

(1) *Discours*, t. IV, p. 53.
(2) *Discours*, t. II, p. 284.
(3) *Ma vocation sociale*, p. 285.

Albert de Mun pouvait se rendre ce témoignage qu'elle « exprimait l'effort de toute sa vie » et qu'il « y était demeuré fidèle depuis trente-sept ans. »

La fondation des cercles catholiques d'ouvriers répondait à une double intention : une intention religieuse et morale, et une intention sociale.

En groupant des ouvriers chrétiens, en les mêlant à des représentans d'autres classes, on se proposait d'abord de les arracher aux dangers de la rue et du cabaret, de leur fournir des compagnies agréables et des distractions saines, et, en même temps, de leur permettre d'acquérir une culture religieuse plus variée et plus profonde; on rêvait en un mot d'en faire des chrétiens énergiques et instruits.

D'autre part, on souhaitait que ces mêmes ouvriers fussent amenés à débattre entre eux, — et avec leurs patrons, — leurs intérêts professionnels, à rédiger en quelque sorte d'un commun accord le code de leurs droits et de leurs devoirs respectifs. Et comme, en ces matières qui soulèvent inévitablement les plus hautes et les plus délicates questions morales, certains principes généraux sont nécessaires, on estimait que de la théologie catholique exactement connue et scrupuleusement méditée, il se dégage un corps de doctrine qui peut aider à résoudre les divers problèmes posés par le régime actuel du travail. Ce corps de doctrine, il s'agissait de l'élaborer, puis de le divulguer, et enfin de le faire passer dans la pratique. Une revue mensuelle, *l'Association catholique*, fondée en 1876, eut pour objet de rassembler et, au besoin, de provoquer les recherches individuelles, les études générales et particulières. De multiples conférences, des congrès, des réunions internationales, — à Fribourg d'abord, en attendant les *Semaines sociales*, — favorisaient les échanges de vues et la propagande doctrinale. Peu à peu, un ensemble de théories se constituait; dans les milieux catholiques actifs et intelligens un nouvel état d'esprit se répandait; et même les milieux populaires qui n'étaient point spécialement chrétiens commençaient à soupçonner que l'Église n'était pas la grande force de « réaction » qu'on leur avait si souvent représentée.

Tout ce mouvement de pensée et d'action dont Albert de Mun n'était assurément pas l'unique, mais dont il restait le principal et le plus éloquent ouvrier, devait aboutir, grâce à

l'initiative hardie d'un grand et généreux Pape, à un acte officiel dont on ne saurait s'exagérer l'importance historique, à cette Encyclique *Rerum novarum* qui a été, au moment de sa publication, et qui demeure, après un quart de siècle écoulé, la charte du « catholicisme social (1). » Si l'on veut connaître l'esprit et les tendances, et les articles essentiels du programme dont Albert de Mun s'est fait l'infatigable apôtre, c'est à ce document révélateur qu'il faut avant tout recourir.

« Les hommes des classes inférieures, déclarait l'Encyclique, sont pour la plupart dans une situation d'infortune et de misère imméritée. » Cette situation est la conséquence de l'individualisme révolutionnaire : « le dernier siècle a détruit, sans rien leur substituer, les anciennes corporations, qui étaient pour eux une protection. » La justice sociale exige donc que cet état de choses soit modifié, qu'un remède soit apporté aux maux déchaînés par la concurrence sans contrôle et sans frein, et qu'à cette poussière d'individus dont se composent les sociétés modernes on substitue des organismes sociaux normalement constitués et sagement équilibrés. Il n'est pas juste, — et donc il n'est pas chrétien, — que la grande majorité des travailleurs ait à peine de quoi vivre, tandis qu' « une fraction, maîtresse absolue de l'industrie et du commerce, détourne le cours des richesses et en fait affluer vers elle toutes les sources. » Les travailleurs ont non seulement le droit, mais le devoir de fonder des associations professionnelles, qui seront non pas de simples

(1) Voyez sur tout ceci le beau livre de Léon Grégoire (M. Georges Goyau) sur *le Pape, les Catholiques et la Question sociale*, Perrin, 3e édition, 1899. — Cf. dans les *Discours* d'Albert de Mun, t. I, p. 592-593, la superbe page, si vivante et si émue, où le grand orateur évoque le souvenir de Léon XIII recevant au Vatican, dans la salle ducale, une députation des ouvriers de France, et les assurant de la protection de l'Église : « Le Pape parut, entouré de sa cour, dans sa soutane blanche, un peu voûté, mais se redressant bientôt avec majesté, pâle, presque diaphane, frappant comme une apparition ; il se fit un silence profond, et l'instant d'après troublé seulement par le bruit de ma propre voix, lisant avec l'émotion que vous devinez l'adresse où nous présentions au Pape la députation des travailleurs de France, pour lui demander de prendre en main leur cause et la défense de leurs intérêts ; puis Léon XIII se leva, et, debout sur les degrés du trône, le regard brillant, la physionomie comme inspirée, le bras dessinant, avec une étonnante énergie, des gestes superbement expressifs, il prononça en français, avec un peu d'accent, mais d'un ton parfaitement distinct, ce discours que vous avez publié, où, revendiquant pour l'Église catholique le titre glorieux de protectrice des ouvriers, il définissait avec une incomparable hauteur le rôle et le devoir des gouvernemens, des maîtres et des ouvriers dans le grand débat qui agite le monde du travail. »

(2) *Discours*, tome V, p. 270-271.

sociétés de secours mutuels, mais des organes de défense et de revendication. Comme l'a dit Albert de Mun dans son discours de Saint-Étienne, en 1892, il s'agit « de déterminer, dans chaque profession industrielle ou agricole, le taux du juste salaire, de garantir des indemnités aux victimes d'accidens, de maladies ou de chômages, de créer une caisse de retraite pour la vieillesse, de prévenir les conflits par l'établissement des conseils permanens d'arbitrage, d'organiser corporativement l'assistance contre la misère, enfin de constituer entre les mains des travailleurs une certaine propriété collective à côté de la propriété individuelle, et sans lui porter atteinte. »

Comme l'on pouvait s'y attendre, les adversaires politiques d'Albert de Mun crièrent au socialisme. « Eh non! disait Léon XIII, ce n'est pas du socialisme, c'est du christianisme. » Il se souvenait du temps où, simple évêque de Pérouse, il dénonçait déjà avec vigueur, au nom de l'idéal chrétien, les « inhumanités » du régime économique issu de cette Révolution, dont Émile Montégut, ici même, dans un article célèbre, proclamait « la banqueroute, » et que Renan, de son côté, qualifiait d' « expérience avortée. » « Elle ne laisse debout, écrivait ce dernier, qu'un géant, l'État, et des milliers de nains... Elle crée une nation où la richesse seule a du prix... Son code de lois semble avoir été fait pour un citoyen idéal, naissant enfant trouvé et mourant célibataire. » Un tel accord d'esprits si différens suffirait à prouver qu'en matière sociale tout au moins, l'œuvre révolutionnaire est extrêmement discutable, et qu'il y a lieu de la rectifier.

Pour cela, il ne pouvait suffire de répandre les études et les idées de réforme sociale, de multiplier même les cercles ou associations. Une action de ce genre était certes excellente, mais elle risquait d'être éternellement platonique, ou tout au moins de ne produire tous ses résultats qu'à trop longue échéance. L'antique adage : *Quid leges sine moribus?* peut se retourner, et dans l'ordre économique ou social, la contre-partie n'en est pas moins juste : *Quid mores sine legibus?* Qu'est-ce qu'une association à laquelle la loi ne reconnaît pas certains privilèges? Et même, — car c'est ainsi que la question parfois se pose, — qu'est-ce qu'une association dont la loi n'admet pas l'existence? S'il est bon de réformer les mœurs et les idées, c'est la législation surtout qu'il faut pratiquement atteindre. Par

la logique même de son apostolat, Albert de Mun devait entrer au Palais-Bourbon.

L'œuvre proprement sociale à laquelle il y travailla pendant près de quarante ans, si elle a parfois encore été compromise par les préjugés politiques qu'il rencontrait autour de lui, et qu'il ne ménageait pas toujours, n'en reste pas moins considérable et originale. On peut dire que, dans l'ensemble des bonnes lois sociales de la troisième République, il a eu une large part de collaboration et d'initiative. Même quand on n'acceptait pas sur-le-champ ses idées ou ses propositions, elles faisaient leur chemin dans les esprits et provoquaient, à la longue, d'excellentes mesures (1). Par la générosité et la hardiesse de son attitude, il piquait au jeu ceux qui se seraient volontiers laissé enlizer dans les ornières d'une politique de partisans, mais qui, d'autre part, eussent été honteux de se laisser « dépasser » par un collègue « conservateur. » Et s'il n'a pas obtenu tout ce qu'il voulait, tout ce qu'il avait raison de souhaiter, il n'est pas niable que, sans lui, d'heureuses « réalisations » sociales ne se fussent point opérées.

Car il ne s'est point contenté, à mesure que l'ordre du jour de la Chambre ou les événemens extérieurs posaient diverses questions qui lui tenaient au cœur, de prononcer des discours, de formuler les solutions qui lui paraissaient les plus équitables; il provoquait des discussions et des recherches, déposait des projets de loi, prenait des initiatives. Dès 1884, par exemple, dans une interpellation sur la politique économique du gouvernement, il portait le premier à la tribune l'idée d'une législation internationale du travail; il rappelait à ce sujet les inutiles ouvertures faites par la Suisse en 1881 ; et il s'écriait : « Je voudrais que la France se donnât la gloire de les reprendre, il y a là une mission capable de tenter, d'enflammer son cœur et son génie. Elle a porté, dans l'histoire des siècles, un renom de générosité et de chevalerie dont le souvenir est cher à tous ses enfans, quelle que soit la manière dont ils envisagent son passé. Depuis ses origines, son nom s'est lié avec celui des petits et des faibles... Messieurs, les circonstances ont changé,

(1) Voyez *Discours*, t. VII (p. 354-355, 370), la page où Albert de Mun revendique justement pour ses amis et pour lui, l'honneur d'avoir « préparé et conçu » toutes les parties viables et utiles de l'œuvre sociale de M. Millerand. Et cf. *Combats d'hier et d'aujourd'hui*, t. II, p. 281-282.

mais la cause est restée la même; il y a toujours des petits et des faibles. *Je supplie la patrie française de rester fidèle à ses traditions* (1)... » Ce noble langage ne fut pas écouté. Or, qu'arriva-t-il? Au commencement de 1889, le gouvernement suisse invita tous les gouvernemens européens à prendre part à une conférence qui aurait pour objet d'arrêter les bases d'une législation internationale du travail dans les fabriques. La France accepta cette fois de s'y faire représenter. Mais Guillaume II confisqua la proposition du gouvernement fédéral, et la conférence eut lieu non pas à Berne, mais à Berlin. Si l'on avait suivi l'inspiration d'Albert de Mun, la conférence aurait eu lieu à Paris; elle eût, vraisemblablement, abouti à des résultats pratiques; et la France et la Suisse n'auraient pas, une fois de plus, travaillé pour le roi de Prusse (2).

Et ce n'est pas la seule idée sage et féconde qu'Albert de Mun ait lancée et dont il ait poursuivi l'exécution. Dès l'ouverture de la session de 1889, il déposait une série de propositions de lois relatives à la réglementation du travail industriel, à la protection de la petite propriété rurale par la constitution facultative d'un petit domaine insaisissable, et à diverses autres questions économiques et sociales. De plus, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, il intervenait activement dans toutes les discussions législatives concernant la situation des travailleurs. Il appuyait, quels qu'en fussent les auteurs, les projets de loi qui lui paraissaient réaliser fût-ce le plus mince progrès social; par ses observations, par ses amendemens, il s'efforçait d'améliorer ou de corriger des lois imparfaites; et il n'y réussissait pas toujours; mais quelquefois pourtant, il parvenait à faire adopter son avis. Lois sur les syndicats professionnels, sur la responsabilité des accidens dont les ouvriers sont victimes dans leur travail, sur l'organisation des caisses de secours et de retraite des ouvriers mineurs, sur le travail des enfans, des filles mineures et des femmes dans les établissemens industriels, discussions sur le minimum de salaire, sur l'arbitrage

(1) *Discours*, t. III, p. 123-124.

(2) Vous verrez que l'Empereur allemand saura bien invoquer ce « précédent, » quand, pour sauver sa dynastie condamnée par le président Wilson, il feindra de vouloir « démocratiser » son Empire. Ne vient-il pas, dans la réponse de son chancelier, M. Michaelis, à la note pontificale, arguer de ses platoniques déclarations pacifiques d'autrefois, pour essayer d'établir qu'il n'a pas voulu la guerre actuelle?

entre patrons et ouvriers, que sais-je encore ! Il n'est aucune de ces lois, aucune de ces discussions qui n'ait provoqué des interventions, des discours, de suggestives observations d'Albert de Mun. Pour mieux servir la cause à laquelle il s'était voué, il s'était peu à peu transformé en statisticien, en sociologue, en économiste; il avait peu à peu, dans ces difficiles problèmes, acquis une expérience, une compétence, une autorité, auxquelles ses adversaires politiques eux-mêmes rendaient hommage. Quand, vers la fin de sa vie, il jetait un regard en arrière, il aurait pu se vanter d'avoir mis la main à toutes les réformes, à toutes les mesures législatives qui, depuis quarante ans, ont progressivement amélioré la condition des travailleurs français.

Sa foi et son patriotisme étaient également intéressés à cette œuvre d'apostolat social. Aller au peuple, prendre en main ses intérêts matériels et moraux tout ensemble, soulager et comprendre ses misères, satisfaire sa soif de justice, c'était là pour lui presque le devoir chrétien par excellence ; il ne concevait pas le christianisme sans ses applications pratiques, et peu d'hommes ont plus profondément médité et pris plus constamment pour devise le *Misereor super turbam*. Et, d'autre part, il souhaitait passionnément que son pays donnât au monde le grand exemple de la pacification sociale : il voulait une France plus unie, parce qu'il voulait une France plus forte, plus respectée et plus chrétienne. Un jour, à la Chambre, dans une de ces trop rares séances où, à propos d'une loi sur le travail des enfans et des femmes, il eut la joie émue de se trouver d'accord avec des radicaux et des socialistes, il laissa là-dessus échapper toute sa pensée (1) :

Pour moi, disait-il, je n'apporte dans ces débats ni la science d'un économiste, ni l'expérience d'un homme du métier; je n'y entre, vous me permettrez de le dire, — votre bienveillance m'a habitué à penser tout haut devant vous, — je n'y entre que pour accomplir ce que je regarde comme mon devoir de chrétien... J'y entre parce que *j'entends au fond de mon âme comme un appel incessant, comme une voix pressante, qui m'oblige à tourner vers les déshérités de la vie toutes les leçons, tous les principes, toutes les espérances de ma foi.*

Souvent, bien souvent, j'ai pensé, — oh ! je sais bien que vous

(1) *Discours*, tome IV, p. 80-81.

allez sourire, — j'ai pensé qu'au fond des revendications de la foule et dans ce rêve de justice qui hante, comme la poursuite d'un idéal, l'esprit des travailleurs, *il y avait une inconsciente aspiration vers le christianisme oublié. (Mouvemens divers.)*

Et, chrétien, je salue comme des jours heureux ceux où de tels sentimens nous rapprochent, parce qu'ils préparent, dans ma conviction, le seul terrain où nos discordes puissent s'apaiser. Ils sont rares, messieurs, ils sont trop rares les jours où nous pouvons un moment oublier nos luttes politiques, pour unir dans une même pensée nos cœurs et nos votes. Quand il s'agit de la patrie, quand le nom de la France est en jeu avec son honneur et sa dignité, personne n'hésite alors ; et chacun sort d'ici fortifié par le sentiment du devoir accompli, par la satisfaction d'un patriotisme supérieur à tous les partis. *(Vifs applaudissemens.)*

Messieurs, c'est quelque chose de semblable qu'une grande loi sociale ; *c'est aussi la patrie qui est en cause*, c'est quelque chose où s'agitent la vie, la sécurité de ses enfans, l'honneur, le nom, les destinées, la grandeur de leurs foyers, la dignité de leurs familles.

Je vous conjure, messieurs, de vous unir sur ce terrain, en face du peuple qui vous attend et vous écoute.

Je me garderai bien de commenter cette superbe page, d'une si simple et si émouvante éloquence. Elle peint l'homme et elle éclaire son œuvre. Deux années auparavant, à Liége, au congrès des œuvres sociales, après un vibrant discours qu'avait prononcé Albert de Mun, dans l'émotion générale, un auditeur enthousiasmé se leva pour remercier et féliciter l'orateur : « Il est, s'écriait-il, le cœur noble qui sait se dévouer, il est le chevalier et, je le répète, le Pierre l'Ermite des temps modernes. » Il nous plaît aujourd'hui, plus que jamais, de rappeler ce mot d'un évêque de diocèse allemand sur ce grand Français.

VICTOR GIRAUD.

(A suivre.)

MOBILES DE GUERRE

ET

BUTS DE PAIX

> Les questions pratiques ne peuvent être résolues qu'à l'aide de moyens pratiques et ce n'est pas avec des phrases qu'on peut obtenir ce résultat.
>
> (Appel du président Wilson à la Russie, juin 1917.)

« Il semblait, à entendre les sectateurs des dogmes nouveaux, que la démocratie conduirait les peuples à la fraternité et que le système des nationalités fonderait la paix universelle. La démocratie, loin d'adoucir les mœurs, les a rendues plus rudes; elle a développé l'égoïsme et non l'abnégation dans les cœurs. Le système des nationalités a déjà provoqué et provoquera plus de guerres que ne l'ont fait autrefois les querelles religieuses et que ne le font de nos jours les ambitions des rois. Les convoitises des nations sont plus âpres, leurs triomphes sont plus hautains, leurs mépris sont plus insultans que ceux des princes; ils soulèvent aussi des ressentimens plus amers et plus durables. L'homme n'est plus atteint dans un principe abstrait, l'État ou la royauté, il est atteint dans son sang et dans sa race; les passions qui n'agitaient autrefois que quelques individus gagnent la masse du peuple, et elles deviennent d'autant plus terribles que les esprits dont elles s'emparent sont plus bornés. » C'est en ces termes, singulièrement sagaces et prophétiques,

qu'en 1875, dans la conclusion de sa *Guerre Franco-Allemande*, — celle de 1870-1871, — Albert Sorel jugeait les conflagrations modernes, après avoir opposé aux promptes réconciliations entre belligérans qui suivirent les campagnes de Crimée, d'Italie et de Sadowa, les irrémédiables rancœurs léguées par le traité de Francfort.

Un seul trait manque à ce tableau vivant : ni les événemens auxquels avait été mêlé Sorel, ni sa vaste érudition historique et littéraire ne lui avaient permis d'entrevoir le caractère essentiel que n'allaient pas tarder à revêtir, et qu'ont revêtu en effet, les luttes de peuple à peuple. On se battait autrefois pour des querelles de préséance ou de prestige, des règlemens de succession ou de frontières stratégiques ; plus récemment, pour des idées, ou religieuses ou politiques. On combat aujourd'hui pour la vie matérielle elle-même, pour les moyens de se l'assurer aussi certaine et aussi large que possible. Dans le temps précis où, vers la fin du siècle dernier, l'internationalisme scientifique, juridique ou socialiste accaparait la plupart des penseurs et des meneurs de l'opinion publique de l'univers entier, se développait partout aussi un système de concurrence économique qui faisait des ouvriers et des cultivateurs de chaque État les ennemis latens et irréconciliables de leurs rivaux des États voisins. Mais, tandis qu'on leur enseignait complaisamment à devenir « consciens » de leurs droits, on s'appliquait à les entretenir dans la somnolente inconscience, non pas seulement de leurs devoirs, mais surtout de leurs besoins réels.

La guerre présente est survenue. Elle s'est prolongée au delà de toutes les prévisions ; elle a accumulé les deuils et les ruines; son cancer rongeur a successivement gagné toutes les parties du monde. Et, pourtant, l'on ne saurait dire que tous les yeux soient encore dessillés. Le trop célèbre socialiste Scheidemann, dans le *Vorwaerts* du 7 avril 1916, a eu beau proclamer que les ouvriers allemands devaient souhaiter la victoire du Kaiser pour éviter la ruine de l'industrie germanique et, partant, leur propre misère, peu de personnes ont discerné, bien moins encore ont osé professer, que cette victoire déterminerait précisément les mêmes désastres chez les peuples de l'Entente.

Telle est cependant la stricte vérité. Depuis tantôt vingt ans, les préoccupations d'expansion économique n'ont pas cessé de

dominer, et dominent encore à cette heure, les conceptions politiques de l'Allemagne. A cet égard, les socialistes d'outre-Rhin, fussent-ils minoritaires, ne se distinguent que par des nuances imperceptibles des pangermanistes les plus outrés et des gouvernans les plus mielleux de Berlin. Les alliés doivent opposer aux prétentions et aux appétits de l'ennemi un programme, une volonté et des moyens adéquats, s'ils ne veulent compromettre leur destin sans recours.

I

Les avertissemens n'ont pas manqué de la part de l'Allemagne. « De nos jours, disait en 1897 le docteur Michaëlis, aujourd'hui chancelier de l'Empire, alors simple lecteur à l'école de droit de Tokio, de nos jours, ce n'est que sur le terrain économique que se fait la guerre, et notre développement économique est enrayé par l'Anglais. » Plus catégorique, et plus menaçant aussi, était le prince de Bülow, quand, le 15 novembre 1906, parlant comme chancelier au Reichstag, il proclamait que, contrairement à l'opinion communément répandue, l'expansion commerciale de l'Allemagne était susceptible d'amener les plus grands conflits et d'engendrer la guerre, voire d'entraîner le monde dans une conflagration générale. C'est en 1913, enfin, qu'un économiste teuton (1) écrivait : « La guerre prochaine aura pour but le remaniement économique du monde : la bataille la plus grave par ses conséquences sera celle qui, postérieurement à la cessation des hostilités, se livrera autour du tapis vert pour la conclusion de nouveaux traités de commerce. »

On pourrait multiplier indéfiniment ces témoignages. Ceux-là sont suffisans. Mais, de notre côté, en Angleterre comme en France, ou bien on ignorait ces coups de canon de semonce, ou bien on se refusait à y voir autre chose que des manifestations d'opinions individuelles, tout au plus des accès de bluff pangermaniste.

La foi était si grande alors, et si aveugle, dans le progrès rapide et indéfini de l'humanité, dans la propagation bienfaisante des idées pacifistes, dans l'efficacité souveraine des

(1) Cité par J. Reynaud, *Avenir du Marché viticole*, Beaune, 1916.

liens commerciaux et financiers qui se nouaient et se resserraient chaque jour entre les diverses nations, qu'on négligeait les faits les plus patens, ceux-là surtout dont l'observation attentive eût démontré aux plus récalcitrans l'inéluctable fatalité qui conduisait l'Allemagne, et par elle l'univers, à la guerre, et à la guerre la plus formidable et la plus impitoyable qui se soit jamais vue.

Dans sa récente plaquette, *Pourquoi nous nous battons*, M. Ernest Lavisse a tracé d'un burin saisissant la transformation radicale et le prodigieux essor économique de l'Allemagne en ces dernières années : d'agricole qu'elle était pour les quatre cinquièmes de sa population, et ce, avec un appétit se satisfaisant mal d'un sol pauvre, elle est devenue puissance industrielle, grâce aux énormes richesses charbonnières et métalliques de son sous-sol. Ses progrès, sous ce rapport, déjà rapides de 1870 à 1895, sont devenus « vertigineux » dans les quatre lustres qui ont précédé la guerre : c'est dans ce court intervalle en effet que sa production annuelle de houille a passé de 79 à 177 millions de tonnes, celle de fonte de 5 400 000 à 17 617 000, son commerce général extérieur de huit milliards de francs à 24 milliards et demi. Et comme, malgré l'accroissement de sa population, elle était hors d'état d'absorber la totalité de cette énorme quantité de richesses, force lui était, pour soutenir son train industriel, de chercher des déversoirs à son trop-plein (1).

Elle les chercha d'abord aux colonies, du côté des rares territoires sans maître que les États qui l'avaient précédée dans l'arène historique avaient laissés disponibles. Ce fut M. de Bismarck lui-même, malgré sa répulsion avérée pour les entreprises lointaines et à trop vaste envergure, qui inaugura la méthode nouvelle, mais il ne le fit qu'avec prudence et circonspection : de 1884 à 1890, il se borna à suivre les initiatives des particuliers plutôt qu'à les précéder, et il profita des rivalités qui divisaient alors la France et l'Angleterre, pour se concerter tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre, et prendre pied, de-ci, de-là, en Afrique ou en Océanie.

Il ne subsistait guère que des bribes de territoires à recueillir par ces voies, et les indigènes en étaient vraiment par trop

(1) Pour plus de détails, voir *La Prospérité nationale de l'Allemagne de 1888 à 1913*, par le docteur Karl Helfferich, Paris, 1917.

misérables pour fournir à l'Allemagne une clientèle en rapport avec ses besoins les plus pressans. Les dirigeans de Berlin s'en avisèrent vers la fin extrême du XIXe siècle. C'est alors que l'on vit Guillaume II, avec la hâte fébrile qui le caractérise, s'installer à Kiao-Tchéou en 1897, accomplir en 1898 son sensationnel voyage d'Orient, puis, au début de ce siècle, celui de Tanger; s'installer et s'étendre au Togo, au Cameroun, dans le sud-ouest et l'est de l'Afrique; poursuivre enfin avec ténacité l'accaparement par la finance allemande du chemin de fer de Bagdad. « Notre avenir est sur mer, » avait-il vaticiné, lorsqu'il voulait obtenir de son pays un gros effort pour augmenter la marine de guerre et la flotte marchande dont il disposait. De fait, il ne limitait pas ses ambitions pour l'avenir du commerce allemand aux seules entreprises maritimes et coloniales : il entendait s'assurer des réserves de terres propres à fournir plus tard à l'Allemagne les matières premières qu'elle est obligée d'acheter à l'étranger; il aspirait aussi à inonder de la surproduction allemande les *hinterlands* aussi bien que les ports, les pays anciens tout autant que les nouveaux.

Cette politique d'invasion pacifique, par émigrans, par capitaux, par marchandises, finit cependant par alarmer ceux-là même qui avaient le plus de répugnance à croire au péril imminent, ceux qui faisaient confiance au libre jeu de la concurrence pour éviter les cataclysmes industriels, ceux aussi qui persistaient à ne voir en tout cela qu'une manifestation du modèle déjà catalogué et connu des rivalités économiques entre nations de l'ancien style et de la vieille école.

Alors, mais un peu tard, commença de s'ébaucher un mouvement de résistance contre la pénétration allemande en tous lieux et en tous pays : arrangemens franco-anglais au sujet du Maroc, anglo-russe à propos de la Perse, qui aboutirent à l'Entente cordiale, puis à la Triple Entente; relèvement des droits de douanes en France, commencement d'agitation protectionniste en Angleterre; conclusion d'une convention anglo-canadienne sur la base toute nouvelle d'une préférence douanière réciproque, etc. « Encerclement! » clama presque aussitôt l'Allemagne. Non pas assurément, mais érection très lente, très fragmentaire, très incertaine de quelques frêles barrages contre l'épandage dans toutes les directions de cette « formi-

dable crue de travail et de richesse (1) » qui venait d'Allemagne; efforts encore timides pour limiter par les seuls moyens d'usage classique les effets de cette force inouïe d'expansion qui portait les Huns à ruiner méthodiquement leurs émules pour s'ouvrir des marchés et se procurer des terres de peuplement.

A la veille de la présente guerre, l'Allemagne voyait le monde se ressaisir peu à peu et préparer des défenses variées contre ses visées et ses menées envahissantes. Elle s'était déjà aperçue, aux environs de 1906-1907, qu'il avait suffi d'une crise commerciale aux États-Unis pour arrêter l'immigration de la main-d'œuvre européenne et mettre du même coup aux bords de la faillite ses plus grandes compagnies de navigation. Elle prit peur que, l'un après l'autre, chacun des grands États se fermât plus ou moins à son commerce d'exportation; qu'un grand nombre de ses industries ne se vissent obligées de se restreindre, sinon de s'arrêter complètement. Elle appréhenda que son édifice financier tout entier n'en fût ébranlé, que ses masses ouvrières, déjà fort inquiètes de voir, depuis dix années, le prix des denrées alimentaires s'élever deux fois plus vite que le taux des salaires, ne fussent jetées par là dans la gêne et peut-être dans la révolution. Elle se décida donc à conquérir par la force ce que l'on semblait désormais résolu à refuser à ses menaces brutales et à ses captieuses négociations. Elle se résolut à la guerre.

« Ce sont, a dit à Stockholm en juin 1917 un socialiste majoritaire particulièrement bien en cour à Berlin, le docteur David, ce sont des causes économiques profondes qui ont créé, avant la guerre, la tension belliqueuse dans les esprits. La concurrence impérialiste pour la jouissance des matières premières venant des colonies, la lutte pour les marchés et le placement des capitaux se sont particulièrement envenimées depuis que l'Angleterre s'est alliée avec la France et la Russie pour encercler l'Allemagne et empêcher le développement économique de ce dernier pays en l'isolant politiquement. »

Et, s'il était besoin d'un fait officiel pour confirmer cette appréciation si juste des choses, qu'on se rappelle et qu'on n'oublie jamais que jusqu'à la toute dernière minute, le gouver-

(1) Lavisse, *loc. cit.*

nement allemand a espéré acheter la neutralité de la Grande-Bretagne, en s'engageant à garantir l'intégrité de notre territoire continental, mais en se réservant de disposer à son gré des colonies françaises, — après quoi le reste, c'est-à-dire la France métropolitaine, eût constitué le menu tout indiqué d'un prochain repas du Minotaure (1).

II

Le conflit est maintenant déchaîné, mettant l'Europe entière au régime du fer, du feu et du sang. Comment se déroule-t-il au seul point de vue qui nous occupe ici, celui du jeu des facteurs économiques? Quelles espérances fait-il naître chez l'ennemi momentanément triomphant? Un bref retour en arrière est nécessaire pour bien comprendre la suite et la portée des faits qui se sont déroulés depuis le 1er août 1914.

On a vu plus haut ce qu'est devenue, surtout depuis le début de ce siècle, la merveilleuse prospérité de l'industrie et du commerce germaniques. Toutes les branches de la science et de l'activité humaine y ont assurément contribué, mais, plus que toutes autres, celle qui est aux temps présens la clef de voûte de toute puissance économique, parce qu'elle fournit à la fois à celui qui la détient et des matériaux de construction et des chemins de fer, et des matières pour fabriquer des outils de manufacture ou des machines agricoles et du fret lourd pour les navires, et des tôles pour aménager des bateaux et les armes utiles tant sur terre que sur mer, à savoir : l'industrie minière et métallurgique. « Le charbon, a dit le Mémoire adressé au chancelier impérial par les six grandes associations économiques allemandes le 20 mai 1915, le charbon est un des moyens d'influence politique les plus décisifs : les États neutres industriels, —*(témoin la Suisse et la Hollande)*, — sont obligés d'obéir à celui des belligérans qui peut leur assurer leur provision de combustible. » Or, la force que possède de ce chef l'Allemagne lui provient surtout de ses victoires dans ses guerres antérieures contre la France.

J'ai montré ailleurs et n'y reviens que pour mémoire (2)

(1) Voir Ch. Schefer, *La Politique coloniale allemande et le conflit européen*, *Revue des sciences politiques*, 15 avril 1915.

(2) « La Guerre économique de demain, » conférence faite le 19 octobre 1916.

que, dans notre très vieille Europe, la nature n'a réuni les deux élémens aujourd'hui nécessaires à la production du fer et de ses dérivés, — minerai et houille, — que dans le seul bassin lorrain (Thionville et Briey), complété par celui de la Sarre; que le charbon produit par ce dernier ne suffit même plus aujourd'hui à transformer les abondantes réserves de minerai renfermées dans celui-là, et qu'il y faut encore les houilles de la Prusse rhénane, chacune de ces deux matières premières devant être transportée vers l'autre et leur fusion s'opérant soit dans notre Lorraine, soit en Prusse rhénane ou en Westphalie; qu'avec la paix de Bâle de 1795, la France détenait la totalité de la Lorraine et de la Sarre; que les traités de Vienne de 1815 lui ont fait perdre la moitié du charbon de la Sarre, celui de Francfort en 1871 le surplus de ce combustible et la moitié du minerai lorrain; qu'enfin, si la « carte de guerre » de 1914 devenait par malheur la carte de la paix finale, la France ne conserverait plus rien de cet instrument de règne.

Est-ce le hasard du mouvement des armées, ou un plan d'origine exclusivement stratégique, qui a conduit l'état-major allemand à occuper, puis à « organiser, » après la triste Belgique et nos départemens du Nord, la partie demeurée française du bassin minier lorrain, la région de Briey? Sont-ce des besoins militaires qui déterminent le même état-major à détruire de fond en comble les mines et manufactures des départemens qu'il a déjà évacués, à déménager méthodiquement par avance les outillages des fabriques qu'il devra tôt ou tard nous restituer? Non pas, assurément : conception économique que tout cela; volonté réfléchie d'affaiblir industriellement l'ennemi pendant et après la guerre, parce que, dit cyniquement le même manifeste cité plus haut, « on ne pourra plus trouver aucune protection dans des traités qu'au moment opportun, on (qui, on?) foulera de nouveau aux pieds; » parce que l'occupation de ces régions laborieuses entre toutes de la France a privé celle-ci tout d'un coup de plus des trois quarts de ses moyens métallurgiques et l'eût livrée sans défense possible au progrès de l'invasion barbare, si elle n'était parvenue, grâce à l'aléatoire et

sous les auspices de la Ligue française. Consulter surtout sur ce sujet les importantes publications de MM. Engerand, de Launay, Driault et Schefer, Maurice Alfassa, etc.

coûteuse liberté des mers, à trouver en Angleterre et aux États-Unis les produits indispensables à son armement; parce qu'enfin l'Allemagne qui, avant la guerre, tirait déjà de son sol et de ses usines un peu moins de la moitié de la production métallurgique totale de l'Europe, passe aussitôt aux deux tiers de celle-ci en disposant ainsi des parts revenant tant à la Belgique qu'au Nord-Est français et acquiert une incontestable prédominance sur le marché du fer et de l'acier.

Conception d'avenir, d'ailleurs, aussi bien que satisfaction d'un besoin présent. Ce que l'on a, on veut le garder définitivement. Tout le monde le sait et le dit pour la Belgique qui, au regard des Allemands, n'est que la pointe de l'épée anglaise enfoncée dans leur flanc commercial. On le dit, le sait ou le croit moins pour le Nord-Est français, quoique le même et précieux Mémoire, qui mériterait de devenir une sorte de catéchisme à l'usage des Français de tous âges, ait formellement déclaré : « Tous les moyens de puissance économique existant sur ces territoires, y compris la propriété moyenne et la grande propriété, passeront en des mains allemandes; » à quoi il ajoute négligemment et comme une chose allant de soi, que « la France indemnisera les propriétaires et les recueillera. »

Voilà au moins qui éclaire d'une lumière suffisamment crue le véritable caractère de la mission que le « bon vieux Dieu allemand » a assignée sur cette terre au peuple qu'il a élu pour remplir ici-bas ses volontés omnipotentes d'organisation de l'univers. Voilà qui montre aux moins prévenus combien l'idéalisme germanique s'accommode avec les soucis temporels les plus terre à terre.

Mais, diront nos intellectuels, nos doctrinaires et nos mystiques de toutes écoles, socialistes naturellement compris, il n'y a là qu'*ægri somnia* de pangermanistes exaltés, visions de capitalistes en quête de spéculations nouvelles, mégalomanie de militaristes qui ont trop longtemps attendu la « guerre fraîche et joyeuse » et ne voient plus de bornes à leurs ébats vainqueurs... Ce serait méconnaître étrangement l'âme allemande et se ménager d'amères déceptions que de s'illusionner à ce point : ce que veulent les chefs, les troupes le désirent avec autant d'ardeur. Tout de même que jadis, le plus audacieux métaphysicien des universités allemandes savait, à l'heure voulue, quitter sa chaire pour devenir aussitôt le plus disci-

pliné des officiers de réserve, en même temps que le plus rude à ses subordonnés; tout de même, les démocrates allemands, à peine descendus dans la lice ensanglantée, se transforment magiquement en fermes suppôts du capitalisme national. Au vrai, le socialisme, tel qu'on le conçoit habituellement en France, est pour eux simple article d'exportation, mais, à aucun degré, remède pour l'usage interne.

Voyez plutôt. On a parlé, — et on en parlera jusqu'à solution intégrale, — de restituer l'Alsace-Lorraine à sa patrie d'élection. Non pas! s'écrie bien vite, en août 1916, l'organe socialiste de Mulhouse, la *Volkszeitung :* « L'Allemagne ne le peut pas, à cause des ressources de la province d'Empire en minerai et en potasse. » Puis, à la même époque, le comité des syndicats ouvriers se réunit solennellement pour délibérer sur les « buts de guerre; » il réclame « comme condition primordiale de la sécurité allemande, la création d'une forte position difficilement attaquable, sur le continent,... le développement nécessaire de la situation et de l'influence allemande outre-mer. » Et, tout ce fatras restant assez nuageux, un socialiste majoritaire, le camarade Leimpeters, précise deux mois plus tard dans la *Glocke* : « La pétition de paix répandue par les dissidens du groupe Haase-Ledebour pourrait faire croire que les socialistes allemands sont des adversaires résolus de toute annexion. Rien n'est plus faux. J'ai l'occasion de causer tous les jours avec des camarades du parti et « presque tous sans exception » sont annexionnistes : les plus ardens partisans de Liebknecht eux-mêmes ne veulent rendre ni la Belgique, ni aucun des territoires que nous occupons. Si les annexions dépendaient des membres de notre parti, on en trouverait 90 pour 100 pour les approuver. Tous ceux qui reviennent du front voteront pour, sans s'inquiéter si une telle décision serait conforme aux « principes » ou au marxisme. »

C'en est assez, assurément, pour justifier ce jugement catégorique rendu en juin 1917 par l'organe zimmerwaldien de Zurich, le *Volksrecht :* « La bourgeoisie allemande unanime, — si l'on fait abstraction de certains cercles pacifistes sans aucune influence politique, — est impérialiste et annexionniste jusqu'aux rangs des socialistes majoritaires. »

III

Le temps passe, cependant : ni 1915 ni 1916, ni l'écrasement de la Serbie après celui de la Belgique, ni la retraite russe de Pologne, ni la défaite de la Roumanie n'ont amené la paix victorieuse dont l'Allemagne, fatiguée de son grand effort, commence à ressentir un impérieux besoin. Qui pis est, de nouveaux alliés viennent successivement se ranger aux côtés de l'Entente, parmi lesquels la grande république de l'Amérique du Nord qui a fini par se sentir menacée dans ses traditions de liberté et d'honneur, aussi bien que dans son propre avenir économique, par l'humeur encombrante de l'Allemagne. Qu'à cela ne tienne : celle-ci s'empresse à dissimuler sa hideur trop connue sous un masque nouveau. La paix « sans annexions et sans indemnités » apparaît aussitôt à Pétrograd, puis à Stockholm, à Rome enfin. Que se cache-t-il effectivement sous ce vocable dénué de sens propre? et comment l'interprètent ses principaux propagateurs? Chronologie et exégèse doivent être ici minutieuses, si l'on veut saisir l'enchaînement des faits et des idées, ainsi que leur sens véritable.

L'évolution a commencé au lendemain de l'échec des offres insidieuses de paix formulées en décembre 1916 par les Empires centraux et dédaigneusement écartées par l'Entente, ainsi que par le président Wilson. Quiconque a pénétré l'âme allemande sait qu'elle présente un curieux mélange ou, plus exactement, une alternance synchronique de *Grubheit* et de *Gemüthlichkeit*, de grossièreté et de sentimentalité, de brutalité et de sensiblerie. Frédéric II n'a jamais pratiqué que la première de ces deux manières, tout en jouant avec nos philosophes; Mme de Staël n'a vu et ne nous a montré que la seconde. Les diverses manifestations qui viennent d'être relatées relevaient exclusivement de la *Grubheit*; avec le nouvel an de l'année courante, nous avons vu reparaître la *Gemüthlichkeit*.

« La guerre mondiale..., a dit alors l'onctueuse *Reichspost* de Berlin, est le fruit mûri par un système économique qui, au lieu d'avoir l'humanité pour idéal, ne s'est occupé que de gains à réaliser, qui a produit pour produire, qui n'a recherché que des marchés. Quand l'offre a dépassé la demande, la querelle naquit parmi les hommes et la concurrence a amené la

guerre. Aussi longtemps que la pensée chrétienne restera lettre morte, aussi longtemps que les esprits ne se préoccuperont que de la matière, glorifiant par des hommes morts et des provinces dévastées la beauté des emprunts de guerre, il n'y aura pas de paix durable. » Ce langage est assurément noble. Il n'eut cependant pas d'écho dans le monde : on restait sceptique, parce que les événemens récens rappelaient à chacun que ni le christianisme, ni la Renaissance, ni l'Encyclopédie, ni la science, ni l'économie politique n'ont réussi à supprimer, pas même à tempérer les instincts de duplicité, de rapine et de férocité que Tacite a proclamé être les caractéristiques des peuplades d'outre-Rhin.

On essaya donc d'un autre procédé : la révolution russe ayant paru déterminer une fissure dans le bloc de l'Entente, on s'appliqua à élargir la fente. Pour cette besogne de salut public, on fit choix du socialiste suisse Robert Grimm, qui, détail piquant, se trouvait être le coreligionnaire de l'austère *Volksrecht* dont on a lu plus haut les sévères appréciations sur les tendances annexionnistes du socialisme allemand. Et ce pur zimmerwaldien reçut mandat de son compatriote helvétique, M. le conseiller fédéral Hoffmann, d'offrir aux Russes une paix séparée avec l'Allemagne, paix qui aurait pour conséquence « le rétablissement de rapports économiques et commerciaux étroits, un appui financier de l'Allemagne à la Russie pour sa restauration sans aucune intervention dans les affaires intérieures, » et, afin de ne pas fermer la porte à toute combinaison permettant aux Hohenzollern d'étendre leur puissance, « un accord amiable (?) sur la Pologne, la Lithuanie, la Courlande, et le retour à la Russie de ses territoires occupés, en remplacement des régions autrichiennes envahies. »

On le voit clairement : la préoccupation économique, la volonté de s'assurer des marchés est toujours au premier plan. Mais les Russes, qui sont de grands naïfs et des mystiques invétérés, n'y voient pas malice : les menées de Robert Grimm, la propagande maximaliste de l'anarchiste Lénine, l'horreur pour les traditions « impérialistes » du tsarisme déterminent les révolutionnaires de Pétrograd à donner comme programme aux assises que le socialisme international se propose de tenir à Stockholm pour fonder les bases de la paix future, cette formule simple : « Ni annexions, ni indemnités. »

Formule simple, il est vrai, mais concise jusqu'à l'équivoque, désintéressée jusqu'à la sottise, trompeuse donc à tous égards : on ne le voit que trop par l'interprétation qu'en ont tirée les socialistes allemands, tant majoritaires que minoritaires, dans leurs réponses officielles au questionnaire dressé par les promoteurs hollando-scandinaves de la conférence de Stockholm.

Les majoritaires d'abord, puisque aussi bien, étant les plus nombreux, ils sont les plus qualifiés à représenter l'opinion dominante chez leurs camarades en socialisme international : « Nous sommes, affirment-ils, opposés à toute saisie de territoire par la violence, » mais ils ajoutent, — et ce sont comme par hasard les conditions qui ont permis à l'Allemagne de 1871 de nous arracher l'Alsace-Lorraine avec droit d'option des autochtones : — « En cas de changemens de frontières consécutifs à un arrangement, la population en cause doit, si elle le désire, demeurer attachée à l'ancien État dont elle faisait partie, être pourvue de moyens légaux et économiques pour émigrer et décliner l'annexion. » Puis, comme il n'est pas certain que le sort des armes permette en fin de cause assez de ces changemens de frontières « consécutifs à un arrangement, » ni surtout d'assez avantageux, les majoritaires entonnent ensuite l'hymne à la libre expansion économique, qui va devenir le *leitmotiv* de toute la musique pacifiste d'outre-Rhin : « Aucune guerre commerciale ne devrait être déclarée après la présente guerre. Les échanges commerciaux devraient être absolument libres; la protection, les tarifs et autres obstacles devront être complètement supprimés. »

Pour les minoritaires, — ils ne sont qu'une poignée, il est vrai, — on doit reconnaître qu'ils sont moins annexionnistes que leurs émules de la majorité, plus partisans que ceux-ci de la restauration d'une Belgique intégrale, plus enclins à chercher, à tout le moins dans un plébiscite, une solution au problème de l'Alsace-Lorraine. Mais, quand il s'agit de l'avenir économique du monde, MM. Haase et Ledebour ne se distinguent plus de MM. Scheidemann, Sudekum, Legien et consorts : « Nous exigeons la liberté la plus complète du trafic et du commerce internationaux, de même que nous exigeons que le droit d'émigrer et d'immigrer, en vue de développer les forces productives du monde et d'améliorer le rapprochement et les

relations des peuples, soit exercé avec une liberté sans limite. Nous repoussons la conception de l'isolement économique et même de toute lutte économique des États entre eux. »

Enfin, pour couronner et consacrer cette campagne de mots et d'écrits, le Reichstag allemand, dans sa mémorable séance du 19 juillet 1917, d'où les illusionnistes ont espéré voir sortir quelque caricature du parlementarisme, mais d'où n'est sorti en effet que... M. Michaëlis, le Reichstag a voté par 214 voix de gauche et du centre catholique, contre 110 conservateurs et nationaux-libéraux, une résolution où, pour éviter les engagemens trop étroits, toutes les questions sont habilement mêlées et résolues du même coup, mais où perce la même inquiétude qui agite désormais les Allemands de toutes classes et de tous partis : « L'assemblée poursuit une paix à l'amiable, aboutissant à la réconciliation durable des peuples. Les actes de violence politiques, économiques et financiers sont incompatibles avec une pareille paix. Le Reichstag repousse également tous les plans tendant à un boycottage et à des interdictions économiques après la guerre. Seule une paix économique, avec la liberté des mers, après la cessation des hostilités, permettra aux peuples de vivre ensemble dans des relations économiques durables. »

IV

Si nombreuses et si longues qu'elles aient été, ces citations étaient indispensables pour ne point forcer ni trahir la pensée de l'ennemi, et pour dévoiler la réalité dans toute sa nudité. Elles se résument dans ces quelques lignes de la *Gazette de Francfort* de l'été dernier : « Les deux tiers du monde ont pris les armes contre l'Allemagne. Dans ces conditions, toute paix qui nous rendra le *statu quo* territorial, l'indépendance *et la liberté de développement* sera une paix honorable pour l'Allemagne. » Et c'est cette paix que le Vatican a faite sienne dans sa note d'août, si bien qu'à mesure que se déroule la crise et qu'on se rapproche du dénouement, nous en revenons précisément à notre point de départ : la question essentielle, la question primordiale, qui se débat avec le sang de nos enfans, c'est celle de l'avenir économique de l'Allemagne et, partant, de l'univers.

Que serait la paix qu'on nous propose par des intermédiaires et avec des modalités variées? Tout uniment le vasselage économique des États, le servage personnel des individus à l'égard de l'Allemagne. Les pratiques antérieures du gouvernement impérial l'ont montré s'acheminant délibérément dans cette voie; ses publicistes les plus qualifiés le révèlent résolu à reprendre *per fas et nefas* sa course vers l'hégémonie commerciale, dès que les circonstances le lui permettront.

Sans doute, la perspective de cette pleine liberté d'expansion revendiquée par l'Allemagne, pour elle-même et pour les autres peuples, est de nature à séduire certains de nos économistes, ainsi que quelques intérêts particuliers qui se couvrent volontiers de principes abstraits; mais, comme le disait le célèbre Bastiat, il faut à la fois considérer « ce que l'on voit et ce que l'on ne voit pas » ou ce que l'on voit mal, pour comprendre ce qu'est exactement la liberté économique à la mode allemande.

Deux exemples topiques suffiront à déterminer celle-ci : l'article 11 du traité de Francfort et la méthode commerciale généralement dénommée *dumping*.

Chacun sait, ou à peu près, quel est cet article 11; ses origines et ses conséquences sont moins connues. Il a stipulé, pour aussi longtemps que devait durer le traité lui-même, c'est-à-dire à perpétuité, que la France et l'Allemagne promettaient réciproquement à leur commerce le traitement de la nation la plus favorisée parmi les cinq ou six puissances, grandes ou petites, qui les environnent; si bien que la France ne pouvait faire aucune concession douanière à la Grande-Bretagne par exemple, ni l'Allemagne à l'Autriche-Hongrie ou à la Suisse, sans que l'autre partie contractante en bénéficiât de plein droit. Ce que l'on sait moins communément, c'est que l'initiateur de ce texte était la France elle-même, qui craignait alors et que l'Allemagne cherchât à fermer l'accès de son marché tant à nos vins qu'à nos produits de luxe, et que M. de Bismarck nous imposât la reprise des tarifs en usage avant la guerre de 1870 avec le Zollverein et ne nous privât ainsi d'une ressource fiscale utile pour protéger nos industries nationales, affaiblies par les hostilités, ou pour nous procurer les recettes destinées à rétablir notre budget déséquilibré.

Le système se défendait fort bien à l'époque où il fut ins-

tauré, mais sa perpétuité le condamnait à produire de néfastes conséquences dans une matière où tout change périodiquement, où le vrai lui-même n'est pas durable, où les valeurs sont relatives et fuyantes. Lorsque, en 1892, puis en 1910, nous voulûmes nous défendre contre l'industrie d'abord naissante, puis rapidement grandissante de l'Allemagne, il nous fallut compromettre, sinon rompre, nos bons rapports commerciaux avec nos meilleurs cliens et nos plus fidèles amis politiques. Quand, de son côté, l'Allemagne, dans un intérêt de prévoyante diplomatie, songea à accorder quelques faveurs à certains de ses voisins et alliés, elle se trouva gênée pour empêcher que la France en profitât. Seulement, plus inventive que nous, elle ne tarda pas à découvrir l'expédient utile : elle définit par de savantes « spécialisations » les produits qu'elle entendait avantager, de telle manière que leurs analogues français ne pussent pas leur être assimilés ; ainsi notamment du bétail suisse, qui, pour entrer en Allemagne au tarif réduit, devait avoir transhumé un certain temps dans la haute montagne.

Si cette ingénieuse argutie permettait à l'empire allemand d'entr'ouvrir sa porte à quelques importations politiques, elle n'agrandissait pas les débouchés qui s'offraient à ses exportations. Pour atteindre ce second objectif, l'Empire recourut à une autre méthode, celle du *dumping*. Cette méthode consiste essentiellement à syndiquer, tantôt par l'action concertée des particuliers, tantôt par celle de la loi, les industries similaires d'un pays, à faire en sorte qu'elles puissent vendre très cher à l'intérieur et qu'une partie du gain ainsi réalisé soit consacrée par elles à vendre au dehors à bas prix, au besoin même à perte, jusqu'à ce que leurs concurrentes soient mises dans l'impossibilité radicale de soutenir la lutte et que le marché étranger, ainsi purgé de rivaux et conquis par l'envahisseur pacifique, supporte tous les relèvemens de prix que celui-ci voudra lui imposer pour se récupérer de ses sacrifices premiers.

On aperçoit aisément toutes les complicités qui peuvent s'employer au succès d'une telle politique : celle des commerçans qui préfèrent travailler à la commission pour placer des articles d'origine quelconque, plutôt que d'exposer des capitaux dans une fabrication nationale toujours plus ou moins risquée ; celle des ménagères, pour lesquelles la recherche du bon marché est

comme une loi de nature, et qui ne savent pas qu'une sage protection, avec le renchérissement qui s'ensuit, est une sorte de prime d'assurance contre les brusques et définitives hausses de prix; celle même des administrations publiques, qui, pour tirer gloire auprès du Parlement d'économies momentanées, ne craignent pas d'exposer à la ruine les usines nationales.

Ne parlons que de celles-ci pour illustrer les merveilleux effets de semblables pratiques. On a vu, avant la guerre, les chemins de fer de l'État français acheter à bas prix des locomotives allemandes, avec la clause qu'ils s'engageaient à ne pas les réexporter outre-Rhin, clause qui soulignait on ne peut mieux les conditions de faveur qui leur avaient été consenties et dont ne devaient, sous aucun prétexte, bénéficier jamais les consommateurs allemands. On a vu encore nos poudreries nationales se pourvoir chez l'ennemi de certains grands vases de grès servant à emmagasiner les acides et qui leur étaient vendus moins du quart de leur prix de revient; puis, l'industrie correspondante française étant morte, et pour cause, les mêmes poudreries obligées, la guerre survenue, d'improviser de toutes pièces sur notre territoire partiellement envahi, la fabrication indispensable de ces vases, et arrivant en définitive au même prix de revient dont l'Allemagne lui abandonnait gracieusement jadis une si large part.

Telles sont les interprétations, tels les usages qui complètent et éclairent la notion de la liberté des échanges, ainsi du moins qu'on la conçoit en Allemagne et qui ne lui laissent que de très lointains rapports avec le *fair play*, ou la lutte loyale, de l'école de Manchester.

Est-on du moins en droit d'espérer que l'Allemagne sortie de la présente guerre soit disposée à renoncer à des procédés qui, dans les années récentes, lui ont procuré, en France, en Angleterre et ailleurs, tant et de si rémunérateurs avantages commerciaux? C'est au contraire à perfectionner son organisation de guerre économique qu'elle se prépare et s'applique déjà pour l'après-guerre militaire. Celui qui nous le dit est un personnage particulièrement qualifié, M. Walter Rathenau, directeur de l'Office impérial des matières premières.

M. Rathenau n'est point un simple fonctionnaire bien stylé par ses maîtres; il est encore, il est surtout un grand industriel, puisqu'il préside la plus puissante société électrique d'Alle-

magne, l'*Allgemeine Elektricitäts Gesellschaft*, ou par abréviation, l'A. E. G. Or, dans une première brochure, parue il y a bientôt un an, M. Rathenau constate que son pays a failli succomber dans la guerre actuelle, faute d'une préparation économique suffisante, et qu'en prévision de nouveaux conflits, on doit consacrer toutes les années de paix future à compléter cette préparation ; il préconise à cet effet la création de vastes entrepôts de matières premières, l'établissement d'un plan de mobilisation industrielle aussi détaillé que le militaire, avec affectation automatique de chaque ingénieur et ouvrier à tel emploi, de chaque usine à telle fabrication déterminée par avance, et, pour diriger le tout, l'institution d'un grand état-major économique sur le plan de celui de l'armée. Puis, cela ne suffisant pas encore à tracer le cadre du grand œuvre de demain, M. Rathenau achève de nous initier dans une seconde brochure, qui est celle-ci du printemps dernier : sa fortune ébranlée par la guerre, ses débouchés appauvris ou restreints, sa main-d'œuvre diminuée, ses matières premières raréfiées, l'Allemagne devra sans tarder se mettre à restaurer ses forces. « Tout homme doit travailler, nul outil ne doit chômer... Il arrivera un moment où il faudra que tout homme sain et vigoureux, incapable d'une production intellectuelle notable (qui en jugera ?) soit contraint de prendre un métier et de contribuer à la production générale. Le pays se consolera facilement d'avoir quelques étudians ou rentiers ou collectionneurs en moins. »

C'est d'ailleurs là, non pas tant l'annonce d'un plan nouveau, que la systématisation d'une œuvre déjà engagée par le gouvernement impérial : la mobilisation civile votée par le Reichstag en décembre 1916. Et lorsque tel socialiste majoritaire se dit grand partisan de l'union douanière de l'Europe centrale, lorsque tel autre publiciste allemand parle de bloquer économiquement la Russie, si elle refuse les « faveurs » que Robert Grimm était chargé de lui offrir, nul ne saurait désormais s'y tromper : avec des armes nouvelles mises dans la main de l'État, gouvernans, patrons et ouvriers cherchent d'un même effort, selon la pittoresque expression d'un journaliste français, Pertinax, la constitution d'un « Saint-Empire industriel, » lequel, à l'instar de son ancêtre politique, aurait, avec ou sans l'investiture du Vatican, la prééminence sur tous les autres

États, le contrôle décisif sur leurs progrès futurs. On verrait aussitôt s'instituer « le plus pesant, le plus odieux, le plus dégradant des servages, » comme l'a judicieusement dit à la Chambre, le 7 juillet, M. Painlevé, qui n'était encore que ministre de la Guerre, et qui ajoutait en termes excellens : « Il n'y aurait plus une heure dans l'avenir où le paysan français sur son champ, où l'ouvrier français dans son atelier ne travailleraient, suivant la vieille expression, pour le roi de Prusse. »

V

Le président Wilson a senti le danger.

Dans le même appel à la nation russe, dont une phrase sert d'épigraphe à ces pages, il s'exprime ainsi :

« Naturellement, le gouvernement impérial allemand et ceux dont il se sert pour ses fins cherchent à obtenir la promesse que la guerre s'achève selon la situation *ante bellum*, mais c'est justement de cette situation qu'est sortie la guerre inique, et grâce à elle que la puissance du gouvernement allemand s'est développée à travers l'Allemagne et que sa domination s'est étendue également à l'extérieur. Cette situation doit être modifiée de façon telle que la guerre hideuse ne se renouvelle pas. »

Et plus loin encore :

« L'heure est arrivée où il faut ou conquérir ou se soumettre. Si les forces de l'autocratie réussissent à nous diviser, elles nous domineront. Si nous demeurons solidement unis, la victoire est certaine, ainsi que la liberté qu'elle nous apportera. Nous pourrons alors nous permettre d'être généreux, mais ne soyons jamais faibles, ni maintenant, ni plus tard, et n'omettons aucune des garanties nécessaires à la justice et à la paix du monde. »

Des garanties, certes, M. Wilson n'a point encore spécifié lesquelles, ou plutôt il n'a parlé qu'en termes généraux d'une « Société des Nations, » dont le nom, sinon les statuts et les sanctions, traîne maintenant un peu partout, voire, si l'on y regarde de près, dans la résolution du Reichstag du 19 juillet et dans la note du Vatican en août. Garanties et sanctions, c'est tout comme. On peut s'assurer que le génie

américain est tel qu'il ne se contentera pas de « phrases » et s'appliquera à nous procurer des « moyens pratiques » d'atteindre notre but sans se laisser affecter par cette sorte d'hypocrite et fuligineuse logomachie qui constitue la réponse impériale au Pape du 20 septembre, et dont les inventeurs prétendent nous ramener par l'émollient du même humanitarisme aux décevantes fumigations par lesquelles les congrès pacifistes, naguère tenus à la Haye, nous ont préparés à l'usage des gaz asphyxians.

Posons tout d'abord un postulat qui nous mènera dans le sens de la conclusion nécessaire. En 1871, la Grande-Bretagne n'a pas deviné qu'une fois la France écrasée, la Manche cesserait, grâce à l'aviation et à la navigation sous-marine, de protéger son splendide isolement insulaire; elle est en train, depuis trois ans, de réparer noblement son erreur d'alors, mais elle commence à peine à sentir ce que lui coûte et lui coûtera encore cette erreur. En 1917, les États-Unis ont compris que, si les Alliés venaient à succomber, l'Atlantique, les progrès de la science aidant, ne les protégerait pas mieux dans l'avenir que la Manche n'a protégé ces temps-ci les Iles Britanniques; ils ont vu encore que, si la carte de guerre de la fin de 1914 se consolidait jamais, l'Allemagne, devenue sans conteste la première puissance métallurgique du monde, s'érigerait bientôt en rivale menaçante pour l'industrie américaine. Ayant vu cela, les États-Unis ont agi. Ils pèsent ou vont peser de tout leur poids, qui n'est pas médiocre, dans la balance du conflit. Eux aussi iront « jusqu'au bout, » parce que la force des choses le veut ainsi, étant donné qu'il s'agit d'une question de vie ou de mort, au sens strict du mot, pour toutes les parties en cause.

Mais, il faut le reconnaître, si triste en soit l'aveu, à cette unanimité de vues économiques nationales qui constitue, à cette heure même, la volonté allemande, ni les Alliés dans leur ensemble, ni chez chacun d'eux en particulier, la totalité de la nation n'a encore raisonné, comme le font les Allemands, les mobiles de la guerre et les buts de la paix. Partout s'est révélé un magnifique instinct patriotique qui a fait se dresser, contre l'agresseur, des peuples tout entiers, mais il semble, à certains symptômes, que la griserie des mots et l'intoxication des idées abstraites risquent d'arrêter cet élan avant qu'il soit parvenu au terme utile de son merveilleux et douloureux effort.

Tandis que les socialistes allemands se groupent autour de leurs gouvernans et des chefs d'industries pour chercher la restauration de leurs forces nationales affaiblies dans une intensification méthodique de toutes les branches de la production humaine, les nôtres, toujours hantés d'assurer une équitable répartition des richesses avant même qu'elles existent, — telle la Confédération générale du Travail le 21 juillet, — en sont encore à proclamer qu'il vaut mieux laisser des mines inexploitées, des réseaux de chemins de fer en déficit énorme, plutôt que d' « aliéner au profit d'intérêts particuliers une partie du domaine public, » ou de compromettre « la solution rationnelle de la crise générale des moyens de transport... qui est de faire faire retour à la nation de toutes les propriétés nationales. »

En Angleterre, les *trade-unions* rejettent, pour garder la vie à bon marché, les droits d'entrée sur les denrées alimentaires, mais demandent à voir les ouvriers protégés dans leur travail contre la concurrence des produits fabriqués dans les pays à salaires avilis ; les armateurs, qui ont cruellement souffert de la guerre sous-marine, sollicitent le rétablissement de l'acte de navigation de Cromwell pour fermer leurs ports à la compétition allemande, et les marins, qui ont perdu près de dix mille des leurs au jeu des torpilles, viennent de décider de ne plus s'embaucher sur des navires impériaux, et de ne plus s'employer à les charger ou à les décharger. Mais les uns et les autres paraissent redouter que trop de restrictions douanières ne viennent tantôt priver la marine britannique de son ancien et lucratif emploi de grand convoyeur international et de roulier des mers.

Ici, c'est un pays où l'agriculture domine, où l'esprit public est resté paysan et individualiste, où l'on ne s'est pas encore avisé que la prospérité nationale est désormais subordonnée à la naissance et au développement de vastes entreprises industrielles, commerciales et maritimes, et qu'elle ne dépend plus des cours pratiqués sur le marché local. Plus loin un autre, de petite ou de moyenne industrie, où l'on s'effraie de la moindre concurrence nouvelle, du plus timide effort vers la concentration ou la coordination des affaires, où l'on a été jusqu'à insinuer qu'un expédient pour la réintégration de telle province dans sa patrie perdue pourrait être de laisser le sous-sol à l'occupant actuel et de n'en restituer que la surface à son ancien maître !

Puis, brochant sur le tout, les lassantes et paralysantes querelles de doctrine qui, parce qu'un principe s'est en un temps déterminé trouvé d'accord avec les faits et les besoins du moment, et le redeviendra peut-être en des circonstances analogues, prétend faire de ce principe une sorte de lit de Procuste dont l'humanité n'aura plus jamais le droit de sortir et où la maintiendront de force les traditionnalistes irréductibles, les paresseux d'esprit et surtout le peuple, innombrable dans les vieilles sociétés, de ceux qui professent l'horreur des soins matériels, l'ignorance des chiffres et le mépris pour tout travail qui n'est pas purement spirituel...

En tout cela, où est l'idée synthétique? où, la volonté dirigeante?

VI

L'une et l'autre sont en germe, mais en germe seulement, dans la conférence économique interalliée de juin 1916. Il est temps que la moisson lève.

On se souvient des événemens qui provoquèrent la réunion de cette conférence : depuis plusieurs mois déjà, Allemands et Austro-Hongrois s'occupaient à préparer la *Mittel Europa*, c'est-à-dire l'union douanière de l'Europe centrale. Cette perspective surprit les gouvernemens de l'Entente au milieu des tâtonnemens empiriques avec lesquels ils s'efforçaient de résoudre, au jour le jour, les problèmes qui se posaient dans le monde, si nouveau et si imprévu pour eux, créé par la guerre. Leurs délégués se rencontrèrent à Paris. De cette délibération sortit une série de résolutions de principes, d'où il résultait qu'une alliance commerciale devait succéder à l'alliance militaire, si l'on voulait parer au péril, désormais évident, de la menace économique : menace plus redoutable peut-être que l'agression armée, parce que moins apparente et plus insidieuse, procédant par infiltration lente, déterminant des empoisonnemens sournois et progressifs qui ne pourraient manquer à la longue de frapper d'ataxie les forces de production de tous les non-Allemands.

On ne fit cependant que jeter les bases principales de l'union. Plusieurs circonstances s'opposaient à ce que l'on fît mieux tout d'abord et que l'ébauche se transformât en dessin achevé.

L'Angleterre avait besoin de remanier tous ses rapports politiques et commerciaux avec ses Dominions et principales colonies : elle s'y occupe assidûment. La France devait commencer par mettre un peu d'ordre dans la dispersion de son industrie et de son négoce, fort mal adaptés aux troubles profonds et durables que la généralisation et la prolongation des hostilités ont apportés dans la production, la consommation et la circulation des richesses : elle s'y emploie en ce temps même, avec la lenteur qu'elle met toujours en ces sortes d'affaires, mais elle le fait pourtant. Enfin, et surtout, l'attitude des États-Unis n'était pas fixée : ils étaient encore neutres, et l'on redoutait de les molester par des arrangemens auxquels ils eussent été étrangers.

Ces obstacles ont disparu ou sont en passe de disparaître. La voie est ouverte : il faut s'y engager avec résolution, en triomphant des multiples difficultés qu'on y rencontrera encore du fait des préjugés, des routines et des intérêts particuliers. L'union des Latins, des Slaves et des Anglo-Saxons ne peut manquer d'être féconde : il existe entre eux, quoique à des degrés divers, plus d'affinités intellectuelles et morales qu'entre aucun d'eux et les hordes militarisées par les chevaliers de l'Ordre teutonique ; combinés ensemble, l'esprit déductif et imaginatif des uns, le mysticisme rêveur des autres, le réalisme opiniâtre et la conscience des troisièmes, les constitueront bien vite facteur, non pas dominateur, mais dominant de la future Société des Nations.

Cette Société, on en peut déjà discerner les traits principaux et les organes essentiels. Elle aura des tribunaux d'arbitrage pour empêcher que les conflits entre nations dégénèrent en luttes armées. Comme tous les tribunaux, ceux-là devront disposer d'une force publique en vue de procurer l'exécution de leurs décisions. Or, l'expérience prouve que, lorsque le gendarme est loin, on ne peut empêcher les assassinats, les incendies et les vols, tout au plus réussit-on parfois à les réprimer après qu'ils ont été accomplis. Il faudra donc tout d'abord multiplier les postes de police, et l'on trouvera à cet égard dans l'histoire des places de « barrière » et de « sûreté » de précieux précédens.

Cela ne sera pas suffisant, puisque la même et combien cruelle expérience a démontré que la neutralité belge, — place

de barrière d'ampleur exceptionnelle, — quoique garantie par toutes les Grandes Puissances, n'a réussi à protéger ni la France ni la Belgique elle-même contre l'assaut brusque des malfaiteurs. On sera donc très logiquement conduit à désarmer ceux-ci, et tout le monde avec eux, par avance. Mais, parvenus à ce point de la nouvelle et durable organisation de l'univers, les futurs congressistes de la paix ne devront pas oublier que Napoléon Ier, qui pourtant s'y connaissait, a échoué dans pareille entreprise après Iéna, et que, tout au contraire de ce qu'il escomptait, la limitation d'effectifs qu'il a imposée à la Prusse fut pour celle-ci l'occasion d'inventer le service à court terme et d'instituer ainsi les inépuisables réserves de soldats, où tous les pays du monde trouvent maintenant à son exemple les moyens de poursuivre la lutte.

On s'avisera donc que, ne pouvant ni ne devant distraire les hommes de leur terre natale, c'est aux armes elles-mêmes qu'il faut s'en prendre, et par conséquent, aux matières qui servent à les fabriquer, ce qui seul donnera à l'univers des garanties de paix, aussi bien militaire qu'économique, — garanties bien plus efficaces à tout le moins que le détrônement des Hohenzollern ou leur mise en conseil judiciaire par les soins d'un Parlement qui a été trop longtemps accoutumé à la servitude pour savoir comment on peut devenir et rester le maître, et qui est en réalité imprégné jusqu'à la moelle des traditions plusieurs fois séculaires des hobereaux.

Mais, diront les esprits chagrins, cette solution n'en est pas une : possédées par un autre, cet autre fût-il quelque État neutre genre Luxembourg, les mêmes matières premières détermineront les mêmes ambitions, la même mégalomanie qu'elles ont fait naître chez leurs présens détenteurs. Sans doute : aussi cette solution n'est-elle point la solution véritable. Et, puisqu'aussi bien M. Wilson nous convie à travailler désormais, non plus pour la gloire ou la prospérité d'un peuple déterminé, mais pour celles de l'humanité tout entière, à laquelle nous devons épargner le retour de pareilles catastrophes, suivons jusqu'au bout ce raisonnement et n'hésitons pas à emprunter à l'internationalisme de toute provenance, juridique, socialiste ou autre, certains élémens de notre construction idéale.

Le socialisme réclame la nationalisation du sous-sol : dans

la circonstance présente, nous allons plus loin que lui, nous demandons l'internationalisation de celui de la Prusse rhénane de manière que les matières qui en seront extraites, sous le contrôle de la Société des Nations, soient employées là et en Wesphalie à fabriquer des outils de paix, non des canons et des obus, des bateaux de commerce, non des navires de guerre. Le droit des gens, de son côté, si ébranlé qu'il ait été dans ses fondemens par la guerre mondiale, nous aidera de ses enseignemens pour l'aménagement de ce contrôle collectif : celui-ci n'est pas autre chose, à tout prendre, quoique avec plus d'extension, que ce qui a été naguère inventé pour surveiller les finances des États banqueroutiers, réserver à tous les ayans droit la circulation sur les grands fleuves, ou réglementer l'exportation du sucre et, par conséquent, sa production.

Hors de là, point de salut ni de sécurité pour l'humanité en détresse. Mais, pour en arriver là, chacun doit se pénétrer, à l'arrière comme au front, de deux notions capitales. En premier lieu, nous combattons pour notre patrimoine matériel autant que pour notre héritage moral, pour notre gagne-pain autant que pour notre liberté politique et civile. D'autre part, quand nous déposerons les armes, sur un globe étrangement bouleversé et singulièrement appauvri, le souci de la vie matérielle l'emportera fatalement, et de beaucoup, sur toutes les autres préoccupations qui ont coutume d'agiter les humains.

Parmi ceux-ci, il en est, de deux catégories différentes, qui se refusent à accueillir ces vérités évidentes : les uns, qui ont une belle âme, mais un esprit court, croient encore à la vertu toute-puissante des idées pures, alors qu'elles ne sont point servies ou qu'elles sont desservies par la force brutale ; les autres ne daignent s'incliner devant les faits que lorsqu'on consent à les leur présenter sous une parure littéraire ou symbolique.

Aux esprits courts, il ne faut point apporter des argumens qu'ils pourraient attribuer à l'esprit et à l'intérêt de parti ; mais on doit leur recommander de méditer sans cesse ces paroles d'un neutre, le député socialiste suisse Oscar Rapin, prononcées en juin dernier à Lausanne :

« Dans les congrès internationaux, les socialistes allemands nous ont endormis et trompés. Ils répétaient : « Unissez-vous, « prolétaires du monde entier, et il n'y aura plus de guerre. »

Et les Latins les ont crus et ont travaillé au désarmement de leurs patries, tandis que les socialistes allemands fourbissaient leurs armes et préparaient dans l'ombre le crime de trahison qu'ils ont perpétré le 4 août 1914.

« Tous les matins, les socialistes du monde entier devraient se répéter : « Souviens-toi des socialistes allemands! »

Quant aux seconds, qu'ils aient toujours présente à leur mémoire celle des légendes des *Niebelungen* qui sert de thème à la *Tétralogie :* la possession de l'or du Rhin, de l'anneau emblématique de la richesse et de la puissance matérielle, divise les dieux contre eux-mêmes, les conduit aux pires infamies, les met aux prises avec les Géans et les Nains, leur fait renier et l'honneur et l'amour, et les mène enfin jusqu'à leur Crépuscule et à l'écroulement du Walhalla. L'ordre n'est rétabli, au ciel et sur la terre, qu'après que l'anneau mystique est revenu aux mains des nymphes jadis préposées à sa garde.

Telle est, en effet, à la considérer avec attention, la querelle pendante entre les peuples; telle, la conclusion que lui assignent, pour une fois d'accord, et le destin et la raison. Il ne s'agit pas d'or à la vérité, mais du charbon et de la métallurgie des provinces prussiennes, dont l'alchimie industrielle moderne s'entend si bien à tirer le métal précieux. Pour les nymphes auxquelles il convient de les confier, la Société des Nations en tiendra merveilleusement le rôle. Alors, mais alors seulement, la paix pourra régner enfin entre les hommes de bonne volonté.

ANDRÉ LEBON.

POÉSIES

I

Il était, au delà des jeunes frénésies,
Un coin inaccessible et noir dans la forêt.
Cette forêt était mon cœur, ce coin secret,
La source où s'en venaient boire mes poésies.

Que si je t'ai jamais aimée, enfant choisie,
Si mon rythme a jadis gémi sur tes bras frais,
Je te cachai cette heure où je me retirais
Pour écouter le flot où nageait l'harmonie.

Je t'adresse aujourd'hui cette confession :
Laissant l'échelle d'or et ses illusions,
Quand s'effeuillait dans l'agrandissement des choses,

A travers les pertuis des dômes de ce bois,
Sur l'eau pure, un couchant fait de bouquets de roses,
C'est Dieu que j'appelais, je m'éloignais de toi.

II

Même quand le pays riait sous les nuages,
Même quand la colline était comme un trumeau,
Même quand j'attendais sous l'arbre d'un hameau
Une enfant buissonnière et qui n'était pas sage.

Même alors le bonheur fuyait, et le ramage
De l'idylle cessait dans la nuit des rameaux.
Mon Dieu ne voulait pas que les lis les plus beaux
Fussent à moi sans que l'abeille y fît ombrage.

Soyez béni, Seigneur, par qui j'ai recherché
L'amour d'un absolu qui manquait au péché.
Les fruits d'or et de sang qui s'offraient à mon âme,

Si je les ai cueillis, je les ai rejetés
Pour boire avidement l'inextinguible flamme,
Qui tombe du Ciel même au milieu de l'Été.

III

Je me souviens de telle fleur, dans un tel bois,
De cet insecte au creux d'un ormeau, d'une chasse
Où je distingue encor le vol d'une bécasse,
D'un verre d'eau que dans une ferme je bois.

Mais j'oublie, à présent que j'avance, une voix
Qui me fut chère, un cœur qui tenait tant de place
Qu'il emplissait le mien, une charmante face
Et des lèvres d'amour qui disaient toi pour moi.

Cette voix et ce cœur, cette face et ces lèvres,
Puissent-ils à leur tour m'avoir bien déserté
Et ne retenir rien de cette double fièvre

Qu'une rose au Printemps, une abeille en Été,
La trace en bondissant que fait dans l'herbe un lièvre :
Ce qui n'est plus cela que nous avons été.

IV

Juste en face, je vois la maison que Vigny
Habitait dans Orthez, et son rideau de lierre.
Durant son temps de servitude militaire
Et de grandeur, vint-il parfois dans mon logis?

Quel destin met son nid à côté de mon nid?
Rien en moi qui ressemble à ce Romain de pierre.
Les feuillages qui font le bruit d'une prière
Protestent dans son parc contre son long déni.

Et pourtant ! N'était-il pareil à tous les hommes?
Le contraire est souvent la chose que nous sommes.
Afin de s'attendrir, il n'a jamais pleuré.

Quant à moi, contemplant le fronton de sa porte,
Triangulaire et net, nu comme un Marboré,
J'aspire au doux sanglot qui me fait l'âme forte.

V

Cigale abasourdissante,
Qui me dictes par tes cris
Ces quelques vers que j'écris
Dans la chaleur écrasante :

Au feu ! Sur l'ocre des sentes
Toute la bruyère a pris
Et la replète perdrix
Cherche de l'eau sous les menthes.

Quelque souffle a condensé
Et, sur le sol, espacé
La sueur de mon visage :

En larmes elle a goutté,
Comme on voit, avant l'orage,
L'averse large d'été.

VI

Dans l'eau glauque l'objet et l'ombre se confondent.
A la surface est immobile mon bouchon.
L'aulne au suant feuillage oppose aux durs rayons
Un écran sous lequel ma quiétude est profonde.

Les peupliers, sur la berge opposée, abondent.
Le mouvant bloc liquide use l'alluvion
Qu'il avait amassée en une autre saison.
C'est trois mètres de fond qu'accuse ici ma sonde.

Mon flotteur, si léger, ne bouge toujours pas.
Puis, à peine, trois fois, il vacille. Et voilà
Qu'obliquement et que lentement il s'enfonce.

Je tire et je ressens la secousse, et ma main
Est celle d'un vainqueur jusqu'à ce qu'à la fin
La truite émerge et rompe le fil sous des ronces.

VII

Un jour bleu de l'Été que nous nous promenions,
Le petit que j'étais et la vieille servante,
Nous vîmes, sur le foin aux vagues reluisantes,
Battre des ailes un énorme papillon.

Et, m'avançant avec mille précautions,
Je posai brusquement sur cette fleur vivante
Mon chapeau, sous lequel je la pris pantelante,
Puis l'emportai dans une boîte à la maison.

Et mon cœur se serra d'indicible tristesse
Quand je montrai l'insecte à mes parens. Qu'était-ce?
Comment le reconnaître? Ah! Il n'était plus tel

Que tout à l'heure... O mes frères en poésie!
Il n'avait plus autour des ailes la prairie
Qui me l'avait fait croire aussi grand que le ciel.

VIII

Comme le patriarche, au milieu de la vie,
Contemple le soleil de l'épaisse moisson,
A ma taille bientôt montent les épis blonds
D'enfans, et les pavots de leurs bouches sourient.

Je me retourne et vois sur la route suivie
Le chasseur que j'étais dans la jeune saison.
J'aimais le baiser âpre et roide du glaçon
Sur ma barbe alors noire et maintenant blanchie.

D'aucuns parlaient, lisant mes vers, de ma douceur.
Il est vrai, je chantais les femmes et les fleurs :
Mais celles-là plus d'une fois se sont méprises.

Je chantais, dis-je, ainsi que chantait mon fusil
Dont les canons se faisaient flûte sous la brise
Qui sifflait et poussait contre moi le grésil.

IX

C'est Dieu que j'invoquais sur ma flûte rustique.
Il est venu par le doux chemin villageois,
Ainsi qu'un laboureur, tout au long d'un pavois
De campanule et d'angélique.

Il est venu par le blé mûr des catholiques.
Les perdrix, les enfans rappelaient à la fois.
Les joubarbes faisaient aux descentes des toits
Des sculptures de basilique.

Sur une banderole, ouvrage d'une sœur,
On lisait tout en or ces divines paroles :
« O mon fils! donne-moi ton cœur! »

Je répondais, voyant cette pauvre bannière
Où l'on avait inscrit tout l'amour du Seigneur :
« Donnez-moi votre cœur, ô Père! »

X

L'enfant prodigue, ami, ne regrette plus rien.
L'amour natal a débordé. Tout est amer
Qui n'est pas lui. Pourceaux! demeurez au désert!
Seul m'a suivi dans mon retour mon pauvre chien.

O quand mes bras se sont ouverts entre les tiens,
O Père! Et quand mon cœur, si dur encore hier,
Sur ton cœur s'est fondu comme un flocon d'hiver!
Lorsqu'il a ruisselé sur ton manteau d'ancien!

O mes frères! venez et faites comme moi.
Laissez votre malheur et connaissez l'émoi
Des parens affligés, accroupis sur le seuil,

Et qui, se redressant à votre revenir,
Voient le soleil tombant changer en or le deuil
Qu'ils avaient pris pour vous qui les faisiez mourir.

XI

Spirituelle, bleue et fraîche matinée,
Sur les murs effrités où darde un laurier-tin!
Cœur semblable à la source au filet argentin!
Ame qu'un desservant obscur a communiée!

O passereaux en or des îles fortunées!
Chantez que le bonheur se trouve sous la main,
Que le Ciel, ici-bas, est un morceau de pain,
Et que nous renonçons à fouiller l'Empyrée.

Porte-lyres! Oiseaux des extrêmes midis,
Que les marins disaient venir du Paradis,
Ne jamais se percher, et n'avoir que des ailes,

Planez en vous plaignant au-dessus du sentier
Où la petite enfant de l'humble métayer
Sans qu'elle ait à monter porte le Ciel en elle.

XII

Jamais ni la bruyère en feu, ni les cigales,
Ni la fièvre qui fait délirer un enfant,
Ni la route sans peupliers au soleil blanc,
Ni la joue amoureuse où la honte s'étale;

Ni le rosier baigné par une aube automnale,
Ni l'azur que l'on boit au puits en frissonnant,
Ni la brise à minuit qui tout à coup surprend
Le dormeur qui rêvait aux collines natales...

Jamais cette chaleur, jamais cette fraîcheur
N'atteignirent le frais ou le chaud de mon cœur
Qui croyait inventer l'amour sur cette terre,

Posséder du Printemps, de l'Été, les primeurs,
Mais reculer toujours l'Automne qui tempère
L'homme qui semble triste et qui sait le bonheur.

FRANCIS JAMMES.

CHEZ LES NEUTRES
DU NORD

II[2]

DE HOLLANDE EN SCANDINAVIE

DE ROTTERDAM A BERGEN

4-16 avril.

De la jetée de Rotterdam au port central de la côte Ouest norvégienne, à Bergen, les paquebots caboteurs hollandais ne mettent guère que deux à trois jours. Ils suivent les eaux territoriales, le chenal neutralisé qui assure, soi-disant, les communications indispensables des pays neutres du Nord entre eux. Rien de plus indiqué, semble-t-il, que de les prendre pour passer de Hollande en Norvège. Rien de plus dangereux, en réalité; parce qu'ils sont soumis, en principe, au droit de visite, et qu'on risque en ce cas la capture. Mieux vaut le grand détour et la pleine mer. Il faut donc repasser la mer du Nord pour atteindre l'Angleterre, chercher en Angleterre le point de la côte d'où partent, à des intervalles très irréguliers, les navires pour la Norvège, et retraverser une troisième fois, plus au Nord, cette mer lourde que Tacite appelait déjà *lentum, grave remigantibus*, pour atteindre enfin le port de Bergen, embossé au

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre.

fond de son fjord. Au total, douze à treize jours de voyage! N'en avons-nous pas mis quinze ou seize pour parvenir de Paris à Rotterdam?

Nous filons, le 4 au soir, par une mer très calme, surveillés sans doute, mais pas trop ostensiblement convoyés. En vingt-quatre heures, nous voilà amarrés en face, au port de Hull. Mais les formalités, déjà pénibles à l'aller, sont devenues terribles au retour. Trois heures et demie suffisent à peine à nous élargir du bateau-prison. Nous bénissons nos passeports diplomatiques, sans lesquels nous serions, comme un de nos compagnons (un journaliste russe), entièrement dénudés, et verrions notre peau chimiquement explorée pour la découverte de ses recels. Enfin, nous voilà de nouveau dans le grand hôtel de Hull, retrouvant les mêmes sourires « alliés, » les mêmes chambres ultra-chères, et les mêmes menus, à la fois diminués de longueur et augmentés de prix.

Le lendemain 6 avril, vendredi saint, par un temps délicieux, nous prenons naïvement la direction de Newcastle, d'où les bateaux sont censés partir pour Bergen. Les trains, en ce jour de fête consacrée, marchent d'une allure de cantique. Haltes longues, comme des reposoirs. Je saisis l'occasion d'une visite à la très intéressante église de Selby, et à la cathédrale de York, rendue encore plus auguste par la parure de ses monumens funéraires et de ses souvenirs guerriers. Les églises d'Angleterre sont monumens nationaux bien plus que les nôtres. On n'y sent pas seulement la religion, on y sent l'histoire du passé, conservée et comprise ; pas seulement la patrie du ciel, mais la patrie de la terre. Le culte de Dieu s'enveloppe du culte de l'Angleterre. On prie là autrement que chez nous...

Enfin nous voici à Newcastle, et déjà nous sourit la grâce écossaise, en tout cas une vivacité très éloignée du flegme londonien. Dans la grande cité grouillante, qui rappelle par beaucoup de points un Lyon sans Fourvières, le sémillant, le gracieux, le pétulant paraissent tout latins : les légions romaines (j'évoquais tout à l'heure Tacite) auraient-elles essaimé là plus qu'ailleurs? Le mouvement ici est perpétuel, et le bruissement de la foule parlante, marchante, les rapides coups d'œil noirs et animes, les éclats de rire même (nous n'avons entendu rire que là, en quatre mois de mission dans quatre pays) rappellent, au sortir des fabriques, les fusées des

filles de notre Provence lorsqu'elles s'essorent des filatures en lutinant les garçons ou en chantant « Magali. » Ce flot bigarré roule devant une morne Victoria de bronze, assise, mesquine, qui porte un diadème d'impératrice... *sur son bonnet.* La sculpture anglaise fut à Newcastle ma seule douleur.

Le samedi saint, le consul de France nous annonçait que les trois derniers bateaux de Newcastle à Bergen ayant été torpillés, et le corsaire allemand ayant annoncé aux rescapés du troisième qu'il attendait le quatrième, on ne partait plus de Newcastle, et qu'il fallait nous informer à Londres. Télégrammes et téléphonages. Le mardi 10 nous sommes à Londres, où nous attendons le signal du départ. Il vient enfin, le jeudi 12. C'est tout au Nord de l'Écosse qu'il faut aller s'embarquer. De nouveau, nous mesurons la longueur de cette échine maigre qu'est l'Angleterre prolongée par l'Écosse, et, après une nuit de vitesse, nous bordons ce cap extrême, ces landes, ces rochers d'un rouge triste d'où part la pesante nappe verdâtre, huileuse, qui nous sépare de Bergen. On se sent, cette fois, en présence d'un autre Nord. Une mélancolie plane.

Cependant le soleil se lève, radieux, mais frais. Ce n'est pas encore le soleil froid de la Scandinavie, mais c'en est le prélude. On s'installe à bord du nouveau vaisseau-fantôme. Des hommes, en quantité. Trois ou quatre femmes, à peine, sur la masse de cette cargaison humaine. Et des valises! Le pont, l'entrepont, les couloirs, sont encombrés de colis aux vastes cachets rouges. Que de cire! que de courriers et de porteurs de courriers! On s'empile, on se coudoie : bientôt on se familiarise avec les objets, puis avec les gens. Car le bateau, pressé d'être chargé, semble moins pressé de partir. Descendre alors, pour se dégourdir sur le quai? *No*, fait le sous-officier préposé à la passerelle. Nous sommes bouclés. On tourne comme bêtes en cage, sur le pont et les gaillards, autour des canots de sauvetage pour lesquels chacun a reçu un numéro; on va reconnaître *son* canot; on caresse le gentil petit canon qui s'emmitoufle de son étui, et les premiers contacts bientôt s'établissent. Un incroyable pêle-mêle d'alliés s'entasse sur le petit navire. Voici des Japonais, un Italien, quelques Roumains, un couple de Norvégiens, quelques Français, des attachés ou envoyés en mission; tout le reste est russe. Et il a là toutes les Russies en raccourci, il y a là surtout la révolution russe, le gouvernement

d'aujourd'hui à la date où j'écris, la Russie de demain dans ses élémens les meilleurs, qui rentrent, rappelés, dans la patrie. Quelle historique rencontre!

C'est ainsi que, sur un bateau immobile, au lendemain de la révolution russe, j'ai pu voir s'agiter les destinées de la nouvelle Russie, dans les paroles des hommes appelés aujourd'hui à la gouverner. Spectacle attachant, et combien émouvant par certaines antithèses! Deux groupes de Russes. Ici une centaine d'hommes, dans l'entrepont : troupeau paisible vêtu de neuf, muet et docile, avec une satisfaction dans le fond des yeux : tous héros anonymes, ceux-là, des blessés russes prisonniers des Allemands, évadés d'Allemagne au prix de mille souffrances, recueillis par la Hollande, guéris et restaurés, puis repris par les bateaux anglais, et, maintenant, ramenés sur leur prière dans la patrie pour la défendre. Car leur seul vœu, c'est de combattre encore, jusqu'à la mort, l'ennemi barbare dont ils ont, quoique blessés, subi les outrages les plus avilissans, et jusqu'à des tortures raffinées. Les larmes nous coulent des yeux au récit de ce qu'ont fait ces simples, ces paysans, ces instinctifs slaves : sans argent, sans nourriture, sans carte, ils ont marché vingt-trois nuits; ils couchaient le jour dans les arbres; et ils se guidaient, comme les anciens pâtres de Chaldée, sur les étoiles. Ainsi, mourans de faim mais vivans d'espérance, ils se sont abattus, un soir, les pieds en sang, aux frontières de la Hollande, dont toutes les barrières se sont abaissées, dont toutes les âmes se sont ouvertes... Et ils étaient là une centaine, représentant en abrégé les quatre mille et quelques cents ainsi sauvés au moment où j'écris. Tels étaient ces humbles.

Et voici l'autre groupe, celui du pont et du « salon, » le nôtre : une cinquantaine d'intellectuels, tous parlant le français, presque tous venant de Paris, tous exilés rapatriés, les uns journalistes, d'autres anciens députés, d'autres évadés de Sibérie, d'autres exilés volontaires, ou réfugiés, enfin un lot de condamnés à mort très gaillards. Des poètes, des romanciers, des orateurs de club, surtout des hommes politiques. Bref, un choix, une sélection d'élémens de révolution. Dans le brouhaha continu de leurs conversations « contradictoires, » on les sent se tâter, s'accorder pour l'action commune. Toutes les nuances doivent se fondre, et les partis s'unir en un parti. Tour à tour ils parlent, non seulement entre eux, mais au groupe des soldats.

Ce ne sont que meetings sur le gaillard d'avant, chaque orateur étant pressé par son public comme le berger par son troupeau. Voici Deitsch, l'ancien socialiste démocrate, le vieil habitué de Sibérie, qui parle en remuant son blanc menton hirsute, et en regardant par-dessus ses lunettes; Tchernof, — depuis, ministre, — qui fourrage dans sa tignasse grise, et clame d'une voix claire, dans une langue qui charrie des images à la manière de Jaurès; Alexinsky, ex-député de l'ancienne Douma. Ceux-là sont les principaux parleurs. Mais combien d'autres « têtes » parmi ceux qui les écoutent avec un sourire d'approbation! Voici Alexantieff, publiciste de marque, avec sa belle figure de Christ oriental et sa mansuétude supérieure; voici Savinkhoff (Ropchine), — hier ministre de la guerre, — esprit net, décidé, rédacteur du *Rietch* et de la *Victoire*, un homme d'action; voici Lebedeff, — ministre actuel de la marine, — lieutenant russe de chasseurs français, blessé et décoré, rieur, lyrique, charmant, plein de poignées de main et d'histoires. Quelles heures que ces heures d'immobilité à bord du petit *Vulture* (ce bateau sera historique en Russie plus tard), et quelle scène que celle qui termina ce samedi soir, 14 avril!

C'était la veille de la Pâque russe. L'après-midi, pour remercier les orateurs qui faisaient leur éducation politique, les soldats avaient chanté en chœur, comme ils savent chanter en Russie, pathétiquement, splendidement. Puis ils avaient dansé les danses populaires, avec cet humour dans les gestes et ce rythme des coups de talon qui sont tout un style, toute une race. Le soir, vers neuf heures, ils chantèrent encore, mais d'autre sorte. Tous debout, tête nue, dans ce port silencieux et sous le ciel criblé d'étoiles, graves, ils jetaient de toute leur âme slave le grand cri d'espoir de la Russie mystique : *Christ est ressuscité!* La voix perçante de Lebedeff pointait dans le registre supérieur, tandis que d'autres voix s'échelonnaient au-dessous jusqu'à la contrebasse. Et tous, du plus humble au plus intellectuel, communiaient dans la même ancestrale émotion. A la fin, l'interrogation : *Est-il vraiment ressuscité?* et la réponse insistante, en chœur : *Oui, oui, il est vraiment ressuscité.* Là-dessus, l'échange des trois baisers rituels, et la foule se sépara, silencieuse. N'était-ce pas la résurrection de la Russie que symbolisait cette scène?...

La nuit, la mer devint houleuse. Vers le petit matin, elle était démontée. C'est alors que, sur un coup de sifflet, nous partîmes à toute vitesse! La journée fut dure. Puis, le lundi 16, à huit heures du matin, une accalmie, et un stoppage. Qu'y a-t-il? Machinalement, on étend la main vers la ceinture de sauvetage. Mais non, c'est le fjord! On se précipite, et, du pont, on voit le large et profond estuaire, des sinuosités grises couronnées de neige, des chalets rouges plantés dans les névés, des barques de pêcheurs vaquant à leurs filets, et, tout là-bas, derrière des îlots bleuâtres, un port découpé, escaladant une conque de montagnes : c'est Bergen.

PREMIER SÉJOUR EN NORVÈGE

16 avril-6 mai.

Dès le débarquement, la Scandinavie nous saisit par son double effet : l'enchantement des yeux, la joie des poumons. Qu'il fait beau regarder, qu'il fait bon respirer! A la gare, nouvelle rencontre : M. Albert Thomas, débarqué quelques vagues plus bas que nous, et qui s'engouffre avec nous et le flot des Russes dans le rapide (tout est relatif) Bergen-Christiania! De huit heures du matin à onze heures du soir, quinze heures de voyage par le plus splendide soleil dans le plus magnifique paysage du monde, le long des fjords, des champs de neige, des cascades, des lacs et des bois de bouleaux! La journée ne fut que beauté d'un bout à l'autre. Et, à l'intérieur du train, le long de tous les couloirs, s'activa l'alliance franco-russe. Présentations, visites à notre ministre, à son état-major, aux attachés « détachés » pour le recevoir; reconnaissances et causeries par groupes. Ainsi se déroule sous nos yeux, ce mardi 17 avril, une nouvelle page d'histoire, détaillée en conversations infinies, d'où se détache ce mot d'un juriste norvégien, M. Roestad, celui qui revient de la Maison-Blanche : « La France est le sel de la terre. » Sur cette belle parole, nous touchons à Christiania. La suite de notre voyage s'annonce avec bonheur.

Nous savions, au reste, que nous arrivions chez des amis. Dès le lendemain, à la table du ministre de France, la grande mission dirigée vers Pétrograd par M. Albert Thomas, et notre petite mission infiniment plus modeste, prenaient ou reprenaient des contacts affectueux avec la sympathie norvégienne.

Celle-ci se témoigne gaillardement, d'une façon naturelle, et comme une chose « qui va sans dire. » Quelques-uns cependant l'ont dite, et très haut. Mon voisin, Johan Bojer, a clamé son admiration pour la France de la plus retentissante façon, après un voyage au front français, d'abord en une conférence *quatre-vingt-douze fois répétée* sur « le soldat de France, » puis dans un livre, — non traduit par malheur, — où il raconte son voyage chez nous. Titre : *A l'ombre du drapeau français.* Je regardais ce petit homme droit, dru, vif, à l'œil d'un bleu résolu, à la moustache militaire, qui avait tout d'un chef, la tenue, le verbe, le geste, sorte de jeune Viking de la littérature du Nord, et je lui disais en riant : « Vous, un romancier du pays d'Ibsen ! allons donc ! vous êtes un capitaine d'alpins français ! » et il me répondait, — comme il avait répondu certain jour à Pontigny, chez Paul Desjardins : « Je ne me suis fait littérateur que parce que je n'ai pu être général sous Napoléon Ier ! » Tout s'explique. Johan Bojer, le premier romancier de la Norvège, est aussi le premier soldat de la France dans les pays scandinaves. Honneur à lui !

Deux heures après, M. Albert Thomas recevait un groupe de notabilités norvégiennes dont notre ministre se faisait l'interprète : il répondait avec une mesure et une cordialité qui gagnaient tous les cœurs, et se dirigeait aussitôt vers son train. Toute la cargaison d'exilés ministrables bondait les wagons, et roulait avec lui vers Pétrograd, car Stockholm n'était encore qu'un buffet de l'étape. Le train va s'ébranler. Les dernières poignées de main s'échangent, non sans émotion. Et voilà Bojer, un instant éclipsé, qui accourt, brandissant une poignée d'œillets magnifiques ; il les jette dans le compartiment d'Albert Thomas, et lance un sonore : « Vive la France ! » Tel fut le cri dont retentit, le 18 avril, à quatre heures, la gare de Christiania.

Quelques instans après, nous étions présentés par M. Chevalley dans la maison qui, aux portes de Christiania, est vraiment le foyer des amitiés et des lettres françaises. Vers le sommet de la presqu'île de Bygdö, dominant le fjord et les vallons boisés, l'hôtel-musée où nous trouvons le plus flatteur accueil évoque les *templa serena* du poète antique. Il fait bon parler de la France dans ce cadre où la transparente lumière du Nord, après avoir caressé les originales tapisseries de Frida

Hansen ou les toiles de Munthe, vient frapper les livres français entr'ouverts sur le guéridon. La grande culture de notre hôtesse, elle-même romancière et dramaturge, se révèle tout de suite par la tournure qu'elle imprime à la conversation.

La France est l'objet de son culte. Toute la famille est si unanime dans ce sentiment, que celui-ci semble être un lien de plus entre ses membres. Et, le lendemain, dans un grand dîner, nous verrons cette chaleur d'admiration pour la France partagée par les convives, dont quelques-uns tiennent au monde le plus officiel. Le ministre de France n'est pas seul de son rang à cette fête. L'évêque luthérien lui fait vis-à-vis; et parmi l'élément féminin se remarquent plusieurs personnes qui touchent de près à l'aimable reine de Norvège. Soirée franco-norvégienne de qualité rare, que couronne l'exécution très remarquable d'une œuvre de Grieg, trop peu connue de nos concerts français, et d'une passion tout à fait bouillonnante et jaillissante. Les musiciens vraiment nationaux ne se comprennent bien que dans leur pays d'origine, et joués par leurs compatriotes. Notre élégance française entoure de ses gazes la musique du Nord, qui est abrupte, — comme le fjord, — même quand elle est sentimentale. Ce soir-là, le voile me fut déchiré.

L'acclimatation morale nous fut donc, en Norvège, aussi prompte et aussi agréable que l'acclimatation physique. Cette limpidité de l'air, cette fraîcheur d'une atmosphère ragaillardissante sous un soleil sans nuages, cet éclat un peu dur, mais énergique d'une nature maintenant toute à la lumière au sortir de son accablant hiver, tout cela fut réconfortant à nos forces, et nous expliqua d'ailleurs la ferme tonicité de l'esprit et de la race norvégienne. Le climat est ici un facteur capital. La lutte contre les élémens, la violence des contrastes de la nature et jusqu'à l'opposition presque blessante de ses couleurs; l'âpreté montagneuse et l'ingratitude du sol primitif; l'aventure de la mer et de la pêche, seule ressource sur la côte déchiquetée; les longs mois de nuit polaire, en attendant l'irradiation compensatrice, offusquante pour nos yeux à nous, des interminables soleils de minuit, tous ces heurts physiques ont façonné le caractère norvégien, l'ont martelé sur leur séculaire enclume. Peu de peuples sont aussi fortement trempés. Aucun ne s'est fait du danger une plus constante habitude. L'attrait de l'in-

connu a conservé sur les descendans des aventuriers historiques une telle puissance que les Norvégiens émigrés égalent en nombre la population demeurée en Norvège. D'où la fierté et même l'orgueil né des combats victorieux sur les forces de la nature; puis, le goût de l'indépendance, presque farouche; une franchise brusque, de marins et d'hommes d'action; peu de sentiment, ou plutôt une sensibilité différente de la nôtre; un intellectualisme limité, d'ailleurs très récent, et en quelque sorte baignant dans la réalité. De la générosité néanmoins, de la bonté même, mais surtout de la netteté, de la décision, et un sens pratique des affaires mêlé à tout, à la politique comme à l'enseignement, à la vie collective comme à la vie individuelle, et nulle n'est plus « individualiste. » Le progrès y est en action, sans théorie comme sans chimère. Et le positif de ces actes enchaînés, de ces résultats vérifiés, n'en mène pas moins, par des échelons solides, jusqu'à un idéal qui n'est pas très éloigné du nôtre. Chose remarquable, c'est par une marche tout à l'opposite de notre marche que la Norvège, démocratique sous un roi, rejoint la France républicaine et se place moralement à ses côtés dans la lutte actuelle. Elle a jalonné ses étapes vers la liberté par l'abolition, d'abord, des titres de noblesse, voilà plus d'un siècle; puis, par une participation croissante du peuple au gouvernement. Pays de suffrage universel, où votent non seulement les hommes, mais les femmes; pays de discipline libre et de revendication personnelle à outrance (se rappeler les héroïnes d'Ibsen et de Björnson), il lui faut un droit, une égalité, inscrits dans les faits tangibles, et non pas proclamés seulement au fronton des monumens publics. Son esprit « réalisateur, » encore plus que réaliste, le pousse à vouloir que les principes s'incarnent en démonstrations vivantes. D'ailleurs ces principes, que la presse et l'opinion arborent unanimement, la Norvège sait bien d'où ils lui viennent, et que ce n'est pas de l'Allemagne. Toutes les pentes de son intelligence, comme toutes les ouvertures de ses fjords, courent vers l'Ouest. Géographiquement et politiquement, elle tourne le dos à la Suède. Depuis qu'elle a pratiqué, il y a douze ans, sa propre opération césarienne, l'enfant de liberté dont elle a accouché grandit avec une énergie sans pareille. Et la guerre mondiale, en la rapprochant encore plus de l'Angleterre qui est sa grande terre de consommation et d'échanges, ne l'a pas moins

rapprochée de la France, plus lointaine économiquement, et plus rare sur sa mer du Nord, mais sentie très prochaine par l'identité des causes débattues, et par le caractère immédiat des résultats espérés.

Notre présence à Christiania a justement coïncidé avec les manifestations d'opinion les plus nettes en faveur de l'Entente. On peut affirmer que la neutralité de la Norvège se borne à une non-belligérance. En fait, tout chez elle est « pro-ententiste, » sauf les actes oscillatoires du gouvernement officiel. Mais ce gouvernement lui-même était alors si vivement pris à partie qu'il ne se soutenait que par sa faiblesse. A ses gestes hésitans, timides devant les torpillages allemands ou les réclamations anglaises, répondaient les affirmations nettes des publicistes, les fermes déclarations des politiques les plus en vue. La grande revue norvégienne, le *Santiden,* consacrait tout son numéro d'avril à l'examen des problèmes posés par la guerre. Le leader du parti radical-socialiste, M. Castberg, ne parlait guère autrement que les jeunes « pro-activistes, » tels que M. Rolf Thomessen, le distingué directeur du *Tidens Tegn,* ou l'orateur aimé de la jeunesse étudiante, M. Worm-Müller. Tous étaient pour une attitude plus digne à l'égard de l'Allemagne, plus habile avec l'Angleterre, plus inclinée vers l'Entente. Castberg, fortement, protestait contre le sophisme de l'Allemagne sur l'origine de la guerre. « L'Entente, écrivait-il, n'en est pas responsable. » Nul n'en doute en Norvège, et cela déjà la différencie beaucoup de la Suède. Castberg ajoutait : « Nos traditions historiques nous dirigent vers les pays de l'Ouest. » Et il montrait que l'Angleterre et la France ont été les plus zélées des nations pour la défense de la liberté du monde, et que « tous les pays libres ont recueilli les fruits de la révolution anglaise et de la révolution française. » Il indiquait que la Norvège devait se préparer à des relations amicales avec la Russie, maintenant que celle-ci se constituait en démocratie. Enfin, il espérait que la paix « ne serait pas celle qui enseignerait que la Force *est* le Droit. » Et il appelait de ses vœux une institution qui garantît la paix « par l'organisation de la justice; » il souhaitait « une fédération de tous les États sanctionnant la paix, et capable de châtier tout pays qui provoquerait la guerre. » Il formait le vœu que l'Allemagne aussi vît clair, qu'elle abolît le militarisme, et que le peuple

allemand fût « maître dans sa maison, » en dépossédant « le *Junkerthum* de son insolente puissance, et en écartant ainsi tout obstacle à une paix juste et durable. » De telles paroles, au moment où se complotait, dans l'ombre, la première manœuvre de Stockholm, méritent d'être enregistrées.

Ainsi, parmi les « neutres du Nord, » la Norvège a une physionomie bien tranchée. C'est elle, des trois pays scandinaves, qui a mis le cap le plus résolument sur l'avenir. Sa jeunesse, sa force, l'acte d'indépendance récent qui lui a si bellement réussi, ont ouvert carrière à ses légitimes ambitions, et aussi, faut-il le dire? à ses appétits. Elle s'attable à la politique mondiale avec une fringale de jeune loup. Elle a d'ailleurs une intelligence profonde du rôle que pourrait jouer le « bloc scandinave,» s'il était constitué comme il faut, c'est-à-dire par l'union des peuples. Elle sent bien que les aspirations de la masse populaire suédoise sont pareilles (pour ne point parler du Danemark si confus) à celles de la masse populaire norvégienne.

Question d'intérêts communs, sentis au début de la guerre, et dont la conscience a amené la Déclaration du 8 août 1914. Question aussi d'équilibre européen, le Nord voulant exercer son contrepoids et ne le pouvant que par une conspiration de tous les membres de la famille scandinave, opposée à la famille germanique. L'esprit séparatiste de la Norvège se double de l'instinct de parenté, et du besoin d'une commune défense. La ligue des intérêts moraux, engendrée par l'affinité du sang et des passés historiques, pourrait faire, ou refaire une Scandinavie homogène. A cette œuvre de l'avenir travaille l'esprit norvégien, expansif et tenace, sans que le rêve des possibilités lointaines le détourne des réalités de l'heure présente, et de ses extraordinaires profits.

Les profits de la guerre, ils sautent aux yeux ici. Il n'est que de venir chez les neutres pour toucher du doigt l'autre immoralité de la guerre. Encore n'est-ce pas en Norvège que l'argent trop facilement acquis est le plus choquant. A Christiania, ville presque neuve, cet argent, battant neuf aussi, a quelque chose de plutôt naïf. Il dégorge, il se traduit en joie de vivre, en plaisirs de la table, de la bâtisse, de l'ameublement riche, en sports surtout, bref, en excès de santé. On jette les « couronnes » par les fenêtres des hôtels-palace, mais on en

donne aussi beaucoup, généreusement, pour des œuvres de guerre. La prodigalité de la Norvège est sympathique, parce qu'elle est juvénile. Elle n'en constitue pas moins un danger pour ce jeune peuple, et quelques-uns déjà s'en inquiètent, se souvenant du mot de Jean-Jacques : « On a de tout avec de l'argent, hormis des mœurs et des citoyens. » Mais cet afflux inespéré de ressources matérielles accroît aussi grandement l'élan de l'activité norvégienne, en même temps qu'il excite les intellectuels de la nation à se donner le seul luxe qui ne trompe pas, celui du savoir, celui de l'art, celui de la pensée, de la civilisation « classique » enfin, humaine, et non pas seulement scandinave. Le modèle en est fourni par la France. Par là encore, la Norvège vient à la France, tout naturellement.

Mais la France ne va pas assez à elle. Ici, nous recommençons l'expérience faite déjà en Hollande, avec des nuances toutefois. Tandis que la Hollande a besoin de la France pour se dégager de l'emprise allemande, chaque jour plus menaçante pour sa personne morale, la Norvège, elle, n'a nullement besoin de la France pour vivre sa vie norvégienne. Elle la vit très bien sans nous, et même sans personne. Ce qu'elle reçoit d'Allemagne par ses universités (pas encore très nombreuses, ni très influentes) ne la germanise pas. Ce qu'elle reçoit d'Angleterre par ses bateaux de commerce ne la rend pas plus britannisante, et peut-être au contraire. Peu assimilable, d'ailleurs défendue par son rempart de mers et de frimas, elle n'a guère à redouter de ne pas être elle-même. Mais elle aspire à une culture littéraire, artistique, scientifique, qui embellisse sa jeune force et qui couronne de grâce ses récentes ambitions. La fortune littéraire d'un Ibsen, d'un Björnson, en Europe et dans le monde entier, l'encourage à voir plus loin que ses bateaux de pêche, que l'exportation de ses pyrites et l'exploitation de ses « forces motrices, » qui sont d'ailleurs d'un avenir incalculable. Née brusquement à l'industrie hier, et son développement procédant par bonds depuis la guerre, elle recherche la France surtout comme l'Athènes moderne, pour achever, pour perfectionner son éducation intellectuelle. Car elle sent bien que ce qui lui manque en fait de culture, ni l'Allemagne, ni l'Angleterre ne le lui donneront. Ainsi, les principes de la politique, et les clairs enseignemens de l'Histoire, venus de France, peuvent, doivent se continuer logiquement chez elle

par l'éducation générale que fournissent notre esprit national, notre art, notre littérature, notre science. Les intellectuels norvégiens aspirent à cet enrichissement général pour leur pays, et le pays s'y prêtera volontiers : à condition toutefois que la France fasse le geste de l'offre qui répond à une discrète demande. En Hollande, des hommes considérables vous pressaient les mains, disant sur le ton de la prière : « Aidez-nous, venez à notre secours, pour nous désengluer de l'esprit allemand, de la mentalité allemande ! » En Norvège, on vous dit, avec amitié certes, mais avec tranquillité : « On ne voit jamais de Français chez nous, et c'est regrettable. On n'entend jamais parler français, parce que vous n'envoyez pas de voyageurs de commerce. On oublie en conséquence le peu de français qu'on apprend aux écoles. L'anglais, au contraire, *on en a besoin*. Cependant, vous voyez peu de livres anglais aux devantures, très peu. On préférerait des livres français ; mais il faut des lecteurs pour les lire, et, comme on ignore trop votre langue... Vous voyez que tout se tient. Puis, vos libraires sont d'une routine, d'une inertie décourageantes. Il faut leur réclamer vingt fois, pour obtenir, avec une réponse maussade, des conditions léonines, tandis que le commis allemand apporte tout, offre tout, prête, *donne*, reprend ou échange, et remercie encore et vous comble d'amabilités. Un exemple : beaucoup de nos savans, qui savent le français, voudraient se tenir au courant de la science française, car *vos livres sont toujours jugés plus clairs, et vos méthodes scientifiques plus sûres, plus élégantes que celles des Allemands*. Mais, impossible d'obtenir les annonces de vos livres scientifiques nouveaux, d'en avoir spécimen, ou de les recevoir pour les examiner. Avec vous, il faut toujours acheter sans savoir ce qu'on prend. On ne peut cependant acheter, même de la science, que sur échantillon. Et, s'il s'agit d'un nom nouveau, l'examen s'impose. Comment une nation si intelligente a-t-elle si peu de sens pratique ? De même pour la diffusion de votre langue. Vous avez des Alliances françaises, et il se passe parfois des années sans qu'elles aient des conférenciers vraiment dignes d'intérêt à nous faire entendre (1), alors que vous regorgez d'orateurs, de causeurs, de poètes, de professeurs rompus à la

(1) Par exemple, à Drammen, où j'ai trouvé un petit auditoire très fervent, il y avait quatre ans qu'on n'avait entendu un conférencier français !

parole publique, alors que vos savans même parlent une langue professionnelle impeccable et sans pareille, et vous ne venez pas à nous, et vous vous faites désirer, et vous trouvez que la Norvège est trop loin de la France! Est-ce que par hasard la France serait plus près de la Norvège? »

Pourtant, la France prit pied en Norvège, jadis, à sa grande manière, par le rayonnement de son art : les figures sculptées de la cathédrale de Tronjheim disent assez haut sa gloire en pays scandinave, au XIIIe siècle. Bien d'autres échanges, alors, s'accomplirent sous les auspices d'un art civilisateur entre tous, supérieur à tout ce qui existait en Europe. Pourquoi, à la faveur du bouleversement qui fait craquer partout les vieilles routines, la France ne planterait-elle pas dès maintenant des jalons sur ce terrain nordique tout prêt à les recevoir?

C'est de quoi nous parlions, M. Édouard Soulier et moi, dans ce groupe d'amis chauds de la France où le zèle du ministre de France, le dévouement de nos hôtes de Bygdö, les lettres efficaces de nos correspondans français, nous avaient introduits. Nos conférences, lors de ce premier passage, ne furent pas très nombreuses, car la parole publique n'était pas notre seul moyen d'action, et les entretiens répétés, les enquêtes, les visites, ne furent pas d'un moindre office. Et puis, à Christiania, le public propre à une conférence en français n'est pas illimité, et chaque séance lui demande un effort qu'on ne peut multiplier. Cependant, à dire vrai, nous fûmes surpris du nombre d'auditeurs qu'assembla par deux fois dans un vaste et beau local l'Alliance française de Christiania. Le distingué président de l'Alliance, M. Knagenhjelm, et le ministre de France, encadrèrent ces séances de leur parole, très écoutée. Le salon de Bygdö accueillit aussi, devant un auditoire d'élite, une conférence uniquement littéraire : le savant et délicat Collin, âme généreuse qui a élevé comme Bojer la voix pour la France, était là, avec Bojer; et de même nos amis de la presse, du *Tidens Tegn* et de l'*Aftenposten*, des professeurs de l'Université de Christiania; l'éminent directeur du musée, M. Jens Thijs, le même qui, après un bel ouvrage sur Léonard, en exécute un monumental sur *l'Art et l'Ame de la France;* présent aussi le directeur des archives des Affaires étrangères, M. Hammer, et tant d'autres que je ne puis nommer.

Je ne saurais pourtant omettre, à côté de notre ministre, ceux qui, après avoir accompli leur devoir au front, servent la

France à ses côtés en se guérissant des atteintes cruelles de la guerre, et font de leur convalescence même un « service en campagne » loin du pays, M. Hourticq et le capitaine Lescoffier. De tels élémens, rapprochés à trois reprises, au lendemain du passage de M. Albert Thomas, réveillèrent à ce point le goût pour les choses de France, qu'on ne nous laissa point partir sans nous faire promettre de nous arrêter, et de parler encore au retour. Nous nous y sommes engagés de grand cœur.

EN SUÈDE, ET POINTE SUR COPENHAGUE

5-22 mai.

Je quitte Christiania le 4 mai dans l'après-midi, pour aller d'une traite à Lund. Moins grandiose que le trajet de Bergen à Christiania, celui de Christiania à Lund, par Göteborg, a son charme de pittoresque mitigé. Tout s'adoucit en passant de la Norvège à la Suède. Cela se sent surtout en descendant vers la Scanie, cette Provence de la Scandinavie. Favorisé par un temps merveilleux, où le printemps enfin réveillé essaye ses premières tièdes haleines, j'arrive à Lund comme enivré de lumière et de chaleur méridionales, pour être reçu par mon jeune et aimable collègue M. Ganem, lecteur à l'Université de cette ville. Je lui dis mon contentement. Mais, dès la gare, je tombe sur un casque à pointe. Où suis-je? en Allemagne? Hélas! je suis bien en Suède, dans cette Suède qui hier était encore celle de Bernadotte. Quoi que je fasse, je verrai un casque à pointe partout.

La ville, avec ses bâtimens universitaires au centre, sa célèbre cathédrale de style romano-lombard, ses musées, ses promenades, ses souvenirs du poète Tegner et ses vieux arbres cerclés de fer au haut de leurs troncs chenus, est une aimable et familiale cité d'étude, mi-activité, mi-recueillement. Et l'air d'une salure atténuée qu'on y respire est fortifiant sans être rude. Je visite avec mon érudit confrère de l'Université, le professeur Wrangel, l'antique crypte de la cathédrale, puis le « laboratoire archéologique » de l'Université. Là, comme dans les universités allemandes (nous en sommes si près!), ordre et outillage parfaits. Excellente institution encore que cette maison des étudians, à la fois cercle, restaurant, théâtre et salle de réception, où la jeunesse universitaire reçoit elle-même ses maîtres, et organise ses galas en fraternité avec ces

grands aînés. C'est dans la salle des fêtes que se donnera notre séance.

Le premier contact avec les Suédois est plein de grâce, et l'on sent, dès l'arrivée, la culture ancienne et la courtoisie naturelle de la nation. Sans le casque à pointe, on serait déjà gagné : ah! la fâcheuse vision! Meilleure est celle du tricorne-lampion, gris retroussé de bleu, timbré des trois couronnes. Ceci, c'est la coiffure du temps de Charles XII, et Charles XII nous semble français par Voltaire. Il est classique chez nous. Ce lampion d'opéra-comique, c'est celui de la guerre en dentelles. Quel contraste avec le cuir bouilli armaturé de bronze et terminé en paratonnerre! Deux coiffures, deux siècles, deux sortes de guerre, deux civilisations juxtaposées, conjuguées : est-ce un symbole, ou si je rêve? Me voilà déjà à épiloguer sur ces contrastes avec un Suédois qui est bien le plus fervent ami de la France, et que je m'en voudrais de ne pas nommer, M. Ackrel, lorsque Ganem, qui a dressé le programme précis de mes courtes heures, me propose de pousser une pointe à Copenhague. Nous sommes au samedi. Jusqu'au lundi, on a le temps. Une heure de train jusqu'à Malmoë, deux heures de bateau par mer toujours calme (la Baltique est un lac), et pas de sous-marins d'ordinaire. Allons-y! Bien que le Danemark doive être l'objet d'une visite spéciale et attentive de mon compagnon de route, je saisis l'occasion; j'irai simplement déposer quelques cartes, voir qui sera visible, et l'annoncer.

Dès le bateau, le ton de la vie que l'on mène à ces deux pointes de la péninsule dano-suédoise nous est indiqué. C'est ainsi, paraît-il, tous les samedis soirs. Le vapeur moderne, nullement de style Watteau, évoque néanmoins l'idée de quelque « embarquement pour Cythère. » Cythère, c'est Copenhague. Dans cette capitale du plaisir, tout semble adapté à l'utilisation la moins janséniste des profits de la guerre. Le cosmopolitisme enrichi a là ses temples dans ses hôtels. Vue pénible à qui vient de France et sait qu'il existe un Sleswig; et même, spectacle un peu scandaleux pour un Danois qui a le cœur à la bonne place. De ceux-là, d'ailleurs, il existe encore un certain nombre, et peut-être un grand nombre. Je le souhaite, et me garderais de juger. Je me borne à noter une impression générale, et j'ajoute vite que, venu surtout pour frapper à certaines portes et pour juger de certains accueils, j'ai constaté avec un grand soula-

gement que les fervens de la France n'ont rien calmé de leur ardeur, et au contraire, depuis que la grande lutte a rouvert un débat qui met en cause leur Alsace presque autant que la nôtre. Dans les brèves heures dont je dispose, je ne puis que recevoir un instant l'hospitalité très gracieuse de notre ministre, puis chercher la rencontre de M. Nyrop, que je manque. Je trouve, en revanche, le vénérable philosophe M. Höffding, le « pensionnaire national, » dont la haute sérénité, analogue à celle de notre Boutroux, n'est point exempte de sympathie pour les défenseurs des principes éternels de la justice et du droit. Son salon fut naguère ouvert à la parole ardente de Charles Richet, et cette séance a laissé de profonds souvenirs. Guidé par mon cicerone danois, M. Knut Ferlov, — un ancien élève de Bergson qui a traduit Bergson en sa langue, et qui a porté de rudes coups au dieu Georges Brandès, — je m'achemine chez le docteur Tscherning, dont la femme et la fille soignent nos blessés dans les hôpitaux de Paris. La conversation fut réconfortante. Et elle devint tout à fait passionnée chez l'éminent docteur Ehlers, membre correspondant de notre Académie de médecine, et président très actif de l'Alliance française de Copenhague. C'est pour le coup que je maudis mon horaire brusqué! Si j'avais prévu cette chaleur, cette insistance! Mais quoi! j'en savais assez pour renseigner celui qui devait me succéder. M. Ehlers utilisait au bateau même, mes dernières minutes, et il m'écrivait aussitôt après, à propos d'un petit don de livres : « Ce don nous arrive à un moment où je fais des efforts particuliers pour fortifier la « tranchée danoise » de l'Alliance française avec les « sacs » de la littérature française. J'ai pu ramasser, pendant la guerre, 1 200 volumes, malgré le grand nombre que nous avons distribués aux camps des prisonniers... Nous faisons appel à tous nos amis de France, en les priant d'examiner bien leurs bibliothèques, et de ne pas brûler leurs vieux bouquins, mais de nous en faire cadeau. Aidez-nous à remplir cette noble tâche, de rendre les trésors de la littérature française accessibles à nos compatriotes... » J'ai promis à M. le D[r] Ehlers que je me ferais l'écho de son appel. Je tiens ici parole.

Le lendemain, j'étais à Lund, où je donnais ma première conférence en Suède. L'empressement avec lequel est reçu, en Suède, un membre de l'Université de France, et les égards qui

lui sont toujours et partout témoignés, sont trop agréables à consigner ici pour qu'on ne s'en fasse à la fois un devoir et un plaisir. Avant moi, M. Baldensperger et M. Paul Verrier en avaient fait l'expérience. A Lund, la conférence fut précédée d'un banquet universitaire, où assistaient, outre le recteur, le prorecteur, les professeurs, notre « lecteur » M. Ganem et M. Ackrel, un certain nombre de dames. Un très élégant toast fut porté au conférencier, et par-dessus son épaule à l'Université de France, par M. Wrangel, professeur d'histoire de l'art.

Des propos très sympathiques s'échangèrent ensuite, où le nom des maîtres de la Sorbonne et du Collège de France revint souvent. Mais c'était le nom de Gaston Paris, surtout, qui était dans toutes les bouches. En Scandinavie, comme en Hollande, le rayonnement de ce nom est incomparable. Tous les maîtres actuels de philologie se réclament de lui, et aussi de Paul Meyer, et se font gloire d'être leurs disciples. Et ceci, pour nous borner à cet exemple, atteste que notre haut enseignement possède certaines supériorités proclamées par tous hors de pair. Gaston Paris a marqué la science des langues romanes, dans le monde entier, du sceau de la France. Aussi, comme il serait à souhaiter que tous ceux qui, à l'étranger, se réclament si justement de sa méthode, pussent avoir hérité aussi de son esprit si compréhensif, si généralisateur! Ce n'était pas seulement un maître en philologie, mais un maître en psychologie; ses conclusions traversaient les siècles pour relier la vie d'aujourd'hui à la vie d'autrefois. Elles étaient une démonstration sur le vif de la pérennité de l'âme française, de sa supériorité, de sa beauté. Le « vieux français » n'était pas pour lui un cimetière de mots dont on catalogue les ossemens. Comme Michelet, il faisait sortir le Lazare de sa tombe, et avec lui la philologie aussi était une « résurrection. » Le passé revivait à la lumière du présent. Ce n'était donc pas une étude de fossiles que la sienne, et il ne traitait aucune langue romane, à plus forte raison le « roman » français, en langue morte. Il ne l'exilait point, ne la reléguait point loin de ce qu'elle a enfanté. Y a-t-il une science de la racine sans celle de l'arbre développé? La langue française ne doit-elle être étudiée que comme un mécanisme d'archéologie? n'offre-t-elle qu'un intérêt rétrospectif? J'entends bien que, ainsi prise (et c'est ainsi qu'on l'étudie en Scandinavie et ailleurs), c'est une étude de tout repos, comme

l'histoire naturelle, et qu'on peut la mettre sous vitrine sans danger d'explosion. Mais est-ce là l'hommage que mérite un Gaston Paris, que mérite une littérature qui est la première du monde? Ah! les « méthodes » allemandes ont bien travaillé dans tout ce Nord de l'Europe, puisqu'elles ont réservé au « roman » tout ce qu'elles refusent au « français, » puisqu'elles ont mis en bocaux ce que notre ami norvégien appelait « le sel du monde, » et que, sous prétexte de Science elles ont stérilisé l'esprit pour cultiver la lettre. C'est ce que, doucement, j'essayais d'insinuer à mes très aimables interlocuteurs, tout en reconnaissant *in petto* que, là aussi, il y avait de notre faute. Car il nous est arrivé maintes fois de donner chez nous lettre d'obédience aux seules « méthodes » allemandes, alors que nous avions pour nous, en nous, la science française. Espérons que, de ce côté-là encore, il y aura bientôt quelque chose de changé, je veux dire de remis à sa juste place, et pas seulement chez nous.

A Vesterös, petite ville industrielle où je suis l'hôte de l'évêque luthérien, la conférence qui m'a été demandée, sur « la tradition artistique en France depuis le XVIIe siècle, » se donne dans la grande salle du lycée. Je ne suis pas peu surpris du nombre et de la nature de l'auditoire : beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles, une très vive attention, et une intelligence aisée de notre langue. On est heureux d'entendre parler français par un Français. C'est rare à Vesterös, et c'est vraiment tant pis pour nous.

A Upsal, le « docent » de littérature romane, M. Wahlgren, m'attend à la gare. Je serai l'hôte de Mgr l'archevêque Söderblom, primat luthérien de Suède, autrefois attaché à la chapelle suédoise de Paris. Mais ma première visite est pour la célèbre cathédrale (trop « refaite, » d'ailleurs), la cathédrale rouge, en briques, où je vais saluer la plaque commémorative d'Étienne de Bonneuil, architecte français, qui en fournit le plan par contrat, passé à Paris, le 8 septembre 1287. Étienne de Bonneuil appartenait à la « confrérie maçonnique de Notre-Dame. » Ainsi, au XIIIe siècle, l'art français rayonnait jusqu'en Scandinavie, à Tronjheim, à Lund et à Upsal, pour ne citer que ces trois exemples. Et la Suède était en relations directes avec l'Université de Paris. Comment l'évocation de si fiers souvenirs se produirait-elle chez le voyageur français sans s'accompagner

d'une profonde tristesse en songeant au temps présent? Cependant Mgr Söderblom m'introduisait lui-même, comme prochancelier de l'Université, auprès de mon nouveau public, une centaine de personnes groupées dans une salle de cours. J'avais plaisir à y saluer le Président de l'Alliance française, M. le professeur Staaff, qui continue la tradition de son oncle, ce colonel suédois qui composa de très belles anthologies françaises, bien connues des hommes de ma génération. Cette première conférence devait être suivie d'une seconde, qui me fut demandée le soir même à la réception chez l'archevêque, de sorte que je ne devais point quitter la Suède sans avoir rappelé par deux fois à Upsal les traits de la France, la première fois à travers Michelet, la seconde à travers le héros d'Aubigné. M. le pasteur Édouard Soulier, de son côté, récidivait sur des instances pareilles, et parlait sur la question religieuse en France, et notamment sur « l'union sacrée » du protestantisme et du catholicisme, confondus dans la même foi en la patrie et dans la certitude de ses glorieuses destinées. Paroles utiles à faire entendre, puisqu'elles ne provoquèrent pas moins de surprise que de sympathie. Évidemment, on ne « voit » pas très bien, en Suède, la « vraie France. » L'image que depuis un demi-siècle on s'en fait ressemble un peu à ces peintures religieuses du moyen âge récemment découvertes en Scandinavie, où l'on démêle des traits et une couleur qui durent être admirables en leur temps, mais que les archéologues attentifs peuvent seuls restituer, tant elles ont été altérées par les badigeons successifs sous lesquels une main moderne les a ensevelies. Inutile de dire quelle main posa depuis 1870 ces couches de badigeon, et de quelle maîtresse façon la nation qui se fait de l'organisation un monopole conduisit ce bel ouvrage.

Déjà dans une conversation à Upsal, tenue chez l'archevêque même, et bientôt après à Stockholm, je sentis combien il s'en fallait que l'opinion en Suède fût « au point » en ce qui concerne la France actuelle. Non pas cependant que la Suède nourrisse contre la France une animosité foncière : le pourrait-elle, lorsque de tout temps la France l'a louée, choyée, lorsque ses écrivains l'ont célébrée, ont consacré à ses grands hommes les études les plus flatteuses, bref, qu'ils ont déterminé à leur sujet un mouvement général de sympathie, d'estime, qui allait jusqu'à les surnommer les « Français du Nord? » Aussi la Suède, nation

intellectuelle et même raffinée, qui tient directement de la France une partie de son art moderne, et qui tenait d'elle séculairement la grande culture par les humanités françaises, nous est-elle beaucoup moins personnellement hostile qu'elle n'est devenue depuis peu de temps, et d'une pente irrésistible, séide de l'Allemagne. Tout d'ailleurs l'y poussait : le voisinage immédiat, la communauté de la mer germanisée (car la Baltique est devenue un lac germain), les échanges intellectuels par les Universités si voisines, les échanges commerciaux à ce point développés que l'Allemagne semble les avoir monopolisés, l'instruction militaire calquée sur le modèle du plus fort, enfin le recul graduel de tous les élémens français en Suède, jusqu'à la totale disparition de la France elle-même, sauf ses représentans officiels et quelques rares unités qui apparaissent plutôt comme les épaves d'un grand naufrage que comme une colonie forte et organisée. Car enfin, sauf de rares exceptions, des Français en Suède, il n'y en a pas. On n'en voit aucun. Dans le train, comme je me plaignais à un inspecteur que le long questionnaire soumis au voyageur posât ses douze questions en toutes sortes de langues sauf la française, lui demandant pourquoi la française était à peu près la seule langue exclue, il me répondit : « Vous êtes le premier à réclamer. Car, dans ce pays, on ne voit jamais de Français. » Comment s'étonner, après cela, que l'Allemagne ait réussi à refouler tout ce qui pouvait contre-balancer ou neutraliser un peu son influence?

En 1870, après Sedan, tous les journaux de Suède parurent encadrés de noir. Et, en 1914, après les massacres de Belgique et l'incendie de Louvain, les officiers de l'armée suédoise, délirans d'enthousiasme, se jetaient dans les bras les uns des autres en criant : « Mort à la Belgique! Gloire à nos frères d'Allemagne! Dans huit jours ils sont à Paris! » C'est alors que l'épée suédoise faillit sauter hors du fourreau. Mais ce n'était plus celle de Gustave-Adolphe. L'épée suédoise actuelle sort de la manufacture de Solingen.

Elle ne sera pas dégainée, et c'est tant mieux, surtout pour elle. Car la situation a bien changé. La Suède apporte, semble-t-il, une conviction décroissante à ses manifestations de « germanite » aiguë. Son orgueil natif, tout enflé naguère par la force d'écrasement du grand voisin, a été sensiblement rabattu,

et l'on dirait que ses ailes cherchent le vent. Après la Marne, elle a été surprise; après l'Yser, la Somme, Verdun, décontenancée; la démonstration de la puissance anglaise la trouble, l'entrée en scène des États-Unis l'inquiète et va peut-être bientôt l'affoler. Sur ces entrefaites, il y eut les premières palabres de Stockholm, avec, par-dessous, le malaise populaire croissant, et les revendications légitimes d'un peuple qui jusqu'ici n'a compté pour rien dans l'État, et qui aspire à compter pour quelque chose. Nous étions là, lorsque ce malaise commença à s'accentuer, et nous en vîmes des marques bien singulières dans certaines questions naïves, dans certains effaremens. Tout au plus croyait-on à la victoire moindre, chez l'Allemagne. Mais la possibilité d'une défaite n'effleurait pas encore l'esprit de la Suède. Peut-être n'en est-il plus ainsi à cette heure. De même, dans la résistance française, voyait-on plutôt un honorable effort, naturel chez une nation jadis guerrière, ou encore un sursaut crispé de son agonie, plutôt que le *risorgimento* victorieux de la France de demain. Jour à jour, cependant, nous avons vu poindre l'annonce de ce qu'on appelle honnêtement une « évolution » dans son attitude, sinon encore tout à fait dans son sentiment le plus profond. Mais a-t-elle un sentiment profond, la Suède de 1917, autre que le culte de la force et des intérêts matériels? N'a-t-elle pas été atteinte dans ses moelles et altérée dans son âme, cette nation fine, cultivée, aux traditions si anciennes et plongeant dans un noble passé, par la contagion de l'esprit matériel allemand, par son besoin de jouissance grossière, par ses goûts dominateurs de parvenu, par cette totale indigence d'idéal qui fait de « l'organisation » mécanique du monde le but du monde, et surtout la satisfaction de l'appétit allemand? Il y a bien quelque chose de cela, et beaucoup, dans le changement de la Suède à l'égard de la France, et à son propre égard, entre 1870 et 1914. Sans parler de son enrichissement soudain depuis la guerre, et qui offre à certains égards quelque chose de monstrueux. Aussi le danger qu'elle court à cette heure est-il parmi les pires. Car il est d'ordre moral non moins que d'ordre politique et social. L'esprit féodal règne en Suède comme en Allemagne : mais tout annonce qu'il n'y régnera plus longtemps. Caste militaire, hiérarchie nobiliaire, autant d'institutions qui chancellent aujourd'hui sous les coups de bélier de la vague socialiste. Les

progrès du socialisme en Suède sont grandissans, saisissans. C'est peut-être ce facteur, nettement antimilitariste, qui a arrêté les velléités guerrières du roi et de l'armée, en 1914. Et le parti libéral, qui est en ce moment l'honneur de la Suède, grandit aussi, ne se résigne pas à l'inaction, et aura peut-être bientôt (les élections d'hier le prouvent), avec l'appui et l'appoint socialiste, une revanche à longue portée. Si le suffrage universel donne enfin la parole au peuple (et on en viendra forcément là, car la Suède est encore en deçà de 1848!), et si son peuple se rapproche du « peuple » norvégien, celui-là libéré et démocratisé à fond, bien des choses seront changées en Suède, qui déjà d'ailleurs changent peu à peu tous les jours. Mais il aura fallu la défaite de l'Allemagne pour dessiller des yeux qui, depuis trente ans environ, n'ont guère eu que des regards pour le succès, et presque aucun pour un idéal désintéressé.

Ce n'est pas, d'ailleurs, que les esprits élégans et ornés, qui n'ont jamais manqué en Suède, ne soient sensibles, aujourd'hui comme autrefois, aux beautés de l'art et de la culture intellectuelle. Ce n'est pas qu'ils ne soient capables de rendre à la France un hommage qui est sincère, en ce sens qu'il est un peu plus qu'une politesse et un peu moins qu'une adhésion du cœur. Au cours de nos visites et de nos entretiens, nous entendîmes beaucoup d'éloges de la France, mais surtout de son art, de sa littérature, en général, c'est-à-dire de son passé. Avec une courtoisie très délicate et flatteuse, les intendans des musées royaux, qui comptent des savans tels que M. Montélius, nous firent honneur de leurs richesses, où la France occupe une place de choix. Non moins flatteuse fut la demande qui me fut adressée d'une conférence spéciale sur Pigalle; car on sait que la sculpture suédoise date du XVIIIe siècle français, et que ce sont deux statuaires français, bien connus de Pigalle, savoir : le frère d'Edme Bouchardon, et Larchevêque, qui formèrent à Stockholm le premier sculpteur de la Suède, Sergel, tandis que notre Jacques Saly faisait école à Copenhague, avec la statue équestre de Frédéric V. Nous fûmes donc, en général, comblés d'attentions (sauf par la presse, qui est tout entière pro-allemande), au point que notre séjour fut clos par un banquet, et qu'à ce banquet assista notre ministre de France, esprit averti s'il en fut, et qu'une rare et haute distinction met à

l'abri d'une duperie quelconque. Pour notre modeste mission, pour nos très modestes personnes, le succès était si imprévu qu'il nous rendit plutôt un peu sceptiques. Nous étions loin de prévoir, alors, sur les complaisances de la diplomatie suédoise, ce qui s'est découvert depuis. Cependant une sorte d'instinct nous faisait craindre que les sincérités mêmes d'une nation si raffinée ne fussent teintées d'habiletés savantes. Mais nous fûmes heureux, certes, et nous nous applaudîmes justement de voir que le prétexte fourni par notre présence, aidé des circonstances générales, avait paru suffisant pour donner corps à une manifestation française où nos amis suédois fraternisèrent avec les membres de notre colonie. Nous pûmes, là, serrer bon nombre de mains affectueuses et loyales. Si, dans cette fête, le souvenir du banquet hollandais de Wittebrug nous hanta malgré nous par son émotion incomparablement française, nous n'en fûmes pas moins touchés par tous les témoignages d'admiration et de respect que nous entendîmes formuler sur notre pays. Même platoniques, même rétrospectives, ces démonstrations, qui parfois ressemblaient à des protestations et paraissaient vouloir dissiper une méprise, n'étaient pas moins appréciables, et il est de toute justice de les enregistrer. Peut-être, au fond, la France compte-t-elle en Suède plus d'amis chauds qu'il ne s'en peut déclarer à l'heure actuelle : notre pays peut accorder à leur timidité un crédit généreux. En attendant, l'éloge de la France scientifique, qui tomba ce soir-là (21 mai) de la bouche la plus autorisée pour le formuler, mérite d'être relevé.

Le savant Arrhénius, maître incontesté de la physico-chimie dans les pays scandinaves, avait accepté avec empressement de présider ce banquet franco-suédois. Ancien hôte de la France, membre correspondant de notre Académie des Sciences, lié naguère avec les regrettés Henri Poincaré et Darboux, et aujourd'hui en relation avec MM. Painlevé, Gaston Bonnier, Haller et leurs confrères, il rappela dans son toast, avec un grand à-propos, que les titres de la France dans la science pure n'égalaient pas seulement, mais surpassaient aujourd'hui, contrairement à l'opinion courante, ceux des nations les plus réputées. « Je profite de cette occasion, » dit-il en propres termes, « pour corriger une erreur courante, *même en France*, que la France aurait à cet égard une position plus modeste que l'Allemagne. »

Il est vrai qu'il s'appuyait surtout sur l'attribution des prix Nobel. Mais, reconnaissant de lui-même que cette base était insuffisante, il élargissait la question, et concluait ainsi : « La France a possédé et possède encore une place aussi prépondérante dans les sciences physico-chimiques que dans l'histoire naturelle, dans la littérature, dans les beaux-arts et dans la culture en général. » Si objectif et « statistique » que fût cet hommage, il fut doux à nos oreilles françaises. Le ministre de France, dans un speech plein de grâce et de verve, le releva après nous, et nous ne partîmes point sans laisser, là aussi, des amitiés.

SECOND SÉJOUR A CHRISTIANIA, ET RETOUR EN FRANCE

23 mai-8 juin.

Le lendemain 22 mai, je prenais congé du groupe dévoué qui nous avait secondés dans notre campagne pour la France, et auquel était dû pour une large part le succès du banquet de la veille : M. Paul Desfeuilles, M. Edmond Carlson, M. Mohne, M. le pasteur Serfass, et une amie française qui acclimate l'esprit et la langue de chez nous au bord de Ström, tant par sa vive conversation que par ses traductions excellentes d'ouvrages suédois en français (1). Et ces derniers échanges de sympathique gratitude sont tels que, du coup, j'oublie mes bagages...

Quinze ou seize heures après, me voilà à Christiania, foulant à nouveau la rue Charles-Jean où roule plus que jamais, à toute heure du jour et de la nuit, un flot de population animée. Car il n'y a presque plus de nuit maintenant, rien que deux ou trois heures de moindre clarté. Cette lumière ininterrompue est comme l'ivresse septentrionale : elle détermine un état de joie, d'excitation continue, qui se traduit en Norvège par une recrudescence de la vie sportive, et des couleurs encore plus vermeilles répandues sur tous les visages. Jeunes gens et jeunes filles portent en ce moment la tenue voyante des examens conquis à l'Université : tout dit la force, la jeunesse, la gaîté. On sent ce peuple vivace, né d'hier à l'industrie et à la richesse,

(1) Mlle Stephana Harel a traduit, outre certains ouvrages techniques, le livre de M. Andréas Lindblom sur *La peinture gothique en Suède et Norvège*, publié par l'Académie royale de Stockholm; — elle prépare en ce moment la traduction de *La Grèce préhistorique*, du savant M. Montélius.

plein d'une belle sève. Et la décision des regards, la netteté des idées et des volontés, l'indépendance crâne de toutes les allures offre un contraste marqué avec la race moins caractérisée, plus complexe et plus fuyante que nous venons de quitter.

Dans cette fin de mai, d'une beauté de nature presque ensorcelante, tout chôme, et les parleurs perdent d'ordinaire leurs paroles. La saison des conférences est passée. Et néanmoins, le public qui nous avait priés de revenir nous attendait de pied ferme, peut-être plus dense à cette seconde visite qu'à la première, comme si dans l'intervalle on avait senti un peu plus, un peu mieux, le besoin d'un rapprochement intellectuel avec la France. Cette fois, c'était le recteur de l'Université de Christiania, le savant M. Morgenstierne, qui nous ouvrait sa petite salle des Fêtes, et tantôt nous introduisait lui-même, tantôt nous faisait introduire par le professeur Collin, un ami si déclaré de la France que ses articles publiés sur nous depuis la guerre forment un volume. Trois jours consécutifs, les 23, 24 et 25 mai, trois conférences furent données devant une salle pleine. Quelques jours après, le veille même de notre définitif départ, nous étions reçus en audience par le Roi, avec une affabilité dont nous gardons un souvenir pénétré.

De toute la Scandinavie, c'est la Norvège qui, à l'heure actuelle, offre à l'action de la France le champ le plus sûr, le plus fécond. Rien ne troublerait cette action, et tout la favoriserait, si elle s'exerçait sans trop attendre. Les intellectuels la souhaitent, le commerce y aspire, la librairie la demande, l'art y fait appel, l'enseignement à tous les degrés en sent la nécessité. Preuve en soit un article paru dans le *Tidens Tegn*, du 25 mai, sous ce titre significatif : *A l'école des Français*. L'auteur, en louant ce qu'il avait trouvé de vivant dans la manière des conférenciers français, s'adressait aux professeurs de son pays : « J'ai plusieurs fois parlé du danger que présente l'enseignement de l'histoire dans nos grandes écoles, tel qu'il est fait maintenant, c'est-à-dire d'une façon sèche et doctrinaire. Il faut apporter un changement radical à cet enseignement, et il n'y a aucun doute que c'est chez les Français que nous avons beaucoup à apprendre. Voilà pourquoi je donne le conseil suivant aux professeurs actuels et futurs : Apprenez un peu « chez les Français! » Faites-vous expliquer par les savans français qu'il est possible d'intéresser et de charmer, sans pour cela abandonner la dignité

scientifique. Ce n'est pas une obligation inéluctableque d'enseigner sous une forme aussi rébarbative que possible. »

Voyons bien ce qui se cache sous ces mots, c'est-à-dire le contraste entre l'esprit français et l'esprit allemand. La « pédagogie » allemande s'est infiltrée partout, en Scandinavie, comme en Hollande, en Suisse comme en Scandinavie. La Norvège et la Hollande, nettement, aspirent à s'en défaire. Ce serait facile en Norvège, pays jeune, où tout se transforme et s'améliore au fur et à mesure de la croissance. Et déjà, pour amorcer un premier contact, il s'est trouvé un généreux donateur qui a consacré une somme de 20 000 couronnes dont la rente servirait à l'envoi d'un étudiant norvégien à Paris. C'est le premier pas dans une voie où nous devons, nous, en faire beaucoup d'autres.

D'ailleurs, de toutes parts, en Norvège, les mains se tendent vers la France. Une dernière fois, je rappelle les paroles de Bojer, déjà citées ailleurs (1) : « Les sentimens des Norvégiens sont anciens. Notre Constitution est fille de la Révolution française... Le peuple est pour la France. La grande masse comprend que la France, une fois de plus, lutte pour une cause où l'humanité tout entière est intéressée. Aussi, la victoire de la France sera saluée comme une victoire pour la civilisation universelle. » Voilà ce qu'écrit l'auteur de *La Puissance du Mensonge*. Et voici ce qu'écrit, lui, un soldat de carrière, un colonel norvégien qui brûle de combattre dans nos rangs (et dont tout le monde prononcera le nom quand j'ajouterai qu'il a enseigné le ski à nos alpins et qu'il a écrit un petit livre admirable sur le soldat serbe), — voici donc ce qu'il écrit en haut lieu chez nous : « Ce fut mon désir, dès les premiers jours de la guerre, d'entrer dans votre Légion étrangère, seul moyen d'avoir l'honneur de me battre sous le tricolore français. Si j'obtiens un congé, c'est mon espoir d'avoir un passeport pour la France et d'entrer comme soldat dans la Légion...

« Je marche très bien, je tire très bien, je suis très bien discipliné, je ne connais pas de maladie, je peux porter le sac et le fusil très bien. Monsieur, est-ce qu'il y a des chances pour un vieux colonel d'être soldat dans votre armée?

« Je peux être sentinelle dans une tranchée, et peut-être

(1) *La Grande Revue*, mai 1916, p. 423, article de M. La Chesnais.

sauver la vie d'un de vos jeunes soldats. La France a besoin de sa jeunesse. Je serais très heureux de faire la guerre contre les barbares, et « pour mettre un peu plus de gentillesse dans le « monde. » Dites-moi alors s'il y a des difficultés pour obtenir le bonheur d'être engagé comme simple soldat. »

L'auteur de cette lettre, en s'excusant de ne pas assister à ma dernière conférence parce qu'il était en manœuvres « contre des mannequins ! » terminait ainsi son billet :

« Veuillez saluer la grande nation, la belle France, votre patrie, le pays des grandes idées. Vive la France victorieuse ! Le colonel H. A... »

« Vive la France victorieuse ! » Si tel n'est pas le cri ouvertement proféré par tous les neutres du Nord, — puisqu'ils sont neutres, — c'est pourtant un sentiment général en faveur de la France qui se dégage des observations que nous avons pu faire au cours de notre mission. Même en Suède en effet, je le crois, l'opinion n'est pas « antifrançaise » par principe, et en tout cas tout le monde s'en défend. Mais elle est énergiquement profrançaise dans toute la Norvège, profrançaise aussi ou proententiste dans la plus grande partie de la Hollande ; quant au Danemark, nous y avons des amitiés individuelles, passionnées, mais annulées momentanément par la confusion générale. Il n'en ressort pas moins de cette longue enquête, que, psychologiquement, la situation morale de la France, auprès des neutres du Nord, est aussi favorable que possible, bien plus favorable qu'on ne le croit dans la masse du public français, et même chez certains de nos intellectuels.

Ce fait domine tout : même absente, même négligente, même vaincue, la France était aimée, la France était regrettée, la France était appelée. Ses « traits éternels » rayonnaient encore au-dessus de ses défaites. Leur éclat se ravive au cours de son héroïque résistance ; ils illumineront le monde demain, après la victoire désormais certaine. Ce phénomène de « l'amour de la France quand même, » chez des peuples étrangers, tels que la Hollande et la Norvège, est une chose unique, que notre devoir est d'entretenir mieux après la guerre, en nous appliquant toujours plus à le justifier. Pour ce faire, nous n'avons qu'à reprendre nos traditions anciennes, notre activité ancienne, et même notre « organisation » ancienne. Car nul peuple n'a été plus organisateur, plus colonisateur que le nôtre, toutes les fois

qu'il l'a voulu. Nous n'avons qu'à nous ressembler. Nous avons, d'héritage séculaire, les grandes vertus qui font les grandes nations. Tâchons qu'il ne nous manque pas même, suivant un mot de La Bruyère, « les moindres vertus. »

Nous étions pleins de ces pensées, lorsque, par une splendide matinée de mai finissant, un train encore bondé de voyageurs et de « valises » nous emporta de Christiania vers Bergen. Là, ce fut la longue attente, une fois de plus! Toute une semaine à guetter la réapparition du vaisseau-fantôme. Enfin, il se montra. Quelques heures après, s'empilaient à son bord tous les impatiens dont les hôtels du port étaient gorgés, diplomates en déplacement, chargés de mission, revenus ou revenans de Pétrograd, voire de Roumanie, de Iassy, de Serbie même! Elle en revient, cette infirmière française qui est réchappée de tout, et dont la poitrine se pare de quatre décorations. Dans ce grand brouhaha joyeux du retour, mille questions se croisent, et les impressions s'échangent, directes, violentes. « C'est le gâchis à Pétrograd! » — « Soit, aujourd'hui! mais demain! Kerensky... » — « Et Stockholm? » — « Ah! Stockholm!... » Ici un geste intraduisible. — « Espérons quand même que ce ballon crèvera comme les autres... » Ainsi devisant, filant droit, — la mer est belle, — nous mettons cap sur Aberdeen, nous roulons en vitesse sur Londres, puis sur Folkestone; puis nous voilà sur un vaisseau plein d'Anglais, escorté d'autres vaisseaux pleins d'Anglais, cinglant sur Boulogne, qui est aussi pleine d'Anglais. Toute cette force qui va s'ajouter à notre force, ce flot humain qui vient couler chez nous accroît encore en nous l'espoir, la foi, l'amour du sol sacré pour lequel tant de sang généreux s'épanche. Et, en touchant enfin la terre française, le 8 juin, après plus de quatre mois d'absence, sans la foule qui me presse, je me prosternerais pour l'embrasser.

S. Rocheblave.

LES
MÉTAMORPHOSES D'UN OPÉRA

LETTRES INÉDITES D'EUGÈNE SCRIBE

De tous les dons de l'esprit, le plus dangereux peut-être est la facilité. Scribe en est un exemple qui peut fournir à cet égard quelque utile enseignement. Sa production fut si abondante, si facile, qu'assurément lui-même n'en tint pas assez compte, et, en la prodiguant avec si peu de retenue, il sembla encourager par là le dédain que trop de gens, les délicats et quelques autres aussi, portaient à une œuvre dont le succès était fait pour susciter bien des envieux.

On sait quelle fut la carrière de Scribe. Pendant quarante-sept ans, il a été un auteur si en évidence, que rien de lui ne nous est inconnu, et que plusieurs de ses succès demeurent encore populaires. Comme un gamin de Paris, il aime le théâtre d'instinct, et son premier rêve est d'y aller, le second d'y réussir. Pour atteindre ce but, il n'est concession qui lui coûte. Ingénieux et souple, esclave du public, sans y paraître, Scribe s'est imposé par sa dextérité, lui et sa manière : aujourd'hui encore, on accueille encore avec plaisir la façon dont il ménage l'intérêt scénique et sait l'augmenter par l'inattendu des épisodes et la vivacité du dialogue. Le malheur est que cette exécution manque de personnalité. Un sujet n'est pas, pour Scribe, une matière où sa propre nature se manifeste, où s'exerce le besoin de convaincre et d'émouvoir, et, plus simplement encore, ce besoin d'expansion verbale que possède tout écrivain véritable. C'est plutôt matière où s'emploie l'habileté d'un maître-ouvrier, expert à son ouvrage et qui s'en vante, quelque chose, — on l'a souvent dit, — comme un chef-d'œuvre d'horlogerie où tout est ajusté, tout se commande et aboutit à la minute précise et à l'effet escompté.

« C'est un métier de faire un livre comme de faire une pendule, » écrit La Bruyère. Scribe aussi est de cet avis : seulement, en faisant une pièce, il pense moins au livre qu'à la pendule. C'est le triomphe de la combinaison, de l'ingéniosité, de l'adresse. Ce ne peut être le triomphe de l'art, qui souhaite plus d'imprévu et moins de mécanique. L'ambition de Scribe semble remplie quand il a exécuté un ouvrage où tout manœuvre à merveille, et, à voir sa pensée ainsi réalisée, il éprouve la satisfaction d'un ouvrier excellent qui passe d'un travail à l'autre avec le sentiment d'y réussir également.

Un de ses collaborateurs, Ernest Legouvé, à propos d'*Adrienne Lecouvreur*, nous a initiés à la méthode qu'il suivait habituellement. Le sujet à peine ébauché, Scribe s'asseyait à sa table de travail et se mettait à écrire l'ordre des scènes du premier acte. Il traçait d'abord la gradation de l'intrigue; ensuite, les incidens venaient naturellement se grouper autour des pivots de l'action : méthode excellente pour la logique dramatique, mais combien défectueuse pour le pittoresque de l'histoire et pour la vérité des caractères!

De ceux-ci, l'auteur se préoccupait beoucoup moins. Il lui suffisait qu'ils eussent une certaine tenue constante, une dominante de passion ou de ridicule et que le public pût les suivre aisément. Quant à l'histoire, qui était, pour Dumas père, un clou destiné à accrocher les tableaux de sa fantaisie, c'était encore un clou pour Scribe, mais destiné à retenir le fil de ses nombreuses intrigues. Plus ambitieux que Mascarille qui réservait la seule histoire romaine à sa manie de rondeaux, Scribe, pour son besoin d'affabulation dramatique, n'avait pas trop de l'histoire universelle : tous les temps et tous les lieux l'attiraient également, et, suivant les circonstances, il plaçait au Nord ou au Midi, dans un passé lointain ou proche, les aventures qu'il se proposait d'animer aux yeux du spectateur. Les genres aussi lui étaient indifférens. Ayant pour tous une vocation égale, il n'en préférait aucun, sinon dans la mesure fortuite où il lui convenait de faire mettre en musique, ou de laisser en dialogue courant, ce que diraient les personnages au cours de l'action. Un compositeur est-il en mal de libretto ? Scribe lui vient en aide et adapte à ses désirs une œuvre qu'il avait parfois imaginée sous un autre aspect. On y chantera, voilà tout ; on y dansera même, au besoin, car le librettiste se sait de force à faire tout accepter du public.

« A Paris, dit Scribe, dans *la Camaraderie*, il n'y a que les gens riches qui font fortune. » Il devrait ajouter qu'on n'y joue que les auteurs applaudis. Quelques années avant 1840, Scribe avait fourni à presque tous les musiciens en renom l'occasion de succès retentissans. C'est alors qu'il fut question d'une collaboration avec Donizetti, alors au début de sa carrière. La combinaison n'alla pas sans quelques inci-

dens que nous essayerons de retracer et d'où nous verrons sortir la triple métamorphose d'un opéra destiné à demeurer célèbre sous une forme et sous un nom que la première version ne faisait pas prévoir.

Le 28 août 1838, Scribe signait avec la direction de l'Opéra un traité stipulant que le 1er novembre suivant, il livrerait, pour être mis en musique par Halévy, un opéra en quatre actes, intitulé *le Duc d'Albe*, et que, faute de l'avoir terminé à cette date, il payerait une indemnité de 4000 francs. Au contraire, si l'œuvre du librettiste était achevée, on lui devait pareille prime, payable dans l'année, que l'ouvrage eût été représenté ou non. Scribe se montra toujours trop exact à tenir ses engagemens pour n'être pas prêt à l'époque convenue. Il le fut. C'est le musicien, c'est Halévy, qui n'accepta pas le livret qu'on lui proposait. Les destinées de l'Académie royale de musique étaient alors confiées à Charles-Edmond Duponchel, un orfèvre dont on fit par deux fois un directeur de l'Opéra et qui ne s'en tira pas plus mal que d'autres. A défaut d'Halévy, il se préoccupa d'un autre musicien, et un nouveau traité intervenait entre Scribe et lui, le 13 janvier 1839, deux mois après que la convention précédente eût dû être exécutée. Le second musicien désigné était Donizetti, et la remise de la partition du *Duc d'Albe*, ainsi que sa représentation, se trouvaient reportées à des époques déterminées, avec stipulation d'une indemnité de 30000 francs payable par celle des parties qui manquerait à ses engagemens.

Donizetti se trouva-t-il moins inspiré qu'il ne l'attendait par le libretto de Scribe? Prompt à l'enthousiasme, et changeant par nature, ne garda-t-il pas son illusion première? Je ne sais. Toujours est-il qu'il mit plus longtemps que d'ordinaire à traiter ce sujet et peut-être ne l'acheva-t-il jamais complètement. Scribe, en tout cas, voulut sauver sa mise et on va voir comment il s'y prendra. Laissant de côté Donizetti, raison vacillante qui s'éteignait lentement, il se retournera vers le directeur de l'Opéra, qui était passé entre les mains de Léon Pillet, et le mettra en demeure d'exécuter les conventions. Représenter l'œuvre commandée ou payer le dédit, telle sera désormais l'alternative où l'auteur dramatique enfermera le directeur. Journaliste d'antan, avocat, Léon Pillet avait connu Scribe dans quelque étude de procédure ou dans une salle de rédaction. Rien n'y fera : il n'en sera pas moins prisonnier de ce dilemme rigoureux. Venu à l'Opéra pour seconder Duponchel, Léon Pillet n'avait pas tardé à le supplanter. Il dirigeait l'Académie royale de musique dès 1843. C'était une nature plus énergique, ou si l'on veut, plus obstinée et plus combative, ayant des idées sur l'art dramatique, sur les auteurs, sur les artistes, et ne craignant pas de les exprimer et de

les défendre. Fils du publiciste royaliste Fabien Pillet, qui combattit si vivement le Directoire et eut maille à partir avec presque tous les gens de lettres de son temps, Léon Pillet avait pris rang dans la presse libérale : il fut directeur du *Journal de Paris*. Il signa la protestation contre les Ordonnances de Charles X, et cette circonstance lui valut de la monarchie de Juillet des avantages que son seul talent eût été sans doute insuffisant à lui procurer. Scribe n'aimait pas l'homme : on le verra de reste. Pourtant, au début, leur collaboration, à l'Opéra, semble avoir été amicale, par raison, sinon par sentiment. C'est *le Duc d'Albe* qui gâta les choses. Voici comment.

A Léon Pillet.

Le 4 mai 1844.

Mon cher directeur, voilà deux fois que je suis passé chez vous sans vous voir. Vous étiez occupé d'affaires importantes et je vous écris pour ne pas vous déranger.

Nous attendons toujours, Donizetti et moi, votre décision au sujet de cet infortuné *Duc d'Albe*, plus torturé après sa mort qu'il ne tortura de son vivant.

Vous trouvez l'ouvrage détestable, et vous pouvez avoir raison : vous vous y connaissez mieux que moi. Mais tel qu'il est, le libraire et l'éditeur de musique l'ont acheté d'avance 28 000 francs, et s'ils se trompent en pensant que la pièce n'est pas plus mauvaise que beaucoup d'autres, nous ne pouvons nous empêcher de partager leur erreur.

Tout ce que nous vous demandons, c'est de nous dire franchement, et dès à présent, ce que vous comptez faire du *Duc d'Albe*...

EUG. SCRIBE.

La discussion ne languit pas. Léon Pillet répondit aussitôt. Vite Scribe riposte :

A Léon Pillet.

Le 8 mai 1844.

Tous nos traités, anciens et nouveaux, disent que *le Duc d'Albe* sera le premier grand ouvrage représenté l'hiver prochain, et représenté, bien entendu, comme tous les grands ouvrages, avec l'élite de la troupe; car tous les règlemens, les

usages et même les lois donnent aux auteurs le droit de distribuer eux-mêmes, et comme ils l'entendent, leurs ouvrages nouveaux.

Pour vous être agréable et pour vous donner la facilité de jouer *le Prophète* ou tout autre grand ouvrage que vous espérez, l'hiver prochain, je vous ai, dans une conversation, proposé de moi-même et sans consulter mon compositeur, de donner *le Duc d'Albe* cet été, sans y faire jouer M[me] Stoltz, et je vous le propose encore dans ce moment, par écrit. Vous me répondez que vous ne le pouvez pas, que Donizetti n'y consent pas et exige la totalité de vos premiers sujets. Je retire alors ma proposition, et toutes choses restent dans l'état où elles étaient. C'est-à-dire que *le Duc d'Albe* doit être le premier grand ouvrage représenté l'hiver prochain, à moins que vous ne préfériez payer l'indemnité stipulée au traité.

Je sais qu'au mois de décembre dernier, toujours dans vos intérêts et sur votre proposition, nous sommes convenus par un traité signé entre vous, Donizetti et moi, de substituer au *Duc d'Albe* un opéra nouveau, *Jeanne la Folle*, dont le plan n'était pas encore arrêté. Il fut dit que le scénario vous serait soumis; que, s'il vous convenait, j'écrirais le poème sur-le-champ et que *Jeanne la Folle* prendrait alors la place du *Duc d'Albe*, sinon que toutes choses resteraient en même état et que *le Duc d'Albe* conserverait tous ses droits.

J'ai de mon mieux et à grand'peine travaillé ce sujet de *Jeanne la Folle*. J'en ai écrit un scénario tellement détaillé que ce plan formait un manuscrit considérable. Vous l'avez approuvé dans une lettre écrite par vous, sauf quelques modifications sur lesquelles nous étions tombés d'accord, et quelques jours après, et quoique le sujet convînt parfaitement à Donizetti, qui l'acceptait et qui l'accepte encore, vous avez définitivement repoussé le scénario, me déclarant qu'il ne vous convenait pas. Alors, et aux termes mêmes du traité de *Jeanne la Folle*, *le Duc d'Albe* rentre dans tout son droit, celui d'être le premier grand ouvrage représenté.

Maintenant, vous me demandez (toujours à la place du *Duc d'Albe*) et vous me dites que Donizetti y consent, un autre opéra, qui serait joué non pas en 1845, mais en 1846.

Je vous répondrai, mon cher ami, que cela m'est impossible. Tant de difficultés, de retards et d'autres contrariétés

encore, dont je n'ai pas l'habitude, m'éloignent pour toujours du Grand-Opéra. Nous ne pouvons pas nous entendre sur le choix des acteurs, sur le choix des sujets des pièces, ni même sur leur exécution; ce sont des discussions interminables, et l'ouvrage, dirigé à la fois de deux manières différentes, par vous et par moi, se trouve, comme *Dom Sébastien*, n'avoir plus ni unité, ni physionomie, et arrive à être joué à peine une fois par mois. Enfin, nos traités, même les plus formels et les plus précis, offrent toujours des difficultés dans leur interprétation ou dans leur exécution.

Depuis votre arrivée à la direction actuelle de l'Opéra, *le Duc d'Albe* doit être représenté; il faut qu'il le soit ou que l'indemnité qui nous est due soit payée...

EUG. SCRIBE.

Donizetti était alors absent de Paris : il avait fait un voyage à Vienne, où l'appelaient ses fonctions de maître de chapelle de la cour d'Autriche. On pouvait invoquer ses intentions d'une ou d'autre part, tandis qu'il était loin, et d'ailleurs sa mémoire s'affaiblissait sensiblement. Scribe ne s'appuie pas trop sur les intérêts du compositeur qu'il sépare nettement des siens. Il redit pour son propre compte, avec moins de fantaisie que dans son vaudeville *l'Ours et le Pacha*, le fameux : « Prenez mon ours ! » de Lagingeole. Entre ses mains, l'arme était dangereuse, maniée avec une persistance qui ne se démentait pas. Deux jours après, troisième lettre de Scribe à Léon Pillet, où l'auteur toujours pressant cache, sous une apparence de bonnes dispositions, une volonté non moins arrêtée :

A Léon Pillet.

Le 10 mai 1844.

Je vous remercie, mon cher ami, des faits que vous avez la bonté de me rappeler. Loin de les nier, je m'empresse d'en prendre acte, car ils prouvent combien, dans tous les temps, j'ai cherché, même aux dépens de mes intérêts d'auteur, à servir vos intérêts de directeur et à vous être agréable de toutes les manières.

Oui, je n'ai point oublié les conversations dont vous me parlez. Oui, pour vous tirer de l'embarras où vous mettait *le Duc d'Albe*, je consentais à perdre les 24 000 francs qui me

sont assurés pour la partition et les 4 000 francs assurés d'avance par le libraire.

Oui, je consentais à perdre un poème en quatre actes entièrement terminé. Oui enfin, et à coup sûr toujours dans votre intérêt, je renonçais à ma part dans les 30 000 francs d'indemnités que vous nous devez, et me contentais du complément d'une prime de 2 000 francs, qui depuis quatre ans m'aurait dû être payée (d'après nos traités), que *le Duc d'Albe* fût joué ou non.

Oui, je conviens de tout cela.

Mais, à votre tour, rappelez-vous dans quelles circonstances ces conversations avaient lieu : dans la prévision d'un ouvrage de moi pour l'hiver suivant, soit avec Meyerbeer, soit avec tout autre, et si vos souvenirs ne vous sont pas assez présens, consultez nos traités et relisez surtout le dernier (celui de *Jeanne la Folle*), traité signé par nous à la fin de 1843, et par conséquent bien postérieur à toutes mes conversations dont il renferme le sens et le résumé.

Vous y verrez que, si le scénario de *Jeanne la Folle* ne vous convenait pas, — ce qui est arrivé, — *le Duc d'Albe* reprenait tous ses droits et que je ne renonçais plus à rien.

En effet, quoiqu'il fût agréable à vous et fort peu à moi de substituer au *Duc d'Albe* qui était fait, *Jeanne la Folle* qu'il fallait faire, vous concevez très bien que, devant avoir l'hiver prochain un grand ouvrage qui allait vous coûter une nouvelle prime et de grandes dépenses, je pouvais, je devais peut-être renoncer aux autres avantages qui m'étaient assurés et garantis.

Mais sans cela, pourquoi tant de sacrifices, de sacrifices gratuits ? C'était pousser jusqu'à l'absurde une générosité dont vous-même n'auriez pas voulu...

EUG. SCRIBE.

Léon Pillet répond en proposant je ne sais quelle combinaison nouvelle, qui gagnera du temps et remettra à plus tard le règlement du compte. Scribe voit le piège, ne s'y laisse pas entraîner, d'autant que son amour-propre d'auteur a été froissé par toutes ces chicanes. Il écrit :

A Léon Pillet.

Maintenant encore, c'est vous qui me demandez un ouvrage pour deux ans, parce qu'il vous est plus commode de me payer

ainsi qu'en argent. et moi je refuse parce que vous croiriez encore m'obliger et qu'il faut que je vous dise enfin toute ma pensée, que vous allez sans doute trouver bien pleine d'orgueil : c'est que, quand je donne un ouvrage à une administration, ce n'est pas à moi que je crois rendre service.

Quand j'ai donné à l'Opéra *la Muette* et *la Juive*, *Robert* et *les Huguenots*, *Gustave*, *le Philtre* ou *la Bayadère*, quand j'ai donné aux Français *Bertrand et Raton*, *Valérie*, *la Camaraderie*, *la Chaîne* ou *le Verre d'eau*, quand j'ai donné à l'Opéra-Comique *la Dame blanche* ou *le Domino noir*, *la Part du diable* ou *la Sirène*, quand j'ai donné au Gymnase des œuvres qui ont payé ses dettes et fait sa situation, aucun de ces administrateurs n'est venu me dire que je lui devais de la reconnaissance...

EUG. SCRIBE.

Voilà qui est parler. Mais ce regain de dignité eût été plus impressionnant, s'il fût venu après moins de chicane et pour une cause moins intéressée. Après cela, il n'y a plus place que pour un procès. Scribe l'intente devant le tribunal de commerce de la Seine, le 16 décembre 1844, lorsque Léon Pillet fait représenter la *Marie Stuart* de Théodore Anne et Niedermeyer. En l'espèce, et pour *le Duc d'Albe*, il semble bien que, juridiquement parlant, Léon Pillet fût dans son tort : les conventions signées subsistaient au milieu de tous les incidens de cette cuisine dramatique. Il dut payer le dédit et s'exécuta sans bonne grâce. Désormais, tous bons rapports entre Scribe et lui étaient rompus. Jamais l'antipathie du librettiste ne se démentit, après le procès, comme le prouve la note suivante, composée par Scribe pour son cousin l'avocat, qui avait songé à s'entremettre entre les deux adversaires. Elle montre quelle âpreté mettait Scribe à défendre ses intérêts et qu'il n'en retranchait rien, quand son amour-propre avait pu être atteint. La voici :

A son cousin.

Tous les rapports entre directeurs et auteurs reposent sur deux bases : l'amitié ou l'intérêt.

Ainsi aux Français, ainsi à l'Opéra-Comique, ainsi au Gymnase, les directeurs sont excellens pour moi, font tout pour m'être agréables. Il y a réciprocité de ma part. De là affection entre nous, et si l'on me demande un ouvrage avec des débu-

tans, avec de mauvais acteurs, dans une mauvaise saison, peu importe! Je l'ai fait et suis prêt encore à le faire chaque fois qu'on me le demandera. De même autrefois à l'Opéra, du temps de Duponchel et du temps de Véron. Pourquoi? Parce qu'il y avait entre nous bons procédés, confiance et amitié.

En est-il de même aujourd'hui?

Léon Pillet ne m'estime pas du tout comme auteur; je l'estime peu comme directeur. Il ne croit pas en moi; je ne crois pas en lui. Depuis sa direction, il a fait tout au monde pour m'éloigner de son théâtre et se passer de moi. Je lui ai porté, comme je le faisais sous ses prédécesseurs, des idées pour ses principaux acteurs, des pièces pour Poultier, pour Baroilhet, pour Carlotta Grisi. Il n'a pas même voulu les écouter et s'est adressé de préférence à des gens qui ne connaissaient même pas l'Opéra et n'avaient jamais travaillé pour le théâtre. Ainsi mes revenus, qui étaient autrefois de 30 000 francs, sont aujourd'hui de 2 à 3... Passe encore si, lui, y avait gagné : ce qui n'est pas...

Aujourd'hui, il est vrai, il vient à moi pour avoir *l'Africaine*. Pourquoi? Parce que c'est son *intérêt*. Examinons si c'est le mien. Ce sera mon second point.

On donne un ouvrage pour avoir un succès. Avec Léon Pillet un grand succès est impossible, parce qu'au lieu de s'occuper de l'ensemble de l'ouvrage d'abord et de tous ses détails ensuite, il ne s'occupe que d'une personne, d'une seule. Tout est sacrifié à celle-là.

Mais je vais plus loin : j'admets que tout se passe comme autrefois, que l'auteur et le compositeur soient maîtres de leur ouvrage, que ténor et chanteuse nous obéissent, que nous ayons un grand succès, un immense succès, un succès à la *Robert le Diable*. Sera-ce mon avantage? Non.

Avec le caractère que je connais à Léon Pillet, une fois le succès obtenu, il fera comme auparavant, me mettra à la porte de l'Opéra et traitera tous mes ouvrages en... *Duc d'Albe*.

J'aurai donc contribué à relever son théâtre, j'aurai contribué à le faire vivre deux ou trois ans, pour prolonger d'autant le mépris qu'on a pour moi, et l'exil qu'on m'impose. Ce serait un fort mauvais calcul, ce serait entendre bien mal mes intérêts,... et il est convenu qu'en ce moment nous ne parlons qu'*intérêt*.

Si au contraire je laisse aller les événemens, si je reste dans l'exil que je ne demandais pas, mais que j'ai accepté très volontiers, Léon Pillet, dont le privilège expire dans deux ou trois ans, s'en ira alors, ou même, si une fois en sa vie il écoutait un bon conseil, il tâcherait comme Crosnier de faire un marché avantageux et de céder son entreprise, tandis qu'elle lui offre encore quelque chance.

Alors la situation changerait pour moi, alors et quel que fût le successeur de Léon Pillet, j'arriverais avec *l'Africaine* ou *le Prophète*. Je serais le premier succès d'une nouvelle administration, au lieu d'être le dernier ouvrage de l'ancienne. J'inaugurerais cette nouvelle direction, comme nous avons inauguré celle de Véron par *Robert le Diable*, par un succès. Nous ferions la fortune du nouveau directeur, et celui-ci, sinon par reconnaissance, du moins dans son intérêt, nous en saurait quelque gré.

Vous m'avez demandé de réfléchir sur votre proposition; cette lettre vous prouvera que je l'ai examinée sous toutes ses faces.

Nos rapports avec Léon Pillet comme directeur et auteur sont à jamais finis et ne peuvent plus se renouer; je l'ai jugé ainsi dès le procès du *Duc d'Albe*.

Nos rapports comme anciens camarades, confrères et amis peuvent toujours reprendre et durer, surtout depuis qu'il n'est plus question entre nous d'opéra, et c'est dans cette pensée-là que j'ai serré cordialement la main qu'il me tendait. Il en sera toujours ainsi, à condition que nous ne parlions plus théâtre, seul chapitre sur lequel nous ne pourrons jamais nous entendre.

EUG. SCRIBE.

La question du *Duc d'Albe* ne se rouvrit donc plus, au moins sous les mêmes espèces. Est-ce un mal? Donizetti, dit-on, avait trouvé le moyen d'utiliser une partie de sa musique en faisant entrer les airs de ballet dans *la Favorite* et de nombreux morceaux dans *Dom Sébastien*. Au surplus, ce qui subsiste de la partition doit se retrouver actuellement, plus ou moins achevé, à Bergame, dans les papiers de l'auteur. Quant au libretto de Scribe, eût-il été perdu, la perte en eût difficilement passé pour un désastre. Et il n'est pas perdu. On retrouve *le Duc d'Albe* parmi les centaines de manuscrits, originaux

ou copies, qui représentent la production dramatique de Scribe. C'est une œuvre assez banale, dont l'action se passe dans les Flandres en 1573, sous la domination espagnole, et que ne recommande aucune nouveauté d'imagination. Le seul fait qui nous frappe maintenant, — et Scribe ne pouvait le prévoir, — c'est que les Flandres gémissaient alors comme aujourd'hui sous le despotisme d'un oppresseur sans pitié. Le duc d'Albe y semait la terreur par des moyens moins barbares et moins raffinés que le vainqueur actuel.

Le Duc d'Albe n'avait été pour Scribe qu'un prétexte d'opéra, un motif d'airs de bravoure, et la musique lui faisant défaut, on pouvait croire qu'il n'en serait jamais plus question. On en reparla pourtant, car la musique y prit goût de nouveau. Entendons-nous : ce ne fut plus *le Duc d'Albe*, et ce fut toujours lui ; si ce ne fut plus Donizetti qui prétendit l'animer, ce fut encore un Italien, et non des moindres, qui se chargea de ressusciter l'œuvre abandonnée. C'est par Scribe que nous savons comment les choses se passèrent. Il avait eu un collaborateur pour *le Duc d'Albe*, et le contraire serait plus surprenant. Il fallut le mettre au courant des destinées nouvelles qui se présentaient pour cette pièce vieille de plus de dix ans. Scribe n'y manqua pas. Quand l'heure en fut venue, il avisa le second père dramatique du *Duc d'Albe*. C'était Charles Duveyrier, frère puîné du fécond vaudevilliste Mélesville. Mais tandis que l'aîné demeurait un auteur dramatique obstiné et fécond, le cadet délaissa les lettres, d'abord pour la philosophie sociale et le saint-simonisme, — c'est lui qui conçut et qui devait diriger l'Encyclopédie Pereire, à laquelle s'intéressait Sainte-Beuve, — puis pour le mouvement industriel et commercial : il créa la Société générale des annonces, qui centralisait la publicité des journaux. Charles Duveyrier en était là, quand un appel de Scribe vint le ramener au théâtre, on va voir comment.

A Charles Duveyrier.

Le 3 décembre 1853.

Mon allié et toujours ami, je n'ai point oublié notre vieil enfant qui dort depuis longtemps dans la poussière des cartons ; mais je crois qu'il n'aura point perdu pour attendre, et je viens de lui trouver un établissement digne de son âge et de son mérite.

Verdi est à Paris ; on m'a demandé un opéra pour lui. Il a un traité avec la direction, traité par lequel le directeur s'engage à jouer cet opéra l'année prochaine, en 1854, et à lui

assurer quarante représentations. Verdi, de son côté (et la modestie devrait m'empêcher de vous donner connaissance de cette clause), demandait pour condition première que le poème qu'on lui donnerait fût de votre *allié*. Voilà pourquoi la direction s'adressait à moi.

J'avais, comme toujours, plusieurs sujets en tête à moi tout seul; mais il m'est venu la bonne idée de ressusciter ce pauvre *Duc d'Albe* que chacun croyait mort, sous prétexte qu'on lui avait déjà fait des obsèques magnifiques, des obsèques de 15 000 francs. Mais vous vous rappelez qu'en acceptant les 15 000 francs, je vous avais réservé la propriété du mort et le droit de le faire revivre à volonté.

Je l'ai proposé à Verdi, ne lui laissant rien ignorer des aventures du défunt. Plusieurs situations lui convenaient, beaucoup de choses lui déplaisaient.

D'abord que l'ouvrage eût été anciennement destiné à Donizetti et qu'il eût l'air de traiter un sujet refusé, défloré, dont il était question depuis si longtemps, en un mot un fond de boutique.

Il fallait donc changer le titre. J'ai consenti sans peine.

Changer le principal personnage. C'était plus difficile, presque impossible. Je crois pourtant en être venu à bout. Il fallait changer le lieu de la scène, la placer dans un climat moins froid que les Pays-Bas, dans un climat chaud et musical, comme Naples ou la Sicile. C'était moins difficile; je l'ai fait.

Il fallait enfin changer totalement le deuxième acte, car il n'y a pas de brasseries dans ce pays-là; changer totalement le quatrième, qui représente l'embarquement et le départ du duc d'Albe, et enfin en ajouter un cinquième, car il veut un grand et bel ouvrage en cinq actes, dans d'aussi larges dimensions que *les Huguenots* ou *le Prophète*. En outre (et je serai en mesure), j'ai promis et signé que tout cela serait terminé pour ce mois-ci décembre 1853, pour que le maestro puisse se mettre immédiatement à l'œuvre. J'avais parlé de cela, il y a quelque temps, à Mélesville, mais je ne voulais point vous donner de fausse joie, avant que le traité ne fût définitivement signé avec Nestor Roqueplan, le directeur.

Je sais, mon cher ami, que vous ne vous occupez plus de théâtre, que vous avez d'autres travaux que ceux de la scène; ne vous inquiétez donc de rien. Le plan est à peu près dans ma

tête, et avant de l'exécuter, je voudrais seulement en causer avec vous, avoir vos idées qui sont toujours excellentes et qui, en tout cas, seront toujours plus jeunes que les miennes, car par malheur je me sens vieillir. Mais c'est égal : je suffirai à tout, à récrire en partie la pièce, ce qui n'est pas grand'chose, mais au travail de tous les jours avec Verdi et aux changemens qu'il me demandera, ce qui est fort long et ennuyeux, comme je l'éprouve chaque jour avec Meyerbeer. Quant à la mise en scène et aux répétitions, tout cela n'aura lieu que l'année prochaine, et j'en ai tellement l'habitude que ce ne sera rien pour moi, si mes forces me le permettent.

Ainsi, mon cher ami et allié, ne réclamez pas, je vous en prie! Laissez-moi vous faire ce petit cadeau et cette surprise, dont mon amitié se fait une fête, et si votre délicatesse en murmure ou croit me devoir quelque chose, je vais la mettre bien à l'aise en vous demandant à mon tour un cadeau : abandonnez-moi le plan ou le canevas de *la Perle de Venise*, autre vieille idée qui sommeille depuis longtemps et que nous avons eue ensemble, sans commencement d'exécution. C'est moi à mon tour qui vous remercierai et me dirai votre débiteur, comme je me dis votre tout dévoué allié et ami.

Eug. Scribe.

La réponse ne se fit pas attendre. Charles Duveyrier, ravi, mais incomplètement renseigné, accepte aussitôt, et Scribe, à son tour, indique à son collaborateur comment il entend transformer l'œuvre ancienne et l'amener, au moins de frais possible, à se passer dans la Sicile du XIIIe siècle, au lieu des Flandres du XVIe. Ce simple exposé eût dû suffire pour faire sentir à l'auteur combien son projet était arbitraire et combien ses personnages avaient peu de vérité, puisqu'il suffisait de modifier le décor et les accessoires pour les faire émigrer du Nord au Midi. Mais Scribe ne s'embarrasse pas de tels scrupules.

A Charles Duveyrier.

Mon cher ami et bon allié, votre vieil allié est encore bien étourdi. Je jurerais encore que je vous avais envoyé le nom de notre nouvel enfant et le titre de la pièce. Il paraît que je l'ai oublié net.

Verdi voulait la scène à Naples. Nous avions *la Muette de Portici*, que cela eût rappelé ; j'ai proposé la Sicile, qu'il a acceptée.

Le duc d'Albe devient Charles de Montfort, gouverneur abhorré de la Sicile sous le règne de Charles d'Anjou, frère de saint Louis, qui vient de conquérir le royaume de Naples.

Charles de Montfort et les Français ne se font pas faute de faire la cour aux jolies filles, de les enlever même au besoin. Charles de Montfort en a enlevé ou violé une dont il a eu un fils ; ce fils, Luigi de Torella, remplacera Henri de Bruges.

Daniel, le maître brasseur, rôle assez insignifiant, sera remplacé par Jean de Procida, âme de la conspiration, et vous voyez que nous arrivons tout droit aux *Vêpres siciliennes* pour dénouement.

Ce titre de la tragédie de Delavigne ne m'effraie nullement à l'Opéra. Le titre est beau et un sujet connu est toujours, à l'Opéra, une chance de succès.

Au lieu des Flamands qui *veulent* et ne *peuvent* massacrer les Espagnols, ce seront les Siciliens, furieux, outragés et vindicatifs, qui massacreront les Français, lesquels nous tâcherons de rendre intéressans.

Le titre et le dénouement seront les mêmes que dans Casimir Delavigne ; mais l'intrigue en sera différente et bien plus originale.

Comme père, le duc d'Albe était intéressant ; Charles de Montfort le sera bien plus : il adore ce fils, qui le renie, qui le repousse d'abord et qui finira par mourir avec lui.

Au cinquième acte, le massacre des Français, sur un théâtre tel que l'Opéra, au milieu des fêtes d'un mariage, sera bien plus dramatique et plus à effet que l'embarquement du duc d'Albe, gâté toujours par l'invraisemblance de cet homme qui laisse sur la terre étrangère, et au milieu de ses ennemis, le corps de ce fils adoré. Je vous dis tout cela pour que, d'ici à votre première visite, vous rêviez au sujet et aux chances qu'il présente.

J'ai lu tous les auteurs (et il n'y a que des auteurs italiens) qui parlent du massacre de Sicile ; aucun n'en parle comme d'une conspiration organisée... Le hasard... et un événement assez dramatique a amené à Palerme, à l'heure des vêpres, un événement, une émeute, qui plus tard a gagné toute la Sicile ; mais cette révolution s'est faite en un mois, et en l'absence de

Procida, qui était alors près du roi d'Aragon, et les vêpres n'ont aucunement servi de signal.

Je vous dis céla pour vous mettre à l'aise et vous donner de la latitude.

Il y a un point sur lequel je ne suis pas encore décidé : vous m'aiderez.

L'histoire dit que Jean Procida, qui était fils d'un médecin et médecin lui-même, avait été outragé dans sa femme.

On pourrait supposer que cette femme aurait été violée par Charles de Montfort, qu'elle en aurait eu un enfant, que Procida aurait accepté comme sien, pour cacher sa honte; mais il sait parfaitement qu'il n'est pas de lui. C'est notre ancien Henri de Bruges, qu'il élève dans la haine des Français et surtout de Charles de Montfort, et il lui met le poignard à la main pour tuer son propre père.

C'est bien sicilien. Ce serait parfait dans un drame; je ne sais si à l'Opéra, où tout doit être simple, cela ne compliquerait pas trop l'action. C'est cependant bien. Dans ce cas, Helena serait la sœur du jeune Frédéric, celui qui avec son ami Conradin a été décapité par Charles d'Anjou et les Français.

Dans l'autre manière, qui est notre ancienne, Henri de Bruges serait Luigi di Torella, fils d'une noble dame de Sicile, n'importe laquelle, et Helena pourrait être tout uniment la fille de Procida. Voyez et décidez.

Au premier acte, je ne fais pas les Français si odieux qu'étaient autrefois les Espagnols; ils amusent les Siciliens par des bals et des fêtes, et Procida, qui voudrait les pousser à la révolte, ne trouve pas ses compatriotes assez furieux.

Au deuxième acte, il y a une fête, une solennité, où doivent se trouver les plus jolies filles de Palerme; il en prévient par dessous main les Français, excite leur convoitise, et dans ce second acte, au milieu d'une fête à la Madone, d'une fête où se trouvent une douzaine de fiancées, je suppose *l'enlèvement des Sabines* en Sicile. Pour ce coup les Siciliens sont furieux; Procida attise leur vengeance, développe ses projets et il est résolu qu'on tuera Charles de Montfort et les Français, dans un bal qu'il donne le lendemain à Palerme. C'est au milieu de ce final que Henri de Bruges est arrêté et conduit au palais de son père.

Au troisième acte, déclaration du père au fils; horreur de celui-ci; bal, — comme je vous l'ai expliqué plusieurs fois, je

crois, — bal, pendant lequel les conjurés arrivent avec leurs signes de ralliement. Ce qui n'était qu'au dernier acte peut arriver ici : Helena veut tuer Montfort ; Henri se jette au-devant de son père ; les conjurés sont arrêtés, et, lui, passe pour un traître, un infâme.

Au quatrième acte, la plus belle situation de l'ouvrage, suivant Verdi : on mène les conjurés au supplice ; Henri qui jusque-là a refusé d'appeler Montfort son père, se précipite à ses genoux : *Ah! tu l'aimais donc bien!*

Montfort, qui est généreux, non seulement pardonne aux conjurés qu'on amène, mais encore il est bon père ; comme il sait l'amour de son fils pour Helena et l'amour d'Helena pour son fils, comme il veut éteindre autant que possible les haines entre Français et Siciliens, il déclare qu'il veut unir son fils avec Helena. Helena, quoique adorant Henri, refuse avec indignation, justement parce que Henri est le fils de Montfort; et Montfort entend que ses ordres soient exécutés. C'est là le final du quatrième acte.

Le cinquième s'ouvre par un duo entre Helena et Procida. Procida lui ordonne au nom de la patrie, au nom de ses projets, de consentir au mariage avec le fils de Montfort. Étonnement, hésitation d'Helena. Il le faut, il le faut. Procida annonce à Montfort et à Henri, ou Luidgi, enchanté, qu'Helena consent. Ravissement de celui-ci. Ordre donné de tout préparer pour ce mariage, ce soir même, à l'heure des vêpres. Les Français en habit de gala et sans armes se livrent sans défiance à leurs ennemis. Toutes les portes du palais sont ouvertes, les fêtes pour le mariage commencent.

Helena, pâle et tremblante, arrive en habits de mariée et accuse Procida de la contrainte qu'elle éprouve. « Ne crains rien, dit Procida, tout est préparé, tout est convenu : au moment même où ce mariage aura lieu, au moment où tu diras oui et où sonneront les cloches de ce mariage, tous nos conjurés armés se précipiteront sur les Français sans armes et les massacreront, à commencer par Montfort, à commencer par ton époux qui n'aura pas joui longtemps de ce titre. » Cri d'indignation d'Helena : « Jamais! » — Il n'est plus temps d'hésiter : voici les Français.

Montfort et son fils arrivent, élégans et parés, suivis d'une cour brillante. L'archevêque de Palerme vient pour bénir les

époux. Au moment d'unir leurs mains, Helena retire la sienne : « Jamais! jamais, je n'y consentirai! — C'en est trop! s'écrie Montfort furieux, de gré ou de force vous y consentirez! » Il prend avec violence la main d'Helena et celle de son fils : « Fiancés, soyez unis; flambeaux de l'hyménée, brillez pour eux, et vous, cloches saintes, annoncez leur bonheur! »

Les cloches sonnent.

Toutes les portes du palais s'ouvrent; les Siciliens, le poignard et la torche à la main, s'élancent sur Charles de Montfort et les Français. Luidgi se jette au-devant de son père et Helena à côté de son mari; les haches sont levées sur eux. La toile tombe et le massacre commence derrière la toile.

Il y a encore bien à dire, bien à faire. Rêvez à cela pendant que vous garderez la chambre. Gardez surtout ce scenario, si vous pouvez le lire, et nous en causerons à votre première visite.

Merci mille fois du cadeau que vous me faites de *la Perle de Venise*.

Eug. Scribe.

Bref, le 13 juin 1855, au début d'une exposition universelle qui allait amener à Paris une foule de visiteurs, l'Opéra représentait *les Vêpres siciliennes*, œuvre inédite de Verdi, sur des paroles de Scribe et de Duveyrier. Le succès fut considérable et incontesté. D'abord, l'amour-propre italien en avait fait un véritable événement : les compatriotes du compositeur qui étaient ses partisans s'étaient donné rendez-vous en masse dans la salle, et on assure que presque tous les dilettantes aisés de Milan, Turin et d'autres villes de la Lombardie étaient venus assister à cette représentation mémorable. L'exécution fut remarquable et la Cruvelli en particulier interpréta avec une chaleur communicative la musique de Verdi. D'ailleurs, celui-ci avait soigné son ouvrage : la critique y reconnaissait plus d'unité, plus de tenue que dans les précédens. On chicana un peu les librettistes sur l'aventure qu'ils avaient mise à la scène. « Il faut avouer, écrivait P. Scudo, dans le numéro du 1er juillet de cette *Revue*, que MM. Scribe et Duveyrier auraient pu choisir un sujet plus convenable que celui des *Vêpres siciliennes* pour être mis en musique par un Italien et représenté sur la première scène lyrique de la France. Il y a des convenances qu'on fait toujours bien de respecter au théâtre, et le champ de l'histoire est assez vaste pour que M. Scribe ne fût pas embarrassé de trouver un thème quelconque au petit nombre de

combinaisons dramatiques qu'il reproduit si volontiers et sans les varier beaucoup. » Peut-être Scudo ne pensait-il pas si bien dire, et un nouvel embarras surgit bientôt pour les auteurs qui lui donna singulièrement raison.

Le patriotisme italien ne tarda pas à s'émouvoir du réveil de cet épisode historique. Après s'être exercé vivement en faveur du musicien, il se retournait contre lui, on lui reprochait d'avoir méconnu le sentiment national au point de traiter un sujet qui montrait ses compatriotes sous un jour si défavorable. Pareil reproche ne paraît pas avoir beaucoup gêné Verdi; il toucha davantage Scribe, qui se voyait privé par là des droits escomptés sur les représentations en Italie, et aussi en Allemagne, puisque les uns allaient avec les autres. Mais il était homme de ressources et se tirait aisément des mauvais pas. Lui-même va nous dire comment il sortit de celui-ci, par la lettre suivante, écrite à un correspondant inconnu, un collaborateur qui avait ébauché avec lui quelques plans de combinaisons théâtrales :

A Monsieur X.

... Quant aux Vêpres siciliennes, sujet historique que Casimir Delavigne et bien d'autres ont arrangé à leur manière, je ne me rappelle pas, je vous l'ai dit, quelle manière était la vôtre, si vous aviez une donnée quelconque ou seulement un titre. Je me rappelle seulement, et cela vous suffira sans doute, qu'il y a dix-huit à vingt ans que mes Vêpres à moi ont été, non pas *chantées*, mais écrites, et c'est pour ne pas avoir voulu les chanter, qu'un directeur de l'Opéra a déjà été condamné à leur payer 30 000 francs d'indemnité.

Vous souvient-il, vous qui êtes au courant des affaires d'opéra, d'un certain *Duc d'Albe*, composé il y a une vingtaine d'années pour Halévy sous Duponchel, puis donné il y a quinze ou seize ans à Donizetti ? C'est le premier ouvrage composé par lui en France, avant l'arrivée à l'empire de Léon Pillet.

Ce devait être le premier ouvrage joué par Pillet. Il me proposa de donner à la place *la Favorite* pour Mme Stoltz, me promettant de jouer trois ou quatre ans après *le Duc d'Albe*, sous peine d'un dédit de 30 000 francs.

L'époque arrivée, il préféra donner *Marie Stuart*, qui lui rapporta peu d'argent, mais qui en rapporta beaucoup au *Duc d'Albe*. Les 30 000 francs furent payés, dont moitié à Donizetti, auteur de la musique, et l'autre moitié à moi et à Charles

Duveyrier, mon collaborateur. L'année dernière, Roqueplan et Deligny, qui vous raconteront les détails, me demandèrent un opéra pour Verdi. Je proposai à celui-ci *le Duc d'Albe*, dont je racontai toute l'histoire. Quoique vieux, l'ouvrage lui plut ; il daigna même me dire qu'il était comme le bon vin et qu'il avait gagné en bouteille. Seulement le lieu de la scène lui déplut : les Flandres ne lui paraissaient pas musicales. Je lui dis de choisir l'endroit où l'affaire devait se passer. Il me désigna Naples : cela aurait trop ressemblé à *la Muette de Portici*. Il me demanda la Sicile, et nous prîmes les Vêpres qui s'offraient tout naturellement. Tout le bagage du *Duc d'Albe* fut donc transporté à Palerme. C'est la même action, la même intrigue, les mêmes personnages, et de plus mon même collaborateur, Charles Duveyrier. Il n'y a de changé que la couleur locale. Nous avions cru bien faire, nous avons eu tort, car Verdi a appris dernièrement à son grand désespoir que l'ouvrage, à cause de son titre, ne serait pas joué en Italie, qu'il y serait défendu sur tous les théâtres. Il m'a demandé ce qu'il fallait faire. Je lui ai proposé alors un troisième déménagement que je lui aurais conseillé bien plus tôt, si j'avais pu soupçonner que cela vous fût le moins du monde agréable. Le duc d'Albe, qui était devenu à Paris Charles de Montfort, est devenu en Italie Vasconcellos. Le bagage du duc d'Albe a été transporté à Lisbonne ; Procida est devenu Pinto, et la conspiration est devenue celle du duc de Bragance contre les Espagnols. Et si j'y avais pensé d'abord, je l'aurais préféré de beaucoup : d'abord parce que cela m'eût causé beaucoup moins de changement ; ensuite parce que les costumes portugais et espagnols eussent été bien meilleurs pour l'Opéra que les costumes du temps de Charles d'Anjou, frère de saint Louis.

En voilà bien long, mon cher confrère, mais j'avais moins peur de vous ennuyer que de ne pas me justifier complètement à vos yeux, tant je tiens avant tout à votre estime et à votre amitié.

Eug. Scribe.

Il fut fait comme il est dit : après avoir fui les Flandres pour la Sicile, le livret mis en musique par Verdi dut encore changer de climat et de décor, gagner les bords du Tage et faire en sorte qu'on ne le reconnût pas, sous ces modifications successives. Voici, d'après Scribe lui-même, comment il s'y prit pour obtenir ce résultat

L'action se passera à Lisbonne, à la fin de novembre 1640.

Les personnages seront ainsi transformés :

Guy de Montfort, *Vasconcellos*, ministre gouverneur du Portugal, au nom de Philippe IV, roi d'Espagne ; le sire de Béthune, le comte de Vaudemont, *don Pedro, don Dièque*, officiers espagnols; Henri, *Henri*, jeune Portugais; Jean Procida, *Ribeiro Pinto*, secrétaire du duc de Bragance ; la duchesse Hélène, *Hélène de Guzman*, sœur de Louis de Guzman, et belle-sœur du duc de Bragance ; Ninetta, *Mosquita*, sa suivante; Danieli, *Miqueli*, son domestique ; Thibault, Robert, *Carlo, Mendès*, soldats espagnols; Portugais, hommes et femmes ; soldats espagnols.

Le Portugal est depuis longtemps sous le joug de l'Espagne.

Jean Pinto Ribeiro, gentilhomme portugais, secrétaire du duc de Bragance, supportant avec impatience la tyrannie des Castillans, a conçu le projet d'affranchir son pays de leur domination, en mettant son maître le duc de Bragance sur le trône de Portugal, où l'appellent sa naissance et l'affection des Portugais.

Le difficile est d'exciter l'ambition du duc de Bragance, de trouver des alliés au dehors, et d'appeler, à l'intérieur, à la révolte, le peuple qui, façonné depuis longtemps au joug, s'endort dans l'esclavage et tremble devant le terrible Vasconcellos.

Vasconcellos, Portugais lui-même, Portugais renégat, a trahi son pays et les siens, et s'est dévoué corps et âme à l'ennemi de son pays, le roi d'Espagne Philippe IV, qui l'a nommé vice-roi de Portugal.

Né avec un génie admirable pour les affaires, dit Vertot, Vasconcellos, habile, laborieux, fécond à inventer de nouvelles manières de tirer de l'argent du peuple, inflexible et dur jusqu'à la cruauté, sans parens, sans amis, déteste les Portugais dont il est détesté. Il a eu d'une jeune fille, la seule personne qu'il ait aimée en sa vie, un fils ; mais la jeune Portugaise, apprenant que cet amant dont elle ignorait le nom était le traître Vasconcellos, le bourreau de son pays, s'est enfuie emportant avec elle son fils.

Dix-huit ans se sont écoulés. Ce fils, Henri, a été placé par sa mère dans la maison du duc de Bragance, noble seigneur portugais, une des premières du royaume.

Pinto a déjà fait quelques tentatives de soulèvement. Une première fois, secondé par Almeida et son ami le jeune duc de Guzman, il a appelé le peuple à la révolte. Son projet a été découvert par Vasconcellos. Pinto s'est caché, Almeida s'est exilé, mais Guzman et tous les autres conjurés ont été exécutés.

Le jeune Guzman a laissé deux sœurs, Hélène et Louise de Guzman, deux sœurs qui ont juré de le venger. L'aînée, Louise de Guzman, a épousé le duc de Bragance, et, d'accord avec Pinto, excite son mari à se mettre à la tête des mécontens. La sœur cadette, Hélène de Guzman, qui était liée plus tendrement encore avec son jeune frère, a voué une haine mortelle aux Espagnols et risque sa vie pour arriver à la vengeance. Elle seconde les projets de Pinto ; elle excite le courage de Henri, jeune homme inconnu et sans parens, qui a été élevé dans la maison de son beau-frère, le duc de Bragance.

Les caractères ainsi posés, je reprends le libretto des *Vêpres siciliennes*, acte par acte.

Le premier représente la place publique de Lisbonne. Les noms seuls sont à changer, et avec les deux soldats espagnols Carlos et Mendès, Hélène, Henri, Vasconcellos, et les deux officiers castillans don Pedro et don Diègue, l'acte peut rester en entier tel qu'il est dans le libretto primitif.

Acte II. — Un site au bord du Tage et non loin de Lisbonne.

Pinto arrive, il a cherché au dehors des alliés à la nation portugaise. Il a vu la France et l'Angleterre : en France, le grand ministre Richelieu, intéressé à l'abaissement de la puissance espagnole, promet des hommes et de l'argent ; il aidera à la révolte, mais il faut qu'on se révolte.

Pinto interroge Henri et Hélène sur les sentimens du peuple et même sur ceux du duc de Bragance ; celui-ci hésite encore et n'ose se mettre à la tête des conjurés (historique). Sa femme et sa belle-sœur ont plus de force que lui. Mais au fond, il est homme d'honneur, et si le peuple se soulevait et se compromettait pour lui, il ne l'abandonnerait pas et se déclarerait. Il faut donc forcer le peuple à se révolter.

Arrive l'incident des douze fiancées que la ville de Lisbonne doit marier aujourd'hui même à la chapelle de San Yago.

Pinto excite les soldats espagnols à enlever les jeunes mariées : tout est permis à des vainqueurs. Enlèvement. Colère

des paysans. Passage au fond du théâtre, des chaloupes qui remontent le Tage et se rendent à Lisbonne au bal du gouverneur.

Acte III. — Tel qu'il est. Et même, dans cette nouvelle manière, l'horreur que Henri éprouvera pour son père est encore mieux motivée, car Vasconcellos est Portugais, au fond, un traître, un renégat, bourreau de ses propres compatriotes, et qu'il y a toujours honte à être le fils du bourreau.

Rien à changer : le bal, la conspiration. Vasconcellos envoie en prison les conjurés et fait grâce à son fils.

Acte IV. — Exactement tel qu'il est. Vasconcellos fait grâce aux conjurés. Il fait plus : il veut réconcilier l'Espagne et le Portugal en mariant son fils Henri à une des premières familles du royaume.

Acte V. — Le 1er décembre 1640.

Tout s'apprête pour le mariage d'Henri et d'Hélène. Pinto fait part à Hélène de ses projets. C'est au moment de la célébration du mariage que la conspiration éclatera. Vasconcellos sera à l'autel près de son fils. Le père et le fils seront massacrés ainsi que tous les Espagnols; et le peuple se répandant dans les rues aux cris de : *Vive le duc de Bragance!* proclamera la fin de la tyrannie.

Hélène veut et n'ose prévenir son mari et alors renonce au mariage. Dénouement tel qu'il est, aux cris de *Vive le duc de Bragance!* Le seul changement que j'y ferais, c'est qu'Hélène embrasse son mari, le couvre de son corps, et, au lieu du massacre général, je mettrais l'arrivée du duc de Bragance, qui paraît en ce moment seulement. Ordre d'épargner les Espagnols vaincus, leur pardonner et ratifier le mariage d'Henri avec Hélène sa sœur.

J'ôterais aussi l'épisode des cloches et l'heure des vêpres, qui sont inutiles; et grâce à cette suppression, rien ne rappellera plus *les Vêpres siciliennes*.

Ainsi accommodé pour la troisième fois, cet opéra interchangeable fut applaudi à Milan sous le nom de *Giovanna di Guzman*, et ensuite par toute l'Italie, car rien n'y pouvait plus blesser les auditeurs les plus chatouilleux, tant la manœuvre avait été adroite. On notera, dans la dernière remarque de Scribe, qu'il s'emploie surtout à effacer les détails caractéristiques, les menus incidens qui

éveillent la comparaison et suscitent, pour ainsi dire, machinalement les souvenirs en suspens. N'est-ce pas en cela que se résument pour lui l'art dramatique et l'histoire? A faire mouvoir, au travers d'une intrigue de fantaisie, des personnages imaginaires, conventionnels, qui n'ont rien pour choquer la vraisemblance, mais qui n'ont pas davantage l'accent de l'observation directe et de la vérité vivante. A ces êtres factices convient un cadre aussi chimérique. Scribe parle avec une conviction amusante de la « couleur locale : » il croit la respecter et ne soupçonne pas en quoi elle consiste. Habile à nouer une action, à la situer, il ne voyait pas les endroits où elle devait se dérouler. « Il s'en remettait volontiers, dit de lui Legouvé, aux directeurs habiles qui se trouvaient associés à ses travaux, du soin d'habiller ses personnages, de faire les paysages des pays où se passait sa pièce; puis, toute cette machination, cette décoration une fois en place, il s'en émerveillait le premier, avec cette naïveté d'enfant qui était un de ses grands charmes. » Si l'on en doutait, l'histoire du *Duc d'Albe* et de ses transformations successives mettrait ce point en évidence. Elle montre avec quelle facilité Scribe adoptait ou abandonnait les personnes suivant les besoins d'une intrigue où ils étaient comme les pièces d'un échiquier, et leur faisait changer de nom, de costume, d'époque et de pays. Elle fait comprendre pourquoi les meilleures de ses œuvres, si agréables qu'elles puissent être en elles-mêmes et si longtemps qu'elles aient gardé leur charme, manquent tout de même de cette vie impérieuse qui est celle de la littérature et de l'art.

PAUL BONNEFON.

CROISIÈRES AÉRIENNES

SOUVENIRS ET RÉCITS D'UN PILOTE MILITAIRE

AU CAMP D'AVOR

Aube. — De son mugissement sonore la sirène n'a pas plutôt ébranlé les ténèbres et sonné le réveil, que la sentinelle de garde hurle déjà dans la chambrée assoupie, désespérant d'éveiller les dormeurs! Çà et là, un bras s'étire hors des couvertures, une tête ébouriffée émerge de l'ombre, quelques voix pâteuses interrogent seules : « Quel temps? *On peut voler?* — Beau ciel! répond l'homme. Pas de vent : l'anémomètre ne tourne même pas, un vrai « temps de brevet! » En un clin d'œil, les plus paresseux terminent une hâtive toilette.

Au dehors, les premières lueurs de l'aurore bordent l'horizon, entre terre et nuages, d'une bande pourprée sur laquelle se détache le globe laiteux d'une dernière lampe à arc plus étincelant que la perle aux épaules nues d'une femme. Une clarté rose glisse sur la plaine givrée de blanc, et incendie la lointaine ligne de hangars qui ferme le terrain. Pas un souffle, étendards et manches à vent pendent lugubres sur leurs hampes!

Par petits groupes, les élèves pilotes gagnent leurs divisions. Uniformément vêtus de cuir noir, ils semblent des spectres en deuil, presque invisibles à travers l'aube indécise, de singuliers « croque-morts » acheminés vers quelque sinistre besogne. A peine les hangars s'éveillent-ils ; la ruche bientôt bourdonnante est muette encore; les lourds rideaux de toile grincent le long de

leurs tringles de fer ; goutte à goutte l'humidité dégouline sur les empennages des oiseaux endormis. Sous l'ombre sépulcrale et verdâtre des Bessonneau, d'innombrables appareils s'enchevêtrent les uns dans les autres; leurs carcasses s'avachissent sous le poids de la vie, leurs ailes traînent à terre, déformées par l'incessant travail ; l'essence, l'huile, la boue les empâtent d'un enduit graisseux et sale ; ils ont la mine maladive des aigles captifs qui lissent d'un bec mélancolique leur plumage fripé et, les prunelles éteintes, rêvent encore des Andes natales !

Pauvres « *Coucous* » d'école, réformés de la guerre, couverts de cicatrices ou d'empreintes glorieuses qui disent leur passé, où est-il le temps de vos randonnées guerrières sous l'impulsion des « *As*, » qui vous pilotaient? Condamnés aux travaux forcés en des mains de maladroits novices, qui se disputent le moment de vous monter, la mort stupide de l'arrière vous attend, l'écrasement sans gloire sous un pilote sans style; vos restes, glorieux serviteurs, pourriront bientôt ici, à côté, au cimetière des vieux oiseaux qui ont cessé d'être utiles.

Déjà cependant les moniteurs de chaque groupe appellent leurs élèves et commencent le travail. Sur les *pingouins* de courte envergure, les débutans rampent au sol et s'efforcent aux premiers pas du vol. Avant de déployer ses ailes, l'oiseau posé à terre ne prend-il pas son élan? Étourdis par le moteur, embarrassés des gouvernails, ils tournent sur place, en « chevaux de bois » incapables de se diriger droit! Les *lignes droites*, les *tours de piste* verront croître peu à peu leur audace. Elles sont ineffaçables, ces impressions de l'homme qui sent vraiment pousser ses ailes et s'enlève pour la première fois dans les airs! Le plus téméraire ne peut se défendre d'un inoubliable frisson ! Il est si peu de chose auprès de l'énorme machine qui se cabre et palpite sous son étreinte malhabile; à quelques mètres à peine, ne croit-il pas déjà dominer le monde, emporté par un monstre vivant qu'il craint de ne pouvoir asservir à sa volonté?

L'angoisse en face du vide, l'émotion de l'équilibre une fois vaincues, la confiance et l'orgueil de l'élève grandissent en même temps. On lui fournit des appareils plus rapides, il se laisse aller à l'enchantement du vol! En bas, les camarades s'agitent plus petits que des fourmis; baraquemens et hangars s'alignent comme des pâtés d'enfans! Dans le ciel où il s'élève

dès l'aube, l'aurore monte avec lui, déferle de l'Est en vagues de lumière sur le sillon profond de la fertile Limagne, fait rougeoyer au Sud les cimes lointaines du Massif central. Sous ses ailes, les plaines du Berry se déroulent noyées d'ombre, la cathédrale de Bourges dresse à l'Ouest sa masse noire et massive; dans le matin calme, le premier de tous, il surprend le soleil à son lever...

*
* *

MIDI. — Comme des mouettes endormies sur les grèves qui attendent la montée du flot, les appareils sont alignés devant les hangars pour la reprise du travail. Bientôt l'azur étincelant de lumière bourdonne ainsi qu'une ruche en pleine activité. *Blériot*, *Farman*, *Nieuport*, *Voisin*, *Moranne* emplissent les cieux par vols de vingt ou trente à la fois! Ce ne sont que grands oiseaux blancs tournoyant, se croisant, atterrissant, repartant, tandis que leurs moteurs ronronnent une assourdissante chanson!

Sur le sol, l'agitation n'est pas moindre! Les élèves s'empressent près des appareils et gorgent les réservoirs avant de s'envoler chacun à leur tour. L'huile et l'essence ruissellent; les « mécanos » se hâtent vers les avions blessés, tandis que les chefs pilotes et moniteurs encouragent « le personnel naviguant » de la voix et du geste!

*
* *

CRÉPUSCULE. — De nouveau l'ombre déroule sur la plaine son voile de deuil, le champ si animé se tait! Les oiseaux regagnent leurs nids, meurtris par le travail, maculés d'huile, de boue. Quelques-uns blessés à mort, abattus par le plomb du chasseur, dirait-on, reposent çà et là sur le champ : leurs ailes brisées tachent de blanc le crépuscule. Un dernier appareil erre encore dans l'espace embrasé, tel un flocon rose balancé par le vent; le murmure lointain du moteur a la mélancolie des chants du soir. Sans doute son pilote cherche-t-il toujours plus haut un dernier baiser du soleil, dont à l'aube il saluait le lever!

Les élèves lassés, le regard vague, les yeux cernés par la fatigue, le sommeil des premiers envols, regagnent silencieusement leurs baraques. Une impression de tristesse et de solitude les envahit avec la nuit qui s'étend, suite naturelle des tensions nerveuses du début!

Exige-t-elle donc tant d'efforts, cette carrière attrayante qui leur semble si pénible aujourd'hui ? Des camarades sont blessés, d'autres ont été changés d'appareil ou même définitivement radiés pour incapacité! Durant des jours et des mois, ceux qui restent regarderont, les pieds dans la boue, voler les autres en attendant leur tour de monter, avec la menace d'une faute toujours possible qui compromettra à jamais leurs espoirs!

Demain, espèrent-ils chaque soir en s'endormant, le dernier « triangle » triomphalement terminé clôturera ces temps d'école, image tragique parfois des amers collèges de jadis; vers le front où tendent leurs rêves ils prendront un enthousiaste essor!

∴

LE BREVET. — Le grand jour est arrivé : la ruche essaime! Ses épreuves de hauteur et de spirale subies avec succès, l'élève va affronter son premier voyage à travers la campagne, 300 kilomètres en triangle avec deux atterrissages obligatoires.

Depuis la veille, l'appareil est prêt, plus nerveux, plus puissant que le vulgaire « *taxi* » coutumier. A l'entrée du hangar, aux premières lueurs de l'aube, les mécaniciens l'ont roulé : ils y jettent un dernier coup d'œil. Chefs pilotes et moniteurs assemblés discutent le temps probable et scrutent les profondeurs du ciel avant de lâcher leur poulain. Tout est en ordre : le futur breveté enjambe la carlingue, le cœur serré d'une angoisse inconnue. Comme l'hirondelle au bord du nid, il mesure l'espace et hésite à prendre son vol. Hors des champs familiers où poussèrent peu à peu ses ailes, il va s'élancer seul désormais à travers le monde. Durant plusieurs heures, il combattra le froid, la dépression de l'altitude, auxquels les brèves envolées du temps d'école ne l'ont que partiellement entraîné. Aux luttes tenaces contre l'air et les vents, où s'épuiseront ses forces malhabiles, s'ajoute la préoccupation nouvelle de la carte à lire, de la route inconnue à suivre! Matin plein d'incertitude où se joue sa carrière : le soir verra-t-il son triomphe, son piteux échec ou pis encore?

Le chef pilote s'approche une dernière fois et renouvelle ses conseils : « Montez haut, le vent est plus régulier... attention à la cloche à huile... jamais plus de 1100 tours... suivez la

rivière jusqu'au pont du chemin de fer, vous ne pouvez pas vous perdre... Bon courage et bonne chance! »

Les mains se tendent, les yeux des assistans l'enveloppent d'un dernier regard ému. Le moteur ronfle; les mécaniciens se retirent; le sort en est jeté... Il n'est plus qu'un point noir minuscule à l'infini!

. . . .

Désormais il a droit au glorieux insigne des pilotes brevetés : l'aile brodée d'une symbolique étoile. Demain déjà la séparation, les adieux aux camarades d'école auxquels vous unissent d'indestructibles liens, et qu'on ne reverra jamais, sans doute. Parfois cependant, en plein ciel, aux signes distinctifs de leurs avions, des amis se reconnaissent, passent et se saluent d'un geste. Seule la lecture des rapports, écoutée toujours avec une légère appréhension, apprendra les noms de ceux qui tomberont au cours des glorieux combats, frappés par la balle et l'obus ou dévorés par l'incendie, de ceux qui semèrent la mort parmi les oiseaux ennemis, de ceux surtout qui, selon la formule, « ne sont pas rentrés » le soir à leur nid. Chaque mois qui passe, ils s'égrènent un peu plus, les derniers camarades d'école!...

LE BOURGET

1870! Année terrible! Comme ton souvenir pèse lourdement sur le Bourget où s'élève notre nouvelle cité des oiseaux! Église au porche mutilé encore par la résistance furieuse des combattans, monumens où demeurent gravés les noms des morts glorieux, vieilles maisons criblées de balles qui bordent notre champ, de leurs blessures ouvertes les pierres elles-mêmes pleurent le désastre, implorent la revanche! Par crainte de l'invasion toujours possible, la ceinture de défenses qui emprisonnent la petite ville, limitent sa croissance, y étouffent la lumière et l'entrain; de toute la banlieue parisienne, elle demeure la plus lugubre, la plus noire! Sur la route de Flandres, qui coupe le Bourget de part en part, où roulèrent jadis les triomphans carrosses de Louis XIV, de Condé ou de Turenne, ronflent aujourd'hui les limousines grises des chefs d'état-major, leurs fanions claquant au vent! Mais les camions chargés d'obus fraîchement tournés, les interminables convois funèbres du

cimetière parisien y défilent plus nombreux encore! Ainsi sur ce chemin antique des gloires de la France, qui conduit à notre aire, l'image de la mort pas une heure ne cesse de rôder...

Nos hangars dressent ici, sur des kilomètres de longueur, leurs masses accroupies; une ville nouvelle de planches et de toiles, contiguë au Bourget, s'est élevée, barrière fragile, mais infranchissable de la capitale. Un blockhaus central la commande, surélevé à la manière des passerelles de navires, où cinq hommes de quart, nuit et jour, sont tenus au courant des moindres faits et gestes de l'adversaire! Pas un ennemi ne survole les lignes, de la Manche au Rhin, sans que le téléphone en avertisse aussitôt le commandement. Nuit et jour également d'innombrables appareils se tiennent attentifs au moindre signal.

De minute en minute, avions d'alerte et de patrouilles prennent leur vol. Les premiers, assurant la liaison avec le front, surveillent la venue toujours possible des oiseaux allemands : il y a si près de Paris aux tranchées! Les seconds, perdus dans les nues au-dessus de la capitale, scrutent l'horizon dans l'attente du Boche téméraire qui se hasarderait jusque-là : il faut s'élever de bien peu au-dessus de l'Étoile ou de la Tour Eiffel pour apercevoir, devant soi, Compiègne et Soissons!

Que de l'immense cité surchauffée par les midis caniculaires la chaleur s'élève en remous tourbillonnans jusqu'à 10 000 pieds en l'air et soulève leurs nacelles, que le froid les transperce et paralyse l'usage de leurs membres, les sentinelles aériennes veillent à leur poste, imperceptibles flocons de neige se détachant sur l'azur céleste! En dessous, Paris s'agite indifférent. D'ordinaire une brume compacte et livide, même par les plus radieuses journées d'été, se traîne misérablement sur la ville; une toile d'araignée lourde de miasmes, de poussières fétides, de fumées noirâtres emprisonne sous son tissu de plomb maisons et rues, boulevards et jardins. Le cœur des citadins se soulèverait de dégoût, s'ils se rendaient compte de l'atmosphère qu'ils respirent!

Au ciel cependant les distances n'existent plus. Un battement d'aile : voici Boulogne, son bois, ses lacs minuscules! Un virage : voici l'Étoile; autour de la place les tramways tournent en rond comme des souris, les « taxis » des Champs-Élysées semblent des mouches qui se poursuivent. Un coup de gouvernail encore et le dôme rutilant des Invalides, puis la Cité amarrée par ses ponts,

tel un navire au milieu du fleuve, disparaissent déjà derrière nous! De Montparnasse à la gare du Nord : quelques secondes! De l'Opéra à Saint-Cloud : une minute. Rue par rue, maison par maison parfois, nous connaissons chaque pièce de l'immense échiquier dont nous sommes les gardiens. Sur cette mosaïque uniformément grise et triste, seule la basilique du Sacré-Cœur, surélevée sur sa colline, détache sa masse éclatante de blancheur. Lorsque les pilotes égarés par la brume cherchent en vain leur route, ses dômes immaculés, visibles au travers des moindres percées de nuages, jalonnent, comme des balises, la passe à suivre vers le port tout proche.

A l'entour de Paris les villages de banlieue se serrent comme des brillans autour d'un joyau. Enghien et son lac; Maisons-Laffitte, Saint-Ouen et leur hippodrome; Chaville, fière de ses villas; Montmorency moucheté de bosquets; Joinville ou Nogent aux joyeuses guinguettes : de leurs orbes majestueux nos oiseaux embrassent tous ces coins aimés des foules parisiennes!

A cent kilomètres à la ronde, chaque contrée nous est ainsi familière! Voici Rouen et Meaux que les méandres de la Seine ou les coudes de la Marne permettent de situer à coup sûr! Voici Rambouillet, Fontainebleau, Senlis, couronnées de leurs sombres forêts! De l'Oise indolente à la déserte Champagne, des plaines dorées de la Beauce à la grasse Normandie, au Nord, à l'Est, au Midi et à l'Ouest, grandes routes bordées d'arbres minuscules et lignes de chemin de fer toutes droites, convergent comme des rayons, vers le noyau de la France.

L'aube ne blanchit pas plutôt l'horizon que les trains en marche, reconnaissables à leurs blancs panaches, halettent déjà les uns derrière les autres, amenant vers Paris perpétuellement affamé les denrées des plus lointaintes provinces! La cité immobile et sombre, semble assoupie! Mais l'ouvrier s'éveille, les usines allument leurs hautes cheminées : de Levallois, de Saint-Denis, d'Aubervilliers, des tourbillons de fumée, couchée par la brise, ondulent en lourdes tresses sur les toits des faubourgs...

Déjà midi a desserré son étreinte de feu! Déjà le sombre hexagone de pierres scintille de mille feux : le pilote de ronde est là, à son poste, et médite, obscur témoin! Anonymes et lointaines sentinelles de Paris, indifférentes à la foule que

nous protégeons et qui nous ignore, ne veillons-nous pas sur son luxe et sa pauvreté, ses richesses et son travail, sur toutes les passions qui bouillonnent en elle, sur la vie et la mort qui grouillent à nos pieds ? De là-haut cependant l'hôtel le plus luxueux et la plus humble demeure confondent leurs toits dans la même uniformité grise, et l'homme qui passe, fût-il le plus orgueilleux, ne nous semble jamais qu'un inoffensif grain de sable !...

Elle est monotone et sans grands horizons, cette vie des gardiens ailés de la capitale ! La brise apporte avec elle jusque dans leurs hangars le furieux grondement du canon tout proche ; sur les lignes qu'ils distinguent dans le lointain, leurs camarades moissonnent la gloire ; après eux, à l'arrière, ils ne peuvent que glaner ! Leur jeunesse s'épuise à veiller sur le repos de la cité ; leur bravoure s'énerve par l'anxiété de l'attente ; la mort, habituelle compagne de l'aviateur, éclaircit peu à peu leurs rangs. Là-bas, l'émotion des combats, l'impatience de lendemains toujours plus héroïques soutiennent les soldats du front ! Ici, les jours s'écoulent tous pareils dans l'austère satisfaction du devoir accompli !

HEURES DE GARDE

Les champs que nous habitons avec nos grands oiseaux de toile blanche sont des plaines désertiques dont rien ne rompt le monotone ennui. Jusqu'à l'infini, le soleil y tombe en nappes de feu ; le vent y soulève la poussière en fumeux tourbillons ; la pluie y cingle en lanières liquides au gré des saisons.

Alentour, hangars, baraquemens et tentes de toile dressent leurs géométriques alignemens. Par-devant, dorment nos oiseaux : accroupis sur leurs pattes, prêts à bondir en avant, leurs grandes ailes perpétuellement déployées vers le large, leurs hommes couchés à l'ombre des monstrueux empennages, ils attendent un signal.

Sur les champs où nous vivons, il n'y a point d'arbres où se posent et gazouillent les vrais oiseaux. Nos oiseaux à nous ne sont pas de ceux qui recherchent l'ombre des chênes, qui sifflent au faîte des peupliers, qui chantent du creux des buissons fleuris. Nos oiseaux sont semblables aux courlis immobiles au milieu des plaines avant de prendre leur envol.

Il n'y a point d'ombrages sur les champs que nous habitons, point de verdure, point de fleurs, pas même une pauvre pâquerette, une violette oubliée sous la mousse : l'essence et l'huile qui ruissellent sans cesse de nos oiseaux tarissent la sève des plantes et les vapeurs de benzine ou de ricin sont les seuls effluves que perçoivent nos narines obsédées!

Il n'y a pas de saisons non plus! Le printemps, l'automne, l'hiver peuvent verdir, dorer ou dépouiller les frondaisons, nos prunelles perpétuellement inassouvies demeurent à jamais nostalgiques des étés! Infatigables longs-courriers des mers aériennes, les havres où nous atterrissons, durant nos brèves escales, ne sont que des grèves désolées, indifférentes au renouveau des mois, au parfum grisant des roses plus pourpres que des baisers...

Sur les champs où nous vivons, il n'y a point d'enfans qui jouent autour d'une mare, nulle ménagère empressée dans la cour de sa maison, nul laboureur appuyé sur sa charrue, nul animal, nul oiseau! Parfois une hirondelle apeurée et rapide effleure les gazons roussis où dorment nos oiseaux! Nos oiseaux jaloux n'admettent pas que leurs frères de chair viennent troubler leur rêverie, couper leur vol, leur disputer les routes, innombrables pourtant, qui sillonnent les cieux!

Ils sont taciturnes, nos oiseaux, et leur chanson n'est pas de celles qu'on est accoutumé d'entendre. Leur chanson est semblable au bourdonnement des bombyx à travers le silence des nuits estivales. Leur chanson débute par un trille léger qui s'accentue en un vrombissement farouche! La bête cabrée frémit, maintenue avec peine par les hommes qui l'entourent, hâtée de nous ravir à la terre, assoiffée d'espace.

Durant les jours brûlans et les nuits transparentes de la canicule, leur complainte emplit les airs d'un murmure de ruche au travail! Sourd ronflement des *Canton* (1) qui vous arrachent au sommeil, borborygmes des *Renault*, ronronnement des rotatifs, l'oreille reconnaît à son chant chaque espèce d'oiseau! Et le vent gémit au travers des haubans plus plaintif que les batteuses dont la brise, les soirs de moisson, apporte le lointain bruissement.

Mais pour nous, là-haut, leur voix se fait très douce et pre-

(1) Moteurs d'aviation Canton-Uné, Renault, etc.

nante : c'est une musique monotone qui endort nos sens et assoupit notre raison ! Cette voix-là nous est aussi familière que celle de l'aimée ! Nous savons y deviner l'enthousiasme de pointer droit vers l'azur ; la joie paisible du vol, puis la souffrance aussi qui parfois terrasse nos oiseaux ! Durant les interminables heures de veilles solitaires, nous sommes tellement accoutumés de les écouter chanter la même romance mélancolique que nous en percevons les moindres modulations.

Sur leurs grandes ailes, ils nous emportent en des mouvemens berceurs et, lorsqu'ils sont las de la terre et tourmentés d'infini, ils nous emmènent aussi avec eux... Ils ne peuvent vivre sans nous, ni nous sans eux, et ne nous tolèrent pas d'autres amours... Ils nous aiment bien plus encore que nous ne les aimons, nos grands oiseaux de toile blanche !...

EN SURVOLANT LA SOMME

Juillet 1916.

« On les a ! »

C'est le commencement de la fin ! De jour en jour notre avance s'accentue, les villages se grignotent les uns après les autres, la terre n'est qu'une plaie cautérisée par le feu. De Villers-Carbonnel à Péronne, elle a revêtu une teinte brique cuite uniforme. Le sol n'a plus ces ombres que donne le relief, les vallées semblent comblées : maisons, villages, forêts, tout est anéanti, nivelé ! De là-haut on jurerait un paysage saharien, une plaine rutilante sous le soleil torride, où la pluie incessante du fer aurait mis à nu les entrailles saignantes de Cybèle. Des balais noirâtres dressés en l'air, vestiges d'une verdoyante forêt, évoquent une oasis de palmiers au milieu du désert ; quelques pans de murs écroulés, ruines de Becquincourt, Flaucourt, Barrieux, font songer à des villages bédouins aux plates terrasses.

Les tranchées sont bouleversées, confondues ! Où sommes-nous ? Où se terrent-ils ? Çà et là un entonnoir prodigieux, un cratère de volcan de cinquante mètres de diamètre et davantage ! Les coups qui creusent ces gouffres ne sont pas entendus de l'aviateur, mais la poussière et la fumée jaillissent du sol en d'impressionnans geysers et lui donnent le frisson dans sa carlingue. Torpilles ? 320 ? Pauvres diables qui prennent sur

les reins cette masse tonnante! L'ennemi sournois se défend en émettant des gaz asphyxians, la vapeur jaunâtre rampe en volutes compactes.

En arrière de nos lignes, d'innombrables traînées blanches serpentent sur le sol : ne dirait-on pas du vermicelle répandu à profusion! Ce sont, paraît-il, les chemins de fortune, les innombrables pistes des convois de ravitaillement multipliées à travers champs!

« On les a! »

L'oiseau français est roi du firmament! Par lui, l'œil de l'armée scrute jusqu'aux moindres repaires ennemis! La cocarde tricolore arbore ses notes triomphales au bout de chaque aile blanche. Plus de *saucisses*, pas un Boche! *Cages* (1) héraldiques, *bimoulins* (2) éveillés, *Nieuport* fantasques tourbillonnent vainqueurs en vols de vingt, trente à la fois! Ceux-là vont, viennent, affairés et rampans, régleurs attentifs de l'artillerie, telles de prévoyantes ménagères vaquant au marché! Ceux-ci, plus graves, s'envolent vers de lointaines reconnaissances; ces derniers les protègent, cabriolant et virevoltant, anxieux *d'en descendre!*

Zon! Zon!
Vibrons, laissons-nous vivre!
. . . .
Disons
Par bandes errantes
Mille susurrantes
Chansons.

Le ciel est d'azur et le soleil de feu : nulle vapeur! Çà et là seulement de rares flocons blancs. Au Sud, Paris sous son capuchon de fumées; au Nord, Boulogne, embrumée de la mer proche! 300 kilomètres en arrière et en avant! Jamais le regard n'a couvert tant d'étendue! Ile-de-France, berceau de notre histoire, Artois, Picardie, Flandres, éternels champs de bataille, vieilles provinces aux noms chéris, pour la première fois l'homme vous embrasse d'un seul coup d'œil! Valenciennes, Lille, Arras, Cambrai, Saint-Quentin, pauvres villes

(1) Les Farman, appelés vulgairement « cages à poules. »
(2) Bimoteur Caudron.

prisonnières que réjouit l'oiseau de France, je reconnais vos masses sombres à la lointaine ligne d'horizon!

De la Seine à l'Oise, de la Somme à l'Escaut, la terre est d'or! L'épi déferle sur la plaine unie comme une fauve marée... Le territoire envahi se ternit de taches plus sombres, plus nombreuses surtout!... Une bande verdâtre sépare les deux camps; un fleuve gigantesque et livide, descendu des Vosges et des rives du Rhin, se précipite vers la Manche, baignant Reims, Soissons, Arras de ses eaux. Ainsi paraît la zone en friches réservée au combat, nettement distincte des moissons mûres! Au centre de cette bande, une autre plus petite encore, une rivière brune, un aspic qui dort : la terre des tranchées fraîchement remuée par l'obus meurtrier ou la pelle du soldat.

Zon! Zon!

. . . .

Vibrons, laissons-nous vivre!

bourdonnent là-haut les moteurs assoiffés d'espace!

« On les a! »

Septembre.

Hindenburg, désormais généralissime des forces allemandes, raccourcira-t-il son front jusqu'à la Meuse, comme essayent de le lui persuader les journaux, ou restera-t-on encore sur place? L'avance se ralentit; l'ennemi creuse en arrière de nouvelles lignes de défense. L'atmosphère est si limpide qu'on en perçoit les moindres détails, jusqu'au plus petit trou d'écoute du plus infime boyau! Un délicat *macramé* semble brodé sur la terre; l'enchevêtrement inextricable des tranchées rappelle ces dessins anatomiques de la circulation sanguine ou du système nerveux!

Les moissons fauchées laissent la campagne uniformément grise. Chaulnes va disparaître, tout doucement, telle la lune à son décours; la ville s'évanouit, mangée par le canon! Demain peut-être je ne retrouverai plus rien! Non, loin de ces parages peu hospitaliers, d'infortunés amis possèdent une charmante propriété. A six heures, un soir, j'en trace le relevé : château intact, futaie brûlée, village partiellement détruit et coupé en deux par une tranchée, terrasse et jardin également divisés

par une tranchée Est-Ouest, deux entonnoirs dans la prairie en avant! A huit heures, à Paris, je leur remets mon « topo » triomphant.

Crapaumesnil! Nom bizarre, emplacement plus curieux encore. Imaginez un cirque de 200 mètres de diamètre environ, plus creusé de trous d'obus qu'une passoire! une tranche de gruyère, mieux encore : la photographie des volcans de la lune! Sous le soleil, cette multitude de petits cratères étincelle comme un miroir à alouettes; sans doute l'eau des dernières pluies est-elle restée au fond de chaque entonnoir.

L'oiseau boche, aux sinistres croix noires, paraît plus nombreux. Hier ils étaient cinq, groupés à 300 mètres au-dessous de moi! De désespoir, en attendant que l'un d'eux se détache, je les bombarde avec les pelures des bananes dont j'ai dégusté la pulpe! Que doivent penser les *Fritz* en voyant tomber du ciel sur leurs terriers cette manne imprévue?

La chasse bat son plein et les « *as* » se distinguent : presque chaque jour, Guynemer, Dorme, Heurtaux paraissent au Communiqué. Le ciel est le théâtre de mémorables luttes; l'artillerie s'en mêle : ce ne sont que noirs flocons des 105 éclatant en l'air, avions chargeant les uns contre les autres ou dégringolant enflammés! Les *Nieuport*, aux carapaces argentées, zèbrent l'azur d'éclairs d'acier. Combien de camarades, pleins de jeunesse et de courage, dont on guette en vain le retour, le soir, au colombier!... Combien de parens, qui n'avaient plus qu'un fils, attendent près du foyer désert le pilote envolé à jamais dans les cieux!...

Novembre.

Ils ont reculé de 10 kilomètres, abandonnant de nombreux villages... Là-bas aussi, à Verdun, ils se sont repliés vaincus! « On les a eus!... On les aura!... » répètent les poilus philosophes et confians.

La Somme s'est transformée en une mer de boue, une bavaroise au chocolat de centaines de lieues carrées! De Comble à Albert, impossible de distinguer ni route ni village : tout paraît enseveli sous les flots épais de ce nouvel océan!

Les beaux jours ont fui; de pâles éclaircies permettent quelques rapides sorties : peu d'ennemis; seulement par les trous de nuages, leurs batteries anti-aériennes nous canonnent avec

prodigalité. Qu'importe! Du moins à chaque barrage leur faisons-nous payer chèrement l'essence et l'usure de nos appareils! Une panne à 3 000 mètres au-dessus de Roye, à l'instant précis où une marmite éclatant sous le ventre de mon avion le crible d'éclats et le soulève en l'air, me force à descendre! Dommage! Les Barbares seront contens et persuadés de m'avoir abattu!

Le spleen de l'inaction s'appesantit sur nos épaules, engourdit notre perpétuel besoin de mouvement! Les ministres changent... Bucarest est tombée... Mais la lecture des Communiqués nous laisse indifférens. Un seul souci importe : « Quand revolera-t-on? »

Le *plafond* lourd et gris des nuages amoncelés se traîne au ras du sol; goutte à goutte, l'humidité dégouline à travers la toile des Bessonneau sur les ailes des oiseaux! Pilotes et mécanos pataugent dans l'eau et, grelottant de froid, s'attardent en d'interminables conjectures sur la durée du mauvais temps. Le crépuscule hâtif les réunit autour de bols de vin chaud, où ils évoquent les souvenirs toujours plus chers des chasses passées.

La grosse voix du canon elle-même s'est tue, la vie semble pétrifiée comme la nature, une corneille étique lutte désespérément dans le ciel gris...

Combien de jours désormais avant de reprendre les airs! Qu'ils paraissent longs aux hommes volans, ces mois d'hiver!

AVEC GUYNEMER

C'est au fond des espaces, notre commune patrie, à 10 000 pieds au-dessus de Roye, un clair matin de septembre, que je rencontrai Guynemer pour la première fois.

Les cadavres attirent les aigles, les champs de bataille modernes appellent les avions; je n'avais pu résister à la tentation de venir contempler, de la lointaine escadrille où j'étais attaché, ces fameuses tranchées d'Artois où le recul allemand allait peut-être se décider avant l'hiver, nous l'espérions du moins.

Mon capitaine ayant autorisé « une ballade » aux lignes, mes réservoirs remplis, ma mitrailleuse essayée, mes poches bourrées de chocolat et de bananes, je montai insouciant et joyeux vers l'azur éblouissant de lumière, à la recherche d'un Boche à braconner, d'un combat à livrer. Coupant les tranchées à Las-

signy, je dépassai Roye à 4 000 mètres d'altitude, salué par un joyeux « *crapouillage,* » quand j'aperçus un appareil ennemi à quelques centaines de mètres au-dessous de moi.

Dois-je l'avouer? Une involontaire angoisse m'étreignit tout entier. Le ciel est immensément vide, moucheté seulement, çà et là, des flocons noirs des shrapnells; pas un ami à l'horizon et je suis à 6 ou 7 kilomètres de nos lignes! Faut-il attaquer? Un monde d'idées m'assaille. L'être raisonnable qui dort au fond de chacun de nous, — je l'appelle familièrement « mon ancien, » — avec lequel j'ai pris là-haut l'habitude de dialoguer comme avec un compagnon véritable, bougonne furieusement: « Es-tu fou? Tu as le soleil droit dans les yeux, de l'huile sur ton viseur, le vent contraire! Si tu attaques, elles vont siffler, les balles, ces petites choses qui font si mal. Elles pénétreront ta chair, détraqueront ta fragile machine humaine, brisant le jeu délicat des articulations. Te vois-tu aveugle? Amputé? Mourir passe encore, mais rester estropié!... Ne fais-tu pas tout ton devoir en empêchant l'ennemi de passer?... Pourquoi t'exposer inutilement si loin?... Une panne, et te voilà prisonnier!... Téméraire, demeure en paix! »

Mais « Tartarin Quichotte » répond d'une voix impérieuse: « Lâche! Tu hésites?... Est-ce en vain que tu déploies sur la blancheur immaculée de tes ailes les trois couleurs de ton drapeau? De la France envahie, là, sous tes pieds, des frères captifs suivent, dans le bleu du ciel, la marche triomphante de ton oiseau... Là-bas, derrière l'horizon de brume, d'autres frères encore, prisonniers au fond de l'Allemagne, souffrent et meurent, attendant leur vengeance! N'entends-tu pas monter de la tranchée les cris d'encouragement de tes camarades? Tous, suspendant leur besogne meurtrière, te regardent... des milliers d'yeux sont levés vers toi, confians en ton courage, et tu manquerais cette occasion? »

Il est passé, l'oiseau, mais un autre le suit, à 500 mètres peut-être. Plus loin quatre points noirs, des camarades sans doute, tachent l'horizon. Pas d'hésitation : « Tais-toi, l'ancien, tu radotes. » Et d'un à droite brutal, suivi d'un piqué plus brutal encore, à plein moteur, je fonds sur ma proie. Le combat s'engage : dans l'excitation et la joie de la lutte, j'oublie la mort qui rôde. Oh! les belles secondes de vie intense où le corps n'existe plus, où l'âme divinisée le dompte, voit, agit, com-

mande aux nerfs, aux muscles, à la matière inerte avec la lucidité et la rapidité de la foudre! Action et pensée sont confondues, quand elles ne se dépassent pas l'une l'autre!

Tout petit, recroquevillé derrière mon « *moulin* » dont les cylindres tourbillonnans forment le plus efficace et le plus naturel des boucliers, l'œil à la ligne de mire, j'épie l'adversaire. De sa lourde mitrailleuse à crosse, mobile sur une tourelle rotative, le dos tourné au pilote qui continue sa route rectiligne, l'observateur boche tire par rafales; on jurerait entendre une grêle de pierres s'abattant dans le feuillage. S'il vise à droite, je passe à gauche; à gauche, je repasse à droite en une série d'S ralentis pour approcher le plus près et viser plus sûrement. Il ne s'agit pas de gaspiller mes quarante-sept cartouches, bien maigres auprès des 500 dont dispose l'adversaire! Quelques mètres encore : la face de l'homme se crispe d'horreur, ses yeux roulent épouvantés, le corps rejeté en arrière, il écarte les deux bras comme pour arrêter ma charge et éviter d'être coupé en deux... Le voici en plein dans la ligne de mire, j'appuie sur la détente... pas une détonation... La mitrailleuse est grippée!... J'en pleure de rage! Tac, tac, tac, tac, de toutes parts, dirait-on maintenant, des mitrailleuses bruissent. Une traction légère : mon oiseau bondit en chandelle au-dessus de l'allemand, évitant de quelques mètres la fatale collision, et se retourne sur l'aile à droite : quatre autres appareils à croix noires, ceux que j'avais espéré être des *Nieuport*, groupés sur ma tête, « *m'assaisonnent* » de leur tir convergent. Zim, zim, zim! On croirait un essaim de guêpes vésinantes ou le battement lointain d'innombrables ailes de passereaux.

Pas d'autre défense que la fuite vers nos lointaines tranchées; poursuivi par l'ennemi triomphant, je pique, détale, zigzague comme un fou, chasseur chassé, riant et jurant à la fois, de cette situation renversée. Trois Boches passent les lignes à mes trousses; notre artillerie les prend en chasse, le ciel se mouchette de blancs flocons. Pas un camarade ne surgira donc? Deux encore, puis un seul. Je pique, repique toujours, désespérant de lui échapper, jusqu'à 1 200 mètres sur Montdidier. Là, stupeur : ma mitrailleuse essayée consent à tirer. A moi maintenant « *toute la sauce.* » Sus à l'ennemi! Comme s'il devinait que je ne suis plus désarmé, lui aussi fait demi-tour. A sa gauche grossit un léger point noir

venu de Péronne, un de ses camarades de tout à l'heure, sans doute. Tous deux se rapprochant descendent vers Roye où je m'apprête à leur couper la route. 2000, 3000, 4000 mètres d'altitude, mon oiseau cabré bondit vers le firmament de toute sa puissance, l'hélice n'est plus qu'un disque de flammes! Soudain le fugitif, que je ne quitte pas des yeux, explose en une gigantesque boule de feu. Qu'arrive-t-il? Je retire mes lunettes, passe le nez hors du pare-brise; pas d'erreur, car le vainqueur, celui que j'avais pris pour un deuxième ennemi, exécute, de contentement assurément, une vertigineuse descente en vrille.

L'appareil embrasé tombe à une vitesse folle, tel un caillou, pendant près d'un millier de mètres; puis la chute se ralentit, les parties plus lourdes, rongées par l'incendie, se sont détachées; seul le fuselage, dressé en une gigantesque torche, descend lentement et s'écrase à deux pas de nos premières lignes. Une invincible horreur me pénètre jusqu'aux moelles. C'est un ennemi qui tombe, mais un homme après tout, et peut-être, dans cinq minutes, connaîtrai-je le même infernal supplice. Alentour, la vie s'est arrêtée, semble-t-il; dans l'espace où nous errons, « le temps suspend son vol. » Les shrapnells cessent d'éclater, les oiseaux mécaniques qui peuplaient le ciel ont disparu. En bas des tranchées, il me semble seulement entendre monter vers l'azur les hurlemens d'angoisse ou d'enthousiasme des deux camps, témoins impuissans du duel aérien. Ce ne fut qu'un instant; chasseur passionné et attentif, je repris ma poursuite de l'homme à travers les cieux.

Sitôt atterri, j'appris que Guynemer venait d'abattre en flammes son dix-huitième avion ennemi près de Roye et que lui-même, atteint par un obus, était tombé dans nos lignes. Ce que j'avais pris pour des farandoles d'enthousiasme n'était que le début de sa chute.

A quelques jours de là, j'eus le plaisir d'être présenté au héros en personne, encore contusionné de sa vertigineuse descente, mais vibrant des trois victoires successives qu'il venait de remporter à vingt minutes d'intervalle, la dernière sur le Boche que j'avais si vainement attaqué. Avec quelle curiosité écoutais-je celui qu'au début de sa carrière, son capitaine appelait familièrement « le gosse ! » A peine jeune homme, à vingt et un ans, Guynemer épinglait à sa poitrine la Légion

d'honneur, la médaille militaire, la croix de guerre et cinq palmes. Il comptait ce jour-là sa dix-huitième victoire, sa quinzième citation, son cent vingt-sixième combat. Cent vingt-six fois il s'était donc trouvé face à face avec une mitrailleuse qui tire 500 cartouches à la minute, et six fois il avait été descendu « en boule » dans nos tranchées par des balles et des obus ! Une pareille vie n'est-elle pas déjà un défi à la vie elle-même ?

Le visage a été trop popularisé par la photographie et la gravure pour qu'il soit utile de le décrire ; la parole est brève, le geste nerveux, décidé ; le corps mince, élancé, celui d'un ascète usé à son apostolat. L'enveloppe matérielle ne compte pour ainsi dire pas chez lui : l'enthousiasme la brûle, la lame ronge le fourreau, la passion d'agir consume perpétuellement cette frêle enveloppe. Mais l'incendie qui le dévore, le nourrit et le soutient en même temps : il est à lui-même cette mystérieuse puissance qui, dans un appel fameux, dressa des morts debout. L'âme a tout pris, et le trait caractéristique de Guynemer, ce que l'image ne peut rendre, ce sont ses yeux : toute la vie, le caractère de l'homme sont là ! Yeux profonds, immenses et sombres; pupille noire de jais nettement détachée de l'iris très brun, avec une flamme continue, fulgurante comme un diamant, tranchante comme un burin. Le regard qui pourrait être très doux, tout de velours, comme chez un poète ou un sentimental, est seulement d'acier chromé : on sent la volonté obstinée et furieuse que rien n'effraie, surtout pas la mort, bravée délibérément chaque jour, à toute heure.

Son sang-froid, plus encore la rapidité inouïe de ses réflexes, me frappèrent durant notre course rapide en auto à travers Paris. Avec quel enthousiasme, quelle passion ne parle-t-il pas de son métier, ou mieux de son art, plus amoureux, plus préoccupé sans cesse de son appareil, de sa mitrailleuse, de son moteur, que de la plus exquise « marraine ! » Un « hystérique » du vol, disent ses camarades plaisamment ! La gloire qui corrompt les faibles le laisse intact. A vingt ans, il atteint un record sans égal et en sourit. Dans la rue où nous passons, notre vive allure ne nous empêche pas d'entendre voler son nom sur les lèvres de la foule admirative ; au restaurant, au cinéma où toutes les têtes se tournent vers lui, où les dames ajustent leurs face-à-main pour essayer de compter le

nombre imposant de « *bananes* (1) » qui garnissent sa croix de guerre, rien n'altère sa simplicité, sa gaieté d'adolescent.

Quelle peut être sa méthode, demanderez-vous, ou mieux « son truc » pour abattre ainsi les Boches à la douzaine? Interrogez-le : je doute que vous obteniez une doctrine absolument positive de « l'As des As. » Ce n'est pas qu'il garde son secret, mais plutôt parce que je crois qu'il n'en a pas. A part quelques principes fondamentaux, communs aux pilotes de chasse entraînés, Guynemer est avant tout, et plus que les autres, un improvisateur de génie qui subordonne sa tactique à celle de l'ennemi poursuivi, ainsi qu'aux circonstances ambiantes. Son secret? C'est son inlassable activité, sa volonté de fer qui dompte tous les obstacles, ses connaissances techniques, le soin qu'il prend de ses appareils, son « *mordant* » supérieur à tous, le tour de main que lui donne l'entraînement.

Au début de ces notes je me suis étendu sur les impressions d'une rencontre banale afin d'en faire apprécier aux profanes les angoisses et les difficultés; par ce simple récit j'ai pensé qu'ils comprendraient mieux le caractère et la carrière de Guynemer dont c'est là le pain quotidien. Qu'on me permette maintenant quelques généralités sur les qualités essentielles des « chasseurs » en général : elles jetteront plus de lumière encore sur cette jeune et héroïque figure dont l'histoire s'empare déjà.

Le coefficient offensif d'un pilote de chasse est fonction de trois principaux facteurs. Le premier, essentiel, est une jeunesse, un entrain, une surabondance de vie qui permettent de surmonter la dépression physiologique et psychologique, l'espèce de « Nirvâna » dans lequel plongent le froid, plus encore la raréfaction de l'air, et de garder aussi intactes que possible les facultés volitives qui poussent à attaquer et à vaincre. Nos moteurs eux-mêmes perdent 30 pour 100 de force en chevaux, du fait de l'altitude! Conserver ses moyens est cependant moins une question d'athlétisme et de santé, l'exemple de Guynemer le démontre suffisamment, que de vigueur morale pour les uns, d'enthousiasme, de diable au corps, comme disaient si plaisamment nos pères, pour les autres. Un sujet maigre aura souvent plus d'activité qu'un tempérament gras et musclé. Cette résistance exceptionnelle, tant animale que

(1) Palmes.

cérébrale, permit à un Navarre de totaliser dix et onze heures de chasse journalière sans diminuer son admirable valeur offensive. Il y a donc un facteur « tempérament personnel, » essentiellement variable selon les individus et les circonstances, qui échappe à toutes les lois. La vague d'assaut bondit de la tranchée dans l'excitation du nombre et des cris; la peur, si peur il y a, est collective et l'amour-propre soutient les hommes. Songez au solitaire que rien n'encourage ni ne contrôle, à cette anomalie qu'est le vol pour l'homme et plus encore le combat à 10 ou 15000 pieds dans les cieux, et peut-être comprendrez-vous la trempe dont doit faire preuve un tel soldat!

Il lui faut assurément le mépris de la vie et du danger, mais servis par un admirable sang-froid, par d'incomparables qualités de manœuvrier et de tacticien.

Différente avec chaque pilote, la tactique aide à découvrir l'ennemi, à l'approcher avec le minimum de risques, à le travailler en quelque sorte, comme les toréadors estoquent leur bête et l'obligent, par des passes savantes, à venir recevoir le coup de grâce à la place qu'ils ont choisie. Cette tactique dépend de la valeur professionnelle de l'aviateur, non seulement comme mécanicien de moteur, mais comme pilote proprement dit. Tout « as » de chasse se double nécessairement d'un véritable acrobate, connaissant l'air, ses lois, la résistance limite des matériaux qu'il fait travailler et l'effort qu'on peut en exiger. Qu'on ne nous parle pas des « inconsciens : » le vrai pilote est calme, ce qui peut parfaitement ne pas exclure la tension des nerfs; il brave le danger sans le méconnaître, ménageant son appareil et sa vie, mettant toutes les chances de son côté. L'individu qui charge brutalement en avant est voué à la destruction : le courage seul ne saurait suppléer aux qualités professionnelles. Et dire qu'on condamna jadis Chevillard, père de l'école moderne, qui démontra le premier la nécessité pour l'homme volant de se mouvoir en l'air comme poisson dans l'eau et de s'unifier tellement à ses ailes qu'elles lui semblent faire partie de son être!

Le vol devra donc être aussi machinal, aussi réflexe, dans n'importe quelle position, que celui d'un oiseau véritable. Que le pilote soit débarrassé de toute préoccupation et ne poursuive que deux objectifs : éviter le champ de tir de son adversaire et

placer le dit adversaire dans sa ligne de mire à lui : en un mot, frapper et parer les coups. Un sentiment exact, une sorte d'instinct des vitesses et des distances s'impose à cet effet. S'il importe d'agir très rapidement, il y a en revanche une vitesse limite que ni la vue ni la pensée ne peuvent dépasser. Devant la mitrailleuse braquée sur lui, malgré sa hâte d'en finir, l'homme volant ralentira sa vitesse et brisera l'élan formidable par lequel il tombe parfois sur sa proie pour régler son tir; mais ce tir, troisième point essentiel, n'est pourtant que la conséquence des qualités du pilote : un bon manœuvrier sera presque automatiquement adroit tireur : la ligne de mire lui tombe naturellement dans l'œil au moment voulu.

Question de chance aussi... plus encore don naturel. Des êtres comme Guynemer sont malgré tout si exceptionnels qu'ils peuvent paraître anormaux. D'aucuns verront en eux des ouvriers du plan divin, appelés à une mission spéciale, soutenus par une puissance surnaturelle, et s'inclineront très bas, sans en chercher davantage, devant leur jeunesse et leur héroïsme. Pour nous, leurs camarades de métier, qui les voyons à l'œuvre, ils nous paraissent des surhommes presque impossibles à égaler, à qui nous sommes heureux d'apporter l'hommage de nos sympathies et de nos admirations.

LES MERS DU CIEL

Marins de la mer, nos aînés et nos frères, insatiables amans d'une maîtresse plus insatiable encore, si vous saviez comme ils sont plus beaux que les océans labourés par les lourdes étraves de vos vaisseaux, les Atlantiques célestes qui nous appartiennent désormais! N'êtes-vous pas revenus jadis les prunelles méditatives à jamais des merveilles du monde où vous aviez promené votre insouciante jeunesse, des grèves rosées du Levant aux pâles madrépores océaniens, aux détroits brûlans de Floride, de Malaisie, ou d'Afrique? Nos ailes nous portent aujourd'hui à travers ces espaces étoilés où nuit et jour anxieusement vous cherchez à lire votre destin et leurs routes millénaires, que l'homme n'avait jamais foulées pourtant, réchaufferaient d'enthousiasme vos prunelles blasées!

Notre mer à nous, matelots du firmament, c'est toute l'épaisseur de l'azur que vous portez sur vos têtes, l'air visible, pour

ainsi dire, à travers des milliers et des milliers de pieds d'épaisseur! La brume y roule ses vagues smaragdines, y serpente en courans doucement irisés par la brise, tandis que les nuages floconneux se rangent en lointaines lignes de brisans. Parfois leurs volutes régulières, serrées les unes contre les autres, rappellent les « moutons » des grands larges; parfois dressés, tordus, comme de légères et multicolores écharpes, ils évoquent des danseuses tourbillonnantes, des spectres pourchassés, drapés de blancs linceuls. Sous nos nefs aériennes la terre s'estompe aussi imprécise qu'un bas-fond marin, tandis que tout là-haut les cirrhus volatilisés au zénith azuré méprisent nos faibles ailes de leur vertigineuse hauteur.

Mais d'ordinaire, les nuages s'amoncellent à l'horizon et nous donnent l'illusion de cingler vers les plats rivages d'une banquise hyperboréenne. Une plaine étincelante de virginale blancheur, un continent nouveau creusé de golfes, hérissé de promontoires, s'avance majestueusement vers nous et recouvre le globe. La nuit monte, le steppe neigeux, cuivré par le couchant, semble plus jaune qu'un désert de sable, puis plus rouge qu'un lac de sang. Bientôt avec l'ombre, une mer argentée déferle à nos pieds, irréelle et glacée, plus fascinante que toutes les mers enjôleuses de matelots.

Durant ma garde au-dessus de Paris, par un beau soir de juillet, je vis les nuages rouler en vagues aussi monstrueuses que les plus formidables houles de l'Océan! A l'Est, derrière moi, Meaux s'assoupissait entre les replis de la Marne pâlie des premiers rayons de lune; les plaines de l'Ourcq, blondes de moissons, se voilaient de mauve. A ma droite, tout au loin, les forêts de Compiègne et de Senlis mouchetaient le crépuscule de leur sombre masse; en avant, la marée furieuse, où le soleil allait s'abîmer, s'élançait à l'assaut de la capitale. De leurs embruns écumeux, les lames éclaboussaient les ailes de mon oiseau, et je me laissais voluptueusement bercer au creux des plus fortes vagues pour rebondir sur leurs croupes tumultueuses.

Par temps d'orage, les campagnes se recouvrent d'un suaire de deuil, la voûte du firmament s'obscurcit sous une nuit diurne semblable à ces ténèbres brusquement appesanties sur la création à l'heure solennelle de la mort du Christ. Là-haut, un sentiment de solitude et d'épouvante nous envahit. Entre deux nuages, fendus ainsi qu'une gigantesque paupière, le soleil tout

rouge glisse un regard tragique : on dirait l'œil sanglant de la mort contemplant la terre et dénombrant ses victimes!

Certains ciels nous donnent l'impression de voyages au pays des rêves et des chimères. Leurs chaos apparens s'ordonnent au contraire en architectures plus hardies, plus immatérielles surtout que tout ce que les conteurs lancés à travers les royaumes imaginaires des fées pourraient inventer! Une éclaircie survenue cet automne sur la Somme, après quelques pluvieuses journées, me permit d'entreprendre au déclin du jour une rapide croisière de chasse. L'étrangeté du spectacle dépassait là-haut tout ce dont j'étais coutumier. Mers de brume, continens polaires, longues traînées diaphanes, nimbus lourds de pluie s'échafaudaient les uns par-dessus les autres sur dix mille pieds d'épaisseur, tamisés des derniers feux du couchant. Au hasard de ma route, je traversai des salles voûtées de cristal, hautes et profondes ainsi que des nefs de cathédrales, avec leurs pilastres de volutes livides, leurs resplendissantes verrières, leurs cryptes obscures comme des tombeaux. Je me croyais transporté parfois à l'intérieur de grottes sous-marines taillées dans l'écume argentée, la nacre irisée. Çà et là, des taches de lumière et d'ombre rappelaient quelque curieuse fleur de mer; de glauques traînées ondulaient à la manière d'algues chevelues. Si une fissure de la voûte laissait entrevoir un lambeau de ciel bleu, le soleil s'y infiltrant en gerbes de rayons réchauffait d'or les ailes et la croupe argentée de mon oiseau, et je rôdais au fond de ces antres, tel un monstrueux poisson dont les nageoires zébraient les parois incertaines de leurs éclairs d'acier! Seuls les shrapnells que l'ennemi ne cessait d'envoyer vers moi à travers les moindres échappées terrestres disaient encore de leur voix tonnante la guerre meurtrière et les hommes expirans, tandis que Péronne et Chaulnes, indistinctes à mes pieds, paraissaient endormies à jamais sous les flots comme Atlante ou Ys, les légendaires cités. De son vol inflexible, mon avion traversait les murailles opaques, mais impalpables, qui l'encerclaient; d'autres palais encore s'ouvraient les uns derrière les autres vers lesquels j'avançais, guidé par de mourantes clartés, aussi ébloui qu'Aladin à travers les enchantemens des *Mille et une Nuits!*

Soudain, à l'intérieur d'une salle richement décorée, un nuage me parut dessiner, aussi exactement que possible, les

formes d'une femme alanguie sur quelque rouge draperie. La lumière attiédie donnait à son corps la transparence nacrée des chairs vivantes, un trait de feu précisait ses contours graciles, et les derniers flamboiemens du soleil la casquaient de vapeurs dorées. Son visage diffus pourtant me parut une énigme que j'aurais aimé déchiffrer; déjà mes ailes l'effleuraient d'une caresse lorsque tout s'évanouit : de la vivante créature il ne restait qu'un nuage humide et glauque, semblable aux autres, dont je ressortis frissonnant, mes voiles poudrées à frimas!

Cette femme n'était-elle pas l'image de l'idéal fantôme d'illusions et d'espoirs plus fugitifs que la brume, que nous, les matelots de l'azur, poursuivons plus haut encore, jusqu'aux étoiles!

MON OISEAU

Sur l'herbe, à l'entrée du hangar, mon oiseau repose. Sa tête énorme, ses ailes démesurées, sa courte queue, lui donnent la silhouette d'un martinet, ce roi du vol, si malhabile à terre. Les premières lueurs du jour effleurent d'une caresse rose sa blanche voilure, étincellent au travers du moteur, miroitent sur l'hélice, irisent haubans et câbles d'acier comme des fils de la Vierge humides de rosée. Seules les cocardes tricolores rompent de leurs notes vives l'uniforme peinture argent.

Quelques secondes encore, et nous allons nous enfoncer tous deux vers l'azur. Alentour, mon « *mécano* » s'empresse à une dernière revue : « La santé est bonne, ajoute-t-il gaiement comme s'il parlait d'un être animé, le « *moulin* (1) » « *gaze* » à merveille, tout est paré! » Avant d'enjamber la carlingue je flatte d'une caresse amie les flancs du monstre assoupi où la vie va s'éveiller...

Si le rêve d'Icare s'était réalisé, si l'attache directe des ailes au corps humain eût été possible, jusqu'où nous eût élevés notre vol, semblable à celui des anges? Mais, hélas! un mécanisme intermédiaire qui supporte et anime les ailes est nécessaire. Seule, désormais, l'habileté du pilote, suppléant aux imperfections de toute machine, lui donnera l'illusion d'être un véritable oiseau.

Aussi, par la force de l'habitude, nous sommes arrivés, mon

(1) « Le moteur (rotatif) marche à merveille. »

avion et moi, comme de nouveaux centaures, à n'être plus « qu'un en deux! » Pour rendre cette communion plus intime, des courroies nous lient étroitement l'un à l'autre. Le sang qui m'anime circule en quelque sorte jusqu'à la pointe de ses ailes; la force qui l'attire vers le ciel m'y soulève avec lui! « L'âme du capitaine passe dans son navire! » assurait un vieil officier de la marine à voile! Point d'être au monde auquel ma vie soit plus étroitement confiée; point d'associé plus intimement lié à la réussite de mon travail! J'en puis dire à la manière de Tristan : « Ne lui sans moi, ne moi sans lui! » Appelés à vivre ensemble, ensemble nous sommes prêts à mourir; sa croupe évidée, dont j'ai fait mon habitacle, n'affecte-t-elle pas déjà la forme d'un cercueil?

Le temps passé à terre est presque entièrement consacré à mon oiseau. Combien d'heures employées avec mon « *mécano*, » âme sœur de mon âme, à discuter inlassablement ses qualités, ses défauts, les soins, les perfectionnemens à lui apporter. Pièce par pièce, fil par fil, chaque jour il est examiné avec attention, astiqué, lavé comme un enfant naissant. Trous creusés par les balles, déchirures des shrapnells, ses blessures glorieuses reçoivent de tendres soins. Sur son capot, gainée d'acier bruni, s'allonge la mitrailleuse, notre *res sacra* à tous deux, et, plus que l'avion lui-même, l'objet de ma sollicitude. Tout est si minutieux et essentiel à son fonctionnement : depuis le câble qui en commande la détente jusqu'au calibrage des cartouches, depuis l'huile dont on la graisse jusqu'au correcteur de tir qui la complète!

La vie monastique du front nous a forgé de si étranges mentalités que je me complais parfois plus dans la société de mon oiseau que dans celle des hommes. Son amitié ne saurait me tromper, il me sera d'autant plus fidèle que je l'aurai comblé de plus d'attentions. *Mon* oiseau! Déjà ce possessif est une raison de joie et d'orgueil : nul autre pilote n'est autorisé à le monter sans mon autorisation. Son existence éphémère semble interdire de s'y attacher, et pourtant, veuf d'un nombre considérable d'avions, je me souviens des particularités de chacun d'eux, tant les dangers courus ensemble créent d'invincibles liens. Sa vue me réjouit par l'harmonieuse proportion de ses formes, par les moindres particularités de sa construction dont je connais tous les détails. Assis dans ses flancs, j'étudie sans

cesse les modifications à apporter à l'ameublement de sa nacelle ; tout en lui parlant, comme s'il pouvait m'entendre, j'essaye la souplesse des gouvernails, le jeu des manettes m'exerçant à tomber du premier coup d'œil sur la ligne de mire de la mitrailleuse, sur chaque cadran, chaque robinet, chaque instrument de bord : ainsi, même au sol, nous nous entraînons, je m'imagine déjà voler et combattre !

Nos plus belles heures cependant sont celles passées ensemble à parcourir l'espace, inlassables contemplateurs, plus petits, plus invisibles qu'une libellule ! Je n'ai pas alors d'autre confident que lui : l'impression d'isolement et de petitesse qui vous oppresse aux hautes altitudes lorsque les avions ennemis rôdent de toutes parts et que les shrapnells ne cessent d'éclater, suscite un ardent besoin de se rattacher à un point d'appui. Sa voix bourdonnante, indice certain des forces qui l'animent, loin d'être une fatigue ou un ennui, me rassure et m'encourage. « Prends confiance, semble-t-elle murmurer, moi aussi je veille avec toi ! Ma vie t'appartient, tu es le maître responsable ; commande, j'obéirai ! S'il le faut, je lutterai de vitesse avec la mort pour t'assurer la victoire ou t'arracher à son étreinte et te ramener vers notre nid ! Laisse-moi t'apaiser par ma chanson, te bercer sur mes ailes plus langoureuses que les bras d'une femme ; laisse-toi charmer par ce grand silence de l'espace, loin des vains bruits de la foule : je t'offre un royaume hors de ses atteintes !... »

Nulle angoisse que je ne lui avoue aussitôt, nulle tactique en face de l'ennemi sans l'exciter de la parole, nulle manœuvre triomphante à l'heure du danger sans le remercier de « nous » avoir sauvé la vie ! L'amitié qui nous unit n'est pas seulement scellée dans le sang, elle est faite aussi des mêmes enthousiasmes à la vue des merveilles du ciel où nous vivons : matins roses vers lesquels nous piquons comme l'alouette à son réveil, azur sans fond des midis où nous buvons la lumière et la vie, mélancolie mauve des couchans !

Les machines, dit-on, n'ont point d'âme, et cependant mon oiseau a son intelligence, sa volonté propre. « L'âme mystérieuse du fer » anime son moteur, mécanisme plus sensible à surveiller, puis à commander, que la plus fragile horloge. Les ailes, les gouvernails de tout son corps d'oiseau, orientables au gré des trois dimensions où lui-même se meut,

déformables par l'air et les vents, forces variables et inconnues, ne sont-ils pas aussi en perpétuelle contradiction avec mon autorité? Il pourrait m'en coûter la vie si j'essayais de le brutaliser!

Nos rapports ne sont donc que courtoise diplomatie : il a des caprices et des entêtemens de jolie femme que je me garde de contrarier en face. « Main de fer, gantée de velours, » jamais proverbe ne fut plus juste appliqué à la conduite de mon oiseau. De nous deux, c'est lui qui exécute les manœuvres que j'ai seulement commandées. Ces conventions admises une fois pour toutes entre nous, une légère pression de la main ou du pied suffit à le diriger comme un cheval bien mis.

Souple, mais nerveux, docile, mais vibrant de force, il se cabre ou se précipite, et répond à chacun de mes désirs. D'un seul bond au départ, il m'enlève à plus de 300 mètres dans les airs, puis continue sa montée à 10 000, 15 000 pieds de haut, à la recherche du combat. En spirales très douces, je me laisse bercer sur ses ailes; les ceintures et les courroies qui nous lient ne me permettent aucun déplacement à droite, à gauche, en avant ou en arrière; lui seul s'incline, d'une aile sur l'autre, pour me permettre, sans pencher ni détourner la tête, d'embrasser l'univers d'un regard que rien ne vient plus limiter. Tel un rapace à la puissante envergure, il domine, et encercle l'ennemi de ses orbes majestueux, puis fond sur sa proie en se laissant tomber d'une chute verticale sur l'avion étranger qu'il enveloppe de ses passes les plus savantes : à cette heure sauvage, lui et moi nous ne sommes plus vraiment qu'un!

Parfois, au retour de nos interminables croisières, lassés du vide des cieux et assoiffés de paysages terrestres, nous descendons survoler la campagne, en « *rase motte*, » à quelques centimètres seulement! L'oiseau lancé ainsi qu'une voiture volante lèche le sol, épouse ses contours, descend au fond des vallées, grimpe au flanc des collines, bondit « à saute-mouton » pardessus les arbres et les maisons, les haies ou les meules. Prairies, futaies, moissons, se déroulent comme un film à nos pieds à près de 200 kilomètres à l'heure!

Mais, d'ordinaire, l'entraînement nécessaire aux combats absorbe tous les loisirs autorisés par la guerre. Ce ne sont plus qu'impressionnans retournemens sur le dos; la terre, vue à l'envers, offre un si nouvel aspect; longues glissades sur la

queue, plus effarantes encore : l'oiseau cabré s'écrase en arrière sur son pilote; descentes planées, moteur arrêté, lentes et silencieuses, seul le vent siffle au travers des haubans...

Tout ce qui peut accroître l'illusion des ailes, la sensation de se vautrer dans l'air, fluide élastique, mais impalpable, plus moelleux que le plus voluptueux divan, mon oiseau me l'a fait éprouver! Toutes les ondulations de la bayadère, emportée par sa danse tourbillonnante, de la fleur balancée sur sa tige, de l'hirondelle luttant avec le moucheron, du poisson au sein des ondes, en un mot toutes les jouissances et toutes les perfections du vol; de la vie épanouie dans le vide, semble-t-il, et dégagée de la pesanteur terrestre, m'ont grisé d'une ivresse qui manque de mots pour s'exprimer!

Si vous saviez combien elle est entraînante, la chanson de geste que nos oiseaux murmurent à travers les cieux à la gloire de la France immortelle! Vous dont l'enfance, nourrie de Jules Verne, s'endormait chaque soir dans l'attente de matins sublimes! Vous les amoureux du danger, pour lesquels la vie n'offre d'intérêt que si vous la disputez sans cesse à la mort; vous surtout, les amans de la gloire, vos plus beaux rêves sont réalisables aujourd'hui : venez ajouter votre strophe au cantique de l'aile triomphante.

R. DE LA FRÉGEOLIÈRE.

Front de Flandres, 11 septembre 1917.

P.-S. Depuis que ces pages ont été écrites, nous avons eu l'immense douleur de perdre notre cher et grand Guynemer. A vingt-trois ans, en vingt-cinq mois de campagne, il avait été vingt-sept fois cité à l'ordre de l'armée! Il comptait sa cinquante-quatrième victoire *officielle*, une centaine en tout, assurait-il, plus de 500 combats aériens!

En vain, tout le long de ce jour maudit où nous arriva la fatale nouvelle, avons-nous scruté l'immensité des cieux, guettant le vol familier de « la Cigogne n° 2 » attardée vers son nid. En vain, jusqu'au soir, avons-nous espéré le coup de téléphone libérateur. Ce furent d'inoubliables heures d'attente où l'angoisse émaciait les visages. Personne ne voulait croire! Jusqu'au lendemain, on espéra : un appareil était tombé entre les lignes anglaises et allemandes, le pilote indemne s'était caché

dans un trou d'obus; nos alliés devaient tenter un coup de main la nuit suivante pour le délivrer...

Vain espoir !

Hélas ! nous n'ignorions pas que son tour viendrait à lui aussi. Depuis sa quarante-cinquième victoire, chacun tremblait davantage pour lui : il avait atteint un maximum que nul n'a dépassé sans périr ! Lui-même, le premier jour de notre rencontre, avait ajouté avec un singulier sourire cette parole que d'abord je n'avais pas osé rapporter : « Oh ! moi, je ne finirai pas la guerre, je sais bien que je serai tué avant ! »

Cette pensée, loin de l'arrêter, semblait exaspérer son courage jusqu'à la témérité, décupler son incroyable activité. Après deux ans d'un métier auquel beaucoup ne résistent pas plus de quelques mois, parvenu au faîte de la gloire et des honneurs, il n'avait plus rien à attendre. Beaucoup lui conseillaient de se retirer à l'arrière, où ses connaissances techniques et tactiques eussent été si utiles. Mais Guynemer était trop ardemment patriote pour reconnaître jamais qu'il eût « droit au repos. » De tels exemples marquent dans l'histoire d'un peuple et dans la formation des générations de l'avenir ! Il a été le martyr de son apostolat.

Il s'en est allé comme chacun de nous, dans sa périlleuse carrière, rêve de partir : en pleine apothéose, en plein ciel, en plein combat ! Jusque dans le mystère tragique dont s'entourèrent ses derniers instans, la gloire dont il était l'enfant chéri fut magnanime envers lui et l'emporta sur ses ailes. Les mers du ciel, étrangement fascinantes, qui l'avaient si souvent bercé, ont déroulé sur lui leurs impénétrables vagues de brumes, comme pour dérober à la terre l'enfant qui leur appartenait !

Voilà huit jours déjà, au cours d'une patrouille, nous cheminâmes quelques minutes de compagnie à travers les solitudes célestes... Avant-hier, je lui serrai la main pour la dernière fois, à la sortie de la messe. Son visage avait cette même expression décidée que nous aimions. Il me sembla seulement que ses étranges yeux noirs avaient perdu un peu de cette lueur fulgurante qui m'avait tant frappé lorsque nous fîmes connaissance... Depuis trois ans, j'ai vu tant de regards d'acier s'émousser lentement quand l'heure approche !...

R. DE LA F.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *Andromaque*, tragédie d'Euripide : traduction en vers de MM. Silvain et Jaubert.

La Comédie-Française, pour sa rentrée, nous a donné une traduction de l'*Andromaque* d'Euripide. Je l'en félicite bien sincèrement. On ne saurait trop dire le service que nous rendent ces représentations antiques. Elles nous mettent sous les yeux et nous font voir « en scène » des pièces qui ont été écrites pour une scène, fort différente de la nôtre, à coup sûr, mais enfin pour la scène. Elles restituent les couleurs de la vie à ces œuvres qui sont à l'origine de notre tradition littéraire. Elles nous permettent d'en recevoir l'impression directe, et non plus seulement l'écho affaibli que nous en renvoient les feuillets d'un livre. Elles nous font mieux juger de ce que leur doivent nos classiques, et surtout de ce que le génie français y a ajouté.

Encore faudrait-il s'entendre sur la façon dont ces œuvres anciennes doivent être représentées. Jadis on se fût borné à nous en offrir quelque adaptation ou traduction libre ; aujourd'hui, cette impiété nous révolterait : nous considérons le chef-d'œuvre comme intangible, et c'est très bien. Le soir de la première, en débitant l'annonce traditionnelle, l'orateur de la troupe, qui était M. Paul Mounet, à tenu à souligner que la traduction due à son cher doyen, M. Silvain, et à M. Jaubert, était une traduction littérale. Ce « littérale » est une coquetterie d'hellénistes : la Compagnie semble y attacher beaucoup de prix et y entendre beaucoup de choses. « Littérale » a je ne sais quoi de scientifique, et c'est comme à la Sorbonne. Oserai-je dire après cela qu'une traduction peut être littérale et cependant ne pas être exacte, ou même que la manière la mieux

intentionnée, mais aussi la plus sûre, de fausser un texte, est de le traduire littéralement? A ce littéral de la traduction joignez le conventionnel de l'interprétation. Car si le respect pour l'antiquité s'en va, du moins n'est-ce pas chez les excellens acteurs de la Comédie-Française : ils en ajouteraient plutôt. Ils ont pour la tragédie grecque une dévotion louable, mais peut-être insuffisamment renseignée. Ils tiennent que c'est un genre à part, en dehors et au-dessus de l'humanité, et que tout doit s'y dire noblement. Du premier vers au vers de la fin, ils se reprocheraient une minute de détente, une seconde de liberté : c'est la grandiloquence continue. Je croirais plutôt que l'art antique a pour caractères la simplicité, la variété, la souplesse, c'est-à-dire la nature et la vie. J'imagine aussi que les tragédies antiques ne sont pas toutes une seule et même tragédie, et qu'elles ne doivent pas toutes être recouvertes de la même teinte uniforme de gravité et de solennité : *Andromaque* n'est pas l'*Orestie*, et ce n'est pas *Œdipe Roi*. Enfin, et au risque de causer un peu de scandale, je hasarderai une opinion, qui d'ailleurs n'est pas même un paradoxe. Je suis très persuadé qu'il eût fallu jouer la pièce d'Euripide souvent comme un mélodrame de Dumas père, plus souvent comme une comédie à thèse de Dumas fils, quelquefois comme une parodie à la manière de Meilhac et Halévy, et pourtant toujours comme une œuvre de poète et de poète antique... Et je ne prétends pas que ce soit tellement facile.

Entre les tragiques grecs, c'est à Euripide que Racine revenait sans cesse : il l'appelait « mon auteur. » C'est qu'il le sentait beaucoup plus près de nous qu'un Eschyle, et même qu'un Sophocle. Avec ceux-ci la tragédie est encore tout enracinée dans le passé religieux et épique : Euripide l'en dégage. C'est un homme des temps nouveaux. Est-il le fils d'une fruitière? En tout cas, il n'est pas de grande famille; il n'a pas, comme ses illustres devanciers, la tradition aristocratique; il n'appartient pas, comme eux, à la caste guerrière : formé à l'école des philosophes, il vit dans sa bibliothèque où il suit, à travers une brume poétique, sa pensée solitaire. Il s'intéresse à son temps plus qu'aux temps révolus et, parce qu'il ne peut s'en affranchir, il en médit. Il continue de puiser les sujets de ses pièces aux sources consacrées; mais il en prend librement avec ces vieilles traditions : il les relègue à l'arrière-plan, comme une splendide toile de fond. Dans la forêt des symboles créés par la jeune et poétique piété des Grecs, il ne voit plus que le pathétique de sentimens toujours vrais et l'humanité de personnages à notre taille. L'austère

conservateur que fut Aristophane ne s'y était pas trompé : il reprochait à Euripide de mépriser les dieux et de faire des pièces toutes pleines de ficelles. Ainsi la tragédie, déchue de son prestige ancien, devenait une sorte de drame bourgeois. C'est le cas pour *Andromaque*.

La première partie de la pièce nous emplit les oreilles du bruit d'une querelle domestique : dans le palais de Néoptolème, fils d'Achille, deux femmes se disputent, dont l'une, Hermione, est l'épouse, et l'autre est la maîtresse légitime. Car c'est bien la nuance qui définit la situation d'Andromaque. Pour nous représenter justement l'Andromaque grecque, il nous faut cesser de l'apercevoir à travers l'image idéalisée que la sensibilité virgilienne indiquera à la sensibilité et à l'art de Racine. Celle-ci n'est pas la veuve inconsolable qui s'est gardée à la mémoire du mort : c'est la captive qui subit la force des choses et accepte son destin. Certes elle pleure toujours Hector, et c'est malgré elle qu'elle est entrée dans la couche du vainqueur. Mais elle est d'une religion fataliste, elle sait qu'il y a une loi de la guerre et qu'on ne peut s'y soustraire. Néoptolème a pour lui le droit, et il n'en abuse pas ; il fait mieux que de bien traiter sa captive : visiblement, il l'aime, et Andromaque ne le hait point. Andromaque n'est pas davantage la mère au cœur haut placé, qui chérit en son fils le souvenir d'un père glorieux et l'espoir d'une race illustre. Ce fils s'appelle Molossos, il ne s'appelle pas Astyanax; il a pour père Néoptolème, et non pas Hector. Pour ce fils qu'elle a enfanté dans l'esclavage, Andromaque sent ses entrailles s'émouvoir uniquement parce qu'il est la chair de sa chair. Plus encore que l'amour, c'est l'instinct maternel qui lui fait pousser ce cri, que nous connaissons bien, pour l'avoir entendu clamer par Marie Laurent sur toutes les scènes du boulevard : « Mon enfant ! Rendez-moi mon enfant ! » Il reste que cet enfant est un lien entre sa mère et Néoptolème. En somme, les choses n'allaient pas mal dans le ménage irrégulier du héros grec, quand le malheur a voulu que celui-ci se mariât. L'arrivée d'Hermione dans la maison a tout gâté.

Cette Hermione, qui ne se résigne pas au partage et n'admet pas la présence de l'ancienne maîtresse sous le toit conjugal, il semble, quand on y songe, qu'elle soit assez fondée à se plaindre. Elle souffre dans sa dignité de femme continûment et publiquement outragée. Mais dans tous les temps et sur tous les théâtres, c'est à la maîtresse légitime que vont les sympathies, — quand ce n'est pas à la maîtresse tout simplement. Euripide a fait d'Hermione une atroce mégère.. Cela n'est pas pour nous surprendre, puisqu'elle

figure dans une action tragique : ce qui est curieux et digne de remarque, c'est que, de la façon dont il l'a dépeinte, il en a fait un personnage de comédie, et par là créé une fois pour toutes un rôle que la comédie de mœurs va lui emprunter, qui de Ménandre passera à Plaute et à Térence, et deviendra un « emploi » du répertoire comique. Un des types que nous verrons communément revenir dans la comédie latine, et pour y être cruellement raillé, est celui de la femme richement dotée, *uxor dotata,* l'épouse acariâtre à qui sa dot donne le droit de parler haut, et qui en abuse, l'impérieuse matrone qui vous assourdit de ses cris, vous éblouit de sa fortune et vous assomme de sa famille. Écoutez comme s'exprime la vanité d'Hermione : « Si de riches ornemens d'or parent ma tête, si des vêtemens nuancés de diverses couleurs couvrent mon corps, ce n'est pas de la maison d'Achille ni de Pélée que j'ai apporté ces richesses en venant dans ces lieux : ce sont les dons que me fit, avec une dot considérable, Ménélas mon père : aussi ai-je le droit de parler haut (1). » Elle injurie sa rivale à bouche que veux-tu. Elle lui fait un crime de servir aux plaisirs du maître, comme si une esclave avait le choix! Mais tel est le dévergondage des femmes de sa race : « Le père y couche avec la fille, le fils avec la mère, la sœur avec le frère. » Andromaque aurait pu riposter que ces mœurs n'étaient pas particulières aux peuples d'Asie, étant celles de l'Olympe grec. Elle n'aborde pas ces questions d'exégèse et se borne à répondre plus directement : « Si ton époux te hait, ce n'est pas à cause de mes sortilèges, mais parce que tu n'es pas d'un commerce agréable (oh! non). Dès qu'une chose te blesse, tu parles de Lacédémone avec emphase, tu étales tout ton faste, etc. » Nous sommes en pleine comédie, et si la note est seulement indiquée, l'honneur en revient au goût et à la subtilité de l'art grec. Ce n'est d'ailleurs pas le seul endroit, et il s'en faut, où l'intention comique soit évidente.

Profitant de l'absence de Néoptolème, qui est allé en pèlerinage à Delphes, Hermione a résolu de faire périr Andromaque et Molossos. Afin de l'y aider, son père, Mélénas, est venu de Sparte tout exprès. Ah ! ce Ménélas ! Si j'ai tout à l'heure évoqué le souvenir de Meilhac et Halévy, c'est que le Ménélas de *la Belle Hélène* est à peine moins ridicule que celui d'*Andromaque* : pour l'odieux, je n'en

(1) N'ayant pas entre les mains le texte de MM. Silvain et Jaubert, je me sers de la traduction Pessonneaux, non moins littérale, quoique en prose (1 vol. Charpentier).

parle pas. S'il n'était, ce Ménélas, que le roi des maris trompés! Mais il est l'empereur des maris philosophes. D'autres femmes ont eu, ont, ou auront des aventures; mais c'est lui, sans comparaison possible, de qui la femme aura eu l'aventure la plus retentissante : il n'en est aucunement troublé dans sa sérénité. Andromaque et Pélée s'en donnent à cœur joie et le persiflent à l'envi. Ils ne tarissent ni sur sa solennelle niaiserie, ni sur sa lâcheté. Il est le type de la nullité couronnée : « O renommée, renommée! combien de mortels tu as grandis et illustrés qui n'avaient aucune valeur! » On lui attribue la prise de Troie, et il n'est pas même allé au front : « Seul entre tous, tu es revenu de Troie sans blessure, et tu as rapporté ici tes belles armes dans un riche étui, telles que tu les avais emportées là-bas... » Les dieux s'en vont, et la Grèce ne leur ménage même pas un départ en beauté : ces répliques violentes et injurieuses sonnent le glas de sa légende héroïque.

Dans la seconde partie de la pièce, Andromaque ne reparaît plus. Hermione seule l'emplit de ses fureurs et de ses crimes. Maintenant qu'elle a manqué son coup, elle est prise de peur et redoute le retour de son mari. Il ne faut pas que Néoptolème revienne : Oreste y pourvoira, la chance d'Hermione ayant voulu qu'elle eût ce fou sinistre pour cousin. Oreste, pour les beaux yeux de sa cousine, fait assassiner Néoptolème dans le temple même de Delphes : ce fut un meurtre ignoble... « N'épousez jamais une femme méchante, quand même elle vous apporterait des millions! » C'est le mot de la fin et la leçon du drame.

Car toute la pièce n'est que pour illustrer cette idée : qu'une méchante femme est la perte d'une famille, si d'ailleurs la meilleure des femmes coûte beaucoup et ne vaut pas cher. Cette haine contre les femmes est un des traits essentiels du théâtre d'Euripide, que ses contemporains appelaient le misogyne. Elle éclate à chaque instant, dans *Andromaque*, en boutades d'une extraordinaire âpreté. La femme est représentée comme le pire des fléaux, le seul contre lequel il n'y ait pas de remède, — et c'est une femme qui le dit! « Il est cruel qu'un dieu ait fourni aux mortels des remèdes contre les serpens venimeux, et que nul n'en ait trouvé encore contre une femme méchante, plus dangereuse que la vipère et le feu : tant il est vrai qu'il n'est pas pour les hommes de pire fléau que nous! » Une femme, Hélène, n'a-t-elle pas été la cause de cette longue tuerie de dix ans que fut la guerre de Troie? Décidément, les idées ont changé depuis le temps que, dans Homère, les vieillards de Troie, voyant passer

Hélène, avouaient que ce n'était pas trop payer de tant de sang la beauté d'une telle femme !

Peut-être voulez-vous savoir quels défauts Euripide reproche aux femmes? Elles les ont tous. Elles sont lubriques et jalouses : « La jalousie est la passion des femmes. » Fourbes et menteuses : « Pour sortir de la maison, dit Andromaque à une servante, tu trouveras plus d'un prétexte, car tu es femme. » Bavardes et mauvaises conseillères : « Comment ai-je commis une pareille faute ? se demande Hermione. De méchantes femmes m'ont perdue par leurs insinuations : elles m'ont excitée en me disant : « Souffriras-tu qu'une vile « captive partage dans ce palais le lit de ton époux ? J'en jure par notre « souveraine, chez moi du moins elle ne jouirait pas vivante de mes « droits. » Et moi, prêtant l'oreille aux discours de ces sirènes, de ces êtres bavards, fourbes et perfides, je m'exaltai jusqu'à la folie. » Au contraire d'Hermione, Andromaque est le type de l'épouse accommodante, qui ne fait pas d'histoires et donne le sein aux bâtards de son mari : on ne trouvera pas mieux.

Mais pourquoi cette guerre déclarée aux femmes? Est-ce que, marié deux fois et deux fois mal marié, Euripide met dans la bouche de ses personnages ses propres rancunes, comme on veut que Molière se soit peint dans Alceste ? Dans leur belle *Histoire de la littérature grecque*, MM. Alfred et Maurice Croiset nous expliquent que tous ces reproches portent contre l'Athénienne du ve siècle, qui les méritait, vivant comme une recluse à la façon des femmes d'Orient, et parée de tous les défauts qui sont la flore naturelle des harems. Mais je remarque que le même Euripide, s'il a mis dans son théâtre des Phèdre et des Hermione, a créé aussi les plus pures figures de femmes, une Alceste, une Iphigénie. Je songe au théâtre de notre Dumas fils, où la femme est traitée d'être inférieur, incomplet, subalterne, quoi encore ? et qui est tout plein de la Femme. Je songe à Musset qui dénonçait l'amour, fléau du monde, comme une exécrable folie, et qui n'a chanté que l'Amour. Quand on parle tant des femmes et qu'on met à les accuser tant de passion, c'est qu'on les aime comme on les déteste : passionnément. Ce n'est pas autrement qu'Euripide a maudit et célébré la Femme, celle du ve siècle et celle de tous les siècles, celle d'Athènes et celle de tous les pays, la femme de toujours, joie unique et unique tourment de l'homme...

RENÉ DOUMIC.

REVUE SCIENTIFIQUE

DEUX TRAITEMENS DES PLAIES DE GUERRE

Parmi les méthodes qui, après le débridement chirurgical et le nettoyage macroscopique des plaies de guerre, sont destinées à les faire évoluer vers la guérison, c'est-à-dire à les stériliser progressivement et à permettre de pratiquer leur suture secondaire, il en est deux qui, dans cette guerre, se sont montrées véritablement admirables et hors de pair : la méthode de Carrel et celle de Mencière. C'est d'elles que je voudrais entretenir aujourd'hui mes lecteurs.

***

Le docteur Alexis Carrel est un des plus beaux exemples des jeunes et magnifiques énergies intellectuelles, que dans l'ordre des sciences, recèle notre pays et que néanmoins notre organisation scientifique, notre administration intellectuelle, si j'ose employer cette expression, laisse si difficilement surgir, si elles n'échappent point à son étau.

Si, jeune, inconnu, ne sachant même pas un mot d'anglais, mais plein d'un bouillonnement d'idées, débordant de cette confiante ardeur que donne l'amour et l'intelligence de la science, si le docteur Carrel n'était pas brusquement parti pour l'Amérique à la recherche de moyens de travail à sa mesure, il aurait sans doute fait dans nos universités une honorable et tranquille carrière. Sa jeunesse aurait passé dans des besognes subalternes, à suivre la filière administrative, jusqu'à l'heure où, les chevaux blanchis et l'ardeur apaisée, il aurait enfin trouvé, — mais combien étriqués et modestes ! — les laboratoires et les moyens de travail où réaliser les rares idées qui eussent pu subsister dans un cerveau sénilisé. Car l'imagination inventive, — qui

est, ne l'oublions pas, la qualité maîtresse du savant digne de ce nom — fleurit surtout entre vingt et quarante ans, tandis que c'est surtout à partir de cinquante qu'on trouve dans nos administrations scientifiques les moyens matériels d'y donner libre cours. De sorte que le maximum d'élan vers les fins correspond au minimum des moyens, et réciproquement (1).

Aux États-Unis, Carrel, malgré sa jeunesse et peut-être à cause d'elle, trouva bientôt, grâce à un de ces intelligens et incultes mécènes enrichis dans le négoce ou l'industrie et qui fourmillent là-bas, les moyens matériels (laboratoires, crédits, assistans) qui lui permirent de traduire ses idées en actes.

Et c'est ainsi qu'Alexis Carrel, à l'âge où au pays natal il n'eût guère pu encore sortir de l'impuissance, s'est trouvé aux États-Unis un des jeunes et brillans flambeaux de la science française. Ses travaux si profonds de physiologie qui lui ont valu le prix Nobel sont trop étendus pour qu'il puisse être question de les décrire ici, et si j'y veux faire une brève allusion, c'est seulement parce qu'ils ont donné naissance par une filiation toute naturelle à l'œuvre que Carrel a réalisée en chirurgie de guerre.

On sait que les recherches les plus surprenantes de Carrel à l'Institut Rockefeller se rapportent à la conservation et à la prolifération des tissus animaux en dehors de l'organisme, et qu'ils lui ont donné l'audacieuse idée de transplanter d'un animal à un autre, ou d'un point à un autre d'un même animal, des organes ou morceaux d'organes excisés.

Le haut intérêt philosophique de ces expériences de greffe chirurgicale, les perspectives magiques qu'elles ouvrent aux praticiens de l'avenir sautent aux yeux. Sur un chien, par exemple, Carrel enlève un fragment de l'artère aorte qu'il remplace par une artère d'un autre chien suturée bout à bout dans la coupure de la première. Le succès est complet. Même résultat, — ce qui est encore plus surprenant, — si on suture dans l'artère coupée un fragment de veine. Bientôt le tissu veineux se modifie, se modèle à ses nouvelles fonctions et devient peu à peu du tissu artériel. Étonnant exemple d'adaptation de l'organe à la fonction !

(1) Cela est vrai du moins de toutes les sciences expérimentales, de toutes celles où il ne suffit pas, pour produire, d'avoir un cerveau si on n'a aussi des appareils, des laboratoires, des moyens d'expérience. Seules les sciences mathématiques échappent à cette règle, et c'est pourquoi sans doute ces sciences sont les seules où nous soyons, non pas seulement les égaux des premiers, mais hors pair ; et c'est pourquoi sans doute aussi les mathématiques sont les seules sciences où les savans français puissent être célèbres et jeunes à la fois.

Allant plus loin, on a transplanté avec succès un membre tout entier d'un animal à un autre. Plus hardiment encore, Carrel a voulu transplanter des viscères, des glandes, des organes essentiels d'un être vivant à l'autre ! Mais ici une barrière s'est dressée qui interdit jusqu'à nouvel ordre de passer de l'animal à l'homme : c'est que l'animal sur lequel on a fait ainsi une greffe complète d'organes essentiels, et bien que la greffe en elle-même réussisse parfaitement, présente, au bout d'un certain temps, des phénomènes morbides particuliers, une sorte de sénescence, comme s'il était peu à peu empoisonné par l'organe implanté dans son être, comme si cet organe agissait sur lui à la façon d'une tumeur parasite, d'un cancer.

Quoi qu'il en soit de ces suggestives et passionnantes recherches que Carrel compte reprendre après la guerre, elles l'ont conduit, par la force des choses, à étudier et à employer des substances dans lesquelles se conservent sans se putréfier et s'infecter les tissus ainsi transplantés, les substances qui favorisent la cicatrisation dans la greffe en prévenant toute infection.

Or, précisément, — et cela ressort de l'exposé que j'ai fait précédemment de l'évolution microscopique des plaies de guerre, — c'est précisément de substances de ce genre que le chirurgien militaire a besoin pour stériliser les chairs mutilées des blessés et faciliter leur cicatrisation, en un mot pour les guérir. C'est ainsi que ses travaux physiologiques ont admirablement préparé Carrel à son œuvre magistrale de chirurgie de guerre.

Ce qui caractérise la méthode chirurgicale de Carrel, c'est que, — chose assez rare en médecine et en chirurgie, — elle procède de l'expérimentation scientifique la plus rigoureuse.

Frappé par le fait que, dans le traitement des accidens infectieux, des plaies de guerre, les antiseptiques puissans de jadis (comme le sublimé et l'acide phénique) avaient pour ainsi dire fait faillite, Carrel, comme d'autres chercheurs, notamment Delbet, arriva bientôt à la conviction que le bon antiseptique n'est pas seulement celui qui agit sur l'agent microbien, mais surtout celui qui nuit au minimum à la defense de l'organisme. Cela n'était pas le cas des antiseptiques classiques qui agissaient un peu, si j'ose employer cette image, à la façon du pavé de l'ours, et nuisaient autant aux tissus à reconstituer qu'aux agens infectieux.

Quelles substances étaient donc capables de détruire ces germes, tout en ménageant la résistance des cellules de défense de l'organisme, de limiter leur action destructive aux premiers, de faire un choix

entre les cellules à conserver d'une part, les cellules mortes et les germes de l'autre, de séparer, en un mot, le bon grain de l'ivraie?

Des recherches systématiques le conduisirent par élimination à choisir, comme correspondant le mieux à cet idéal, la solution d'hypochlorite de soude convenablement neutralisée par l'adjonction d'autres sels, suivant la technique de Dakin, de façon à en supprimer les propriétés irritantes.

Ce liquide a les propriétés suivantes :

1° D'une part, une action destructive indiscutable, quoique pas très énergique, sur les microbes.

2° Il dissout rapidement les caillots, les débris mortifiés des tissus, tous les déchets cellulaires qui favorisent la pullulation des microbes et font obstacle à l'action de l'antiseptique.

3° Il agit mécaniquement sur la détersion de la plaie, c'est-à-dire sur la séparation progressive des tissus qui doivent disparaître et ceux qui doivent être conservés et entre lesquels la barrière leucocytaire s'interpose, comme une ligne de tranchées entre les territoires ami et ennemi.

4° Enfin, tandis qu'il dissout les élémens mortifiés, il favorise au contraire le bourgeonnement des tissus vivans de la plaie.

Aucun antiseptique connu, — celui de Mencière excepté, — ne possède à un même degré l'ensemble équilibré de ces diverses propriétés.

L'œuvre de Carrel a consisté non pas seulement à choisir comme agent antiseptique le liquide de Dakin, mais surtout à le mettre en œuvre par des procédés efficaces et puissamment originaux.

Ce liquide a un pouvoir microbicide faible ; d'où la nécessité, si on veut qu'il soit agissant, de le renouveler fréquemment, et de multiplier son action en la répétant. C'est ainsi que Carrel a été amené à irriguer d'une façon continue la plaie qui doit être humectée d'un liquide sans cesse renouvelé, lequel sans cela cesserait rapidement d'être stérilisant.

Sitôt donc le débridement, et l'extraction des corps étrangers chirurgicalement effectués, ainsi que nous avons dit, Carrel installe son appareillage qui va réaliser un nettoyage chimique continu de la plaie.

Des tubes de caoutchouc ou des drains multiples, divergeant d'une canule à plusieurs orifices, reliée elle-même à un réservoir d'alimentation contenant le liquide, sont placés dans la plaie et entourés de tissu éponge, de façon à baigner constamment toutes les parties de la plaie, d'ailleurs recouverte de compresses. Le réser-

voir d'alimentation est une sorte de bock à injection placé au-dessus du blessé ; des dispositifs variés, automatiques ou maniés par un aide, une simple pince serrant le tuyau de communication par exemple, permettent périodiquement, toutes les heures ou toutes les deux heures, de laisser pénétrer dans la plaie la quantité nécessaire pour renouveler l'irrigation antiseptique.

Je passe sur maints détails opératoires qui ne sauraient trouver place ici. Bientôt, sous l'action de ce traitement, on voit le pus disparaître; la plaie n'a plus d'odeur et ne tarde pas à prendre une teinte rouge vif de bon aloi. Mais Carrel ne se contente pas de ces symptômes microscopiques ; c'est au microscope qu'il a sans cesse recours pour déterminer le stade d'évolution de ses plaies, et cette technique, entre ses mains expertes guidées par un esprit méthodique, a apporté un élément inconnu de précision dans la technique chirurgicale de guerre. A cet effet, on pratique tous les deux ou trois jours sur la plaie, aux endroits les plus suspects, un prélèvement de sécrétions qui est examiné au microscope. L'état bactériologique de la plaie est exprimé par un nombre, rapport du nombre des microbes observés au nombre des champs microscopiques examinés. Carrel est arrivé à cette conclusion que pratiquement, lorsqu'on ne trouve pas plus d'un microbe pour une dizaine de champs, la plaie peut être considérée comme aseptique, comme chirurgicalement stérile.

Le professeur Sartory a employé depuis, avec succès, une méthode analogue dans l'étude bactériologique de la méthode Mencière dont je parlerai tout à l'heure, et dont ses constatations autorisées ont d'ailleurs vérifié ainsi l'efficacité.

D'après les observations de Carrel et de tous ceux qui ont employé sa méthode, l'examen bactériologique montre qu'on obtient ainsi des plaies aseptiques au bout d'un petit nombre de jours qui varie en moyenne de trois, pour les plaies des parties molles, à une quinzaine, pour les foyers de fracture.

Les plaies ainsi stérilisées, il ne reste plus qu'à les suturer secondairement, qu'à les fermer. C'est ce que Carrel réalise par des moyens où son ingénieuse dextérité s'est à nouveau manifestée, et qui comportent, suivant les cas, soit la suture classique, soit un rapprochement des lèvres de la plaie, par des bandes adhésives simples, ou par des bandes adhésives percées de trous où l'on passe un lacet et qui constituent un véritable corsettage.

Parmi les autres contributions précieuses que Carrel a apportées à la technique scientifique des plaies de guerre, je m'envoudrais de ne

pas signaler aussi les recherches faites sous sa direction par une de ses élèves, M[lle] Alice Hartmann, relativement à la vitesse de cicatrisation des plaies stérilisées en fonction du temps et de la surface de la plaie.

On est arrivé ainsi à des lois simples exprimées par des courbes continues et dont l'intérêt n'est pas seulement spéculatif, car elles fournissent un instrument de contrôle inespéré. Lorsqu'en effet la courbe observée s'écarte de la courbe théorique, on peut être sûr qu'il existe une cause anormale retardatrice de la cicatrisation, et l'attention du chirurgien est ainsi aiguillée vers la recherche, soit d'une stérilisation insuffisante, soit d'un corps étranger inaperçu, soit d'un mauvais état général du blessé qui auraient sans cela échappé à sa vigilance.

Cette belle méthode, aujourd'hui, — mieux vaut tard que jamais! —en voie de généralisation, et qui est, dit-on, très en honneur dans les hôpitaux de nos ennemis mêmes, n'a pas obtenu chez nous droit de cité sans des difficultés et des résistances regrettables. Mais les résultats qu'elle a donnés sont si probans, elle a permis, dans un très grand nombre de cas, de réduire à tel point la durée de la guérison et la nécessité des amputations, que personne aujourd'hui n'en ose plus contester la valeur.

***

La méthode dont je vais parler maintenant, la méthode du docteur Mencière, n'a pas eu moins de peine à forcer le crédit qui lui revient légitimement.

Le problème, tel que se l'est posé Mencière, consistait également à trouver un antiseptique assez puissant pour détruire les germes pathogènes, et cependant inoffensif pour le protoplasma cellulaire, donc assez puissant, si j'ose dire, pour éteindre l'incendie sans détériorer la maison.

Des antiseptiques à la fois puissans, inoffensifs et stables peuvent-ils se rencontrer? Championnière, qui fut en France le premier évangéliste de l'antisepsie chirurgicale, s'était servi des essences, dont il avait eu de bons résultats. Elles ont l'inconvénient de n'être pas des principes chimiquement définis. Une essence provenant d'un champ de violettes à Grasse n'est pas la même que celle recueillie à Hyères. Provenant du même champ à Grasse, elle variera d'une année à l'autre et même d'un jour à l'autre. Enfin, dans un même flacon, sa composition changera de semaine en semaine.

Mencière se sert de principes chimiquement définis, l'iodoforme, le gaïacol, l'eucalyptol, l'acide benzoïque, auxquels il associe le baume du Pérou. Ces principes sont à la fois des antiseptiques puissans et, sauf idiosyncrasies toutes spéciales et très rares pour l'iodoforme, ce sont des produits inoffensifs pour l'organisme, puisque les médecins les prescrivent fréquemment à l'intérieur. L'acide benzoïque, par exemple, qui est un antiseptique d'une grande puissance, s'ordonne couramment *per os* à la dose d'un gramme et plus par jour.

Faisons dissoudre 1 gramme d'acide benzoïque et 5 grammes de gaïacol dans un litre d'eau. Nous obtenons ainsi l'eau dont se sert Mencière pour le lavage des plaies. Si dans un bocal renfermant cette eau, nous mettons un fragment d'une cuisse amputée, celle-ci se conservera indéfiniment, et son aspect restera normal, tellement sain que le grain de la peau ne changera en rien.

Nous reconnaîtrons toujours admirablement, même au bout d'un temps très long, l'ecchymose que présente précisément le fragment d'organe que nous avons choisi. Une moelle, immergée dans l'eau Mencière, présente encore son aspect frais normal, après cinq mois d'immersion, montrant jusqu'à l'évidence le pouvoir conservateur et la non-nocivité pour les tissus, du liquide employé, même quand il s'agit d'un organe aussi délicat que la moelle.

Sortons de l'eau le fragment de cuisse dont nous avons parlé, et mettons-le à l'air, il se dessèche alors sans se putréfier et prend l'aspect des chairs boucanées. Sa conservation est devenue indéfinie, sans offrir aucune odeur désagréable. Puis, si on veut poursuivre l'expérience, il suffit de le plonger pendant deux à quatre jours dans l'eau de Mencière, pour qu'il reprenne sa souplesse, sa couleur, son aspect d'avant la dessiccation.

Une expérience analogue faite avec le liquide parent du précédent que Mencière appelle « solution pour embaumement » (éther alcoolisé au dixième renfermant gaïacol, eucalyptol, iodoforme, baume du Pérou), montre un phénomène de conservation indéfinie absolument semblable. Retiré et mis à l'eau, le dessèchement du tissu immergé se fait toujours sans putréfaction, mais ce tissu prend la couleur, la consistance, l'aspect des momies. C'est la résurrection, par un procédé différent, de l'art consommé qu'avaient acquis les Égyptiens dans la momification.

Si nous plaçons dans ces liquides une portion gangrenée d'un membre amputé, elle se conserve indéfiniment en perdant toute odeur désagréable et avec un arrêt total des processus gangréneux

Ces faits nous montrent expérimentalement : 1° que les liquides de Mencière sont puissamment antiseptiques ; 2° qu'ils sont non pas des destructeurs de la cellule, non pas des substances *cytolytiques*, comme disent en leur jargon les biologistes, mais des substances qui la reconstituent au contraire, des substances *cytogéniques*.

Passons maintenant à l'exposé clinique de la méthode. Celle-ci, nous l'avons dit, pas plus qu'aucune autre, ne supprime la nécessité de l'acte chirurgical, une fois que le praticien en a discerné l'opportunité. Elle n'est, encore un coup, comme celle de Carrel, qu'une méthode de traitement des plaies chirurgicalement expurgées.

L'innocuité de cette méthode est telle qu'elle permet d'employer en grande quantité les antiseptiques dont l'auteur a donné la formule sans risquer les accidens toxiques auxquels exposent les antiseptiques usuels, tels que l'acide phénique ou le sublimé.

Supposons que l'on ait affaire à une plaie cavitaire large et d'accès facile, ou à une plaie en surface, on se servira d'un pulvérisateur en verre. Le pulvérisateur ordinaire à eau de Cologne fera très bien l'affaire. On pulvérisera sur toute la surface de la plaie et de ses abords le liquide répandu en fines gouttelettes. La durée de la pulvérisation sera aussi prolongée qu'on voudra, tout en n'utilisant qu'une quantité minime de liquide.

Pour mieux assurer la désinfection, il sera bon de soulever avec des pinces de Kocher, les bords de la plaie, de manière à constituer une sorte de puits dans lequel on verse la solution avec une pissette. Un pulvérisateur renversé peut à la rigueur tenir lieu de pissette. On obtient de la sorte un véritable bain des parois dont tous les recoins et anfractuosités se trouvent déplissés et macérés par la solution. Puis on y met des compresses imbibées de celle-ci, mollement tassées et non bourrées, que l'on recouvre de coton et de bandes.

Dans les trajets étroits, dans les plaies tunnellisées en séton, on emploie les injections à la seringue. Une seringue en verre de 10 ou 20 centimètres cubes est commode à cet effet, en obturant, s'il y a lieu, un des orifices pour assurer un contact prolongé. Ici pas de tubes, pas de goutte à goutte. Les principes actifs, stables, de cette méthode d'embaumement permettent d'assurer le pansement permanent d'une façon simple. Il suffit de proportionner le renouvellement du pansement et la durée de la macération au degré d'infection que fait connaître le microscope comme dans le Carrel. Dans les cas de haute gravité, on le renouvelle toutes les 12 heures, en macérant les tissus et les cavités avec la solution pendant 5 à 6 minutes durant

2, 3, 5 jours et plus. Dans les cas infectés de gravité moyenne, on renouvelle le pansement toutes les 24 heures. Les deux ou trois premiers pansemens doivent être de grands pansemens avec macération des tissus par la solution ; puis pansemens plus simples avec le pulvérisateur.

La désinfection d'un foyer septique est ainsi généralement assurée pendant la première période d'infection qui peut être fixée à dix jours, mais qui fréquemment est plus courte.

Dans une deuxième période, période de cicatrisation, les pansemens doivent être plus espacés, la pulvérisation moins longue. On les fait d'abord tous les jours, puis tous les deux ou trois jours.

On arrive ainsi à une troisième période ou période d'épidermisation, où une pommade antiseptique épidermisante renfermant les mêmes principes que la solution, est souvent suffisante et donne d'excellens résultats. En somme, dans le pansement Mencière, on dispose à la surface de la plaie des baumes antiseptiques par le moyen d'une solution, qui a l'avantage de les porter en tous les points infectés sans exception, et dont le solvant volatil s'évapore ensuite, laissant la plaie dans un état relativement sec, ce qui a de nombreux avantages pour la rapidité de la cicatrisation.

Du fait de l'évaporisation de l'éther, de la solution Mencière, celle-ci est assez douloureuse pendant quelques instans. Cette douleur transitoire s'atténue d'ailleurs fréquemment au fur et à mesure des pansemens, si bien qu'au bout du quatrième ou cinquième, elle est déjà très facilement supportée.

Dans le cas d'un malade pusillanime ou trop nerveux, on peut pour éviter cette douleur remplacer la solution éthérée par une émulsion de composition analogue, et que l'expérience a montrée être indolore. Mais l'ubiquité des produits dissous est, comme on sait, toujours supérieure à celle des mêmes produits en émulsion ; et c'est pourquoi chaque fois qu'il est possible la solution doit être préférée.

Comment évoluent les plaies sous l'action de l'embaumement? Le stade de suppuration ayant ou n'ayant pas existé, les sécrétions à la surface de la plaie sont peu abondantes. On voit celle-ci pendant quelques jours recouverte d'un léger voile blanchâtre. Sous cet enduit, apparaissent ensuite des plaques de chair musculaire de plus en plus étendues et nettes. La place va « virer, » suivant le mot de Mencière. Vers le dixième jour, elle prend un bel aspect rouge carmin pareil à celui des pièces anatomiques colorées au ripolin.

Le voile blanchâtre qui la recouvre, et qui est probablement

constitué surtout par les résidus cellulaires de la détersion a complètement disparu. La plaie a viré. Puis, à un stade plus avancé, et au fur et à mesure que la cicatrisation progresse, la teinte rouge carmin pâlit de nouveau et disparaît, signe précurseur d'une épidermisation prochaine.

Tels sont les faits, lorsqu'on applique l' « embaumement méthodique et définitif. »

Ce qui fait la valeur de ce pansement Mencière, c'est que, de par la diffusibilité de l'éther alcoolisé, si l'on observe religieusement, comme dit Mencière, la loi de la durée du contact et de la surface de contact, les produits sont transportés partout, dans tous les recoins de la place. L'éther s'évapore, et il persiste une couche de produits antiseptiques multiples, car tous les microbes ne sont pas également sensibles à tous les antiseptiques, et cela explique l'utilité de multiplier ceux-ci. Cette couche pulvérulente constitue donc un pansement sec, permanent, partout réparti également, et dont l'action est continue et persistante.

Un fait qu'il convient de signaler avec Mencière, c'est la rareté du bourgeonnement exubérant des plaies, bourgeonnement fréquent avec d'autres méthodes. Tout en étant cytogénique puissamment, le Mencière « stoppe, » pourrait-on dire, les plaies sans déterminer une excitation cellulaire excessive, et tend à provoquer la karyokinèse en la maintenant dans des bornes normales.

A côté de l'embaumement méthodique et définitif que nous venons de décrire, et qui est le procédé Mencière, tel qu'il est applicable à loisir dans les hôpitaux et les formations de l'arrière, il convient de dire quelques mots de « l'embaumement d'attente » qui est l'application de la méthode à l'avant. Lorsque les circonstances de la guerre, afflux de blessés, insuffisance de personnel, contraindront d'évacuer rapidement les blessés sans leur faire subir les opérations destinées à éviter toutes complications, on se bornera à faire « l'embaumement d'attente ». Celui-ci n'a rien de spécial. Ce n'est qu'un premier pansement aussi soigné et complet qu'il se peut, faisant appel aux mêmes procédés que l'embaumement définitif : lavage à l'eau distillée, puis macération de la plaie par les moyens indiqués précédemment. Cet embaumement peut être fait immédiatement au poste de secours. Il ne met pas à l'abri de l'infection, puisque la plaie n'est pas expurgée de ces corps étrangers, mais retarde pendant plusieurs heures l'évolution des germes pathogènes, ce qui permet d'attendre dans de meilleures conditions la formation sanitaire où

l'extraction des projectiles et l'embaumement méthodique doivent avoir lieu. Une fois appliqué, le pansement ne demande aucun soin spécial et permet un transport facile. En le renouvelant toutes les douze ou vingt-quatre heures, il persiste, par suite des antiseptiques renforcés et non nuisibles, accumulés par l'embaumement, un état de quasi stérilisation des plaies qui peut se prolonger plusieurs jours. De nombreux cas ainsi traités ont établi l'efficacité du procédé. Sous cette forme d'attente, et dans les conditions de la bataille active, avec l'insécurité des premières formations, l'intensité du travail, l'afflux des blessés, la lenteur des transports, l'insuffisance numérique, en pareil cas, des chirurgiens et de leur personnel auxiliaire, la pratique de Mencière est d'une simplicité sans égale; facile à appliquer partout, au poste de secours et même sur le champ de bataille, dans la tranchée ou le boyau, par un infirmier peu instruit, n'exigeant qu'un personnel réduit, elle permet d'assurer aux blessés l'évacuation la meilleure et la plus rapide, quelles que soient les à-coup des transports, inhérents à la guerre. C'est une méthode conservatrice par excellence, peu coûteuse, malgré la cherté relative des ingrédiens, puisque, quand on emploie par exemple la pulvérisation, on peut faire alors, avec un litre de solution, de 80 à 100 pansemens. Si, d'ailleurs, il n'y a pas de phénomènes infectieux ou de haute température, le pansement peut n'être changé que très rarement, parfois tous les sept jours, suivant la pratique notamment du docteur Braquehaye (*Progrès médical*, 21 mars 1917). Enfin cette méthode remplace l'odeur fade, écœurante des salles de blessés infectés, par une odeur balsamique agréable. « Je ne vois pas comment pouvoir la remplacer en période d'attaque ou de mouvement, dit le docteur Braquehaye qui en fait la méthode de choix dans son service de chirurgie à l'hôpital.

D'autres adhésions nombreuses et très hautes ont fini par consacrer la méthode Mencière, car, malgré toutes les routines et tous les obstacles, ce qui est simple et utile finit toujours par émerger. En particulier, les paroles récentes que voici de M. le médecin-inspecteur général Nimier valent d'être méditées :

« Malgré, dit-il, les améliorations apportées au service des évacuations, il est prudent d'admettre que les blessés évacués ne sont pas en état de se passer de toute surveillance chirurgicale, pendant les trois jours peut-être qui s'écouleront avant qu'un chirurgien revoie leur pansement. Par suite, il est nécessaire de prévoir encore le fréquent retour à l'action durable d'un antiseptique. »

Paroles sages et vraies dans le cas d'une offensive minutieuse-

ment préparées, et combien plus encore si nous envisageons la guerre de mouvement! Nous reverrons alors l'insécurité des premières formations, l'intensité du labeur, la lenteur des transports. Et la chirurgie antiseptique apparaît seule alors capable de prévenir le retour de ces vraies épidémies de plaies gangreneuses et infectées que l'on vit en 1914.

La solution de Mencière est dans ces conditions un produit efficace, d'une innocuité démontrée, que les infirmiers eux-mêmes peuvent utiliser sans crainte, facile à manipuler, stable, à action antiseptique durable et d'application générale.

Telles sont les qualités sur lesquelles fortement et justement insiste le médecin-inspecteur Nimier, et qu'ont pu constater tous ceux qui ont employé le procédé Mencière ou en ont, comme l'auteur de ces lignes, constaté les résultats.

Si j'ai cru devoir décrire avec quelques détails la méthode de traitement des plaies du docteur Mencière, c'est qu'il y a à mon avis un intérêt immédiat et élevé à la faire connaître et à la répandre parmi nos praticiens de guerre. D'ailleurs, elle est dès maintenant officiellement préconisée, — après combien de difficultés et d'avatars ! — par les chefs techniques de notre service de santé.

A l'heure qu'il est, parmi les procédés expérimentés à l'avant pour juguler précocement l'infection avant la large intervention opératoire qui s'impose ensuite, l'antiseptique Mencière est sans doute celui qui a donné les résultats les plus satisfaisans. Cela s'explique très bien; si on le compare, par exemple, au procédé Vincent, qui est d'ailleurs un procédé excellent, et pouvant rendre de grands services, on constate qu'il a sur celui-ci l'avantage, d'une part, de comporter des substances chimiquement bien plus stables, d'autre part et surtout, grâce à son véhicule liquide, d'avoir un contact forcément plus complet avec tous les points infectés de la plaie, et de moins risquer de laisse inviolés certains centres de résistance infectieuse.

Sans égal, jusqu'ici, parmi les méthodes de désinfection de l'avant, le Mencière, si on considère au contraire le cas des blessés hospitalisés à l'arrière, fait encore honorablement figure à côté de l'admirable méthode de Carrel.

Et c'est pour cela que je me suis cru fondé à dire que ces deux méthodes constituent actuellement les deux conquêtes les plus éclatantes et les plus fructueuses de notre chirurgie de guerre.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Tandis que le roi Victor-Emmanuel visitait, sous le canon, les points les plus vivans de notre front, en commençant délicatement par la terre d'Alsace reconquise, les Anglais complétaient, le 26 septembre et le 4 octobre, leur premier succès. 4 500 prisonniers, s'ajoutant aux 3 000 déjà faits, portaient le total à 7 500 ; et les pertes, en morts et en blessés, si l'on en peut juger par les cadavres comptés en de certains endroits, donneraient la proportion de cinq à un ; cinq Allemands pour un Anglais, ce qui s'explique par la violence du feu, dans ces batailles d'artillerie. A ce taux, les régimens fondraient vite ; l'ennemi, selon des témoins en situation d'être bien renseignés, s'affaiblirait d'environ une division par jour de combat. Quoique ce soit une matière où il vaille mieux être prudent dans les affirmations, il est certain que, même militairement, l'Allemagne s'use. Sans parler pour elle de disette, de pénurie, ni de crise des effectifs, sans prétendre qu'à cet égard aussi elle soit à bout, elle est visiblement à court, elle n'en regorge plus, elle est, comme on dit, « près de ses pièces ; » elle ne dépense plus avec une profusion impériale ; au contraire, elle épargne et recommande l'économie.

Puisque nous en sommes à l'heure où il faut peser et équilibrer les forces, il importe particulièrement que chacun des alliés sache ce qu'il a en face de lui. Un communiqué officieux du gouvernement provisoire faisait récemment observer que, telle qu'elle est, l'armée russe retient devant elle une notable partie de l'armée allemande. Notable sans doute, mais pourtant la moindre, si, pour notre part, sur le front occidental, nous n'en avons jamais eu devant nous moins de 60 pour 100, et si parfois, dans les momens critiques, en novembre 1914, en juin 1916, nous en avons eu jusqu'à 72 et jusqu'à 75 pour 100. Une balance purement numérique ne saurait négliger

par trop l'armée austro-hongroise; mais il serait aisé au général Cadorna de faire les mêmes constatations que nous et de calculer ce que le plateau des Sette Comuni, l'an dernier, et, cette année, le Carso, ont enlevé du Dniester et du Sereth. Au reste, la question, sous sa forme aiguë et urgente, est moins dans la mesure de l'effort allemand que dans celle de la résistance russe, bien que, pour nous, cette mesure ne marque point une limite, à cause des compensations qui nous sont venues, et qui ne cesseront d'aller croissantes.

Or, la résistance russe, — les faits le montrent malheureusement, — est toujours détendue; la Russie est toujours malade. Elle sort à peine, si elle en est sortie, du conflit ou de l'incident entre Korniloff et Kerensky. Le plus intéressant de l'affaire, ce n'est point aujourd'hui l'aventure de Korniloff : elle est réglée ou va se régler, sans excès de rigueur, espérons-le, un juste compte tenu de toutes les circonstances, et jamais on n'en vit de plus atténuantes. Le plus intéressant, à présent et pour l'avenir, c'est le jour que cette histoire jette sur la position de Kerensky.

A cor et à cri, de toute la force de leurs poumons exercés dans les réunions publiques, les « maximalistes, » — car on est obligé de parler leur langue et de leur donner le nom qu'ils se donnent, — ont d'abord réclamé le renvoi en cour martiale du généralissime Korniloff et de trente-deux généraux, « ses complices. » Ce violent amour de la légalité est touchant chez des anarchistes ! Puis, par un revirement subit, les mêmes maximalistes du Soviet de Pétrograd ont adopté une motion tendant à ce que les complices de Korniloff et Korniloff en personne fussent relâchés de toute poursuite, parce qu'ils étaient « seulement coupables d'avoir suivi les instructions de Kerensky et servi les projets du dictateur. » Remarquons que l'épithète est transférée de l'un à l'autre, et qu'on veut faire passer le crime où est le titre. Le « dictateur, » non plus au sens officiel, mais au sens péjoratif, l'homme du coup d'État n'est plus Korniloff, simple instrument, agent inconscient, mais Kerensky. Ainsi la manœuvre se dessine, et l'incident, le « malentendu » entre Kerensky et Korniloff prend sa place exacte, sa valeur exacte d'épisode dans la lutte sourde ou déclarée entre Kerensky et la fraction extrême des Soviets.

De la même lutte, la « conférence démocratique » de Pétrograd a été un autre épisode. L'idée de la convoquer est née, toujours chez les extrémistes, au lendemain de la proclamation de la République, quand on disait que Kerensky allait être appelé à la Présidence. Dictateur, généralissime, président, la triple couronne ! Lui, il son-

geait surtout, pour l'instant, à refaire son gouvernement, et il n'y réussissait pas, empêché qu'il était par l'intransigeance opposée et entre-croisée des partis. Les *bolcheviki* déliraient alors à ce point que le bureau de l'Union centrale des Soviets, — Tchkeidzé en tête, qu'on aurait de la peine à faire prendre pour un réacteur ou un modérantiste, — donnait sa démission, et qu'ayant vainement essayé de faire revenir l'assemblée sur un vote insensé, il la maintenait définitivement. C'était l'occasion que guettaient ceux des maximalistes qui se ruent d'instinct au delà du maximum. Ils proposaient et voulaient imposer l'entrée, dans le bureau des Soviets, de Trotsky et de Kameneff, honnêtes pseudonymes de deux des plus audacieux lieutenans de Lénine. Ils condamnaient toute participation au Ministère, non seulement des Cadets, suspects comme libéraux et comme bourgeois, mais des autres socialistes, nationalistes, travaillistes, ou tout bonnement minimalistes (de quoi nous réitérons nos excuses au dictionnaire.). Sous leur patronage, la « Conférence démocratique » de Petrograd se présentait mal. La base en serait trop étroite, le recrutement trop exclusif; trop peu d'associations, ou plutôt de trop peu de genres, y seraient admises; trop d'intérêts, trop d'opinions en seraient écartés. Il était manifeste, avant son ouverture, qu'elle tenterait de prendre le contrepied de l'Assemblée nationale de Moscou, dont la composition avait été beaucoup plus large. Le gouvernement provisoire, qui avait convoqué l'autre, celle de Moscou, était donc disposé à ignorer celle-ci, celle de Pétrograd. Les Cadets, que d'ailleurs on n'y invitait pas, décidaient de ne pas s'y rendre. Les coopératives penchaient à ne pas s'y faire représenter. Pendant quatre ou cinq jours, les objections grandirent, se multiplièrent; la Conférence parut destinée à avorter.

Du 25, elle fut remise au 27 septembre. Mais, le jeudi 27, elle tint sa première séance au théâtre Alexandre. 1 500 délégués y assistaient. Le gouvernement, conduit par Kerensky, figurait au complet dans la loge impériale, bien qu'il eût affiché l'intention de s'abstenir; et, bien que le Bureau de l'Union des Soviets eût annoncé et confirmé sa démission, sur la scène, présidait son président Tchkeidzé. Autant qu'on peut le démêler à distance, dans des choses aussi confuses (c'est un avertissement nécessaire), le coup, à l'origine, était monté contre Kerensky, contre les bourgeois, les Cadets, les modérés. Cependant, il y avait des minimalistes, dans la Conférence, et, parmi les maximalistes eux-mêmes, se distinguaient et se marquaient deux courans. Les uns, avec M. Akvsentieff, acceptaient la coopération

bourgeoise, en rejetant toutefois les Cadets. Les autres, avec M. Tchernoff, signifiaient catégoriquement, brutalement : « Pas de conciliation, pas de collaboration : tous les pouvoirs et tout le pouvoir aux Soviets. » Le duel de Korniloff et de Kerensky, qu'il ait été ou non un combat simulé, découvrait soudain les vrais adversaires : d'un côté, Kerensky, une patrie, une nation, un État, un gouvernement, une discipline, un ordre; au moins, un désir de tout cela, une aspiration à tout cela; de l'autre côté, Tchernoff, le partage des terres, l'autonomie des régions, l'anarchie, rien, personne, *nitchevo*.

Naturellement, Kerensky, étant venu à la Conférence démocratique, y a parlé. Naturellement, il a été très éloquent et très habile, faisant de son discours deux parts : dans l'une, il a parlé comme chef du gouvernement provisoire ; dans l'autre, de beaucoup la plus longue, en son propre nom, comme pour un fait personnel. On devine avec quelle énergie il s'est obstiné à se disculper de tout grief d'avoir plus ou moins trempé dans l'aventure de Korniloff. Sur ce point particulier, soit qu'il y eût parti pris de l'auditoire, soit que l'évidence ne fût pas éclatante ou que certains faits fussent indéniables, quoi qu'il en soit, on dit, — et ce sont les récits contrôlés par la censure russe qui le disent, — que tout ce morceau, le gros morceau, a été froidement accueilli.

Kerensky, alors, a joué le grand jeu. Il a exercé sa maitrise. C'est un charmeur et un dominateur de foules, c'est un chanteur d'assemblées populaires, tel peut-être que nous n'en aurions, chez nous, qu'un seul à lui comparer. Il saisit au vol une interruption ; comme il venait de dénoncer le refus, par les troupes de terre et de mer, en Finlande, de prêter main-forte aux décrets du gouvernement : « Elles ont bien fait ! » a crié quelqu'un. Et Kerensky : « Ah ! elles ont bien fait ! Voilà ce qu'on ose dire, à l'heure même (tirant de sa poche une dépêche) où la flotte ennemie entre dans le golfe de Finlande ! » Du coup, la salle fut soulevée, retournée, et Kerensky, orateur, compta une victoire de plus. Il est coutumier de ces mouvemens et de ces triomphes. Déjà, à l'Assemblée nationale de Moscou, il avait magistralement usé du même moyen, dont un journaliste français, qui ne lui veut point de mal, écrit que « les plus vieux et les plus madrés de nos avocats d'assises ne l'eussent pas désavoué. » Kerensky avait exposé pourquoi, par quelle nécessité, par quelle fatalité, il avait été contraint à consentir au rétablissement de la peine de mort dans le code militaire. Ses amis l'applaudissent. Aussitôt, il les apostrophe : « Comment peut-on applaudir quand il s'agit de la peine de mort !

Ne savez-vous pas que, placés devant cette cruelle obligation, nous avons senti mourir en nous la meilleure part de notre âme! Mais, puisqu'il le faut pour sauver la patrie, nous tuerons notre âme ! » — Eh ! oui, c'est l'éternel problème des « deux morales, » de la hiérarchie des devoirs ; et il n'est sans doute pas de grand homme d'État qui, dans une minute tragique, ne se soit vu ainsi mis en demeure de « tuer son âme. » Seulement, ceux qui le font ne le disent pas tant, et ceux qui le disent trop ne le font pas. Pour ceux qui le disent trop, « la mort dans l'âme » devient une formule courante et banale, une excuse, une couleur, la couverture de leurs capitulations.

Mais, pour Kerensky, c'est en effet dans ces termes que la question se pose : tuer en lui son âme, sa première âme de révolutionnaire, ou laisser périr la Russie. Le même journaliste, qui le rapprochait des maîtres les plus « roués » du barreau, a dit de Kerensky qu'il est « une espèce d'Hamlet de la politique russe. » Félicitons le Danemark qu'Hamlet n'ait pas régné ; mais il faut que Kerensky gouverne. « Être ou ne pas être. » Être, au regard de ses devoirs envers son pays, pour lui, ce n'est pas seulement, ce n'est même plus du tout parler, c'est gouverner. Et gouverner, c'est commander, être obéi, être le chef. Vainement il plairait d'être un « chef révolutionnaire ; » comme il faut gouverner, il faut choisir entre le révolutionnaire et le chef.

Kerensky a-t-il fait son choix ? Il semble que même la « Conférence démocratique » de Petrograd, convertie par sa harangue, lui ait, après tout, aplani la route. La majorité serait prête à accepter un ministère où il se glisserait, non pas sans doute de ces Cadets, abhorrés comme le sont toujours les gens de tous les Centres dans toutes les révolutions, mais des représentans du Commerce et de l'Industrie de Moscou. Toutefois, que Kerensky prenne garde. « Le Pré-Parlement, » issu d'une Conférence aux résolutions contradictoires, et d'où la Russie est aux trois quarts absente, ne peut lui donner qu'une base fragile. Les Soviets, certains Soviets, les plus remuans, les plus au contact du gouvernement, restent menaçans. Tchernoff, à moins de n'être qu'un impulsif, n'a pas fait le pas qu'il a fait pour se rasseoir, avec un portefeuille sous le bras, dans un fauteuil doré du Palais d'Hiver. Ou bien il voudra le plus haut et le plus beau fauteuil. Tseretelli, à son insu, c'est-à-dire sans son assentiment peut-être, et peut-être contre son gré, a été, dans la Conférence démocratique, ainsi qu'il l'avait été dans l'Assemblée nationale, acclamé, un peu pour lui-même, beaucoup contre « le dictateur. » Lenine en-

fin, Lenine le germanique, est quelque part caché dans Pétrograd, où l'on arrête toute sorte d'espions allemands, excepté lui !

Au lendemain comme à la veille de la Conférence de Pétrograd, Kerensky se trouve aux prises avec les mêmes difficultés. Il a percé le corps ou dissipé le fantôme de la contre-révolution, et c'est bien. Reste l'ultra-révolution, qui n'est pas une ombre inoffensive. Il reste les maximalistes, les pacifistes de la paix même honteuse ; les « défaitistes. » Il reste les anarchistes et les autonomistes, dont les uns ont si fort le sentiment du moi qu'ils n'ont plus le sentiment de l'État, et les autres ont si fort le sentiment de la nationalité qu'ils n'ont plus le sentiment de la nation. Il y a eu le Congrès de Novotcherkask, d'où l'on a vu filtrer le mécontentement des Stanitzes cosaques, attachées à leurs libertés, à leurs institutions, à leurs traditions, et resserrées autour de leur ataman Kaledine, qu'il serait téméraire de vouloir leur arracher. Il a dû y avoir, à Kief, un Congrès des quarante peuples de toutes les Russies. Il devait y avoir, à Tomsk, le 8 octobre, un Congrès qui préparerait l'indépendance de la Sibérie. On ne sait que trop où en sont la Finlande, l'Oukraine, et entre les mains de qui sont la Courlande, la Lithuanie, hélas ! L'instant est proche où Kerensky va mesurer sa taille à son destin. « Être ou ne pas être, » lui répète Hamlet. Avoir été une voix, une flûte ou une trompette, une musique ; n'avoir pas été. Ou être l'homme qui devait venir, et qui, même venu de la révolution et porté par elle, n'arrivera qu'en se mettant courageusement, lorsqu'elle dévie et déborde, en travers de la révolution, puisque les révolutions sont comme les torrens : on ne doit les suivre que jusqu'où l'on peut les conduire. Voici l'instant, épouvantable aux âmes de révolutionnaires, que le salut de la patrie et le sens de l'État n'auraient pas tout à fait tuées, où il va falloir que le révolutionnaire Kerensky se résigne et se décide, sache, veuille et ose passer pour un « réactionnaire. »

A la hâte, pendant qu'il tient encore la proie sous son genou, l'Empereur allemand organise l'administration des provinces baltiques. Par une singulière interprétation de l'histoire, et comme si la domination de l'Ordre teutonique et l'usurpation de seigneurs allemands y eussent créé un gouvernement national, une société germanique, il leur présente l'annexion comme une revendication de leur race, comme un retour à leur berceau. Et cependant qu'avec les complicités dès longtemps ménagées, avec les complaisances qui s'offrent, l'Empire fait sur le terrain cette politique d'un réalisme vorace et impitoyable, sa chancellerie amuse le tapis diplomatique.

Nous avons eu, l'autre quinzaine, sa réponse et celle de l'Autriche-Hongrie à la Note pontificale. Si nous n'en avons dit qu'un mot, et si nous l'avons dit légèrement, c'est qu'il n'y avait pas d'autre mot à en dire sur un autre ton. Quand l'Allemagne impériale, l'Allemagne de 1870 et du 2 août 1914, l'Allemagne de la dépêche d'Ems et du « chiffon de papier, » l'Allemagne de Bismarck et de Bethmann-Hollweg, l'Allemagne de Louvain et de Reims, l'Allemagne des zeppelins et des sous-marins, se tourne vers le Saint-Père et pérore avec componction sur les fondemens de la paix, le droit, la justice, la sécurité du travail, la liberté des mers, le respect des conventions, le culte de l'équité. la pratique de l'arbitrage, le désarmement proportionnel, en bons Français qui ne peuvent perdre absolument le don de sourire jusque dans les larmes, nous ne sommes frappés que de son hypocrisie, et nous ne pouvons nous empêcher d'avertir que ce pécheur seul doit être écouté dont le repentir est sincère, *nec est in spiritu ejus dolus*. Mais que voilà, sur les chemins de Rome, déguisés en membres de la Conférence et de la Cour internationale de la Haye, d'étranges pèlerins! Le roi de Bavière s'était tout de suite joint à l'Empereur, et on lui en avait prêté mille motifs, dont un seul suffit : il s'est jugé plus catholique. Ferdinand de Bulgarie, qui, au milieu de ses variations, ne sait plus très bien s'il est de l'Église grecque ou de l'Église romaine, n'a guère tardé à rattraper le groupe. Ce serait mal connaître ses pareils que de croire qu'il n'abonderait pas en protestations d'honnêteté. Il nous manquait encore la réponse ottomane : nous l'avons eue, et rien ne nous manque plus. Mais le Souverain-Pontife, dans sa Note, ne s'inquiétait pas uniquement de l'avenir du droit international ; il interrogeait les puissances, explicitement ou implicitement, sur le sort immédiat et futur des terres captives ou martyres, de la Belgique d'abord, de la Pologne, de l'Alsace-Lorraine, et d'autres auxquelles il a pensé sans les nommer. A sa sollicitude, qui, en ce point, sur tous ces points, avait un objet aussi positif, qu'ont donc répondu les prétendues réponses, allemande, austro-hongroise, bulgare et turque?

Y a-t-il eu, ou non, un acte complémentaire, une addition à la réponse solennelle, des articles secrets à ce document public ? On a tout fait, une semaine durant, pour nous persuader qu'il y en avait ; tout fait ensuite pour nous convaincre qu'il n'y en a pas. Lorsque le monde s'est récrié devant le vide grandiloquent et patelin de la réponse allemande, on nous a dit : « Patience! vous ne savez peut-être pas tout. » D'un bout à l'autre de la presse d'outre-Rhin s'est

allumée une ardente polémique. Qu'est-ce que l'Allemagne allait faire de la Belgique depuis trois ans conquise ? La rendrait-elle ou ne la rendrait-elle pas, et si elle la rendait, à quelles conditions? N'en garderait-elle rien, pas même un port, pas même quelques places fortes, quelques points d'appui ? Quelles garanties, quelles sûretés y prendrait-elle, sinon contre la Belgique même, au moins contre ses redoutables voisins, l'Angleterre, la France, l'Angleterre surtout ? Une ou deux feuilles libérales, trois ou quatre organes socialistes, insinuent doucereusement : « Pas d'annexions. » D'autres spécifient, dans une arrière-pensée perfide : « Pas d'annexions à l'Ouest. » Les pangermanistes, militaires, hobereaux, agrariens, métallurgistes, ne cessent de jeter feu et flamme, les nationaux-libéraux demeurent grincheux et revêches. Un nouveau parti, « la Patrie allemande, » qui veut annexer l'univers, s'agite, et M. de Tirpitz le mène.

Ces grandes discussions soulèvent dans l'Empire une émotion trop grosse pour n'être pas factice, trop factice pour n'être pas suspecte. Dans le brouhaha, on fait ou on laisse annoncer qu'il existe une « note verbale » au sujet de la Belgique, et l'on en dévoile même le contenu, on en donne le texte, qui n'est pas neuf. Ce prétendu texte reproduit jusqu'aux virgules une information de la *Neue Badische Zeitung*, dont le correspondant à Berlin a la réputation d'être un familier de la Chancellerie ; information publiée vers le 20 septembre, et contenant tout un projet en cinq articles. Nous avions cru à une mystification, mais c'était donc vrai ? Il y avait donc un complément, une annexe, des articles secrets à la réponse ouvertement remise au Saint-Siège ? Et c'était là ce que l'Allemagne offrait, c'étaient là ses conditions « modérées ! » Des cinq, il suffit d'en indiquer deux. L'Allemagne, dans l'une, laissait percer le souci de faire contresigner par la Belgique son cynique mensonge, qu'elle avait été attaquée et que c'était elle, la victime. Dans l'autre, elle prétendait imposer à jamais la séparation « administrative » du royaume restauré, en deux nations, wallonne et flamande, dont la seconde serait dans sa mouvance. Inutile de dire que la Belgique eut un sursaut d'horreur, et que les Alliés n'en suspendirent pas un coup de canon. Mais, en Allemagne même, l'impression fut médiocre. « Trop de générosité ! » hurlèrent les pangermanistes. « Conditions trop draconiennes, murmura le *Vorwaerts*. Ce n'est pas ce que nous avions promis à la Belgique, le 2 août 1914. » Dès lors, on bat en retraite, en se couvrant. L'agence Wolff répand un commentaire, une note à la note. « La Belgique est une valeur d'échange. L'Allemagne entend pratiquer, à la Confé-

rence de la paix, la politique des gages. Par conséquent, elle ne rend rien, et ne lâchera rien pour rien. » Mais qu'est-ce que tout ce bruit, et que parle-t-on de « note verbale? » Ignore-t-on les finesses du style diplomatique et que la « note verbale » se reconnaît justement à ce qu'elle est « écrite? » Il n'y a point de trace d'aucun écrit envoyé dans les formes au Vatican, en dehors de la réponse signée du Chancelier de l'Empire. Soit; ne chicanons pas sur la nature de la pièce. Mais il n'y a pas de « pièce. » Soit : il y aura eu une « communication, » une « conversation, » peut-être avec « aide-mémoire, » lorsque M. de Kühlmann, étant allé, pour d'autres affaires, à Munich, y a, par hasard, rencontré le Nonce du Pape! Point d' « aide-mémoire : » la diplomatie de l'Allemagne, comme ses flottilles, a pour règle de ne pas laisser de traces. Soit; à tout le moins, il y a eu ce qu'on appelle un « ballon d'essai ; » il partait mal, on l'a crevé; pourtant, il a été lancé. C'est le fait significatif, le seul fait à retenir, que ce ballon ait été lancé, et non qu'il n'ait pas fait merveille dans l'air.

Le Chancelier, M. Michaëlis, et le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, M. de Kühlmann, ont comparu devant la Commission principale du Reichstag. On avait remarqué qu'en inaugurant la session, le président de l'Assemblée, M. Kaempf, s'était borné à maudire une fois de plus l'Angleterre et n'avait soufflé mot ni de la paix, ni de la Belgique, ni de la réponse à la Note pontificale. MM. Michaëlis et de Kühlmann ont réservé pour la Commission leurs confidences, qui, telles qu'elles nous sont parvenues, seraient restées vagues et générales. M. de Kühlmann, esprit plus souple, plus délié que M. Michaëlis, a été aussi plus prolixe. « Qu'il existe ou ait existé une note de l'Allemagne sur la Belgique? C'est une des inventions les plus impudentes que j'aie connues dans toute ma carrière politique. L'invention est vraisemblablement d'origine française. » (Mais l'origine, nous venons de la montrer dans la *Neue Badische Zeitung*, qui n'est certes pas française, et dont une des portes s'ouvre sur les bureaux de la Wilhelmstrasse.) Sur quoi, une chiquenaude à M. Asquith; une flatterie superfine au Pape, « qui s'est senti particulièrement appelé à intervenir comme médiateur ; » le salut militaire à Hindenburg et à ses généraux, « les défenseurs de l'Allemagne après Dieu ; » l'affirmation que tout l'Empire, gouvernement, armée, parlement et peuple, est uni dans un seul sentiment, l'amour « pour la grandeur et le développement de l'Allemagne ; » l'assurance que « l'Europe peut vivre avec l'Allemagne au milieu d'elle et que l'Europe, ayant en son sein une puissante Allemagne, est devenue plus puissante et plus

capable de vivre qu'auparavant (diversion contre les Alliés extra-européens de l'Entente, États-Unis et Japon : le « péril britannique » n'a pas rendu, on revient au « péril jaune »); l'insinuation que nos amis et nous, nous avons été « excités par les légendes qui se sont formées depuis le début de la guerre; » d'où, en guise de conclusion, cette vérité que l'on a vu et entendu traîner partout, mais à laquelle des courtisans veulent prêter une parure de nouveauté : « Tout diplomate expérimenté sait que, dans de pareilles entreprises, l'atmosphère, l'air ambiant, a beaucoup plus d'importance que l'antagonisme, même marqué, des prétentions opposées. » Tâchons donc de « causer, » et pour pouvoir « causer, » forçons notre talent, soyons aimables.

M. Michaëlis fut moins long. Mais il eut, dans l'un de ses petits speechs, une bonne phrase, qui se concilie imparfaitement d'ailleurs avec les gentillesses de M. de Kühlmann. « Je dois renoncer pour le moment à préciser nos buts de guerre et à nommer nos négociateurs. » C'est, en deux lignes, à peine, un excellent discours, et la leçon ne devrait pas être perdue pour d'autres ministres, en d'autres pays, qui parlent mieux, mais à qui, parce qu'ils parlent bien, il arrive de parler trop. La Commission approuva successivement, dans l'ordre hiérarchique, le docteur Michaëlis et M. de Kühlmann, et la séance s'acheva, comme il convenait, par une manifestation unanime de loyalisme : « Un si bon prince! Un si grand Empereur! » Il est vrai qu'au Reichstag lui-même, le ministre de la Guerre, M. de Stein, et le vice-chancelier, M. Helfferich, auraient été plus fraîchement reçus et même aigrement rabroués. Nous, cependant, méfions-nous, taisons-nous. Ce que veut l'Allemagne, autant pour remonter chez elle l'esprit public que pour le déprimer chez nous, c'est que l'idée d'une prompte paix, d'une paix quelconque, circule et nous empoisonne. Non seulement fermons les lèvres, mais bouchons-nous à la cire les narines et les oreilles.

On ferait tort au Chancelier si l'on n'admirait pas, ainsi qu'elle le mérite, une véritable trouvaille. M. Michaëlis a tenu à exprimer toute sa satisfaction « des relations de l'Allemagne avec les neutres, qui malgré les grands efforts de la presse ennemie pour les envenimer, n'ont pu être troublées. » Si peu ! En huit jours, l'Allemagne n'a réussi à s'aliéner que la République argentine, Costa-Rica, l'Uruguay, le Paraguay, le Pérou. Qu'est-ce que l'Amérique latine, apres les États-Unis de l'Amérique du Nord? Qu'est-ce que la Chine et le Siam, en Asie; et, en Océanie, que reste-t-il à perdre? En Europe même, l'Espagne

est périodiquement forcée d'interner quelque sous-marin allemand, qui s'évade, de se prémunir contre le zèle indiscret de la propagande allemande, de saisir et de détourner la main allemande qu'elle surprend dans ses agitations, dans ses grèves, jusque dans ses querelles intimes et dans ses difficultés domestiques. La Suisse, la Hollande, se débattent sous une pression qui se fait de plus en plus étouffante, courbées, par l'exploitation éhontée de leurs besoins de charbon et de fer, sous des marchés de plus en plus léonins. Des trois États scandinaves, le Danemark est aux aguets, la respiration coupée par la terreur; la Norvège regarde s'engloutir sa marine de commerce; la Suède, évidemment, est enchantée de l'honneur que lui feront dans l'histoire les attentions du comte de Luxburg.

Si elle en a témoigné peu de gré à son gouvernement, qui peut-être n'en pouvait mais, — du moins en la personne de M. Swartz et de l'amiral Lindman, puisque les faits remontent au ministère Hammarskjöld, — c'est que les peuples sont ingrats, et que les électeurs sont inconstans; mais, lui, M. Michaëlis, ne peut que se réjouir « des relations de l'Allemagne avec les neutres. » Tant pis pour les conservateurs suédois, si la divulgation des procédés de Von Luxburg à Buenos-Ayres et de Von Eckhardt à Mexico, aux dépens de l'ingénuité scandinave, leur coûte vingt-cinq sièges au Riksdag! Ce n'est fâcheux que pour l'Allemagne, en ce que le roi Gustave, quelles que soient ses sympathies, et quelque résistance que lui permettent la Constitution et les usages, peut se voir réduit à appeler au pouvoir des libéraux peu germanophiles, comme le professeur Éden, ou même un francophile déclaré, comme le socialiste Branting. M. de Kühlmann, tout sucre et tout miel, ne désespère pas, malgré tout, « que l'attitude correcte de la Suède ne sera pas influencée par l'issue des élections législatives. » Et il est avéré que l'Allemagne a qualité pour délivrer ainsi des brevets de « correction! »

Il y a, comme toujours, des symptômes de crise en Autriche, où le cabinet présidé par M. de Seidler, sautant d'un pied sur l'autre, n'arrive à se faire prendre, ni, en dépit de ses flagorneries, pour un ministère parlementaire, ni, en dépit de ses simagrées, pour un ministère national. Lorsqu'on lui reproche de n'être qu'une collection de chefs de bureau, il montre avec orgueil un ou deux gentilshommes, et de n'être qu'une compagnie allemande, plus fièrement encore il exhibe un Polonais, un Yougo-Slave, un Oukranien, un grand propriétaire tchèque, ou tchéquisé, d'origine ibérique, le comte Silva Tarouca. Mais cette exposition ne le consolide pas; et les nationalités

irritées lui rétorquent son faux Tchèque, son Yougo-Slave douteux, son Oukranien anti-oukranien, son Polonais répudié par le Club polonais.

En France, le ministère Painlevé se complète de son trentième ministre, qui ne sera pas « ministre des missions, » mais « ministre d'État chargé plus spécialement des missions à l'étranger. » Dans un récent et scandaleux débat, on a reproché à M. Painlevé de n'avoir pas de « théorie de gouvernement. » Il en a paru tout décontenancé, alors qu'il n'aurait eu qu'à se souvenir qu'en l'espèce, la théorie est fixée depuis l'antiquité. Autant les accusations sont nécessaires, autant les calomnies sont pernicieuses dans les républiques : il y faut donc laisser se produire librement l'accusation, et punir durement la calomnie. Mais on pardonnerait sans peine à un président du Conseil de ne pas savoir par titres et chapitres l'art du gouvernement, s'il en avait l'instinct ; et nous tiendrions volontiers que, tant qu'il existe, le ministère Painlevé est le moins mauvais des ministères, par cela seulement qu'il existe. Il existe : nous avons là, avant tout acte qui le qualifie ou le disqualifie, comme un motif préalable de désirer qu'il vive, qu'il dure, et que, pour durer, il ne soit ni battu du dehors, ni miné et rongé du dedans. Nous le rappelions l'autre jour : du dedans se sont effrités et désagrégés, sous l'œil des Barbares, depuis le mois d'août 1914, les cinq cabinets précédens. La science avait autrefois un axiome : « On ne détruit que ce qu'on remplace, » et la politique, en ses jeux, l'avait renversé. Mais c'étaient jeux du temps de paix, et nous sommes en temps de guerre. Il nous serait dorénavant insupportable de lire, dans l'édition à l'usage de nos Dauphins : « On ne remplace que ce qu'on détruit. »

Charles Benoist.

Directeur-Gérant :

René Doumic.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXVII[e] ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUARANTE ET UNIÈME VOLUME

SEPTEMBRE — OCTOBRE

Livraison du 1[er] Septembre.

Livraison du 15 Septembre.

Livraison du 1er Octobre.

Livraison du 15 Octobre.

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 53990.

LON

ST

NE